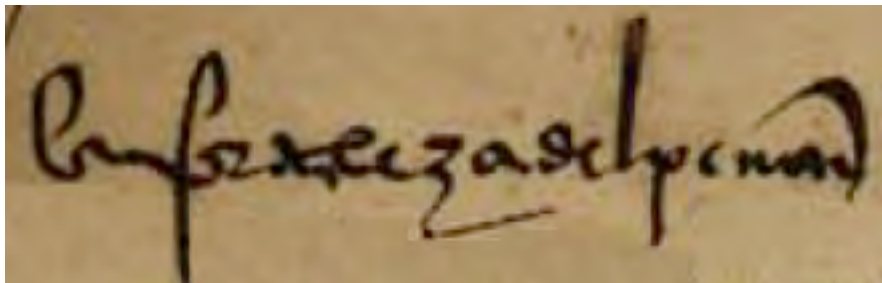


# Château Pignon

Commune de Saint-Michel (Pyrénées-Atlantiques)

*Rapport des opérations archéologiques 2014 et 2015*



**Christian Normand**  
**Jacques Blot**  
**Louis de Buffières**  
**Benoît Duvivier**  
**Gérard Folio**  
**Peio Monteano Sorbet**  
**Gilles Parent**  
**Aitor Pescador Medrano**  
**Hugues Vergeot**

Volume 1 : texte



# **Château Pignon**

*Commune de Saint-Michel  
(Pyrénées-Atlantiques)*

## **Rapport des opérations archéologiques 2014 et 2015**

**Christian Normand**  
*Association Eusko Arkeologia*

**Jacques Blot**  
*Société des Sciences Aranzadi*

**Louis de Buffières**  
*Société des Sciences Aranzadi*

**Benoît Duvivier**  
*Association Eusko Arkeologia*

**Gérard Folio**  
*Général de division (2s)*

**Peio Montaneo Sorbet**  
*Archivo Real y General de Navarra*

**Gilles Parent**  
*Association Eusko Arkeologia*

**Aitor Pescador Medrano**  
*Société des Sciences Aranzadi*

**Hugues Vergeot**  
*Association Eusko Arkeologia*

*Volume 1 : texte*



## **Table des matières :**

Fiche signalétique .....	p. 3
Mots clefs - Programmation .....	p. 5
Résumé .....	p. 7
<b>1. Introduction :</b> .....	p. 9
<b>2. Présentation générale :</b> .....	p. 15
<b>3. Aperçu historique :</b> .....	p. 21
<b>4. Sources documentaires :</b>	
4.1. Les publications et les recherches anciennes : .....	p. 29
4.2. Les données des archives : .....	p. 33
4.3. Les cartes antérieures au XIX <sup>e</sup> siècle : .....	p. 45
<b>5. « El Peñón de bajo » :</b> .....	p. 49
<b>6. Château Pignon, relevé, sondages et analyse :</b>	
6.1. L'état initial : .....	p. 55
6.2. Le relevé et les sondages : .....	p. 57
6.3. Restitution et analyse : .....	p. 89
6.4. Comparaisons : .....	p. 95
<b>7. La prospection visuelle :</b> .....	p. 101
<b>8. Bilan des opérations 2014 et 2015 :</b> .....	p. 113
<b>9. Remerciements :</b> .....	p. 117
<b>10. Bibliographie générale :</b> .....	p. 121
<b>11. Études historiques :</b>	
11.1. Environnement protohistorique de la « voie romaine » des Ports de Cize (J. Blot) : ....	p. 129
11.2. L'empreinte romaine sur la voie historique des Ports de Cizer (L. de Buffières) : .....	p. 151
11.3. Le château du Peñón de Sainte Marie (Château Pignon). Un château « espagnol » en Navarre (1513-1527) (A. Pescador) : .....	p. 165
11.4. Le site de Château Pignon dans l'Histoire militaire (G. Folio) : .....	p. 171
<b>12. Documents d'archives :</b>	
12.1. Liste des documents du fonds Rena conservés aux Archives Royales et Générales de Navarre sur « <i>El Peñón de San Juan de Santa María</i> » .....	p. 203
12.2. Documents d'archives sur « <i>El Peñón de San Juan de Santa María</i> » (transcriptions de Peio J. Monteano Sorbet) .....	p. 215
<b>13. Liste des personnes présentes à <i>El Peñón</i> en août et septembre 1521 :</b> .....	p. 267



## **Fiche signalétique :**

### **Identité du site**

**Département :** Pyrénées-Atlantiques

**Commune :** Saint-Michel

**Lieu-dit ou adresse :** Château Pignon

**Cadastre :** section E, parcelle 20

**Coordonnées Lambert II étendu :** X 306716 ; Y 1792809 ; Z 1177 m NGF

**Propriétaire du terrain :** Commission Syndicale du Pays de Cize

**Protection juridique :** I. S. M. H.

### **L'opération archéologique**

**Arrêté de désignation :** 2014-71 et 2015-129

**Valable du :** 01/04 au 30/11/2014 et du 01/07 au 30/11 2015

**Titulaire :** Christian Normand

**Organisme de rattachement :** Association Eusko Arkeologia

### **Le document final de synthèse**

**Nombre de volumes :** 2

**Nombre de pages :** 270 et 106

**Nombre de figures :** 49

**Nombre de photos :** 134

**Nombre de tableaux :** 1





## Mots clés – Programmation :

### Chronologie

- Paléolithique
  - inférieur
  - moyen
  - supérieur
- Mésolithique et Epipaléolithique
- Néolithique
  - Ancien
  - moyen
  - récent
- Chalcolithique
- Protohistoire
  - Age du Bronze
    - ancien
    - moyen
    - récent
  - Age du Fer
    - Hallstatt
    - La Tène

- Antiquité Romaine
  - République romaine
  - Empire romain
    - Haut-Empire
    - Bas-Empire
- Epoque médiévale
- Haut Moyen Age
- Moyen Age
- Bas Moyen Age
- Temps modernes
- Epoque contemporaine
- Ère industrielle

### Sujets et thèmes

- Édifice public
- Édifice religieux
- Bâtiment commercial
- Structure funéraire
- Voirie
- Hydraulique
- Habitat rural
- Villa
- Bâtiment agricole
- Structure agraire
- Urbanisme
- Ouvrage fortifié
- Structure urbaine
- Foyer
- Fosse
- Sépulture
- Grotte
- Abri
- Mégalithe
- artisanat alimentaire
- Argile : atelier
- Atelier métallurgique
- Autre

### Mobilier

- Industrie lithique
- Industrie osseuse
- Céramique
- Restes végétaux
- Faune
- Flore
- Objet métallique
- Arme
- Outil
- Parure
- Habillement
- Trésor
- Monnaie
- Verre
- Mosaïque
- Peinture
- Sculpture
- Inscription
- Autre

### Études annexes

- Géologie, pédologie
- Datation
- Anthropologie
- Paléontologie
- Zoologie
- Botanique
- Palynologie
- Macrorestes
- Céramologie
- Analyse métallurgique
- A. des données
- Numismatique
- Conservation
- Restauration
- Autre

### Notice

**Problématique de la recherche et principaux résultats :** les termes « Château Pignon » désignent un ouvrage fortifié édifié au tout début du XVI<sup>e</sup> siècle lorsque les troupes espagnoles envahissent le royaume de Navarre. Nos objectifs étaient une meilleure connaissance de ce site en nous appuyant sur trois points : le relevé, des prospections et l'étude des archives. Les données recueillies nous permettent de restituer le plan d'un fortin où la volonté d'adaptation à l'artillerie est évidente. Toutefois, son potentiel archéologique nous paraît assez limité, conséquence des nombreuses destructions dont il a été victime. Outre deux voies de circulation, plusieurs éléments liés à la construction ont été repérés : en particulier des carrières et de probables fours à chaux.



## Résumé :

La dénomination « Château Pignon » est la francisation abrégée des termes *Fortaleza del Peñón de San Juan de Santa Maria* qui désignaient un ouvrage fortifié édifié à partir de 1513 sur ordre du roi Ferdinand II d'Aragon lors de la conquête du royaume de Navarre. Juchée à 1177 m sur un relief calcaire, cette construction, désormais réduite à un amas de ruines, dominait un très ancien axe de communication permettant le franchissement des Pyrénées.

Notre première intervention, en 2014, visait à mieux appréhender le site et son environnement qui, quoiqu'assez remarquables et facile d'accès, n'avaient pas fait l'objet de véritables recherches.

Un relevé topographique des vestiges apparents complétés par ceux mis en évidence à l'occasion de quelques sondages avaient révélé à cette occasion une fortification composée, entre autres éléments, d'un corps principal de forme globalement trapézoïdale et d'à peu près 600 m<sup>2</sup> de superficie, doublé au sud d'une courette et protégé dans son angle sud-ouest par une forte tour. Cette morphologie répondait à l'évidence à la volonté de s'adapter aux contraintes liées à l'utilisation désormais systématique de l'artillerie. En parallèle, nous avons réalisé une prospection visuelle des alentours qui nous avait permis de repérer plusieurs éléments directement liés à l'ouvrage fortifié mais aussi deux tracés de voies de circulation d'origine antérieure. Cette prospection avait été complétée par une autre pour laquelle nous avons utilisé un détecteur de métaux et qui avait abouti à la découverte de plusieurs centaines d'objets divers. Parmi ceux-ci, un très grand nombre de balles de plomb témoignait de l'intensité des combats dont le site avait été le témoin, tandis que de multiples éléments de ferrure pouvaient être associés à une utilisation des voies depuis au moins les XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles. Enfin, nous avons débuté l'exploitation des nombreux documents d'archives disponibles afin de mieux appréhender l'historique du site.

L'opération a été reconduite dans sa globalité en 2015 mais avec deux autorisations distinctes et nous rendrons compte dans ce rapport des résultats de celle correspondant aux vestiges de Château Pignon proprement dit<sup>1</sup>, qui ajoute de nouvelles informations à ce que nous avons proposé l'année précédente.

L'étude des documents conservés aux Archives Générales de Navarre nous a fourni d'importantes données sur plusieurs aspects de l'histoire de la *Fortaleza del Peñón*, en particulier sur sa construction, le ravitaillement, ses équipements... Elle a également permis de constater que celle-ci n'a jamais été terminée et qu'elle a été très vite abandonnée.

Concernant le plan de l'ouvrage fortifié, nous avons complété la plupart des éléments manquant l'année précédente, notamment le plan de l'intérieur de la tour, et repéré des murs correspondant assurément aux constructions mentionnées par les textes à l'intérieur de la partie principale. Toutefois, nous avons pu constater les importantes destructions subies par le site dont le potentiel archéologique s'avère de fait assez limité.

Cette constatation ainsi que des contraintes environnementales fortes nous conduisent à ne pas poursuivre nos recherches. Ce rapport sera ainsi un bilan final d'opération et nous y exposerons les résultats acquis en 2014 et 2015.

---

<sup>1</sup> L'opération de prospection à l'aide d'un détecteur de métaux, reconduite en 2016, a fait l'objet d'un autre rapport.



## ***1. Introduction :***



Combien, parmi les milliers de pèlerins qui passent chaque année au pied du site de Château Pignon, sont-ils à savoir que ce dernier témoigne d'une période particulièrement troublée de l'histoire du royaume de Navarre ? Assurément bien peu, sinon même aucun. Mais ils ne sont pas les seuls car, même si ce toponyme y suggère la présence d'un ouvrage fortifié, ce site est encore très largement méconnu. Certes quelques rares documents y mentionnent un château construit au début du XVI<sup>e</sup> siècle mais c'est l'idée d'une redoute, souvent attribuée aux guerres napoléoniennes, qui prévaut généralement et notamment auprès des randonneurs qui y viennent, attirés par la beauté du site et la superbe vue à 360° qu'il peut offrir sur les montagnes basques et béarnaises. Pourtant, une visite un peu plus attentive permet de percevoir l'intérêt archéologique indéniable que possède ce site malgré un degré d'arasement qui paraît important. Un peu plus de curiosité et il est possible de constater que les archives navarraises conservent une belle quantité de documents susceptibles de retracer assez précisément l'histoire de ce qui était la « *Fortaleza del Peñón de San Juan de Santa Maria* ».

C'est ce contraste entre cette méconnaissance et le potentiel entrevu qui nous a incité à demander une autorisation de recherches pour 2014, demande renouvelée en 2015.

Nous avons fondé ces recherches sur quatre points principaux :

- **une étude de la construction.** En effet, les données disponibles indiquaient qu'il y avait là un petit fort construit apparemment *ex nihilo* au début du XVI<sup>e</sup> siècle, époque où se développaient les ouvrages destinés à répondre aux progrès de l'artillerie. Il s'agissait de savoir dans quelle mesure les nouvelles conceptions défensives avaient été appliquées ou non à cet ouvrage fortifié édifié dans un contexte de relative urgence mais au rôle important. Pour cette étude, il était prévu de faire le plan le plus exact possible du site, si nécessaire après dégagement partiel des maçonneries qui nous paraissaient fondamentales pour sa compréhension. De plus, il était envisagé de faire l'analyse archéologique des rares éléments architecturaux d'origine encore visibles et des aménagements postérieurs ;
- **une série de sondages.** Ceux-ci devaient être répartis là où nous pensions pouvoir repérer des surfaces pas trop encombrées de blocs de destruction et surtout exemptes de perturbations. Outre l'obtention de renseignements complémentaires susceptibles de compléter le point précédent, le but de ces sondages était de définir les stratigraphies présentes, d'évaluer la préservation des couches archéologiques et d'établir le cadre chronologique dans lequel elles s'inscrivaient. Nous désirions également déterminer l'ancienneté de l'occupation humaine sur ce site, la tradition voulant en effet que l'ouvrage fortifié ait été construit sur des vestiges plus anciens. Même si rien de tangible ne permettait de valider cette idée, son emplacement et son environnement - ce dernier très riche en vestiges remontant au moins à la Protohistoire - la rendaient plausible. Enfin, la courte fourchette chronologique pendant laquelle la fortification avait fonctionné pouvait donner au matériel recueilli en stratigraphie une valeur de référentiel de premier ordre ;
- **une prospection destinée à définir l'environnement archéologique du site,** associant prospection visuelle et prospection à l'aide d'un détecteur de métaux. Nous pensions particulièrement aux zones d'extraction des blocs nécessaires à l'édifice, dont une grande masse était désormais visible en contrebas du sommet, et aussi aux moyens d'accès. Il était convenu avec le Service régional de l'Archéologie de n'extraire les objets repérés au détecteur de métaux que lorsqu'il

était assuré que cela n'affecterait pas des stratigraphies archéologiques, à savoir notamment dans les pentes et les zones piétinées par les très nombreux passages humains ou animaux ;

- enfin, **une étude historique**. Celle-ci devait s'appuyer sur les documents inédits conservés aux archives de Navarre à Pampelune, complétée par ceux susceptibles d'exister du côté français.

Le rapport que nous présentons ici a pour but de présenter les résultats obtenus à l'issue des campagnes 2014 et 2015, d'en analyser la portée et aussi les limites.

La réalisation des points 1 et 2 a été contrariée par une contrainte environnementale très forte : l'inscription de l'ensemble du massif dans une zone Natura 2000, le site étant lui-même dans le périmètre de protection maximale. Du fait de la réglementation attachée à ce dernier<sup>2</sup> l'autorisation de procéder à des dégagements partiels de murs, et plus encore à des sondages, dépendait étroitement du type de flore présente. Concrètement, en 2014, nous avons interdiction d'intervenir là où poussait une végétation associée à des éboulis. Dans les autres contextes, nous avons dû limiter au maximum l'impact de nos interventions en veillant à ne pas détruire les espèces végétales protégées. Cela s'est traduit par l'impossibilité de repérer plusieurs éléments bâtis que nous jugions pourtant nécessaires à la restitution complète du plan. La situation s'est heureusement améliorée en 2015 à la suite de l'avis favorable obtenu par l'étude d'incidence réalisée et nous avons pu finaliser la plupart des sondages souhaités tout en respectant les impératifs environnementaux, notamment la restitution de l'état initial. Toutefois, cette même année il ne nous a pas été possible de mettre en œuvre la logistique prévue<sup>3</sup> du fait de l'obtention tardive de l'autorisation<sup>4</sup>. De ce fait, il nous a fallu gérer au plus serré possible ces sondages, souvent en les ouvrant sur une surface la plus limitée possible et en leur affectant des objectifs précis et non répétitifs<sup>5</sup>.

Le point 3 est celui qui a pu être développé le plus aisément et nous pensons avoir été au bout de tout ce qu'il était possible de faire concernant la prospection visuelle. Seule la prospection à l'aide d'un détecteur de métaux nous paraît inachevée, la densité d'objets repérés dans certains secteurs ayant grandement ralenti la recherche<sup>6</sup>.

Concernant le point 4, nous avons pu juger de l'impossibilité de transcrire la totalité des documents disponibles (plus de 100, rien qu'à Pampelune). Aussi, après avoir passé en revue ceux-ci nous avons sélectionné ceux qui nous paraissaient les plus pertinents. Ceux-ci ont alors été transcrits par Peio Monteano Sorbet ; ils figurent en annexe.

Au final, les opérations de 2014 et 2015 nous paraissent avoir rempli leurs objectifs principaux et permis de nombreuses avancées dans la connaissance de ce site même s'il est certain qu'il reste de nombreuses interrogations.

De fait, ainsi que nous l'exposerons dans le bilan de ce rapport, nous considérons que

---

<sup>2</sup> Nous n'en avons eu connaissance qu'après le dépôt du projet de recherche (cf p. 18 les différentes dates des arrêtés de protection).

<sup>3</sup> Nous avions envisagé de compléter l'équipe de base composée de membres de l'association EuskoArkeologia par des bénévoles étudiants mais nous avons dû nous résoudre à ne travailler qu'avec la première équipe.

<sup>4</sup> Un problème de rapporteur a retardé l'examen du dossier à la CIRA de juin.

<sup>5</sup> Nous avons ainsi dû en interrompre certains alors qu'il aurait été possible de les poursuivre.

<sup>6</sup> Comme indiqué dans le résumé, cette opération se poursuivra en 2016.



seule une recherche de plus grande ampleur - en l'occurrence des dégagements sur d'importantes surfaces de certains vestiges entrevus ou supposés - permettraient d'y répondre. Toutefois, nous pensons qu'il n'est pas envisageable de passer à cette nouvelle phase de recherche car deux points majeurs s'y opposent : les contraintes environnementales qui ne permettent pas de tels dégagements et, surtout, les importantes destructions subies par le site qui en ont fortement réduit le potentiel archéologique.

Nous ne solliciterons donc pas une nouvelle demande d'autorisation.



## ***2. Présentation générale :***



Château Pignon est situé sur la commune de Saint-Michel (département des Pyrénées-Atlantiques), à une dizaine de kilomètres au sud de Saint-Jean-Pied-de-Port (fig. 1)<sup>7</sup>. Il est cadastré section E, parcelle n° 20 (fig. 2 et 3).

La carte au 1/25000 de l'IGN Saint-Jean-Pied-de-Port, 1346 OT, signale un emplacement noté « ancienne redoute de Château Pignon » correspondant à un sommet calcaire haut de 1177 m qui, sur place, se détache parfaitement du paysage environnant (photos 1 à 4). Il fait toutefois partie d'une série d'autres reliefs dont l'altitude s'élève progressivement du nord vers le sud à partir de Saint-Jean-Pied-de-Port (Hontto, 490 m ; Arteketa, 831 m ; Pic d'Orisson, 1064 m ; Itchachéguy, 1161 m ; Château Pignon<sup>8</sup> ; Urdanaspuru, 1233 m ; Urdanarre<sup>9</sup>, 1240 ; Harribelza<sup>10</sup>, 1409 m ; Changoa, 1450 m..., photos 5 et 6) puis s'abaisse jusqu'au col de Roncevaux ou d'Ibañeta (alt. : 1057 m) après avoir franchi la ligne de partage des eaux (*cf* contribution de G. Folio, en annexe, pour une description plus complète).

Ces reliefs sont de fait répartis le long d'une crête assez étroite délimitée par deux vallées encaissées, elles-mêmes zébrées de petites vallées secondaires : à l'est, celle de la Nive de Béhérobie<sup>11</sup>, où se situent les communes d'Estérençuby et de Saint-Michel, et, à l'ouest, celle de la Nive d'Arneguy, qui, outre cette dernière commune, englobe celle de Valcarlos (communauté de Navarre, Espagne). Ces deux cours d'eau se rejoignent ensuite dans la vallée de Saint-Jean-Pied-de-Port, légèrement en aval du bourg.

Sur le plan géologique cette zone est constituée de diverses roches d'âges primaire ou secondaire. Plus précisément, la notice de la carte géologique (BRGM Saint-Jean-Pied-de-Port XIII-46) attribuée à l'Emsien les calcaires à Encrines qui forment le sommet de Château Pignon (notés d2c-d ; fig. 4). Il s'agit plus précisément de calcaires récifaux très durs, intercalés dans des schistes calcareux et associés au flanc nord d'un synclinal redressé et épais ici de près de 150 m. Ces calcaires affleurent localement et se présentent alors sous forme de strates très nettes qui peuvent être suivies sur plusieurs centaines de mètres. Les bancs, fréquemment fracturés, sont d'épaisseur assez variable (de quelques centimètres à près d'un mètre) et leur pendage est globalement orienté vers le sud selon un angle proche de 45°. La teinte de ces calcaires à l'état frais est généralement d'un gris bleu très foncé mais, à l'air libre, il se patine assez fortement pour atteindre une couleur blanche légèrement grisâtre. Sur le terrain, il est cependant possible d'observer localement des intercalations d'un calcaire plus brun qui prend, lui, une couleur plutôt ocre jaune.

Le climat y est fortement influencé par la proximité de l'Océan Atlantique et les pluies

---

<sup>7</sup> Latitude : 43°04'39 N ; longitude : 1°15'32 O. Coordonnées Lambert 93 CC43 X : 1353331 ; Y : 2217408 ; Z : 1177. Lambert II étendu X : 306716 ; Y : 1792809

<sup>8</sup> Nous ignorons son nom ancien. Il n'est cependant pas à exclure que ce soit Hostateguy (possiblement « Le lieu froid » en basque) qui est celui donné actuellement à un relief peu marqué situé à quelques centaines de mètres au nord-est.

<sup>9</sup> Les cartes anciennes indiquent « Urdanharri », dénomination qui pourrait se traduire par « Rocher des cochons » et qui évoque la période, bien lointaine, où cette zone était fréquentée par ces animaux (Goyheneche, 1966).

<sup>10</sup> Très souvent dénommé improprement « Leizar Atheka », termes qui désignent en réalité le passage étroit aménagé à ses pieds.

<sup>11</sup> Pour conserver la cohérence avec les indications de la carte IGN au 25000<sup>e</sup>, nous utiliserons systématiquement les dénominations et les orthographes mentionnées sur celle-ci même si certaines d'entre elles ne correspondent pas à celles utilisées localement.

sont abondantes, y compris durant l'été. Ainsi l'air est très régulièrement chargé d'humidité, ce qui s'exprime notamment par d'assez fréquentes périodes de brouillard et Château Pignon peut à l'occasion se retrouver isolé tel une île émergeant au-dessus de celui-ci (photo 7) ou, le plus souvent, être totalement masqué.

À l'heure actuelle, il n'est pas rare que la neige recouvre la zone à partir de novembre mais sa fonte peut être assez rapide pour peu que souffle le vent du sud et, dans tous les cas, elle ne dure pas au-delà de mars/avril. Pour autant, des gelées peuvent intervenir jusqu'en mai. Dernier point assez remarquable : le vent qui peut être très violent et rendre très inhospitaliers les divers sommets.

Il est difficile de connaître précisément ce qu'il en était de ces différents éléments lorsque Château Pignon était occupé mais les conditions météorologiques globales ont peu de chance d'avoir été meilleures que celles constatées actuellement et nous verrons que cela a pu avoir une certaine importance.

Ce contexte climatique influe bien évidemment sur la végétation de ce secteur montagneux. Alors que les bois, majoritairement de hêtres, et surtout les fougères couvrent entre 400 et 800 m une grande partie des pentes, souvent très marquées, ce sont les espaces couverts d'herbacés qui dominent dès que l'altitude s'élève, même si les zones boisées ne sont pas totalement absentes.

Cet ensemble constitue un biotope dont la conservation est un enjeu important. C'est pourquoi il a été inscrit dans une vaste zone de protection Natura 2000 au titre de site d'importance communautaire (SIC) le 07/11/2013 et comme zone spéciale de conservation (ZSC) le 22/07/14, couvrant 12567 ha et concernant 8 communes (Ahaxe-Alciette-Bascassan, Aincille, Arneguy, Estérençuby, Lécumbery, Mendive, Saint Michel, Uhart-Cize). Cela se traduit actuellement par la rédaction d'un DOCOB qui doit, entre autres, préciser certaines préconisations liées à la protection des différents espaces. Ce document contient la carte des habitats qui concernent Château Pignon et ses alentours (fig. 5). Le site y est indiqué comme falaise calcaire et, à ce titre, bénéficie d'une protection maximale.

Les espaces herbeux, mentionnés comme « pelouses à *Agrostis* et *Festuca* », forment de très vastes étendues pastorales généralement gérées en indivision par la Commission syndicale du Pays de Cize et utilisées comme estives par d'assez nombreux éleveurs dont les bergeries, installées dans les endroits abrités, parsèment harmonieusement le paysage. De juin à début octobre ceux-ci y font pâturer d'importants troupeaux de brebis, très majoritairement de race Manech. S'y ajoutent des chevaux, présents sur une plus longue période. Même s'il est certain que la végétation a évolué au cours du temps avec notamment une régression de la forêt<sup>12</sup>, les activités pastorales sont d'origine très ancienne ainsi qu'en témoignent les nombreux vestiges découverts aux alentours (cf la contribution de J. Blot).

Outre l'environnement végétal favorable, un autre point a grandement favorisé ces activités : une relative facilité d'accès et de parcours à partir des proches vallées. En effet, la morphologie globale de la crête où sont situés Château Pignon et les autres reliefs voisins offre un axe de pénétration assez remarquable conduisant aux pâturages actuels en

---

<sup>12</sup> Cf les travaux de D. Gallop et de son équipe sur un secteur proche (Gallop *et al.*, 2002).

empruntant les flancs de ces reliefs et les nombreux cols qui rythment leur succession. À une échelle plus large, cet axe a eu un rôle fondamental car il conduisait sans difficulté majeure au versant sud de cette zone des Pyrénées. Et de fait, il a ainsi constitué pendant une très longue période un des principaux moyens de franchissement de ce massif montagneux dans sa partie occidentale et son tracé, plus ou moins modifié et repris, a vu passer pendant des siècles soldats, marchands, pèlerins (c'est encore de nos jours le « chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle »)...





### ***3. Aperçu historique :***



Nous ferons ici une simple présentation de l'historique du site et de ses environs, en priant le lecteur de bien vouloir se reporter aux études détaillées présentes en annexes.

Nous ne pouvons pas pour l'heure déterminer à partir de quel moment les Hommes ont commencé à parcourir effectivement cette zone, faute de recherches approfondies. Tout au plus pouvons-nous dire qu'il n'y a aucune raison objective pour affirmer que des groupes humains paléolithiques ne se sont jamais aventurés là.

Il faut cependant reconnaître que les vestiges assurés les plus anciens ne remontent pas au-delà du Néolithique final. Ceux-ci - des tumulus, des tertres d'habitat, des cercles de pierres... - ont été principalement reconnus à l'occasion des prospections et fouilles entreprises par J. Blot (Blot, 1972, 1978, 1981a et b, 1985, 1989, 1993 et 1994). D'après ce chercheur, ils sont associés à des pratiques agro-pastorales et se répartissent le plus souvent à proximité des lieux de circulation et de stationnement naturels, là où ces mêmes types d'activités se concentrent encore à l'heure actuelle.

De fait, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, cette ligne de crête a constitué pendant une très longue période non seulement le moyen essentiel de franchissement de ce massif montagneux dans sa partie occidentale mais aussi la solution la plus simple pour circuler au sein de cette zone.

Il est bien sûr impossible de déterminer précisément sous quelle forme concrète se traduisaient ces rôles même s'il n'est pas illogique de penser à un cheminement principal à partir duquel rayonnaient d'autres de moindre importance.

Il est probable que celui-ci ait été utilisé - et peut-être même réaménagé en totalité ou en partie - au tout début de l'occupation romaine du territoire puis durant les premiers siècles de notre ère. En témoignent plusieurs sites tels Arteketa Kampaïta et Urkulu (p. e. : Tobie et Gaudeul, 1988 ; Tobie, 1976 et 1991) et également des découvertes faites dans la partie navarraise (de Buffières, 2002) montrant une présence indiscutable alors. Toutefois, ce tracé présentait un inconvénient majeur : son impraticabilité durant de longs mois du fait de la présence de la neige qui bloque le passage. Il fallait en effet franchir plusieurs cols dont le plus haut - celui de Lepoeder (« beau col » en basque) - est situé à 1485 m d'altitude<sup>13</sup>. De fait, il semble que la majorité du trafic soit passée à l'époque antique par une nouvelle voie - la « voie du bas » - située en contrebas dans le Valcarlos (cf prospections en cours par une équipe de la Société des Sciences Aranzadi sous la direction de J. M. Martínez Txoperena) qui, pour une longueur de trajet très légèrement inférieure (21,2 km contre 21,59 km pour la « voie du haut » ; *in* : Jimeno Jurio, 2010, p. 143 et 144) n'imposait qu'une altitude maximale de 1062 m, au col de Roncevaux. Cette voie, sans provoquer un abandon complet de la « voie du haut », l'a certainement réduite à un rôle secondaire. Il faut cependant remarquer qu'un tel tracé n'a pu être conçu qu'au prix d'un lourd investissement humain et matériel car il a dû emprunter les flancs abrupts d'une série de reliefs entaillés par de multiples talwegs. De plus, il n'a pu fonctionner sans risque pour ceux qui l'empruntaient que dans un contexte de contrôle militaire efficace tant les potentialités d'embuscades y étaient fortes comme a dû sans doute le constater un futur empereur (Jimeno Jurio, *op. cit.*).

---

<sup>13</sup> Quelle que soit la saison, une utilisation par des piétons restait sans doute possible mais elle était incontestablement risquée.

Ce dernier point a certainement conditionné le choix d'emprunter ou non la « voie du bas » et la possible apparition d'une certaine insécurité dans le Valcarlos vers les IX<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècles (Jimeno Jurio, *op. cit.*) pourrait expliquer que la « voie du haut » ait eu à nouveau les faveurs d'un nombre sans doute majoritaire de voyageurs. Outre quelques documents (p. e. : Urrutibéhéty, 1982), c'est en tout cas ce que paraît montrer l'itinéraire privilégié par le moine Aymery Picaud qui au début du XII<sup>e</sup> siècle franchit les Pyrénées en passant par la ligne de crête (Vielliard, 1997 ; de Buffières, 2012).

Il fallu attendre la fondation du monastère de Roncevaux en 1127 et la mise en place progressive d'un réseau d'auberges pour que se produise un nouveau transfert du cheminement principal en faveur du Valcarlos (Jimeno Jurio, *op. cit.*, p. 71-110). Sa sécurisation était assurée par une tour construite sur ordre du roi de Navarre, dont la garde fut confiée à plusieurs personnages issus principalement de la noblesse bas-navarraise mais qui fut détruite lors de la guerre civile navarraise au milieu du XV<sup>e</sup> siècle (Martinen Ruiz, 1994). Comme à l'époque antique ce transfert n'impliqua aucunement une désaffection totale de la « voie du haut », d'autant qu'un prieuré-hôpital possession de Roncevaux, celui de Sainte-Marie-Madeleine d'Orisson, y fut bâti (Urrutibéhéty, *op. cit.*). Et de fait, celle-ci voyait toujours passer soldats, marchands, pèlerins (c'est encore de nos jours le « chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle »)...

La prédominance du cheminement par le Valcarlos fut à nouveau remise en cause lorsque s'imposa la nécessité de faire transiter des troupes accompagnées d'artillerie d'un versant à l'autre, chose qui n'était visiblement pas faisable par la vallée. Nous pensons également que la facilité avec laquelle il était désormais possible de bloquer la « voie du bas » en positionnant quelques pièces d'artillerie dans des lieux bien choisis<sup>14</sup> a pu influencer ce basculement.

Quoiqu'il en soit, à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le contrôle de la « voie du haut »<sup>15</sup> fut un enjeu majeur entre les royaumes limitrophes.

C'est au début du siècle suivant que Ferdinand II d'Aragon, après la mort de son épouse Isabelle de Castille et quelques années consacrées à la consolidation de son pouvoir, se tourna vers le royaume de Navarre qui, miné par des luttes intestines depuis plus d'un demi-siècle et en pleine réorganisation sous l'impulsion de ses souverains légitimes, Catherine 1<sup>er</sup> de Foix-Béarn et Jean III d'Albret, était devenu une proie facile pour ses puissants voisins. Une proie certes mais aussi un danger potentiel car, dans le contexte géopolitique de cette période troublée, ce royaume pouvait devenir un allié du principal ennemi de l'Aragonais : le roi de France. Les souverains navarrais, même s'ils essayaient alors de garder une certaine neutralité, étaient en effet naturellement tournés vers le versant nord des Pyrénées du fait de leurs nombreuses possessions.

Le « Roi Catholique » vit donc un double intérêt à la conquête de la Navarre : achever l'unité du royaume d'Espagne et priver le roi de France d'un éventuel soutien susceptible

---

<sup>14</sup> Reconnu par l'un d'entre nous (L. de Buffières), un de ces endroits est particulièrement favorable. Situé juste au-dessus du pont d'Arnéguy qui franchit là la rivière servant de frontière, il permet de prendre en enfilade une bonne partie de la vallée vers l'amont et vers l'aval. Il a par ailleurs été aménagé comme plateforme et figure sur la carte publiée par J. M. Jimeno Jurio avec la mention « Castillo torre » (Jimeno Jurio, *op. cit.*, p. 150). Il est très probable qu'il corresponde à l'endroit où une pièce d'artillerie est disposée en 1793 (*cf* 11.4., contribution de G. Folio).

<sup>15</sup> Elle est souvent désignée comme « chemin d'artillerie » ou « grand chemin d'Espagne » (*ibid.*).

de l'aider à pénétrer sur le versant sud. Avec la complicité du pape Jules II, il en décida ainsi l'invasion qui eu lieu en 1512. Grâce notamment à l'appui direct d'une partie de la noblesse navarraise et surtout du fait de la disproportion des forces en présence, le succès fut rapide et la Navarre conquise dans son intégralité à l'automne. Toutefois, une contre-offensive, qui permit de reprendre notamment Saint-Jean-Pied-de-Port, fut entreprise par les souverains légitimes en octobre mais elle échoua dès novembre et les Espagnols réoccupèrent sans difficulté tout le territoire navarrais<sup>16</sup>.

Conscient qu'une nouvelle tentative était probable, le pouvoir royal mit en œuvre un plan de défense de la frontière des Pyrénées occidentales destiné à contrôler les principales voies utilisables lors d'une éventuelle invasion<sup>17</sup>. Pour cela il ordonna de réaménager d'anciens châteaux (Burgui et Maya/Amaiur) et de construire deux nouveaux ouvrages fortifiés (fig. 6) : le château d'Irun-Irantzu, au débouché d'un gué permettant le franchissement de la Bidassoa, et la *fortaleza del Peñón de San Juan de Santa Maria* (ou *fortaleza del Puerto y Peñón*), en bordure de la route reliant Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune et permettant de plus de surveiller le versant nord (fig. 7).

La mort de Ferdinand d'Aragon, le 23 janvier 1516, impulsa en mars un deuxième essai de reconquête de la part des souverains légitimes. À cette occasion la petite troupe détachée du siège du château de Saint-Jean-Pied-de-Port préféra passer par le Valcarlos plutôt que d'avoir à affronter les défenseurs de la *fortaleza del Peñón*, pourtant très loin d'être achevée. Surtout, la mainmise sur la « voie du haut » permit aux Espagnols de secourir les défenseurs de ce château<sup>18</sup>. Malgré le soulèvement de nombreuses villes navarraises, l'échec fut rapide.

En mai 1521 une grande offensive des troupes franco-navarraises, appuyées par une puissante artillerie déboucha sur la prise de *El Peñón*, qui se rendit sans combattre. Bien qu'ayant pris Pampelune, celles-ci furent défaites aux portes de cette ville le 30 juin et contraintes de se replier sur le versant nord. La réoccupation d'*El Peñón* par les Espagnols se fit sans difficulté en août (probablement le 10, *cf infra*) puis par les Franco-navarrais de nouveau en septembre (probablement le 25, *cf infra*).

L'évacuation de la Basse-Navarre, une nouvelle fois entièrement envahie par les Espagnols à partir de la fin de 1523, intervint en 1527, après la probable destruction de la *fortaleza del Puerto e Peñón*<sup>19</sup>. De leur côté, les châteaux de Burgui et de Maya ainsi que le fort d'Irun-Irantzu furent démantelés respectivement en 1519<sup>20</sup>, en août 1522<sup>21</sup> et en septembre 1542<sup>22</sup>. La défense de la Navarre fut alors dévolue à Pampelune, transformée progressivement en place forte de première importance<sup>23</sup>.

Pour autant, la zone de Château Pignon ne perdit pas son intérêt stratégique et elle fut plusieurs fois le théâtre de combats pour son contrôle.

---

<sup>16</sup> Monteano Sorbet, 2010 ; Pescador Medrano, 2012.

<sup>17</sup> Les données qui suivent sont extraites de la contribution d'A. Pescador (*cf* 11.3.) et de Monteano Sorbet, *op. cit.*

<sup>18</sup> Monteano Sorbet, *op. cit.*, p. 161.

<sup>19</sup> Idoate, 1981, p. 44.

<sup>20</sup> Idoate, *op. cit.*, p. 43 et Martinena Ruiz, *op. cit.*, p. 761.

<sup>21</sup> AGN - Fondo Rena, caj. « Maya », doc. 6 et 7 ; cité dans : Monteano Sorbet, *op. cit.*, p. 287-288.

<sup>22</sup> Fernández Antuña, 2005, p. 259-272.

<sup>23</sup> Martinena Ruiz, 2014, p. 11-41.

Les premiers dont nous ayons retrouvé la trace se déroulèrent le 9 novembre 1636 après une tentative d'invasion par des troupes espagnoles ; celles-ci occupèrent « des masures du vieux fort de Pennon » pendant 2 jours avant d'en être délogées par des soldats français qui brûlèrent ensuite les 38 (sic !) huttes que les Espagnols y avaient bâties (Gazette, n° 188, p. 771 ; source : bnf.fr ; extrait communiqué par M. J. Etxegoien).

D'autres, certainement de bien plus grande intensité, eurent les guerres de la Convention pour contexte (*cf* contribution de G. Folio, 11.4.). Le 6 juin 1793, après avoir fait déneiger le chemin à hauteur de l'Astobiskar par les habitants de Valcarlos, le général espagnol, Don Ventura Caro, passa à l'attaque à la tête de plusieurs milliers d'hommes (Gazeta de Gerona, n° 56, 15 juillet 1793, p. 674-678 ; extrait communiqué par M. J. Etxegoien). Les combats furent extrêmement violents, notamment à hauteur de Château Pignon que les Français avaient transformé en plateforme d'artillerie, et plusieurs centaines de soldats y furent tués ou blessés. Deux gravures<sup>24</sup> nous offrent le plan des zones de combats (fig. 8 et 9). Elles permettent notamment de situer l'emplacement du camp principal de l'armée française au nord de Château Pignon, à proximité de l'endroit où le général de La Gènetière est blessé et fait prisonnier (Folio, 2014 et ce rapport). Le 18 du même mois, les Espagnols évacuèrent la zone en ordre après avoir pris le temps de démonter les cabanes de bois construites à Château Pignon si on en croit la Gazeta de Gerona (p. 678).

Vingt ans après, plus précisément à la fin du mois de juillet 1813, la zone fut à nouveau le théâtre d'affrontements meurtriers, cette fois-ci entre les troupes commandées par le maréchal Soult et celles aux ordres du maréchal Wellington (*cf* contribution de G. Folio, 11.4.). Une partie de ces dernières, équipée de plusieurs pièces d'artillerie, était retranchée au sud de Château Pignon et notamment sur le proche sommet de l'Urdanaspuru ; elle en fut chassée le 25 lors d'une attaque conduite par Soult lui-même. Celui-ci tenta alors de reprendre l'offensive en direction de Pampelune mais la bataille de Sorrauren sonna le glas de ses espérances (*ibid.*).

Nous n'avons trouvé nulle part mention de combats par la suite, même s'il est possible qu'il y ait eu quelques escarmouches lors des Guerres carlistes.

Le souvenir du passé mouvementé de Château Pignon s'estompa alors progressivement jusqu'à être réduit à une simple dénomination comme « ancienne redoute » sur quelques cartes.

---

<sup>24</sup> La première nous a été communiquée par J. Aguirre Mauléon, de la Société des Sciences Aranzadi ; la seconde provient des archives de l'un d'entre nous (P. M. S.).

#### ***4. Sources documentaires :***





#### 4.1. Les publications et les recherches anciennes :

Malgré son indéniable intérêt scientifique Château Pignon n'a pratiquement pas fait l'objet de recherches archéologiques et/ou historiques véritables.

En effet, seuls quelques historiens le mentionnent. Le premier nous paraît être Arnaud d'Oyhenart qui écrit en 1656 : « ...*Summi Pyrenaei locú, qui etiamnú Pononis vel Peñonis nomen feruat cum veteris arcis vestigiis...* » (Oyhenart, 1656, p. 257).

Par la suite, plusieurs auteurs ont assimilé le site au *Summus Pyrenaeus* de l'itinéraire d'Antonin. Il en est ainsi de C.-A. Walckenaër en 1839, de W. Smith en 1854... mais ils n'apportent aucune justification à leur identification.

Cette hypothèse est reprise de façon plus argumentée par L. Colas, notamment en 1913 (Colas, 1913). Toutefois, son raisonnement s'appuie presque exclusivement sur les distances indiquées dans l'« Itinéraire d'Antonin » et plus précisément sur celle de 5000 pas donnés entre *Imus* et *Summus Pyreneus*. L'auteur part du principe que le premier nommé correspond au « camp » romain de Saint-Jean-le-Vieux et, en choisissant le mille aquitain comme unité de mesure, cela le conduit à Château-Pignon. Plusieurs illustrations agrémentent son propos, dont une vue générale et un plan du site, d'une fidélité toute relative (fig. 10 et 11). Ce dernier point est assez surprenant d'autant que la principale erreur provient du flanc qu'il place à l'ouest : alors qu'une simple visite permet de constater qu'il n'y a là qu'un seul mur et de bonne rectitude, le plan publié en représente 3, avec de plus une longueur cumulée du double de la réalité.

Par la suite, cette attribution est discutée par plusieurs auteurs mais souvent de façon indirecte puisque c'est soit la datation romaine de la « voie du haut » (p. e. : Richter, 1946 : Jimeno Jurio, 1973), soit qu'*Imus Pyrenaeus* ait été situé à Saint-Jean-le-Vieux (p. ex. : de Jaurgain, 1914-1917) qui fait l'objet de la contestation, principalement autour de l'interprétation des distances et de la notion de « sommet des Pyrénées ». Le fait qu'aucun vestige antique n'y ait été découvert n'est visiblement pas mis en avant.

Une hypothèse originale avait été émise entre temps : celle de G. Paris situant à Château Pignon la *Crux Karoli* (Paris, 1903).

Dans le cadre d'un article de 1977 consacré à « La tour d'Urkulu, les Ports de Cize et *Summus Pyrenaeus* », Cl. Urrutibéhéty s'interroge sur la nature de Château Pignon (Urrutibéhéty, 1997, p. 69-71). Il cite un extrait d'une délibération des États de Navarre de 1689 conservée aux Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques : « *Ils chassèrent... le duc d'Albe... et le marquis de Valpajaso... ayant envoyé des troupes et de l'artillerie pour bâtir dans les montagnes du pays, sur les fondements du château Pignon, qui est démoli depuis longtemps, ils prirent les armes... et chassèrent les ennemis.* », ce qui conduit l'auteur à se demander si les soubassements de Château Pignon ne seraient pas romains<sup>25</sup>. Il nous semble qu'il faut prendre ce texte avec grande prudence et ne pas en faire une preuve de l'existence d'une construction antérieure car il s'agit pour nous d'une simple référence aux écrits d'Arnaud d'Oyhenart.

---

<sup>25</sup> Il n'est pas neutre que C. Urrutibéhéty ne mentionne pas l'hypothèse d'une fortification médiévale : ses propres recherches dans les archives navarraises n'avaient offert aucune identification possible (C. Urrutibéhéty, inf. pers.).

En 1988, F. Gaudeul publie l'article « Les redoutes de la Révolution et du 1<sup>er</sup> Empire du Pays basque », dans lequel figure la première véritable étude du site (Gaudeul, 1988). Après avoir repris quelques points historiques, il rejette l'identification à *Summus Pyrenaeus* mais écrit que : « la forteresse fut vraisemblablement édifiée sur l'emplacement d'un ouvrage beaucoup plus ancien dont l'histoire nous est inconnue » (p. 221). Puis l'auteur commente le plan qu'il a fait réaliser par des géomètres professionnels (fig. 12).

Il y distingue deux parties principales :

- un polygone ABCDE, possible modification d'un quadrilatère à la suite d'un effondrement entre les points A et E (ancien angle nord). Il émet l'hypothèse que les fondations visibles soient celles de l'ouvrage antérieur et estime la largeur des murs entre 1 et 1,8 m ;
- deux annexes comprenant un trapèze FGHI, dans les murs duquel il voit des embrasures de tir qui auraient été figurées par L. Colas<sup>26</sup>, et un demi-cercle de 15 m environs de diamètre où il signale une embrasure (en K) qui « vient de disparaître » (p. 224).

Après avoir évoqué les dégradations causées par : « des fouilles sauvages ou l'installation de postes de chasse à la palombe », il souligne la présence de très nombreux vestiges liés aux combats dont le site a été l'enjeu : « balles de plomb, biscariens, boulets pleins et boulets explosifs creux de toutes origines et de toutes époques entre 1521 et 1813, boutons d'uniformes et insignes de régiments de la Révolution et du 1<sup>er</sup> Empire... » (p. 226).

Dans une autre publication, G. Gaudeul, reprenant l'idée déjà formulée par L. Colas (Colas, *op. cit.*), attribue aux troupes du général Ventura Caro la destruction de ce qui subsistait de l'ouvrage fortifié, destruction dont il voit le témoignage dans les éboulis qui l'entourent (Gaudeul, 1991, p. 106).

Le même auteur fouille pendant plusieurs années (de 1980 à 1984) le site voisin de Zerkupe<sup>27</sup>. Il y récolte du matériel céramique et métallique associé à des structures d'habitat qu'il pense être les témoignages de la présence sur ce site de personnes employées à la construction de Château Pignon (Gaudeul, 1990, p. 36).

De son côté, J.-L. Tobie signale en 1991 la découverte, dans des circonstances non indiquées, d'un denier celtibère de Turiaso, daté de 105-85 avant notre ère, en contrebas de Château Pignon (Tobie, 1991, p. 67). Rien ne permet de lier cet objet avec le site lui-même, au contraire, et il est plus probable qu'il soit associé simplement à la très ancienne fréquentation du secteur.

En 2014, É. Dupré-Moretti et C. Saint Arroman publient 4 tessons de céramiques qu'ils ont découvert lors d'une prospection et d'un relevé dans et à proximité de l'ouvrage fortifié (Dupré-Moretti et Saint Arroman, 2014). Deux sont à l'évidence relativement

---

<sup>26</sup> En réalité L. Colas ne figure qu'une embrasure, qui n'en est pas une (il s'agit de la porte, *cf* plus loin).

<sup>27</sup> Ce nom est effectivement celui utilisé sur les cartes mais il s'agit d'une erreur car Zerkupe désigne en réalité un habitat situé à la base de l'escarpement rocheux, ce qui correspond bien à sa signification en basque (« en bas du cercle »). Son nom exact est celui employé par les bergers : Zerkuharri (« rocher du cercle »).

récents (XVIII<sup>e</sup>/XIX<sup>e</sup> siècles) mais les auteurs estiment que les deux autres, extraits d'un morceau de mortier provenant d'un mur voisin, pourraient être placés entre la fin du XIV<sup>e</sup> et le début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>. Ils évoquent la présence de deux types d'appareillages non contemporains<sup>29</sup> dans deux secteurs, déjà signalés par F. Gaudeul (Gaudeul, *op. cit.*), et notent que la mention « vieux château du tems de Charlemagne » figure sur une carte de 1759<sup>30</sup>. Ils déduisent de ces divers éléments qu'une construction a probablement précédé celle de la conquête de la Navarre. Arguant de l'absence de mention d'une forteresse dans le « Guide du Pèlerin » et dans un écrit du début du XV<sup>e</sup> siècle, les mêmes proposent ainsi : « Qu'il nous soit donc permis d'hypothéquer (*sic*) qu'au XII<sup>e</sup>me siècle il n'y avait à Château-Pignon que de vieilles substructions romaines », reprenant en quelque sorte l'hypothèse de L. Colas et de C. Urrutibéhéty, et ajoutent quelques lignes après : « Il reste à trouver dans les archives de Navarre les preuves ou traces de la construction d'une tour défensive ou de garde à Château-Pignon entre la fin du XII<sup>e</sup>me et le début du XV<sup>e</sup>me siècle. ».

---

<sup>28</sup> D'après A. Berdoy (A. Berdoy, comm. pers.), cette datation serait à rajeunir, des pièces comparables - en tenant compte du côté fragmentaire des tessons de Château Pignon - datées entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle ayant été découvertes notamment à Mont-de-Marsan (Riuné-Lacabe, 1995). De notre côté, nous avons recueilli des éléments similaires lors de nos recherches à Bayonne dans des contextes chronologiques pouvant englober le début du XVI<sup>e</sup> siècle (C. Normand, recherches inédites).

<sup>29</sup> Nous aborderons cette question dans la partie consacrée au relevé.

<sup>30</sup> Cf dans ce rapport le chapitre sur les cartes antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle.



## 4.2. Les données des archives :

Notre objectif était bien sûr d'utiliser tous types de documents susceptibles de nous renseigner sur l'(les) origine(s) du site et son histoire, depuis sa construction jusqu'à son abandon définitif. À cet effet nous avons en 2014 procédé à une évaluation de ce que contenaient notamment les archives conservées aux Archives Royales et Générales de Navarre (Pampelune) et aux Archives Départementales des Pyrénées-Atlantiques (Pau). En 2015 nous avons pu ainsi sélectionner les documents qui nous paraissaient les plus pertinents pour remplir notre objectif<sup>31</sup>.

Concernant Pampelune, notre interrogation était double : d'une part, repérer toute trace d'une construction médiévale liée au royaume de Navarre ; d'autre part, documenter la période correspondant à la conquête de ce dernier par Ferdinand d'Aragon puis Charles-Quint au début du XVI<sup>e</sup> siècle. 105 documents datés entre 1513 et 1523 y sont consultables, directement sur place ou à partir du site internet mis en place récemment<sup>32</sup> (cf 12.1.). Ils proviennent pour la plupart du fonds de Juan Rena, personnage qui a occupé de très importants postes en Navarre aux ordres de Ferdinand d'Aragon puis à ceux de son successeur, Charles 1<sup>er</sup> d'Espagne, le futur Charles Quint (p. ex. : Esarte Munian, 2010 ; Chocarro Huesa et Segura Urrea, 2015). Tous les documents sélectionnés pour l'intérêt des informations contenues ont été transcrits par P. Monteano Sorbet et figurent en annexe dans ce rapport.

Nos recherches aux Archives Départementales des Pyrénées-Atlantiques (Pau) visaient principalement à retrouver des documents postérieurs au début du XVI<sup>e</sup> siècle, période après laquelle Château Pignon est rentré définitivement dans la sphère française et a été désormais étroitement lié aux événements survenus sur le versant nord des Pyrénées. Hélas, notre quête a été négative et nous n'avons rien découvert se rapportant au site.

Enfin, plusieurs autres fonds d'archives, notamment ceux de la BNF, ont été sollicités. Les documents livrant des informations intéressantes ont également été transcrits par P. Monteano Sorbet.

### 4.2.1. Les dénominations :

Plusieurs dénominations ont été rencontrées dans ces divers documents pour désigner la forteresse. Nous y avons notamment lu : « *Peñón*<sup>33</sup> », « *fortaleza del Peñón* », « *fortaleza del Puerto e Peñón* », « *fortaleza del Peñón de San Juan de Santa Maria* », « *fortaleza del Peñón e San Juan de Santa Maria* » « *fortaleza de San Juan de Santa Maria del Puerto e del Peñón* », « *fortaleza del Puerto e Peñón de Roncesvalles* ». Si à certaines reprises c'est le simple terme *Peñón* qui désigne celle-ci, il est fréquent de trouver une double désignation avec l'adjonction du terme *Puerto* (port ou col). Ce terme n'est évidemment pas neutre et nous pensons que l'emplacement choisi, outre ses qualités stratégiques, représentait dans l'esprit de l'administration espagnole de cette époque, la

---

<sup>31</sup> La plupart des documents sont des quittances émises par les vice-rois de Navarre successifs (Diego Fernández de Córdoba, marquis de Comares, puis Fadrique de Acuña, comte de Buendía, et enfin Antonio Manrique de Lara).

<sup>32</sup>[http://www.navarra.es/home\\_es/Temas/Turismo+ocio+y+cultura/Archivos/Programas/Archivo+Abierto/Buscador/?Ambito=&TextoLibre=penon+de+san+juan](http://www.navarra.es/home_es/Temas/Turismo+ocio+y+cultura/Archivos/Programas/Archivo+Abierto/Buscador/?Ambito=&TextoLibre=penon+de+san+juan)

<sup>33</sup> L'orthographe utilisée est aussi bien « *Peñón* » que « *Peñon* ». Nous utiliserons la première version, plus conforme à l'écriture actuelle.

limite entre les deux parties de la Navarre et donc, d'une certaine façon, la frontière entre ces deux entités. Quoiqu'il en soit, dans les dénominations les plus complètes, il est clairement fait mention des différents repères géographiques qui encadrent à égale distance son emplacement : Saint-Jean-Pied-de-Port et Sainte-Marie de Roncevaux<sup>34</sup>, et qui seront régulièrement cités plus tard lorsqu'il s'agira de décrire l'itinéraire de franchissement de cette partie des Pyrénées dont Château Pignon constitue une étape rarement oubliée.

À ce sujet, il existe un document intéressant, daté de 1603 et publié par F. Idoate, au sujet d'un conflit concernant des terrains frontaliers entre, d'un côté, les chanoines de Roncevaux et les habitants du Val d'Erro et, de l'autre, ceux de Saint-Jean-Pied-de-Port, document dans lequel il est indiqué que « le sommet le plus ancien séparant les terres des *Vascos*<sup>35</sup> de la Navarre est le château du Peñón, qui est une lieue plus en avant vers les *Vascos* que les autres sommets » (Idoate, *op. cit.*, p. 44). Il y est ajouté que les Français ont avancé jusqu'à ces autres sommets, une fois le château démantelé. Outre la confirmation que ce site a été considéré pendant longtemps - au moins par les uns - comme marquant la limite entre les terres des deux communautés, c'est le témoignage de la volonté de repousser plus vers le sud cette frontière de la part de la France en profitant de la disparition de l'obstacle que constituait la forteresse<sup>36</sup>.

#### 4.2.2. La construction :

Afin de savoir si une construction médiévale de type fortification avait préexisté sur le futur site de Château Pignon, nous nous sommes principalement basé sur la remarquable thèse soutenue par J. J. Martinena Ruiz où sont inventoriées et discutées toutes les informations relatives au sujet des châteaux royaux navarraïses<sup>37</sup>, et publiée peu de temps après (Martinena Ruiz, 1994). Lors de recherches antérieures consacrées aux châteaux royaux navarraïses de la Basse-Navarre, nous avons pu repérer tous les ouvrages fortifiés mentionnés dans ce travail (p. ex. : Normand, 1995 et 1999). Aucun ne peut correspondre à ce qui deviendra plus tard le *Castel Peñón*. Aussi il nous paraît extrêmement peu probable qu'un autre ouvrage ait pu échapper à la compétence de J. J. Martinena Ruiz et à nos propres investigations<sup>38</sup>. Seule possibilité, toutefois peu vraisemblable : que cette éventuelle fortification ait été antérieure à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, période où la Basse Navarre est passée de la domination du roi d'Angleterre à celle du roi de Navarre et pour laquelle nous ne disposons que de très rares documents. Pour autant, seul un « *castellum Sancti Petri* », détruit par Richard Cœur de Lion en 1177, est cité mais son emplacement est à rechercher dans la plaine<sup>39</sup>.

---

<sup>34</sup> Nous pensons en effet qu'il s'agit bien d'une référence à cette collégiale plutôt qu'à la proche chapelle de Sainte Marie-Madeleine d'Orisson, par ailleurs héritière d'un hôpital prieuré dépendant de l'abbaye de Roncevaux (p. ex. : Urrutibéhéty, 1983, p. 24).

<sup>35</sup> La Basse Navarre est généralement désignée dans les documents médiévaux « *Tierra de Vascos* ».

<sup>36</sup> La frontière sera de fait définitivement fixée à hauteur de ces sommets quelques siècles plus tard.

<sup>37</sup> Ont été alors exploités tous les documents des Archives de Navarre susceptibles de concerner le versant nord des Pyrénées navarraïses.

<sup>38</sup> Et également à l'administration royale navarraïse puisque les quelques listes des fortifications dépendant du roi de Navarre qu'elle a publiées sont muettes concernant le site qui deviendra Château Pignon.

<sup>39</sup> Il est la plupart du temps situé à Saint-Jean-le-Vieux où une maison noble de San Per est mentionnée à l'époque médiévale. Toutefois, cette supposition est parfois contestée (p. ex. : de Jurgain, 1913). Quoiqu'il en soit, ce château était un château seigneurial et, à l'image des autres édifices de ce type, n'avait aucune raison d'être édifié en altitude, loin des terres cultivables (Normand, 1999).

Le premier document concernant Château Pignon que nous ayons retenu provient de la British Library (l'original est aux Archives Générales de Simancas ; cf annexe 12.2, document 1). Il a été rédigé par Juan de Gurrupide, fonctionnaire aux Comptes de Navarre au service de Ferdinand II. Dans ce document, daté de la fin de 1512 ou plutôt du début de 1513, ce personnage fait part de ses réflexions concernant la défense du royaume de Navarre récemment conquis, tout en précisant que d'autres seront peut-être de meilleur conseil. Il préconise de détruire certains châteaux et certaines églises fortifiées qu'il considère comme nuisibles<sup>40</sup>, et de protéger les quatre passages (Val de Roncal, vallée de Salazar, vallée d'Aezkoa et col de Roncevaux), par lesquels seraient susceptibles de pénétrer les troupes françaises, en y édifiant des ouvrages fortifiés. Parmi ceux-ci, il suggère de bâtir une forteresse au-dessus de Roncevaux, plus particulièrement au col d'Ibañeta là où débute le Valcarlos<sup>41</sup>. La principale raison est qu'il pressent que se maintenir dans le château de Saint-Jean-Pied-de-Port et au-delà des cols coûtera beaucoup en efforts et en argent<sup>42</sup>. Il préconise donc de « prendre le plus sûr ».

Il s'agit très clairement d'un plan visant à contrôler les passages reliant les versants nord et sud de la Navarre et donc limité au territoire navarrais. Toutefois, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, le choix du pouvoir royal est quelque peu différent car il étend ce contrôle jusqu'à la côte tout en se limitant aux axes permettant le transit d'une importante armée et de son artillerie. Concrètement, cela se traduit par la remise en état de deux anciens châteaux (Burgui et Maya/Amaiur) et la construction de deux nouveaux ouvrages fortifiés (Irun/Irantzu et bien sûr *El Peñón* ; fig. 6).

Ce dernier n'est pas construit précisément là où J. de Gurrupide en préconisait l'installation mais ce qui importait principalement était le contrôle de l'importante voie de communication que représentait alors la « voie du haut ». De fait, le sommet choisi offre bien sûr la possibilité de surveiller les alentours mais ce point est partagé avec quasiment tous les autres sommets voisins. Ce n'est donc pas uniquement cela qui y explique la construction mais plusieurs avantages que seul ce relief possède en totalité. Nous pensons en particulier à quatre points :

- une vue satisfaisante sur Saint-Jean-Pied-de-Port et bonne sur la colline de Mendiguren où était édifié le château royal navarrais, encore debout en 1513 (puis à partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle, emplacement de l'actuelle citadelle ; Folio, 2005) ;
- une protection naturelle relativement efficace avec des pentes assez marquées surtout sur ses flancs est et sud ;
- une excellente disponibilité en matériaux de très bonne qualité, abondants et aisément exploitables, grâce aux multiples affleurements des bancs calcaires ;
- et sans doute enfin, la présence de sources à proximité immédiate.

Concrètement, les documents d'archives y attestent de travaux dès le second semestre 1513 (cf annexe 12.1.) et ils se poursuivent tout au long des années suivantes. Outre Juan Rena, un personnage apparaît régulièrement : Pedro de Malpaso. Cet ingénieur militaire, au service de Ferdinand II puis de Charles-Quint, est intervenu directement dans la conception de plusieurs ouvrages fortifiés du début du XVI<sup>e</sup> siècle, tels ceux de Béjaïa (de Castro Fernández et de Castro Díez, 2015), celui d'Alguero (de Castro Fernández et

---

<sup>40</sup> Effectivement, la plupart des châteaux navarrais sont détruits par la suite (cf *supra*).

<sup>41</sup> Il y a peut-être là une confirmation indirecte de la non existence d'un édifice fortifié antérieur dans les environs. En effet, s'il n'en avait pas été ainsi, il nous semble qu'il n'aurait pas manqué d'être cité.

<sup>42</sup> Ce sera effectivement le cas.

Cuadrado Basa, 2012) et surtout, en Navarre même, le château de Santiago à Pampelune (Idoate et Martinena Ruiz, 1976 ; García-Barberena et Unzu Urmeneta, 2012). Bien que cela ne soit pas indiqué explicitement, il est à notre avis le concepteur de la forteresse.

1515 voit une accélération des investissements avec des dépenses atteignant 1 200 000 maravédis. De fait, dans une lettre datée du samedi 19 juillet 1515, Antonio del Hierro<sup>43</sup>, à qui avait été confiée la garde de la forteresse, relate la visite faite par Juan Ramirez, contrôleur général de Navarre et Guipuzcoa (cf annexe 12.2., doc. 4). Ce que ce dernier a vu des travaux dans ce qui est désigné comme *cosa y obra real* lui convient particulièrement. Il note avec plaisir l'avancement de la tour et de la citerne ainsi que la qualité de ce qui est fait en pierres sèches.

Un document (doc. 2), est le premier à donner des informations sur ce qui a été réalisé, à savoir 254 *tapias*<sup>44</sup> de 10 pieds<sup>45</sup> de long (2,8 m), 5 de hauteur (1,4 m) et de 15 d'épaisseur (4,2 m). Il manque 363 *tapias*. Nous y apprenons également que ces travaux sont payés au forfait. Bien que non daté précisément (1514-1516), les quantités qui y sont mentionnées sont identiques à celles du document suivant et il est quasiment certain qu'il lui est contemporain.

Après une visite faite sur place le 4 novembre de 1516, un rapport fait le point sur ce qui a été fait et reste à faire (doc. 6). Sa lecture conduit à une surprise de taille : la *Fortaleza del Puerto e Peñón*<sup>46</sup> n'est pas composée d'une seule fortification mais de deux, le « *Peñón du haut* » (la *Fortaleza de alto*) et « le *Peñón du bas* » (le *Peñon de baxo*). De plus y sont décrits assez précisément les différents éléments qui composent l'une et l'autre<sup>47</sup>.

Pour le « *Peñón du haut* », nous apprenons qu'il est fermé par cinq *lienzos* (courtines) pour une longueur totale de 420 pieds soit 117,6 m, et possède une tour, auxquels s'ajoute une citerne, le tout décrit dans l'ordre suivant :

- la courtine du côté de la France de 126 pieds (35,28 m) de long et de 20 (5,6 m) de haut, formée de 50 *tapias* de 10 pieds de long (2,8 m), 5 de hauteur (1,4 m) et de 15 d'épaisseur (4,2 m). En dessous, a été construit un mur de *chapa*<sup>48</sup> de la même longueur (35,28 m), de 10 pieds (2,8 m) de large et de 13 pieds (3,64 m) de hauteur comprenant 10 *tapias* de 10 pieds (2,8 m) d'épaisseur ;
- celle face au chemin fait 95 pieds (26,6 m) de long, 17 (4,76 m) de hauteur et 15 d'épaisseur (4,2 m) avec 33 *tapias* ;
- celle face à Roncevaux est longue de 95 pieds (26,6 m), haut de 20 (5,6 m) et large de 15 (4,2 m) pour 28 *tapias* ;
- une tour de 160 pieds (44,8 m) de circonférence<sup>49</sup> et de 23 (6,44 m) de hauteur,

<sup>43</sup> Antonio del Hierro est le gendre de Pedro de Malpaso (AGN - Rena, caj. 29, n° 6-1).

<sup>44</sup> Ce terme désigne une unité de mesure volumétrique.

<sup>45</sup> L'unité de mesure utilisée est le pied castillan qui correspond à 27,86 cm.

<sup>46</sup> Nous reviendrons plus loin sur cette dénomination.

<sup>47</sup> Ce document nous apprend également que les Espagnols envisagent de construire un autre ouvrage fortifié, peut-être pour remplacer ou compléter le château de Saint-Jean-Pied-de-Port jugé difficile à défendre, sur un des trois sites visités alors [(*Cerro de San Miguel* (Saint-Michel), *Cerro de la Vorda* (Borda), *Cerro de las Palomeras* (Palombières)]. Les repérages n'ayant pas été positifs, ce projet est abandonné.

<sup>48</sup> Il s'agit très certainement d'un mur destiné à soutenir le mur principal et à lui apporter une certaine stabilité dans une zone de forte pente (cf plus loin).

<sup>49</sup> S'il s'agit bien du diamètre réel de la tour et non pas de la mesure de la partie qui sortait des murs de l'enceinte, son diamètre était de 14,26 m. Dans la seconde hypothèse nous obtenons un diamètre supérieur à 19 m.



- avec 55 *tapias* ;
- une citerne avec voûte, parois et fond pour 20 *tapias* ;
  - la courtine de la porte, de 56 pieds (15,68 m) de long, 12 (3,36 m) de hauteur et 15 (4,2 m) d'épaisseur comportant 14 *tapias* ;
  - une dernière courtine qui allait jusqu'au départ du mur de soutien de 48 pieds (13,44 m) de long.

S'y ajoutent des « murailles » de pierres sèches également de 420 pieds (117,6 m) de long pour 15 pieds (4,2 m) de haut et 7 (1,96 m) de large, consolidées par des pièces de bois et *petriladas*<sup>50</sup> avec des poutres.

De plus le texte signale la présence de maisons avec des pièces (ou des cloisons ?) en bois et d'une réserve à munitions. La mention de *garitas* (guérites ou échauguettes) peut prêter à confusion et même s'il est probable qu'il s'agissent de constructions liées à un mur<sup>51</sup>. Enfin, il est indiqué que deux fossés (*cavas*) sont en train d'être creusés dans la roche vive.

De son côté, le « *Peñón* du bas » comporte une tour bâtie de pierres et de chaux, avec 30 *tapias* de 10 pieds (2,8 m) de long, 5 (1,4 m) de haut et 7 (1,96 m) d'épaisseur, et surtout un mur de pierres sèches de 700 pieds (196 m) de long, 15 (4,2 m) de haut et large de 7 (1,96 m) formé de 210 *tapias*, là aussi armées de pièces de bois et *enpetriladas* avec des poutres et des planches. Il y a également des habitations et une réserve de munitions.

Malgré l'avancement des travaux tout est loin d'être achevé et le texte précise ce qu'il reste à faire. Toutefois, seul le « *Peñón* du haut » paraît concerné par ces futurs compléments, celui du bas n'étant pas cité<sup>52</sup>. Les courtines devront y être rehaussées de 15 pieds (4,2 m) dont 8 (2,24 m) verticalement et 7 (1,96 m) pour le parapet et les embrasures de tir<sup>53</sup>, soient 129 *tapias*. L'*alanvor*<sup>54</sup> qui était commencé du côté de la France<sup>55</sup> devra être rehaussé de 20 pieds (5,6 m) pour en atteindre 33 (9,24 m) et *morir* avec le mur. Il faudra également construire une tour à la pointe du mur et de l'*alanvor*, face à Saint Jean, avec 117 *tapias*. Enfin, il faudra rehausser de 20 pieds (5,6 m) la tour de 23 pieds (6,44 m) déjà construite (soit une hauteur devant atteindre 12 m), avec sa voûte, son parapet et ses embrasures. Au total cela représentera 363 *tapias*.

En 1516 et 1517, les travaux se poursuivent donc<sup>56</sup>. 5457 maravédís sont ainsi dépensés cette dernière année pour recouvrir la citerne d'un enduit étanche (AGN - Rena, Caj. 32, n° 24-1). Des carriers sont employés pour la fourniture de *tapias*. Le 23 novembre 1517, Pedro de Placencia, originaire de Placencia-Soraluze (Guipuscoa), reçoit 390 ducats pour l'exécution de 39 *tapias* de 10 pieds (2,8 m) de long, 5 (1,4 m) de haut et 16 (4,5 m) de

<sup>50</sup> Le mot actuel « pretil » désigne habituellement un parapet. Il est possible que les murs de pierres sèches aient été couronnés d'un tel aménagement, fait à partir de pièces de bois.

<sup>51</sup> Des *garitas* ont pu être aménagées sur les éventuels parapets de bois. Un texte postérieur indique simplement qu'elles aient été faites dans ce même matériau.

<sup>52</sup> Les travaux y sont peut-être achevés.

<sup>53</sup> À terme leur hauteur doit donc atteindre une dizaine de mètres.

<sup>54</sup> Ce terme désigne un mur taluté destiné entre autre à renforcer la base d'un autre mur (*alambor* dans la langue castillane actuelle).

<sup>55</sup> Nous pensons qu'il pourrait s'agir du mur désigné précédemment comme *de chapas* car il a la même hauteur, même si la longueur est un peu différente.

<sup>56</sup> Il est pour l'heure impossible de savoir sur quel *Peñón* portent précisément les travaux, d'autant que le terme utilisé est quasiment toujours *fortaleza* au singulier.

large, alors qu'il devait en fournir 50, de chaux et de blocs, à 13 ducats chaque (cf annexe 12.2., document 7). Toutefois, le contrat passé prévoyait que ce prix s'alignerait sur celui éventuellement proposé par d'autres carriers, ce qui a été effectivement le cas puisque le 2 novembre les maîtres carriers Domingo de Apalagasti et Joannes de Arrese se sont engagés à en fournir respectivement 26  $\frac{1}{4}$  et 31, à 10 ducats chaque (AGN - Rena, Caj. 32, n° 23-3). Ces documents précisent en outre qu'il est impossible de travailler l'hiver. De son côté, Joannes de Aniz, charpentier originaire de Valcarlos, doit réparer les cloisons et les guérites, qui sont en bois (AGN - Rena, Caj. 32, n° 23-1).

En 1518, 40 carriers sont présents sur le chantier (AGN - Rena, Caj. 32, n° 23-1).

En mai 1521, les Franco-Navarrais s'emparent de la *Fortaleza del Peñón* sans combattre. D'après la relation du procès qu'Antonio del Hierro fait au fiscal Salmeron pour le paiement d'arriérés de solde (doc. 19), le premier se serait en effet rendu aux devants de ceux-ci pour leur remettre les clefs. Toutefois, A. del Hierro se défend en disant que le *Peñón* était isolé, sans possibilité de secours. Surtout il explique qu'il lui manquait le principal pour se défendre, aussi bien dans celui du bas que celui du haut, le château n'étant pas terminé. Il précise notamment qu'il était impossible de déplacer l'artillerie, les courtines n'ayant pas été achevées, qu'il n'y avait aucun parapet derrière le quel la garnison aurait pu se protéger...<sup>57</sup>. Un autre élément nous paraît intéressant : après avoir mentionné les quatre courtines et le *cubo*, il désigne la troisième partie de l'ouvrage fortifié par le terme *rebelil*. Nous verrons lors de la description des vestiges ce qu'était sans doute ce « ravelin ».

L'occupation par les troupes légitimistes se termine par d'importants dommages. Une lettre du seigneur d'Estrisac au roi de France en date du 10 août précise notamment : « hier on alla mettre le feu au Pignon » (doc. 8).

Dans une missive envoyée par le connétable de Castille à Charles Quint en août 1521, le premier écrit, parlant apparemment du château de Saint-Jean-Pied-de-Port : « *Aquella es fortaleza para derrocalla y no para tenella. Y los enemigos le pusieron fuego y los nuestros lo acabaron de derrocar.* » [AGC - Patronato Real, Comunidades de Castilla. Leg. 1, doc. 105(744)]<sup>58</sup>. Il est logique de se demander si Château Pignon n'était pas destiné à subir le même sort.

Si tant est que cette idée de destruction ait existé véritablement, c'est le contraire qui se produit lorsque les Espagnols s'en emparent à nouveau car, devant l'imminence d'une nouvelle attaque des troupes franco-navarraises, une remise en état est entreprise dès le 11 août - c'est-à-dire le lendemain du retour des Espagnols - avec bien sûr comme objectif de réparer les dégâts commis par les Franco-Navarrais.

Un premier document (doc. 10) détaille les travaux engagés entre les 11 et 14 août. Dès le premier jour, il s'agit de refaire tous les logements en bois détruits par le feu. Pour cela, 50 hommes de la compagnie du seigneur d'Ureta et de Lope de Esparza, sont envoyés couper du bois. Plusieurs dizaines d'hommes, originaires notamment du Val d'Erro et de

---

<sup>57</sup> Ses arguments paraissent avoir été écoutés car A. del Hierro gagne le procès et n'est pas inquiété pour les événements de mai 1521.

<sup>58</sup> « C'est une forteresse à détruire et non pas à garder. Et les ennemis y ont mis le feu et les nôtres ont terminé de la détruire. »

la vallée d'Aezcoa<sup>59</sup>, sont également mobilisés, de même que 15 charpentiers venus de cette dernière. Le transport de celui-ci nécessite en outre 12 paires de mules (13 août), dix chevaux (12 et 13 août) et quatorze paires de bœufs (12 au 14 août)... Le salaire journalier est variable : il est par exemple de 28 maravédis pour ceux qui coupent le bois, de 48 pour les charpentiers, de 51 pour les conducteurs de chevaux, de 56 pour ceux des paires de bœufs.

Il est aussi décidé d'intervenir sur la partie haute des murs afin de permettre les mouvements d'artillerie ainsi que le précisent deux documents (doc. 16 et 17). Ceux-ci sont très intéressants car ils montrent la ferme volonté de remettre en état l'(les) ouvrage(s) fortifié(s). Surtout ils fournissent deux listes nominatives : celle des personnes<sup>60</sup> qui sont intervenues entre les 10 et 31 août et celle correspondant à la période du 2 au 24 septembre (cf annexe 12). La première comporte 72 noms : 1 chef d'escadron, 1 messenger, 1 trésorier/payeur, 1 secrétaire, 4 carriers, 10 charpentiers, 37 *peones*, 5 conducteurs de chevaux et 12 conducteurs de bœufs. La seconde, 100 : 7 carriers (dont au moins un déjà présent sur la première liste<sup>61</sup>), 25 charpentiers (dont 5 déjà présents sur la première liste), 35 *peones* (dont 1 déjà présent sur la première liste), 11 conducteurs de chevaux et 22 conducteurs de bœufs. Il serait trop long de détailler toutes les informations qui peuvent en être tirées<sup>62</sup> et nous en mentionnerons simplement quelques unes.

Le plus grand nombre de noms sur la seconde liste suggère une certaine accélération des travaux durant le mois de septembre. Cela paraît vraisemblable, d'autant que les catégories qui augmentent le plus sont celles de spécialistes, tels les charpentiers et les conducteurs d'animaux chargés d'apporter le bois au chantier<sup>63</sup>.

De fait, les effectifs affectés au travail du bois sont importants par rapport à ceux dévolus à celui de la pierre et cela pourraient faire penser que la priorité est donnée à la remise en état des logements (10 puis 25 bûcherons/charpentiers, 5 puis 11 conducteurs de chevaux et 12 puis 22 conducteurs de bœufs) par rapport aux interventions sur les murs (4 puis 7 carriers), ce qui paraît logique, mais nous ignorons ce que font les 37 puis les 35 *peones* et il n'est pas du tout impossible qu'ils œuvrent majoritairement aux maçonneries.

En ce qui concerne les salaires, fort logiquement, ce sont les artisans spécialisés,

---

<sup>59</sup> Ce sont des vallées navarraises situées immédiatement au sud de Château Pignon.

<sup>60</sup> Il n'est pas toujours évident de déterminer précisément les doublons entre les divers documents et parfois au sein du même. Certes des hommes sont mentionnés à coup sûr dans les documents 8 et 16, tels Juan de Ayala, Pedro de Moya, Anso Gorri (ou Gorrin)... mais il est plus difficile par exemple de savoir si les 4 ou 5 charpentiers originaires de la vallée d'Aescoa dont les noms apparaissent dans le document 16, font partie du groupe de 14 cités dans le document 8. Autre exemple : dans le document 17, les noms de Sancho de Garralda, Miguel de Garralda ou Petri de San Miguel sont présents parmi les ouvriers et les conducteurs de chevaux, ceux de Juan de Villanueva et Miguel de Garayoa dans les ouvriers et les conducteurs de bœufs, ceux de Miguel de Villanueva et Martin de Avaurrea dans les conducteurs de chevaux et ceux de bœufs... S'agit-il de personnes portant le même nom ou des mêmes, employées à des tâches différentes ? Nous aurions tendance à privilégier la seconde hypothèse - les nombres de jours respectivement mentionnés pour les deux emplois sont cohérents - mais sans aucune certitude car rien n'interdit de penser qu'il y ait dans le même village des hommes ayant le même prénom.

<sup>61</sup> Il est en effet probable que Francisco Hernandez et Francisco Fernandes soient une seule et même personne.

<sup>62</sup> Nous envisageons de publier ces divers documents, commentés, dans un proche avenir.

<sup>63</sup> À cette fin des chevaux et des bœufs sont utilisés, sans doute de façon complémentaire. Les premiers peuvent en effet intervenir sur des pentes plus importantes, ce qui est indispensable au vu de la topographie.

notamment les charpentiers, qui sont les mieux payés (68 maravédís par jour<sup>64</sup>) et les *peones* qui le sont le moins (28 maravédís).

Si nous nous intéressons maintenant à l'origine des uns et des autres, nous observons quelques différences selon les emplois, et ce malgré les incertitudes<sup>65</sup>. Parmi les carriers 5 portent un nom issu de l'aire linguistique basque (Alava, Guipuscoa, Navarre), au moins un provient sans doute de l'Aragon, tandis que les autres - notamment ceux qui interviennent en août - paraissent extérieurs à ces régions. Quelques bûcherons/charpentiers du mois d'août sont recrutés en Basse-Navarre (versant nord), plus précisément dans des villages (Lasse, Çaro, Saint-Michel) très proches de *El Peñón*<sup>66</sup>, mais ils sont apparemment majoritairement navarrais (versant sud), surtout en septembre, même si d'autres viennent sans doute du Guipuscoa. L'origine des *peones* paraît bien plus diversifiée, surtout en août, les noms évoquant diverses régions de la péninsule Ibérique (Castille, Galice, León, Rioja, Catalogne... et peut-être même le Portugal). Par contre, les conducteurs de chevaux sont presque tous issus de la vallée d'Aescoa (Orbaizeta, Garalda, Abaurrea, Villanueva de Aescoa...). Concernant les conducteurs de bœufs, un changement - déjà signalé dans le cas des charpentiers - assez net intervient entre août et septembre : durant la première période, ceux-ci - désignés par le nom de leur maison d'origine - ont été essentiellement recrutés dans le village de Çaro tandis que, durant la seconde période, le pouvoir espagnol a majoritairement fait appel à des habitants des villages de la vallée d'Aescoa<sup>67</sup>.

De nombreuses pièces de fer produites dans les forges d'Orbaizeta, propriétés de Sancho de Yesa, sont fournies par le représentant de ce dernier, Frances de Unçit<sup>68</sup> (doc. 13) : plusieurs milliers de clous, des serrures, des loquets, des gonds... sans compter divers outils (marteaux, masses, pics, coins...). S'y ajoutent des plaques de fer destinées à renforcer la porte principale, qui comporte en outre un portillon, des planches d'à peu près 4,2 m de long pour l'appartement du capitaine...

Tous ces travaux arrivent aux oreilles de l'amiral de Bonnivet qui attend le bon moment pour attaquer : « ...les espagnols font réparer Le Pignon, et y besoignent a extrême diligence, qui me faict penser qu'ils se mettent en effort de m'empescher le passage de la montaigne... » (19 août 1521, doc. 11). Toutefois le même jour il prévoit en « ...une mesme heure () recouvrer les places dudit Maye<sup>69</sup> et le Pignon pour asseurer les chemins et nos vivres... » (19 août 1521, doc. 14).

De fait, le 25 septembre, la *fortaleza del Peñón* tombe aux mains des troupes de l'amiral de Bonnivet : « ...après avoir envoye sommer le chasteau du Pignon le cappitaine de la

---

<sup>64</sup> Soit une augmentation de 20 maravedís par rapport au document précédent. Nous ignorons ce qui a pu motiver une telle différence.

<sup>65</sup> Certains noms font référence à coup sûr à des villages ou à des maisons. Nous avons pu les repérer le plus souvent mais pas toujours, notamment dans le cas de maisons et de villages différents portant le même nom. D'autres ne comportent pas d'indication géographique, tels Pedro del Castillo, Francisco Hernandez, Charlotte, Juan Gonçales, Juan Diez... Enfin, quelques-uns sont des surnoms : Anso Gorri (« rouge » en basque), Gracia Harguin (« charpentier »)...

<sup>66</sup> La proximité géographique n'explique peut-être pas tout lorsque l'on sait que le curé de Saint-Michel (et de Çaro ?), Bernard d'Etcheparre, avait pris fait et cause pour les Castellans.

<sup>67</sup> Nous ne savons pas ce qui a pu motiver ces changements. Les Bas-Navarrais n'étaient-ils plus disponibles ? Les Espagnols avaient-ils moins confiance en eux ? Voulaient-ils « équilibrer » les emplois ?

<sup>68</sup> Unciti, en Navarre.

<sup>69</sup> Il s'agit du château de Maya/Amaiur.

place commence à parler et me la rendit... » (doc. 15), ce qui interrompt assurément - et peut-être brutalement - les travaux.

Il est difficile de savoir précisément ce qu'il est advenu par la suite mais nous ne connaissons aucun document indiquant que de nouveaux travaux y aient été entrepris avant que la Basse-Navarre ne soit entièrement réoccupée par les Espagnols à la fin de 1523 ou au début de 1524. Il n'est d'ailleurs même pas assuré que le *Peñón* ait été encore occupé. Il en va de même jusqu'à l'évacuation définitive du versant nord en 1527 (Idoate, 1981, p. 44) et il est très vraisemblable de supposer qu'entre 1521 et 1527, la forteresse soit, au mieux, restée dans l'état découvert par l'amiral de Bonnivet.

Au mieux car, même si nous n'avons pas rencontré pour l'instant de document explicitant ce qu'il en est advenu, il serait très étonnant que les Espagnols<sup>70</sup> l'aient abandonnée telle quelle, même si son très probable inachèvement la rendait toujours aussi vulnérable.

Ce qui est certain c'est qu'en 1571 elle est qualifiée de « château détruit ». Il est même précisé qu'à l'intérieur il n'y a que pierres et terre (Idoate, *op. cit.*, p. 396). Toutefois, le fait qu'en 1715 le duc de Gramont ait rédigé un mémoire sur la destruction de Château Pignon indique que des élévations suffisamment importantes devaient subsister alors pour que ce haut personnage ait à s'y intéresser (*cf* la contribution de G. Folio). De son côté, F. Gaudeul écrit que ce sont les troupes du général espagnol Ventura Caro qui la détruisirent en 1793. Hélas, il ne cite aucune source et, sans exclure que ce soit la vérité, nous garderons une réserve certaine. Et cela d'autant que sur l'une des gravures décrivant les combats du 6 juin 1793, mentionnées précédemment, est figuré Château Pignon (fig. ?). Celui-ci est montré comme une simple plateforme sur laquelle sont disposées des canons, sans aucun vestige de mur visible. Même s'il convient d'être prudent concernant le réalisme d'une telle représentation, celle-ci correspond relativement bien à l'état actuel et pourrait être un indice fort que ce dernier soit antérieur à l'occupation espagnole. Cet état pourrait donc résulter d'une destruction en lien avec le mémoire du duc de Gramont et/ou de l'aménagement du sommet en plateforme d'artillerie par les troupes françaises.

Pour terminer ce chapitre, nous ferons état d'informations concernant les sommes dépensées dans le cadre de la mise en défense des frontières et de Pampelune (Chocarro Huesa et Segura Urrea, *op. cit.*). D'après les décomptes faits par ces auteurs, 2 928 861 maravedis ont été consacrés au *Peñón*, qui se répartissent ainsi : 1 187 542 entre 1512 et 1514, 1 380 734 entre 1515 et 1517 et 360 585 entre 1517 et 1524<sup>71</sup>. Par comparaison, la reprise des fortifications du château médiéval de Maya/Amaiur a coûté 4 890 712 maravedis et Pampelune, 49 228 693 (dont 18 223 639 entre 1529 et 1539). Au vu de ces sommes, il est difficile d'affirmer que le *Peñón* ait été une priorité absolue pour le pouvoir espagnol.

#### **4.2.3. La garnison :**

Malgré le grand nombre de documents consultés, nous n'en avons vu que très peu apportant des informations sur la garnison dont étaient pourvus le « *Peñón* du haut » et le « *Peñón* du bas ».

---

<sup>70</sup> Il n'est cependant pas à exclure que les Français aient détruit l'(les) ouvrage(s) fortifié(s) avant que les Espagnols ne s'en emparent en décembre 1523.

<sup>71</sup> Ces sommes proviennent d'un tableau et les périodes indiquées se rapportent à plusieurs sites. Le fait que la dernière période concernant le *Peñón* se termine en 1524 ne doit donc pas être considéré comme un indice d'une poursuite des travaux jusque là.

Le premier, déjà cité (doc. 3), nous donne simplement les effectifs prévus : 60 en temps de paix et 120 en temps de guerre, mais nous ne savons pas si ces effectifs ont toujours correspondu à la réalité ou s'ils sont restés théoriques au moins à certaines périodes. De fait, lors de son procès, A. del Hierro affirme qu'il ne disposait que de 21 ou 22 soldats, dont certains malades, nombre à peine suffisant pour « défendre une seule courtine » mais il est difficile de savoir jusqu'à quel point il ne s'agissait pas d'une sous-évaluation destinée à sa défense. Quoiqu'il en soit, en 1521, peut-être après le remplacement d'Antonio del Hierro, il est demandé à Juan Rena d'envoyer 40 piquiers et 20 *escopeteros*, sous les ordres de Gutierre Quixada, au *Peñón*. Ceux-ci doivent y rester 3 mois avant d'être remplacés (doc. 9).

Une lettre du capitaine français La Clayete, en date du 19 août 1521 (doc. 12), indique : « ...les espagnols se sont retirez de la montaigne, réservez aucuns qui sont au Pignon au nombre environ deux cens et se rempaent et fortifient la... ». Outre une certaine imprécision - sinon même une possible exagération - il est difficile d'affirmer qu'il y a là mention de 200 défenseurs car, à cette date, nous avons vu qu'il y avait au moins 72 personnes affectées aux travaux de remise en état. Si nous enlevons ce nombre à ce qu'indique La Clayete nous obtenons un effectif d'à peu près 130 hommes, ce qui n'est pas très éloigné du nombre prévu en temps de guerre tout en restant très hypothétique.

Outre le nom des *alcaldes* successifs - Antonio del Hierro, Albear<sup>72</sup> et Juan de Mondragon - que l'on retrouve dans divers documents, deux nous livrent ceux de quelques soldats. Le premier est une enquête pour déterminer ce qui a disparu durant l'occupation des troupes franco-navarraises avant leur départ le 9 août 1521 (doc. 18). Y témoignent : Pedro de Moya, Juan de Espinoza, Pedro de Iturbide, Oliver de Prada, Juan de Ayala, Juan de Mena, Alonso de Encinas. Ils appartiennent à diverses compagnies (Oviedo, Mondragon, Francisco Brochero, Pampelune) et sont âgés de 25 ans (Alonso de Encinas) à 38 ans (Juan de Espinoza). Le second, déjà évoqué, correspond au procès de 1527 (doc. 19) et nous donne les noms d'un très probable autre<sup>73</sup> Pedro de Moya, de Matxin de Azkoitia, de Pedro de Tolosa, de Tomás Manuel et de Ferrando de Airas. Ils sont plus âgés que les précédents (d'à peu près 36 ans à 45 ans) mais certains occupent des postes hiérarchiques plus élevés (Matxin de Azkoitia et Pedro de Tolosa sont capitaines dans la compagnie d'Andrés de Prada). La durée de leur séjour au *Peñón* est variable : Matxin de Azkoitia et Pedro de Tolosa indiquent qu'ils y sont restés plus de 2 ans, Tomás Manuel et Ferrando de Airas, 5 (F. de Airras précise un an et demi au « *Peñón* du bas » et trois ans et demi au « *Peñón* du haut »), tandis que Pedro de Moya affirme y être resté « *todo el tiempo que la fortaleza estuvo activa* ».

#### **4.2.4. L'artillerie et les munitions :**

Fort logiquement le *Peñón* était équipé de plusieurs pièces d'artillerie et d'un armement destiné à sa défense mais il est certain que leur nature et leur quantité ont varié selon les circonstances. Quelques documents nous en donnent une idée.

Un premier inventaire (doc. 3), en date du 5 février 1515, nous apprend la présence d'un

---

<sup>72</sup> Ce nom n'est mentionné que dans le document 9 et nous ne savons pas si sa nomination a été effective car c'est celui de Juan de Mondragon qui est systématiquement cité par la suite.

<sup>73</sup> Plus que l'appartenance à une autre compagnie - il a pu en changer entre 1523 et 1527 - c'est la différence d'âge - 30 ans en 1523 contre 45 ans en 1527 - qui nous incite à y voir deux personnages.

canon serpentin avec 35 boulets, de trois sacres avec 65 boulets et de cinq *buzanos*<sup>74</sup> - deux en *fruslera*<sup>75</sup> et 3 en fer - avec 200 projectiles. S'y ajoutaient 12 barils de poudre. L'armement paraît très réduit : 5 *picasas*. Antonio del Hierro réclama donc que soient envoyées d'autres pièces d'artillerie (sacres et fauconneaux) et des armes (piques).

Il semble qu'il ait été partiellement entendu car en juillet de la même année lui arrivèrent de Pampelune six *pasavolantes*<sup>76</sup> de fer, un ribaudequin de *fruslera* ainsi que 10 barils de poudre, 50 grenades, 60 bobines de fil pour arbalète, 50 piques... (doc. 3).

Un autre inventaire, probablement de 1516, apporte d'autres informations (doc. 5) : la forteresse était pourvue alors de deux sacres de « cuivre »<sup>77</sup>, tirant des boulets de huit livres<sup>78</sup>, cinq *buzanos* (deux en « cuivre » et 3 en fer)<sup>79</sup> avec ses projectiles d'une livre et six *zebretañas*<sup>80</sup> de fer. Toutefois, leur état général ne paraît guère reluisant (perforations, affuts inutilisables...) et la plupart apparaissent même hors de service. Les munitions comportaient 32 boulets en fer pour les sacres, 50 boulets en fer de canon. Il y avait également au moins 19 barils de poudre, quatre *pastas* de plomb de deux quintaux<sup>81</sup>, deux moules de métal (l'un de *zebretaña*, l'autre de *demi-buzano*<sup>82</sup>), 85 grenades et 60 charges... Les armes comprenaient notamment six « fusils », 35 piques, 12 masses d'arme, 3 haches, 336 carreaux d'arbalète (et 45 bobines de fil), 280 chausse-trappes... Là aussi, nombre de ces armes n'étaient apparemment pas en état de servir alors que l'année 1516 fut celle d'une offensive des troupes légitimistes (en mars, *cf supra*).

Le dernier document a déjà été cité (doc. 9). Il indique qu'il fallait transporter au *Peñón* deux fauconneaux, de la poudre et des munitions.

#### 4.2.5. Le ravitaillement et les équipements :

Un point régulièrement rappelé est la difficulté de ravitailler la forteresse du fait notamment de son isolement hivernal comme le souligne A. del Hierro : « ...no se pueden tanbien bastear en ybiernos. De munyçion y de la otras cosas a menester mas recabdo que las otras fortalezas... » (doc. 2). Il y demande même de prévoir du ravitaillement pour six mois ! Il n'est pas certain que cette dernière demande ait été acceptée mais, en 1521, il est bien précisé qu'il faut prévoir quatre mois de réserve (doc. 9).

Le document 4 détaille quelques achats faits en juillet 1515 : 8 broches afin de faire cuire la viande, 11 marmites et chaudrons... mais aussi une livre de térébenthine, du fil et des aiguilles pour le traitement des blessures.

<sup>74</sup> Il s'agissait de petites pièces d'artillerie assez comparables aux petites couleuvrines mais nous n'avons pas trouvé de terme français absolument équivalent.

<sup>75</sup> Ce terme est communément traduit par bronze mais il semble qu'il s'agissait plutôt d'un alliage plus proche du laiton (Cobos et de Castro, 2000).

<sup>76</sup> Il s'agit d'une pièce d'artillerie proche des couleuvrines moyennes.

<sup>77</sup> En réalité, en bronze.

<sup>78</sup> Si on se base sur la valeur de la livre castillane (à peu près 460 g), cela correspond à des projectiles d'un peu moins de 3,7 kg.

<sup>79</sup> Ce sont probablement les mêmes que ceux de l'inventaire précédent.

<sup>80</sup> Ce terme semble désigner des pièces de petit calibre, comparables aux petites couleuvrines.

<sup>81</sup> Il s'agit très probablement de quintaux castillans qui correspondent chacun à 100 livres, soit 46 kg, d'où 92 kg au total.

<sup>82</sup> Nous pensons qu'il s'agit de moules à munitions de ces différentes pièces plutôt que de moules destinés à fabriquer de telles pièces. Les *pastas* de plomb leur sont à notre avis liées et sont destinées à y être coulées.

Les informations les plus complètes proviennent du document faisant l'inventaire de ce qui a été perdu lors de l'occupation par les Franco-Navarraïens entre juin et août 1521 (doc. 18). Sont cités : 140 sacs de farine de deux *hanegas* chaque (soit 15540 l au total<sup>83</sup>), 44 sacs de pains cuits<sup>84</sup>, trois chargements de 10 paniers contenant chacun 1000 sardines séchées, 1 *carga* d'ail (soit 222 l<sup>85</sup>), 427 *cantaros* de vin (soit 6888 l<sup>86</sup>), 2 *cargas* de poisson salé (soit 444 l), 2 *cargas* d'huile, 2 *cargas* de lard, 5 *robos* de fèves (soit 138,75 l<sup>87</sup>), 4 sacs de sel, 100 *cantaros* de vinaigre (soit 1613,3 l) et enfin 6 vaches mises au sel.

Pour combien de temps et pour combien d'hommes étaient destinées ces provisions ? Il est difficile de répondre précisément et nous devons nous en tenir à des estimations, faites avec grande prudence. En effet nous ne disposons que des données du document 9, également de 1521. À savoir qu'il y était demandé de prévoir un approvisionnement pour 4 mois et d'envoyer 100 hommes sur place. Si nous prenons ces nombres comme base de calcul, cela nous donne par exemple une moyenne d'à peu près 2,5 sardines et de 0,57 l de vin par jour et par personne, ce qui ne paraît certes pas beaucoup mais ne serait pas invraisemblable en prenant en compte les autres aliments (notamment les vaches !).

Quoiqu'il en soit, la disponibilité en eau était bien évidemment un souci constant et la nécessité d'entretenir la citerne est souvent soulignée. En 1521, il est ordonné de maintenir la citerne en eau et, si cela n'est pas envisageable, de mettre de l'eau dans le maximum de récipients possible. Cette citerne devait être nettoyée au plus vite afin qu'elle puisse se remplir en cas de pluie (doc. 9). Un autre document confirme que dès le 11 août, 12 hommes de la compagnie du nouveau commandant de la forteresse, Juan de Mondragon, sont effectivement chargés de la nettoyer tandis que six autres sont employés à la source proche du château<sup>88</sup> (doc. 10).

Dernier type d'équipement : des fers et des menottes pour d'éventuels prisonniers sont livrés le 13 septembre 1521 (doc. 13).

---

<sup>83</sup> Une *fanega* équivalait à 55,5 l (source : « Real Orden de 9 de diciembre de 1852, por la que se determinan las tablas de correspondencia recíproca entre las pesas y medidas métricas y las actualmente en uso ». In : Diccionario jurídico-administrativo, Madrid, 1858).

<sup>84</sup> À Burguete car il n'y a pas de four en fonctionnement au *Peñón*. Ce pain durcit et une grande partie devint inconsommable (cf témoignage de Pedro de Moya).

<sup>85</sup> 1 *carga* représentait 4 *fanegas*, soit 4 fois 55,5 l (Ibarra, 1783).

<sup>86</sup> Selon le « Real Orden de 9 de diciembre de 1852, por la que se determinan las tablas de correspondencia recíproca entre las pesas y medidas métricas y las actualmente en uso », le *cantaro de vino* équivalait à 16,133 l. In : Diccionario jurídico-administrativo (Madrid, 1858).

<sup>87</sup> 1 *robo* représentait 0,5 *fanegas*, soit 27,75 l (Ibarra, 1783).

<sup>88</sup> Il n'y a pas de source à proximité immédiate mais nous avons repérés plusieurs points d'eau en contrebas (cf résultats de la prospection) et il pourrait donc s'agir de l'un d'entre eux. Toutefois, si c'est bien le cas, il n'est pas possible de déterminer lequel est concerné.



### 4.3. Les cartes antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle :

Le site, même ruiné et abandonné, a toujours conservé un intérêt stratégique certain et les divers cartographes, tant français qu'espagnols, venus travailler sur cette très importante zone frontalière et sur le passage associé dont le contrôle était primordial, l'ont pratiquement tous mentionné sur les cartes qu'ils ont réalisées. De fait, nous avons pu en consulter toute une série, soit directement, soit grâce à leur numérisation et leur disponibilité sur internet (en particulier sur gallica.bnf et sur le site del *Archivo General de Simancas*, AGS), pour la plupart datées des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Il en reste assurément bien d'autres, notamment dans les archives de l'armée espagnole mais nous n'avons pas pu les voir. Nous en figurerons ici les principales.

La carte la plus ancienne repérée est la « *Carte de la terre de Labour, Basse Navarre en Gascogne* », possiblement datée des environs de 1600 [BNF, GED-13652 (RES) ; fig. 13]. Elle est très schématique mais mentionne, associé à un relief, « *pignon masure* ». L'état de ruine de l'ouvrage fortifié était déjà attesté et le nom est déjà francisé.

Une carte espagnole datée avec certitude de 1609 le nomme « *el Peñón* » et en donne une vision un peu plus « optimiste ». C'est la « *Description de los montes de Alduyde* » (AGS - MPD, 04, 005 ; fig. 14). « *El Peñón* » y est figuré en utilisant le symbole des fortifications encore en état et, à l'arrière plan, est mentionnée la chapelle de Sainte-Marie d'Orisson qui était encore en fonction (Urrutibéhéty, 1983).

En 1637, Pedro Teixeira Albornoze réalise la « *Descripcion de los puertos y paços que bienen de Francia a la villa de Burguete, señalando los redutos y cuerpos de guardia para la defensa dellos* » (AGS - MPD, 25, 035 ; fig. 15). Le dessin, malgré son imprécision, indique bien un édifice ruiné tandis que la présence d'un ermitage (« *Ermita* ») est signalée plus au nord.

La carte « *Descripcion Chorographica, de los Confines del Reyno, de Nabarra, con el de Francia y parte de Guipuzcoa* » de l'ingénieur cartographe Francisco Domingo de Cueba, datée de 1682, comporte un texte assez intéressant puisqu'y sont décrits les 5 cols permettant de passer de l'Espagne à la France par la Navarre (AGS - MPD, 25, 188 ; fig. 16). Concernant « *el Peñón* », deux informations sont à retenir : la première est que son emplacement est relativement bien situé par rapport à l'Alto Biskar ; la seconde, est ce qui est écrit au sujet du chemin : « *Un camino... que llaman del Peñón a San Juan del Pie del Puerto... el duque de alba paso por este camino el año de 1512 y entro en Francia...* » et ajoutant que c'est par là que peut transiter l'artillerie, ce qui confirme bien son importance comme voie d'invasion.

La carte « *Plano de los Limites y Confines de entre Navarra y Francia hasta los de Aragon y Guipuzcoa* », non signée et datée de 1717, n'apporte pas d'information particulière si ce n'est qu'y est mentionnée une troisième voie de communication entre la France et l'Espagne partant de Burguete et passant plus à l'est par le col d'Arnosteguy pour rejoindre la vallée de Béhérobie<sup>89</sup>. De plus, quoique la carte soit espagnole, le site y est désormais désigné par le terme français « Pignon » (AGS - MPD, 39, 053 ; fig. 17).

Datée de la même année, la carte dressée par Hippolyte Matis, géographe du roi de

---

<sup>89</sup> Il s'agit très certainement de la route que devait surveiller le « Peñón » du bas.

France, et Francisco de Mauleón, ingénieur du roi d'Espagne, « *Carte des montagnes d'Aldude, en Haute Navarre, lesquelles sont en communes pour pâturer les bestiaux des vallées de Baygorie, de Bastan val Derro et maison de Roncevaux, réglé par M.M. les commissaires de France et d'Espagne et bornées par Matis, géographe du Roi et D. Francisco de Mauléon* » présente une qualité et une précision rares pour l'époque (Archives Départementales des Yvelines, A 405). Y est mentionné un « *Château de Pignon* » et la voie (désignée comme « *grand chemin de St Jean à Pampelune* ») se dédouble à sa hauteur, ce qui est effectivement le cas (*cf infra*). Deux constructions (certainement la chapelle et le cabaret) sont figurées à « *Orizon* » (fig. 18).

Château Pignon est également mentionné par Roussel, ingénieur du Roi, sur la « *Carte générale des Monts Pyrénées, et partie des Royaumes de France et d'Espagne* » éditée en 1730 (BNF - Collection d'Anville ; 01582 I-VIII)<sup>90</sup>.

La « *Carte generale des montagnes d'Aldudes avec les valées circonvoisines separées par des bornes et ponctuées d'une ligne rouge le long des limites et au pourtour des dites montagnes conformem.t aux capitulations royales de 1612, 1613, 1614 et 1615 et conferences posterieures* » réalisée en 1754 par Jean-Marie Canut ajoute le terme « *masure* » à la figuration de Château Pignon [BNF, département Arsenal – MS-6440 (189) ; fig. 19]. Il n'est pas certain qu'il faille en déduire que des pans de murs étaient encore en élévation à cette date.

À partir de 1745, Sébastien Poirot de Lance élabore pour le compte de Daniel-Charles de Trudaine, directeur des Ponts et Chaussées, une série de cartes qui deviendront l'Atlas de Trudaine. Parmi celles-ci figure la « *Route de Bayonne aux frontières d'Espagne par Saint-Jean-Pied-de-Port. Premier quartier de 1759* » qui représente la portion de route de montagne passant à Orisson et Château Pignon, et conduisant à la frontière espagnole (CARAN - CP/F/14/8456 ; fig. 20). Cette carte présente une originalité assez intrigante : alors que dans les autres représentations le site est désigné par son nom, ici ce sont les termes « *Vieux chateau du tems de Charlemagne* » qui sont utilisés. Pourquoi ? Le cartographe ignorait-il son vrai nom ? A-t-il préféré laisser parler son imagination face à ce qui ne devait être qu'un édifice très fortement ruiné ? A-t-il rapporté une mémoire locale qui devait déjà avoir oublié l'histoire ancienne de celui-ci ? Nous avouons que nous n'avons pas de réponse satisfaisante mais il nous semblerait assez aventureux d'en faire un indice de la présence sur ce sommet d'un ouvrage antérieur au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>91</sup>.

De son côté, Charles-François Touros dresse avant 1758 la « *Carte des principaux chemins et défilés pour passer des frontières d'Espagne en France, venant de Pampelune à St. Jean Pied de Port* » [BNF, département Arsenal, MS-6440 (181) ; fig. 21]. Faute de détails nouveaux sur ce document, le plus intéressant nous semble être le mémoire intitulé « *Indications des différens chemins et défilés des frontières de France et d'Espagne, relatifs à la carte de Saint-Jean-Pied-de-Port* » qui l'accompagne [BNF, Arsenal, MS-6440 (187)] qui fait de Château Pignon un repère assez souvent cité. Entre autres, il contient quelques précisions sur les distances, par exemple qu'il y a ½ lieue

<sup>90</sup> Nous n'avons pas pu nous procurer pour le moment les minutes de cette carte portant sur le secteur qui nous concerne. Il s'agit pourtant d'un document très intéressant car sa précision est remarquable.

<sup>91</sup> Ce n'est pas la seule dénomination un peu particulière sur ce document et nous avons décelé d'autres imprécisions dans les désignations. De fait, il semble y avoir un décalage assez significatif avec le dessin, d'une précision qui nous semble tout à fait correcte pour l'époque.

entre Orisson et Château Pignon, et sur la praticabilité de la route passant à ses pieds : « ...ce chemin appelé le grand défilé de Roncevaux est praticable pour les voitures il est souvent fermé par les neiges dans les tems froids il peut se couper au chatteau pignon et en d'autres endroits. ».

Plusieurs années après, la « *Reduction a deux lignes pour cent toises de la carte originale des Aldudes levée en 1769 par ordre de leurs majestés T. C. et Ch. et signée des Ingenieurs et des Commissaires de France et d'Espagne M. de Grandpré et M. de Ricarao sur laquelle on a designé par des teintes rouges et bleues la demarcation proposée par M. le Duc de Choiseul Ministre de la guerre et des affaires Etrangères a M. le Cte de Fuentes Ambassadeur d'Espagne, dans la Conference du 24 aoust 1770* » de 1772, qui est pourtant d'une grande précision notamment dans le tracé de la route d'artillerie et dans le positionnement du cabaret et de la chapelle d'Orisson, ne mentionne pas Château Pignon dont le relief est cependant bien dessiné [BNF, département cartes et plans – GE B-13544 (RES)]. Les auteurs considéraient peut-être que ce qui en subsistait ne méritait pas d'être figuré.

L'avant-dernière carte dont nous ferons état est la feuille de Saint-Jean-Pied-de-Port qui porte le n° 140 sur les 180 composant la « *Carte de France* » dressée par César-François Cassini de Thury puis son fils Jean-Dominique Cassini et publiée par l'Académie des Sciences de 1744 à 1793. La feuille qui concerne Château Pignon est datée entre 1770 et 1773 (fig. 22).

Enfin, en 1772, le géographe espagnol Tomás López publie la « *Mapa del Reino de Navarra Comprehende las Merindades de Pamplona, Estella, Tudela, Sangüesa, Olite, Ciudades, Villas y Cendeas, etc... Construído sobre el Mapa de D. Josef de Horta y otros* » (AGS – MPD 53, 010). Le terme « *Pignon* » y figure en bonne place (fig. 23).

Bien d'autres cartes postérieures mentionnent le site mais, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, le terme *château* est progressivement remplacé par celui de *redoute* et c'est ce dernier qui est présent sur les cartes actuelles de l'IGN.



**5. « *El Peñón de bajo* » :**



Avant de nous intéresser pleinement au site de Château Pignon, il nous paraît important de nous demander où sont les deux *Peñones* mentionnés dans les textes cités précédemment.

Nous verrons lors de la description des vestiges de Château Pignon que ceux-ci sont compatibles sans aucun doute avec ce qui est écrit au sujet du « *Peñón* du haut ». Dès lors, seul celui du bas reste à identifier.

Pour cela, quatre points sont fondamentaux :

- il doit s'agir d'une éminence rocheuse ;
- il doit être situé plus bas que Château Pignon ;
- il doit y subsister des témoignages de constructions, en particulier d'un mur de pierres sèches de 196 m de long, 4,2 m de haut pour près de 2 m d'épaisseur soit un volume de plus de 1613 m<sup>3</sup> de blocs divers qui ne peuvent en aucun cas avoir totalement disparu ;
- il doit avoir un intérêt stratégique suffisamment important pour justifier le lourd investissement financier et humain fait pour le construire.

Il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin un site cumulant tous ces points. Il suffit en effet de tourner son regard vers le sud et plus précisément vers une curiosité calcaire dont le nom a déjà été mentionné à plusieurs reprises dans ce rapport : le rocher de Zerkupe<sup>92</sup> (photo 7 et fig. 24).

Nous ne reviendrons pas sur les deux premiers points qui sont évidents. Le troisième pouvait déjà être supposé directement en se rendant sur le site<sup>93</sup> et en reprenant les articles que F. Gaudeul a consacrés à ses recherches (Gaudeul, 1981a, 1981b, 1982, 1983, 1984 et *op. cit.*). Mais c'est surtout le plan réalisé en 2012 lors de l'opération dirigée par P. Marticorena qui apporte les informations les plus concluantes (Marticorena *et al.*, 2012 et 2013 ; fig. 25). En effet, ce plan y montre clairement la présence d'un imposant mur de pierres sèches relativement bien conservé (photo 8), à l'exception de la partie sud où il semble avoir disparu. Son épaisseur est comprise entre 1,8 et 2,2 m, ce qui cadre assez bien avec celle indiquée pour le « *Peñón* du bas » (1,96 m), et il en est de même avec sa longueur estimée en prenant en compte les parties détruites (au minimum 180 m à comparer aux 196 m indiqués dans le document de 1516). De plus, la morphologie des quelques bouches à feu observées, évasées vers l'extérieur, les rapproche de celles présentes à Château Pignon (photo 9)<sup>94</sup>.

En outre, il est possible de distinguer plusieurs structures, notamment dans la partie la plus basse et la mieux conservée, certaines appuyées contre ce mur, que nous pensons pouvoir identifier sans grand risque d'erreur avec les habitations citées dans ce même document (photo 10). Mieux, il nous semble que les vestiges de murs comportant des traces d'un mortier rose (Marticorena *et al.*, 2012, p. 13), pourraient être rapportés à la tour signalée en 1516<sup>95</sup>. Sa position, au plus haut du site et dominant les alentours, serait totalement logique pour une telle construction.

---

<sup>92</sup> Bien que ce soit la dénomination rencontrée le plus souvent, celle-ci est erronée car elle se rapporte en réalité à la zone en contrebas du site (*Zerkupe* signifiant « au pied du cercle » en basque). Son nom exact est *Zerkuharri*, le « rocher du cercle ».

<sup>93</sup> Ce que nous avons fait à de nombreuses reprises.

<sup>94</sup> Typologiquement rien n'interdit de leur attribuer une datation au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>95</sup> Ce mortier ressemble très fortement à un mortier remarqué à Château Pignon.

Enfin, le matériel découvert lors des travaux de F. Gaudeul, que ce soit la céramique étudiée par A. Berdoy et datée de la fin du XV<sup>e</sup> ou du début du XVI<sup>e</sup> siècle (Berdoy, *in* : Marticorena *et al.*, *op. cit.*) et les monnaies identifiées, sont totalement compatibles avec la chronologie connue de la forteresse.

Dernier point : l'intérêt stratégique de Zerkupe. Il peut apparaître nul dans le cas d'un raisonnement focalisé sur Château Pignon et l'axe de communication du haut. Mais ce dernier ne constitue pas la seule possibilité d'accéder au versant sud car il en existe une autre, certes plus difficile de parcours et moins connue <sup>96</sup>: la route montant de la vallée de Béhérobie et passant en contrebas du col d'Irey puis à proximité des sommets d'Asqueta et du Garateme.

Dès lors, la prise en compte de cette route donne tout son sens à l'installation d'un ouvrage fortifié sur le rocher de Zerkupe car son emplacement permet un très bon contrôle sur cette dernière et empêche ainsi la prise à revers de Château Pignon ou tout simplement son contournement.

---

<sup>96</sup>

C'est grâce à Gilles Parent que nous avons pensé à celle-ci.



***6. Château Pignon. Relevé, sondages et analyse :***



## ***6.1. L'état initial :***

Vu de loin Château Pignon apparaît comme une plateforme entourée en contrebas d'un important volume d'éboulis (photos 11 et 12).

Cet éboulis, qui résulte à l'évidence de l'accumulation de blocs qui constituaient la construction, est haut localement de plus de 7 m et forme une véritable couronne permettant un repérage aisé sur les photos aériennes (photos 13 et 14).

Sur le sommet lui-même deux parties principales peuvent être distinguées. La plus vaste (près de 600 m<sup>2</sup>) se présente sous la forme d'un quadrilatère aux rebords surélevés par rapport au centre (photos 15 et 16). Quatre zones, dont trois en forme de dépressions, correspondent à des accumulations de blocs où le sédiment est parfois rare, sinon même absent.

L'autre partie, vers le sud-est, a une forme plus complexe ; il est toutefois possible d'y distinguer une zone plus ou moins quadrangulaire et une autre circulaire. Le relief y est plus irrégulier avec trois autres dépressions où des blocs se sont accumulés (photo 17).

La végétation y est surtout composée d'une pelouse maigre et rase avec un cortège floristique mésophile, où dominent les Agrostis. Les zones d'éboulis et les dépressions comportent localement une végétation typique des rochers calcaires (Épervière amplexicaule, Millepertuis nummulaire, Pétrocotis des Pyrénées...) qui profite de l'humidité retenue par la terre fine noirâtre remplissant souvent les anfractuosités. Enfin, les zones de contact sont colonisées par une végétation mixte (photo 18).



## 6.2. Le relevé et les sondages :

En 2014, les recherches ont eu lieu entre le 25 et le 31 août puis sur 6 jours répartis sur des fins de semaine des mois de septembre et d'octobre avec une équipe de 5 à 7 fouilleurs issus de l'association EuskoArkeologia et de la société des Sciences Aranzadi. Nous avons prévu en 2015 de fouiller toute la seconde semaine de juillet avec une équipe comprenant les mêmes membres de l'association EuskoArkeologia et de la société des Sciences Aranzadi mais complétée par des étudiants en archéologie. Hélas, nous avons dû renoncer à ce renfort du fait d'une obtention très tardive de l'autorisation (fin juin) à cause d'un problème de rapporteur lors des CIRA de mars puis de mai. De ce fait, les opérations ont dû être étalées sur deux semaines (entre le 6 et le 11 juillet puis entre le 24 et le 30 août) complétées par 3 jours en septembre et octobre. Toutefois, les conditions climatiques, très variables et à l'occasion difficiles y compris en été<sup>97</sup>, nous ont parfois imposé d'écourter notre présence et même d'y renoncer ; au final, nous avons pu travailler effectivement 11 jours en 2014 et 13 en 2015.

La première année, notre premier souci avait été de réaliser une prospection visuelle la plus attentive possible afin de repérer tous les vestiges de maçonneries, émergeant parfois à peine de la végétation, appartenant à l'ouvrage fortifié et non déplacés. En effet, il était assez vite apparu que certains, qui pouvaient sembler encore solidaires de la construction, n'étaient plus à leur emplacement d'origine et qu'ils ne devaient pas être pris en compte pour la réalisation du plan. En parallèle, nous avons pensé intéressant de sélectionner également tous les blocs présentant un caractère remarquable (fruit, encoches, feuillures, rainures..., *cf infra*). Ces préalables réalisés, nous avons fait le relevé de tous ces divers éléments à l'aide d'un théodolite de marque Leica, modèle TCR 307. Nous avons ainsi obtenu un plan initial (fig. 26).

Ce plan avait déjà apporté quelques informations importantes, qui pouvaient être rapprochées de ce qui avait été observé dans un premier temps et, d'une certaine façon, du plan publié par F. Gaudeul<sup>98</sup>, ainsi que de la description donnée en 1516. S'y distinguaient nettement trois parties : au nord, une vaste esplanade bordée par des portions de blocs taillés alignés, très probables éléments des parements internes d'au moins 4 murs, délimitant une surface dépassant 600 m<sup>2</sup> ; au sud, une construction de plan circulaire, assurément une tour, et comportant un orifice partiellement voûté, ancienne bouche à feu ; au sud-est, une autre construction comprenant deux murs presque entièrement dégagés et formant un angle assez aigu. Le raccord extérieur avec la partie principale de celui situé à l'est avait été dégagé à une époque indéterminée, probablement pour y aménager un poste de chasse.

Un élément assez remarquable est la régularité des niveaux d'arase des murs. En effet, sur de longues portions, notamment des 4 murs associés à l'esplanade, ces niveaux paraissent correspondre quasiment à la même assise et ne changer que lorsque l'on passe à un autre secteur de l'ouvrage. Cela nous fait penser au résultat d'une action méthodique plus compatible avec une volonté humaine qu'avec un processus naturel, même s'il est évident

---

<sup>97</sup> Nous nous sommes plusieurs fois retrouvés en plein milieu d'une couverture nuageuse avec des températures en dessous de 10°. Plus dangereux, le vent a été parfois d'une telle force qu'il était quasiment impossible de tenir debout (nous avons perdu à cette occasion plusieurs bâches et des seaux) et nous avons bien évidemment dû renoncer à travailler.

<sup>98</sup> Toutefois, comme supposé, des différences sensibles existaient avec ce dernier dans certains secteurs.

que l'érosion a joué un rôle très important.

Puis, après ce premier report, nous avons défini les nettoyages/sondages susceptibles d'apporter les compléments importants pour la compréhension du plan initial. Il nous avait fallu ensuite vérifier sur le terrain s'il était possible de les entreprendre car nous devons prendre en compte les contraintes de protection environnementale. En 2014, nous n'avions pas en effet l'autorisation d'intervenir là où existait une végétation typique des rochers calcaires, comme dans certains secteurs d'éboulis et les zones intermédiaires<sup>99</sup>. Concrètement, il nous avait été impossible alors de faire tous les nettoyages envisagés et, au final, ceux réalisés n'avaient pu concerner que les zones de pelouse. Il y avait cependant là-aussi quelques contraintes : il fallait restituer autant que possible l'état primitif. Pour ce faire, il avait été nécessaire de découper, de soulever, de déposer la couverture herbeuse par plaques avant tout creusement<sup>100</sup>. Du fait de la relative complexité de l'opération, en particulier lorsque des blocs étaient présents, nous avons limité au maximum la surface de ces interventions. Une fois le sondage rebouché, les plaques végétales devaient être remises en place afin que la végétation puisse reprendre. Malgré les contraintes nous avons pu ouvrir 12 nettoyages/sondages (signalés par la lettre N suivi d'un nombre et, pour certains, de très petite extension ; fig. 27). En parallèle, nous avons procédé à d'autres levés, en particulier celui des coupes nord-ouest/sud-est et nord-est/sud-ouest (fig. 28).

En 2015, afin de pouvoir intervenir là où nous jugions indispensable de réaliser certains sondages destinés à compléter le relevé de 2014 et de répondre aux interrogations qui subsistaient, nous avons présenté une étude d'incidence comprenant une description la plus précise possible du contexte environnemental et des éventuels impacts que pourraient avoir ces sondages. Il est bien évident que nous avons cherché alors à concilier les nécessités environnementale et archéologique, ce que nous pensons avoir réussi. Une fois cette étude validée, notre programme d'intervention a été autorisé. 18 sondages (S puis un nombre ; fig. 29, en vert)<sup>101</sup> ont été entrepris en respectant les mêmes procédures qu'en 2014<sup>102</sup>. Nous avons également complété le relevé de 2014 et positionné ce que nous avons interprété comme d'anciens sondages (fig. 29, en bleu pâle).

Nous présenterons dans les lignes qui suivent leurs résultats en réunissant ceux de 2014 et de 2015 pour éviter les redites. L'ordre des descriptions sera celui du document de 1516 ; par contre nous utiliserons des dénominations spécifiques (fig. 30). Nous débuterons donc par le mur nord-est, dénommé dans ce texte « courtine du côté de la France » et dont la longueur indiquée était de 35,28 m.

### ***Le mur nord-est :***

Ce mur n'est détectable le plus souvent que par des tronçons de parement interne se présentant sous la forme d'un alignement très discontinu de blocs assez réguliers (photo ?). Ce qui pourrait subsister de son parement externe est à rechercher dans la

---

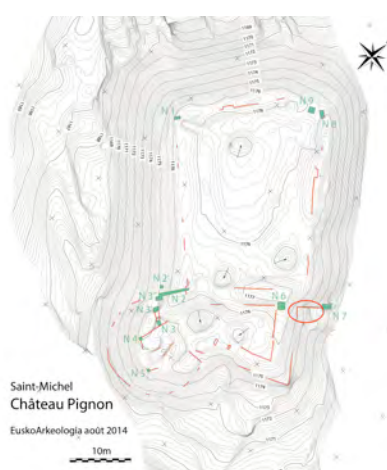
<sup>99</sup> Les opérations projetées et les différentes contraintes avaient été clairement définies lors d'une visite sur le site en compagnie d'Émilie Chaumard, Chargée de mission Natura 2000 auprès de la Commission syndicale du Pays de Cize.

<sup>100</sup> Le tout (pelouse, sédiment, blocs...) était déposé sur une bâche afin de faciliter la restitution.

<sup>101</sup> Afin de ne pas alourdir le texte, nous ne répéterons pas l'année de réalisation du sondage décrit mais celle-ci pourra être aisément déduite de la première lettre de sa désignation.

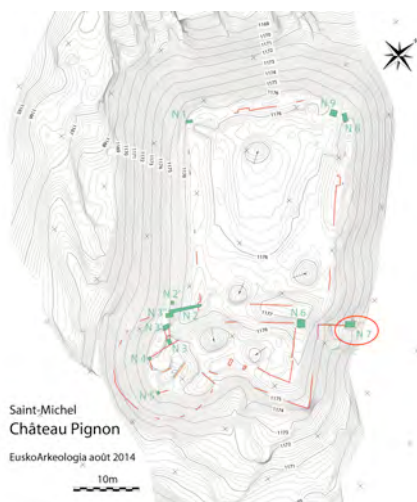
<sup>102</sup> Tous les sédiments issus de ces sondages ont été triés avec attention et passés au détecteur de métaux.

penne, très marquée dans ce secteur.



Toutefois, à proximité de son angle est, il est possible d'observer un retour de mur de grand intérêt : c'est en effet là que nous avons remarqué l'élévation la plus haute de tout le site. Ce recoin, légèrement en retrait de la pente, a dû constituer une protection certaine et, comme indiqué précédemment, il a été partiellement dégagé (photo 19). Nous en avons profité en 2014 pour étudier les parements visibles et en faire le relevé (fig. 31). Les éléments utilisés dans son parement extérieur sont des blocs calcaires relativement bien taillés<sup>103</sup> - au moins pour les plus volumineux - et de dimensions assez variables (de 0,2 à 0,6 m de longueur pour une hauteur de 0,1 à 0,45 m) qui

forment des assises assez régulières même si leur hauteur est loin d'être constante. Ils sont liés par un mortier dur, riche en chaux et de couleur jaunâtre, mais qui a disparu dans la partie la plus proche de la surface là où les phénomènes érosifs ont été les plus actifs. Un autre mortier, très dur et de couleur légèrement rougeâtre, semble avoir été utilisé comme enduit et il recouvre encore localement les maçonneries. Plusieurs auteurs<sup>104</sup> ont indiqué détecter dans ce mur deux phases constructives mais nos observations n'ont confirmé nullement cette hypothèse. Il y a certes quelques irrégularités et désordres mais nous avons estimé que ceux-ci traduisaient plus un mode de construction particulier<sup>105</sup> et surtout l'action du temps, qu'une reprise dans l'édification de ce mur<sup>106</sup>.



Au vu de ce qui était déjà apparent il nous avait semblé opportun de tenter de repérer l'angle est qui ne devait pas être très éloigné de l'endroit où le mur était masqué par une accumulation de blocs (ancien poste de chasse ?). Nous avons donc procédé à un démontage partiel de cette dernière puis ouvert un sondage dans le prolongement du parement (N7). Très vite sous un sédiment argileux orangé présent dès la couverture végétale (US 701), un arrachement important était apparu et ce, sur une hauteur proche du mètre (photos 20 et 21). Contre celui-ci venait se coller une grande quantité de blocs de module assez faible (moins de 0,3 m de dimension maximale) englobés dans un mortier très tassé.

Cet arrachement nous avait permis d'observer le blocage du mur : il est constitué de blocs de toutes formes et dimensions, liés par un fort mortier jaunâtre riche en chaux.

<sup>103</sup> Probablement à l'aide d'un outil de type pic-tête.

<sup>104</sup> Gaudeul, *op. cit.* ; Dupré-Moretti et Saint Arroman, *op. cit.*

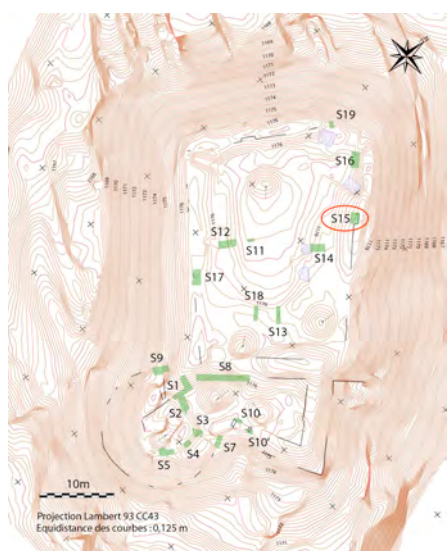
<sup>105</sup> Nous verrons dans un autre chapitre que l'exploitation du calcaire local a produit des blocs d'épaisseur très variable et les maçons ont dû évidemment en tenir compte.

<sup>106</sup> Par contre, il est possible que le mortier rougeâtre ait été appliqué postérieurement à l'édification du mur.

Nous avons bien évidemment envisagé un agrandissement mais nous avons jugé bon au préalable d'utiliser une sonde à main<sup>107</sup> afin de tester la présence éventuelle d'une maçonnerie en place dans le prolongement de cet arrachement. Ayant pu enfoncer cet outil de près de 0,6 m au droit de celui-ci sans rencontrer d'obstacle probant, nous avons jugé préférable de ne pas ouvrir plus ce sondage. En effet au vu de la forte pente, cette opération aurait, d'une part, nécessité d'aller bien au-delà de ce dont nous avons convenu avec la Chargée de mission Natura 2000 et, d'autre part, aurait pu se révéler dangereux sans pour autant avoir la garantie de rencontrer l'angle recherché.

Ce résultat négatif ne nous avait malheureusement guère surpris car la simple observation nous avait montré que ce mur était assurément le plus dégradé de tous, les effondrements ayant dû y être particulièrement forts tant la pente est importante. Pourtant, placé du côté d'où les assaillants étaient susceptibles d'arriver, il était certainement le plus élaboré car, comme nous l'indique le texte de 1516, il était complété par un mur de *chapa* et par un *alanvor*, c'est-à-dire un mur taluté, qui aurait dû faire près de 10 m de hauteur. De ceux-ci, rien n'apparaissait en surface<sup>108</sup> et il est possible qu'ils aient disparu en très grande partie au cours des siècles, même si des vestiges subsistent très probablement, masqués par les effondrements. Mais où ? Du fait que nous ne pouvions pas entreprendre de nouveaux nettoyages pour les raisons exposées précédemment, il ne nous avait pas paru raisonnable de poursuivre la recherche de parements extérieurs. Son épaisseur reste donc hypothétique<sup>109</sup>.

Comme indiqué plus haut, le parement intérieur ainsi que le blocage sont en revanche localement bien visibles. C'est particulièrement le cas dans la partie médiane où une niche est nettement visible (photo 22).



Afin d'en connaître la nature, il nous a semblé intéressant d'y faire un sondage qui nous a permis de la dégager entièrement (S15 ; photos 23 et 24). Vue de haut, elle offre un plan trapézoïdal de longueur comprise entre à peu près 1,5 m et à peu près 1,3 m pour une largeur proche de 0,48 m. Elle est conservée sur 0,53 cm de hauteur maximale, correspondant à deux assises de blocs de morphologie régulière. Sous une couche terreuse superficielle (US 1501) un ensemble de blocs calcaires correspondant à de la destruction (US 1502) recouvrait sa base marquée par une couche de mortier jaunâtre assez compact englobant quelques petits éléments calcaires irrégulier et reposant sur la suite du mur (alt. NGF de la couche de mortier : 1176,38 m et 1176,31 m).

Vers l'intérieur, toujours sous la couche d'effondrement, est apparu un ensemble sédimentaire brun-rougeâtre, très riche en charbons de bois et épais au maximum d'une quinzaine de centimètres, qui peut être rapproché d'une couche d'incendie (US 1503 ;

<sup>107</sup> Il s'agit d'un outil en forme de T muni d'une tige de fer de 1 cm de diamètre et de 1,5 m de long.

<sup>108</sup> Nous n'avons pas vu la moindre pierre provenant à coup sûr de cet « alanvor » en contrebas. Cela peut paraître curieux mais les éboulis y sont en grande partie masqués par des colluvionnements.

<sup>109</sup> La seule information dont nous disposions est qu'elle dépassait 4,3 m.

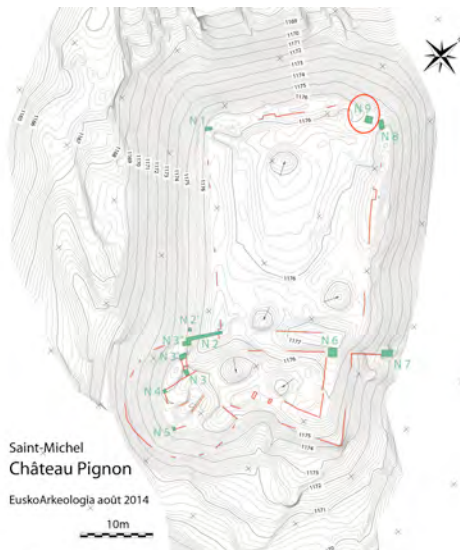


photo 25). Dessous, nous avons dégagé cinq dalles, irrégulières et non jointives, correspondant à coup sûr à une partie d'un sol de l'ouvrage fortifié (alt. NGF du sol : 1176,17 m et 1176,11 m ; photo 26) et reposant apparemment sur une accumulation de blocs enrobés dans un sédiment argileux brun-orangé (épaisseur non connue).

Un petit morceau de lame de fer (L. : 3,2 cm ; l. : 1,5 cm ; ép. : 0,02 cm) a été recueilli dans l'US 1503.

Peu après cette niche, le parement disparaît complètement et aucun vestige en place, que ce soit sur la pente ou vers l'intérieur, ne permettait de déterminer la limite nord de ce mur, plus précisément ce que nous avons désigné comme l'angle nord (photo 27 et 28).

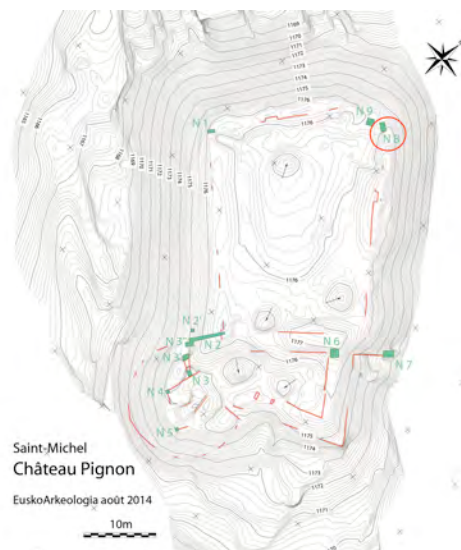
Une interrogation majeure concernait donc cet angle nord pour lequel nous ne disposions comme indice que le plan publié par F. Gaudeul où un pan coupé était dessiné (Gaudeul, *op. cit.*). L'emplacement correspondait à une accumulation de blocs mais trois secteurs très localisés se démarquaient par l'absence de sédiment et de végétation, comme s'ils avaient déjà fait l'objet d'un sondage. Nous avons donc décidé de réouvrir deux de ces possibles creusements dont la position correspondait à celle de ce pan coupé.



Les résultats ont été négatifs dans le premier (N9) car seuls des blocs non organisés y ont été rencontrés. La masse de certains (plusieurs dizaines de kg) et l'instabilité générale nous avaient contraints d'interrompre notre intervention à moins d'un mètre de profondeur. Toutefois, par comparaison avec les niveaux d'arase vus à proximité (mur nord-ouest), nous avons estimé très peu probable la présence d'une portion du mur d'enceinte à cet

endroit.

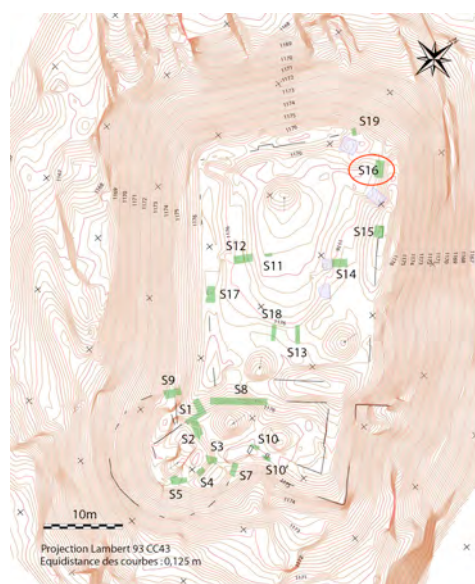
Ceux de l'autre sondage (N8) ont été bien plus probants car, sous une faible épaisseur de terre mêlée de quelques blocs, nous avons mis au jour une série de blocs taillés ayant très certainement appartenu au parement interne de ce mur nord-est (photo 29). Ceux-ci ont été partiellement dégagés sur trois assises relativement régulières (hauteur totale : 0,9 m) contre lesquelles venait se coller un amas d'autres blocs très instables du fait de la quasi absence de sédiment. À partir du point le plus bas atteint, contre le parement, et après plusieurs tentatives infructueuses, nous avons cependant réussi à enfoncer notre sonde à main de près de 0,6 m, profondeur à laquelle elle avait été bloquée par un probable bloc sans que nous puissions savoir s'il



s'agissait d'une structure bâtie, d'un sol ou d'un élément de l'éboulis. Quoiqu'il en soit, ce parement y paraissait donc conservé sur une hauteur d'au moins 1,5 m.

Surtout, nous avons pu remarquer que ce parement n'était pas dans l'alignement du reste du parement interne vu auparavant mais, l'instabilité du remplissage ainsi que la proche présence de plantes à préserver ne nous ayant pas permis d'élargir et de prolonger ce dégagement, il ne nous avait pas été possible de déterminer si nous étions en présence d'une portion de la courtine en place ou ayant glissé sur la pente. Nous en étions donc restés alors à une interrogation concernant la morphologie de l'angle nord : dans le premier cas, il était possible d'imaginer un tracé arrondi ; dans le second, l'hypothèse d'un véritable angle pouvait être maintenue.

Afin de tenter de répondre à cette interrogation, nous avons décidé en 2015 d'ouvrir un nouveau sondage dans le même secteur mais plus proche des parties de mur qui ne nous paraissaient pas avoir bougé.



Ce sondage (S16, photo 30) a été implanté à proximité de N8<sup>110</sup>, là où apparaissaient désormais deux blocs alignés qui pouvaient appartenir au parement interne du mur nord-est<sup>111</sup>. Après avoir déblayé la zone des divers éléments calcaires qui l'encombraient (US 1601), nous nous sommes rendus compte que nous avions là non seulement une portion de la courtine mais aussi les restes d'un mur perpendiculaire à celle-ci ainsi qu'un vestige de sol (photo 31). Ce sol (US 1602) - recouvert par ces seuls éléments calcaires - n'est conservé que dans la partie du sondage délimitée par le mur et proche de S15. Comme dans le cas de la niche décrite précédemment, il comporte quelques dalles irrégulières et non jointives (alt. NGF du sol : 1175,71 m et 1175,75 m). Celles-ci reposent visiblement sur une accumulation de

blocs colmatée au moins dans sa partie haute par un sédiment brun. Tout au plus deux assises, assez irrégulières, de la courtine subsistent au-dessus du sol mais plusieurs autres existent assurément en-dessous et ce sur au moins 1,2 m de hauteur (test à la sonde manuelle). Si l'utilisation de mortier est certaine pour ces assises, il n'en va pas de même avec le mur perpendiculaire qui ne paraît constitué que de pierres sèches. Très dégradé, ce mur n'est conservé que sur à peu près 1 m de long pour une épaisseur de l'ordre de 0,30 m et ce dernier point nous fait penser qu'il pourrait s'agir de la base d'une séparation intérieure. Concernant la courtine, malgré la proximité de la portion dégagée et de la maçonnerie vue dans N8, celles-ci sont très nettement décalées ; en revanche, la première est clairement dans l'alignement de ce qui apparaît en surface plus vers l'angle est. Aussi, nous pensons très probable qu'il faille retenir l'hypothèse que cette maçonnerie se soit décrochée de la courtine et qu'elle ait glissé sur la pente. Si c'est bien le cas, son tracé n'est donc plus à prendre en compte pour la restitution de l'angle nord, à la différence de

<sup>110</sup> La distance entre les deux sondages est de l'ordre de 1 m.

<sup>111</sup> Ces deux blocs, à peine visibles en 2015, ne l'étaient pas en 2014 car elles étaient masquées par la végétation et plus particulièrement par les orties.

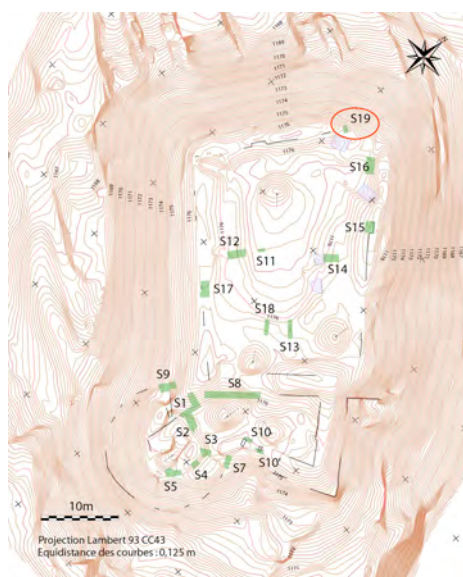
la portion de courtine de S16.

Un clou forgé a été découvert en surface du sol.

À noter que nous avons repéré non loin de ce sondage une zone très bouleversée que nous avons interprétée comme une très probable ancienne recherche.

### **Le mur nord-ouest :**

Le texte de 1516 le dénomme « mur du côté du chemin »<sup>112</sup> et lui donne une longueur de 26,6 m. Malgré une pente moins accentuée, il nous a été impossible de repérer le moindre élément du parement externe en place. Toutefois, plusieurs blocs, à face parfaitement régularisée et perpendiculaire aux surfaces de pose, et d'autres possédant un fruit ont été découverts en contrebas (fig. 32). Nous pensons qu'ils sont tous issus du parement extérieur et qu'ils attestent un profil de ce dernier comportant assurément une partie basse talutée (*alanvor*, non signalé dans le document de 1516) et une partie haute verticale. Seules quelques portions du parement interne sont visibles, affleurant à peine au-dessus de la végétation. La plus longue apparaît plus ou moins dans la partie centrale, sur une longueur de près de 6 m, et comporte également une niche (1,53 m de longueur maximale pour une profondeur proche de 0,4 m). Son tracé est rectiligne mais il disparaît à proximité de son raccord avec le mur précédent. Et là aussi, hélas, rien ne permettait de déterminer comment ces deux murs se rejoignaient.



Nous avons donc ouvert en 2015 un autre sondage (S19) dans le prolongement du mur en direction de l'angle nord<sup>113</sup>. Nous n'y avons rencontré qu'une accumulation de blocs pratiquement sans sédiment, certains de grande dimension (US 1901). À un peu moins de 0,7 m de profondeur, il nous a été impossible de déplacer deux blocs de cette nature (longueur respective supérieure à 0,65 m), imbriqués dans un ensemble instable et devenu dangereux. Aussi, nous avons été contraints d'interrompre le dégagement sans avoir pu atteindre d'éventuels restes de la courtine nord-ouest. Toutefois, au travers d'interstices, nous avons pu apercevoir trois éléments calcaires nous paraissant pouvoir appartenir au parement interne de cette courtine. Un point nous a semblé accréditer cette idée :

leur alignement par rapport à ce qui apparaissait en surface.

De fait, si nous prenons en compte les informations des sondages S16 et S19, l'hypothèse de la présence d'un véritable angle nous paraît désormais la plus vraisemblable.

Deux éléments la renforcent :

- si nous prolongeons les parties rectilignes visibles de ces deux murs pour former

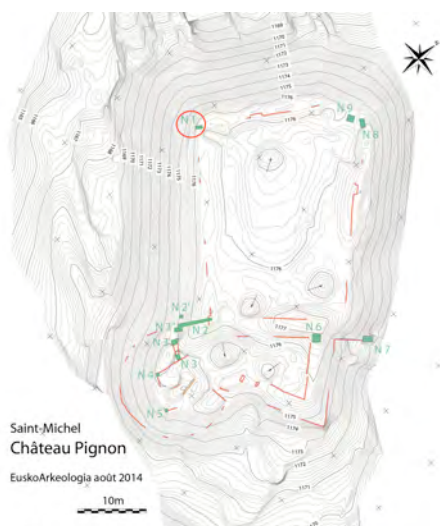
<sup>112</sup> C'est effectivement le cas.

<sup>113</sup> Nous avons également repéré non loin de S19 les traces d'un très probable ancien sondage (fig. ?).

un angle, nous obtenons des longueurs intérieures<sup>114</sup> proches de 32 m pour l'un et de 25 m pour l'autre, mesures pas très éloignées<sup>115</sup> de celles indiquées dans le texte de 1516 (respectivement 35,28 m et 26,6 m de long) ;

- la seconde est un bloc très volumineux, de plusieurs centaines de kilogrammes, remarqué en 2015 en contrebas du mur nord-ouest (fig. 32, n° 2 ; photo 32). Sa morphologie générale, et notamment la présence d'un double fruit, l'identifie avec quasi certitude à un élément d'un chaînage d'angle de valeur proche de 80°. Or, c'est assez précisément celle estimée pour l'angle nord (*cf* plus loin dans le texte).

Il est cependant possible d'objecter un argument important : la morphologie actuelle du terrain qui ne permet pas de loger cet angle saillant (et encore moins la tour qu'il était projeté d'y construire). Nous pensons toutefois possible d'y répondre. En effet, toutes les informations acquises (portion de courtine déplacée, grande accumulation de blocs mêlant blocs de parement et de blocage...) montrent une forte désorganisation de cette partie de l'ouvrage fortifié qui pourrait être mise en relation avec une destruction très importante. Si le bloc d'angle mentionné plus haut provient bien de l'angle nord, il constituerait un témoignage de la violence de cette destruction : il se trouve à presque 30 m de son éventuel point de départ et il serait très étonnant qu'il y ait été transporté volontairement. Nous reviendrons sur la question de la destruction par la suite.



À l'opposé de cet angle, la partie interne de l'angle ouest, vue sur deux assises de blocs et mesurant 96°, a été reconnue dans **N1** (photo 33). Ce dernier avait permis de repérer le départ du mur sud-ouest. Nous avons pu remarquer un point intéressant : la face intérieure des blocs présente des traces de rubéfaction et des éclatements, témoignage certain de l'action du feu.

Parmi les nombreux blocs à fruit vus sur la pente à proximité de cet angle, nous avons repéré en 2014 un bloc possédant deux faces inclinées (fig. 32, n° 1 ; photos 34 et 35). L'angle formé par ces deux faces ayant la même valeur que celui de l'intérieur, il est très probable que nous soyons là en présence d'un élément du chaînage de l'angle extérieur ouest. Si c'est bien le cas, cette donnée confirmerait la présence d'un talus dans la partie basse des murs nord-ouest et sud-ouest.

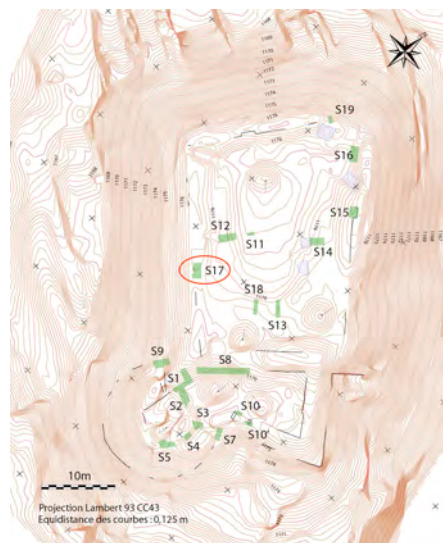
### ***Le mur sud-ouest :***

C'est le « mur du côté de Roncevaux » dont la longueur aurait été de 26,6 m selon le texte de 1516. Comme dans les cas précédents, seul son parement interne, souvent assez difficilement perceptible (photo 36), et quelques affleurements du blocage ont pu être suivis. Une pierre présentant deux faces travaillées formant un angle obtus nous a fait penser à la présence d'une possible niche ? Cela nous a incité à y entreprendre un

<sup>114</sup> Nous verrons dans le cas du mur sud-ouest qu'il semble bien que ce soit la longueur intérieure qui ait été mentionnée pour cette partie de la forteresse.

<sup>115</sup> En tout cas, moins éloignées que dans le cas de l'hypothèse d'un arrondi.

nouveau sondage afin notamment de vérifier si nous allions y rencontrer de nouveaux éléments de sol, mieux conservés que ceux des sondages S15 et S16.



Celui-ci a été dénommé **S17**<sup>116</sup>. Le parement interne de la courtine y a été observé sur 2 m de long (photo 37). Son élévation comprend trois assises assez régulières et visibles sur à peu près 0,85 m. Le bloc à l'origine du sondage, correspondant à l'assise supérieure d'une quarantaine de centimètres de hauteur, repose sur deux assises visiblement interrompues par arrachement au niveau de l'ancienne niche (photo 38). À l'opposé, c'est-à-dire en direction de l'angle ouest, un autre arrachement a fait disparaître la maçonnerie sur une hauteur indéterminée<sup>117</sup>. À sa place, nous avons rencontré une accumulation de blocs enrobés de fragments de mortier plus ou moins consolidé, témoignant là aussi d'une importante destruction.

La stratigraphie la plus complète mise en évidence, au droit de la niche, est la suivante, de haut en bas (fig. 33) :

- US 1701 : sous la couverture végétale, sédiment terreux riche en matière organique, en petits fragments de mortier et en petits blocs calcaires irréguliers (ép. maximale : 0,1 m) ;
- US 1702 : accumulation de blocs, certains taillés et de grande dimension (longueur maximale : 0,65 m), plus ou moins colmatée par un mortier souvent très compact (ép. maximale : 0,3 m). Cette US montre un pendage assez marqué (entre 5 et 7°) vers l'intérieur de la construction. 83 fragments de tuiles canal, dont 60 de moins de 10 cm de longueur, y ont été récoltés ;
- US 1703 : sédiment assez compact à légère composante argileuse englobant des blocs de petit module, de nombreux fragments de mortier et des charbons de bois (ép. maximale : 0,2 m) ;
- US 1704 : argile généralement gris-bleuté et compacte, contenant de petits blocs calcaires, quelques fragments de mortier et surtout de nombreux charbons de bois (ép. maximale : 0,1 m). Non homogène, nous y avons découvert des éléments consolidés et visiblement rubéfiés. S'y ajoutent 105 morceaux de tuiles canal, dont 47 de moins de 10 cm de longueur, représentant au moins 10 tuiles<sup>118</sup>, quatre briques incomplètes (l. : 14 cm ; ép. 3,8 cm), un clou en fer forgé ainsi que trois pièces osseuses<sup>119</sup>
- US 1705 : sol (alt. NGF : entre 1175,82 m et 1175,88 m). Alors que les US précédentes sont engagées dans les vestiges de la niche, ce sol vient logiquement

<sup>116</sup> Il n'a pas été implanté exactement là où nous l'aurions souhaité - à l'emplacement de la niche - du fait de la présence de plantes protégées. Nous avons dû le décaler vers l'angle ouest.

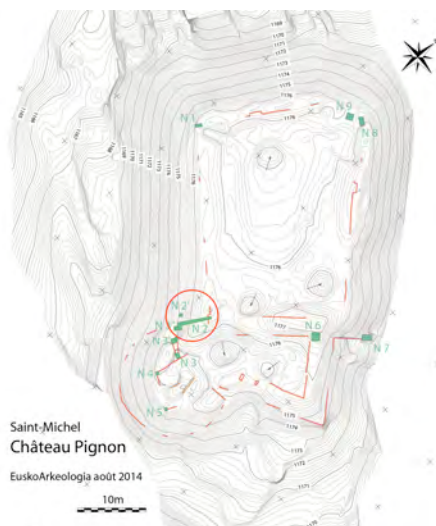
<sup>117</sup> Nous avons pu enfoncer une sonde à main sur plus d'un mètre là où aurait dû se trouver la courtine.

<sup>118</sup> Nous avons tenté de retrouver d'éventuels raccords entre ces éléments, le plus souvent en vain. Le nombre de 10 tuiles représentées - basé sur des critères de couleur, de texture et d'épaisseur - est une estimation sans doute sensiblement en deçà de la réalité.

<sup>119</sup> Une portion d'humerus et un fragment de radius d'ovi-capriné ainsi qu'un fragment de diaphyse non identifiée.

buter contre le parement. Comme les sols que nous avons décrits précédemment, il associe des dalles ainsi qu'une accumulation de petits blocs calcaires englobés dans un sédiment argileux brun (photo 39).

L'information la plus significative de cette stratigraphie nous paraît provenir de l'US 1704. En effet, même s'il est nécessaire d'être prudent au vu de la faible surface d'observation, il nous semble assez logique de supposer qu'elle soit issue de la destruction (par le feu ?) d'une structure constituée au moins en partie d'argile<sup>120</sup> et recouverte de tuiles. En allant un peu plus loin, il n'est pas à exclure que nous ayons là des vestiges d'une cloison d'un des édifices qui existaient dans la forteresse. De plus, le fait que cette US 1704 existe à l'intérieur de ce qui était sans doute une niche dans la courtine pourrait également indiquer que cette destruction a été postérieure à celle de la niche. Toutefois, la forte fracturation des tuiles et la disproportion entre le nombre de fragments et celui des raccords peuvent également être considérées comme un indice fort que ces tuiles - et par conséquent l'ensemble de l'US - sont en position secondaire. De ce fait, il n'est pas possible d'exclure une destruction de cet éventuel édifice contemporaine, sinon même antérieure, à celle de la niche puis un déplacement (volontaire ?) de ce qui constituera l'US 1704. De leur côté les US 1702 et 1703 correspondent à deux phases, probablement distinctes, de l'effondrement - naturel ? - de la courtine.



Une autre niche a été mise en évidence, placée à l'opposé de l'angle ouest. Ce fait avait été une des motivations pour la réalisation des sondages **N2** et **N2'**.

Le premier a été très riche en informations. Tout d'abord, il est très possible que nous y ayons repéré l'autre extrémité intérieure du mur sud-ouest. Nous y avons en effet dégagé très partiellement plusieurs blocs, insérés dans son parement interne, pouvant correspondre à l'arrachement d'un mur en retour (photo 40). Si c'est bien le cas, la longueur estimée du mur sud-ouest serait voisine de 28 m, mesure assez proche de celle indiquée dans le document de 1516 (26,6 m).

Après le repérage du parement interne nous avons recherché le parement externe correspondant. De fait, nous avons estimé que, plus bas dans la pente, l'angle entre le mur sud-ouest et la probable tour avait de fortes chances d'être conservé car la masse formée par le contact des deux avait pu atténuer les effets destructeurs de l'érosion. Ayant constaté que le mur nord-est faisait plus de 4,3 m d'épaisseur, nous avons donc repris le sondage **N2** en le positionnant à 4 m en contrebas du parement interne. Très rapidement des blocs, très bien taillés<sup>121</sup> et visiblement en place, étaient apparus, certains verticaux, d'autres, dessous, légèrement inclinés, qui formaient l'angle espéré (photo 41). La présence de ces deux types de blocs avait apporté des informations de première valeur,

<sup>120</sup> Nous n'en connaissons pas l'origine car malgré de nombreuses heures passées à prospector le site et ses alentours, nous n'en avons jamais vu de semblable.

<sup>121</sup> Il est possible qu'ils aient été façonnés en utilisant un outil de type poinçon, en complément du pic.

notamment pour la tour et nous reviendrons sur le sujet lorsque nous traiterons de cette partie de la construction. Concernant le mur sud-ouest, elle nous avait confirmé que ce mur était, comme celui du nord-ouest, vertical en partie haute et taluté en partie basse (angle proche de 66°), tout en donnant le niveau altimétrique où se produisait ce changement. Enfin, cette pierre nous avait donné un repère pour le calcul de l'épaisseur du mur sud-ouest : 4,36 m (arrondie à 4,4 m<sup>122</sup>). De plus, en poursuivant le dégagement en direction du parement intérieur, nous avons pu constater qu'il s'agissait du flanc sud d'une canonnière plongeante (désignée comme canonnière 1 ; angle de la pente proche de 23°), ouverte en quasi totalité dans la partie verticale de la courtine et placée dans le prolongement de la niche signalée précédemment (photo 42 ; fig. 34 et 35)<sup>123</sup>. Sa base est formée de dalles soigneusement façonnées tandis que le flanc dégagé, construit avec des blocs moins réguliers liés par un mortier jaunâtre, paraît moins soigné, mais il est vraisemblable qu'il était masqué par un enduit. Elle était très certainement destinée à flanquer une partie de la tour et sans doute à verrouiller le chemin d'accès à la forteresse (cf 7.1.).

Afin de limiter au maximum l'impact de notre intervention, nous avons recherché où pouvait se trouver l'autre flanc grâce à la sonde à main. Cela avait donné un résultat positif et, grâce à un sondage de faible superficie (0,5 par 0,5 m ; S2'), nous avons pu dégager un bloc correspondant à sa limite extérieure. Hélas, il était apparu que celui-ci était situé dans le prolongement de la partie où débutait le fruit et le parement vertical semblait ainsi avoir disparu dans ce secteur. Il est difficile de savoir si cette observation peut s'appliquer à la totalité du mur sud-ouest mais nous craignons que, dans le meilleur des cas, ce parement vertical n'y soit que très peu présent. Par contre, la quasi absence de pierres à fruit dans la partie centrale de l'éboulis pourrait indiquer une relativement bonne conservation de la partie basse dans ce secteur.

Nous avons pu également observer un fait curieux : la présence dans la zone centrale de la canonnière d'une accumulation de dalles liées par un mortier très dur et de couleur plutôt rougeâtre car assez riche en débris de tuiles ou de briques. Nous avons exclu en 2014 que cela résulte de l'effondrement de la voûte même si ces dalles étaient tout à fait similaires à celles de la canonnière voisine (cf plus loin) car ce mortier n'était apparemment pas celui utilisé ailleurs dans cet aménagement. Nous avons donc émis alors l'hypothèse qu'il s'agissait là du témoignage d'un bouchage délibéré de ce dernier<sup>124</sup>, sans doute lié aux derniers événements vécus par l'ouvrage fortifié. Nous verrons par la suite dans ce rapport qu'il faut sans doute revenir sur cette interprétation.

### ***La partie centrale :***

Il n'avait été pas au programme de 2014 de faire des sondages dans cette zone du site malgré l'intérêt que ceux-ci présentaient pour sa compréhension. Ils étaient par contre envisagés pour l'opération de 2015 avec l'espoir qu'ils permettent de faire un diagnostic sur les séquences archéologiques qui pouvaient y exister et de repérer des marqueurs des constructions que le document de 1516 y signalait. Le choix de leur implantation a été favorisé par un changement assez significatif de la végétation entre ces deux années. En

---

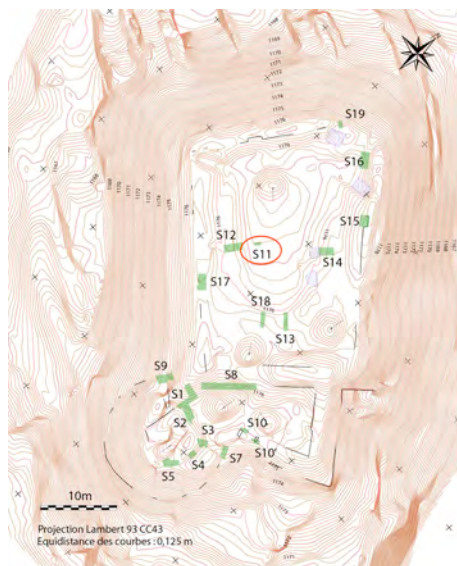
<sup>122</sup> Bien qu'il faille être prudent car rien ne prouve qu'il n'y ait pas eu des variations, c'est cette mesure que nous avons utilisée pour la restitution de l'épaisseur des murs.

<sup>123</sup> Cette association entre la canonnière et la niche pourrait suggérer que les autres niches correspondaient également à des aménagements du même type.

<sup>124</sup> Peut-être même à la suite d'une destruction partielle de la voûte car les dalles peuvent en provenir.

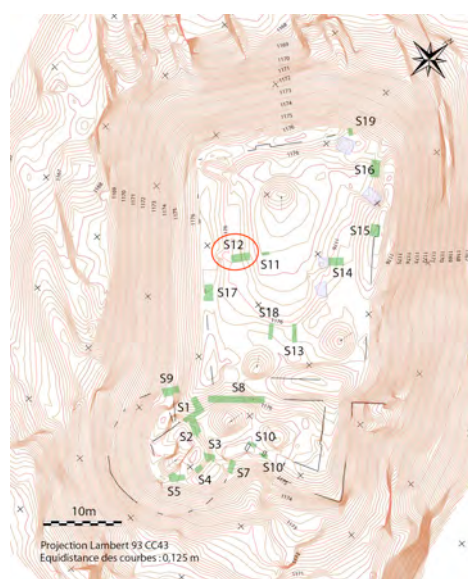
effet, les conditions climatiques de 2014 avaient permis un développement assez important de celle-ci, notamment de la couverture herbeuse mais aussi des orties qui recouvraient de larges zones et masquaient ce qui pouvait y affleurer. En 2015, l'herbe était plus rase et les orties moins envahissantes, d'autant que ces dernières ont servi alors de complément alimentaire aux nombreuses brebis pâturant dans le secteur. De fait, plusieurs détails, invisibles en 2014, ont pu être observés.

Parmi ceux-ci, une étroite bande de calcaire, de quelques dizaines de centimètres de long, dont l'orientation était la même que celle des bancs calcaires des alentours et qui nous a fait immédiatement penser à un affleurement du substrat. Il s'agissait dans ce cas d'une mauvaise nouvelle car cela signifiait un probable faible développement stratigraphique.



Nous avons donc ouvert un sondage (S11) d'extension limitée (1 m sur 0,5 m) à proximité immédiate. Son résultat a confirmé nos craintes puisque, sous la couverture végétale et un sédiment argileux brun d'une dizaine de centimètres d'épaisseur (US 1101), nous n'avons rencontré qu'un lit de plaquettes calcaires (US 1102) remplissant les irrégularités du calcaire (US 1103). Celui-ci présente cependant deux particularités : d'une part, il correspond à deux variétés - l'une patinée en gris clair et l'autre en jaune-orangé – dont nous reparlerons dans la description des carrières repérées (cf 7.1.) ; d'autre part, les éléments les plus saillants de sa surface ont été visiblement régularisés (fig. 36).

Non loin de son emplacement et en direction de la courtine sud-ouest, la végétation rase nous a fait remarquer une très légère cassure dans une pente par ailleurs assez régulière, peu avant une sorte de banquette, et nous avons jugé utile d'en déterminer l'origine.



C'est ce qui a motivé le sondage S12. Ouvert dans un premier temps (juillet) sur 1 m<sup>2</sup>, sa surface a été portée à 2,5 m<sup>2</sup> lors de sa reprise en août.

L'élément principal découvert, qui explique l'irrégularité observée, est un vestige de mur de largeur comprise entre 1,31 m et 1,36 m, quasiment affleurant sous la couverture végétale (photo 43). Il est constitué d'un double parement de blocs peu ou pas régularisés, encadrant un remplissage d'éléments calcaires plus petits, et n'est conservé que sur une seule assise reposant directement sur le substrat calcaire (alt. NGF entre 1175,67 m et 1175,81 m ; photo 44). L'absence totale de mortier indique sans aucun doute une construction en pierre sèche. Bien que

dégagée sur une très faible longueur, celle-ci nous paraît pouvoir être assimilée à une

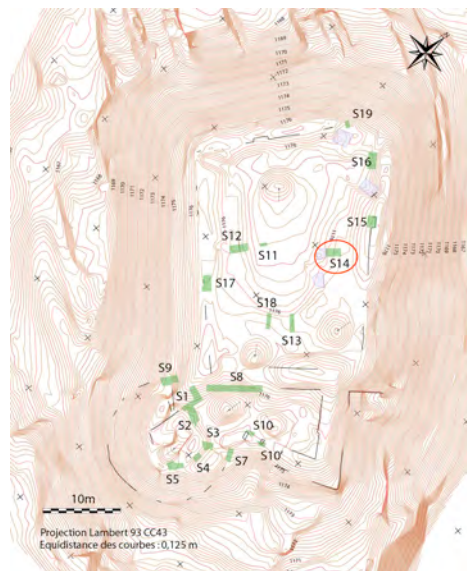


portion de mur extérieur d'un bâtiment édifié contre la courtine sud-ouest, idée que pourrait appuyer son orientation plus ou moins parallèle à celle-ci.

Du côté partie centrale, la stratigraphie mise en évidence est similaire à celle de S11 : sous une couche de sédiment brun (US 1201), une accumulation de blocs et de plaquettes calcaires (US 1203) repose sur le substrat (US 1204). Seule diffère l'épaisseur de l'accumulation, ici d'une soixantaine de centimètres. La présence d'un dénivelé assez net entre le calcaire placé juste sous le mur et le reste, régularisé sinon même creusé, pourrait suggérer la recherche de deux niveaux différents, l'un pour ce qui pouvait être la cour, l'autre pour une éventuelle habitation (photo 45).

Dans la partie du côté courtine, une couche argileuse brune contenant de nombreux éléments calcaires (US 1202) s'intercale entre les US 1201 et 1203. Son contenu archéologique - 15 fragments de tuiles canal, dont 12 de moins de 10 cm, huit morceaux de briques<sup>125</sup>, dont six de moins de 6 cm, 58 petits éléments indéterminés (briques et tuiles), un clou en fer forgé, une esquille indéterminée, d'assez nombreux charbons de bois de faible dimension et de rares petits morceaux d'argile rubéfiée - suggère l'intérieur d'une construction et cette US pourrait être le vestige, très remanié, d'un ancien sol<sup>126</sup>.

Au vu des ces découvertes, nous avons décidé une observation très minutieuse de la zone proche de la courtine opposée, notamment d'une zone à la topographie très comparable et plus particulièrement d'une accumulation de blocs de calcaire quasiment exempte de végétation, qui s'est révélée être un ancien sondage<sup>127</sup>. Après avoir déplacé quelques-uns de ces derniers, est apparue une rangée de blocs que nous avons identifiée comme appartenant très probablement à un mur comparable au précédent.



Nous avons poursuivi le nettoyage de cette accumulation (**S14**), ce qui a permis la mise en évidence d'assez nombreux éléments calcaires éclatés par l'action du feu. Bien que ce travail ait été réalisé sur une surface et une profondeur très limitées du fait de la présence de plantes protégées, nous avons cependant pu observer deux assises de blocs correspondant à ce qui constituait effectivement le parement externe d'un mur (photo 46). Point particulier : la plupart de ceux-ci portaient également les signes de l'action du feu (éclatement et/ou rubéfaction).

Afin de compléter la vision que nous avons de ce mur, nous avons recherché son parement interne en ouvrant un sondage en direction de la courtine nord-est. Toutefois, pour éviter d'avoir à détruire une autre concentration de plantes protégées et supposant que nous avons affaire à une construction du même module que celle de S12, nous avons fait celui-ci au-delà de cette concentration, soit à une distance de 0,8 à 1 m du parement précédent.

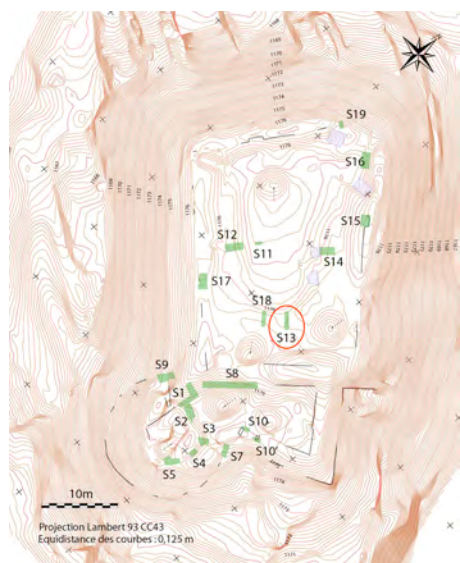
<sup>125</sup> Il est possible que plusieurs parmi les petits fragments proviennent de la même brique.

<sup>126</sup> L'altitude NGF de son point le plus haut - 1175,7 m - est par ailleurs inférieure de plus de 10 cm à celle du sol vu dans S17.

<sup>127</sup> Un autre a été repéré à quelques mètres vers le sud-est (fig. ?).

Ainsi que nous le supposions, le parement interne y a bien été rencontré. L'ensemble se rapporte à un mur de largeur comprise entre 1,24 et 1,3 m, soit à peu de choses près celle du mur de S12 (alt. NGF entre 1175,98 m et 1176,05 m ; photo 47). Sa structure est tout à fait similaire : des parements de blocs plus ou moins régularisés, un blocage constitué d'éléments de plus petite dimension, aucune trace de mortier... De plus, le même type de remplissage est présent du côté de la courtine : une accumulation de blocs englobés dans un sédiment argileux brun (US 1402 : photo 48) qui nous a livré deux fragments d'argile fortement rubéfiée. Il est très probable que le sol du XVI<sup>e</sup> siècle ait disparu.

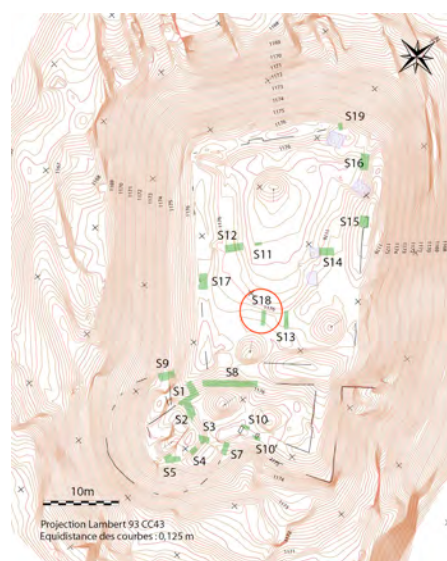
Forts de ces deux découvertes de murs, nous nous sommes tournés vers le mur intérieur où la même morphologie de terrain existait. Nous y avons entrepris deux sondages.



Le premier (S13) a pris la forme d'une tranchée de 2,5 m de long pour 0,5 m de large (photo 49). Le substrat calcaire, apparemment non affecté par une action anthropique, y a été rencontré dans sa partie centrale à quelques centimètres seulement sous la surface végétale. De part et d'autre, des blocs de longueur inférieure à 0,3 m en colmatent les irrégularités. Rien ne permet d'y supposer la présence d'un ancien mur.

Le second (S18), une tranchée de même taille, a été ouvert

à 2 m du précédent, vers le sud-ouest (photo 50). Le substrat calcaire y apparaît très ponctuellement. Aucune structure évidente n'y a été observée. Seuls quelques blocs comparables à ceux des parements des murs précédents, ainsi que des accumulations de blocs (US 1802) similaires à celles constituant leur blocage, pourraient éventuellement évoquer le démantèlement d'un tel mur mais il s'agit d'une hypothèse très loin d'être avérée. Deux clous en fer forgé proviennent de l'US 1802 mais rien ne permet de considérer cette US comme le sol du XVI<sup>e</sup> siècle, qui là aussi a dû disparaître.



### **La tour :**

Il s'agissait d'une construction circulaire (de 19 m ou de 14,26 m de diamètre selon l'interprétation faite de la mesure donnée par le texte de 1516, *cf supra*). Lors de la prospection visuelle de 2014 nous avons pu découvrir d'assez nombreux blocs possédant un fruit comparable à celui de ceux associés aux autres murs. Leur face extérieure est parfaitement dressée et leur module parfois imposant (1,5 m de longueur pour le plus grand, photo 51).

Certains sont dispersés vers le bas du talus, d'autres encore en place, même si plusieurs se sont légèrement déplacés du fait des pressions internes sans doute non négligeables (photo 52). Le grand intérêt de ceux encore associés à la construction est qu'ils permettent de constater deux choses : leur face extérieure est inclinée selon un pendage très proche, entre 70 et 75° par rapport à l'horizontale ; leur surface de pose est également inclinée mais vers l'intérieur, même si le pendage est faible (à peu près 3°), opposant ainsi une meilleure résistance à la force centrifuge. Un autre point est la rareté du mortier. Certes il a pu disparaître sur les blocs laissés à l'air libre pendant plusieurs centaines d'années mais il semble très peu présent sinon même parfois absent dans les parties encore en place. Il est possible que l'inclinaison de la surface de pose ait permis de n'avoir à utiliser qu'un minimum de ce matériau pour sceller ces blocs. Il est indiscutable que ces blocs appartiennent à la partie inférieure de la tour qui avait donc un fruit tout comme les courtines nord-ouest, sud-ouest et nord-est<sup>128</sup>. Ils dessinent actuellement un cercle d'à peu près 16 m de diamètre mais cette mesure peut difficilement être prise en compte, ces divers blocs ne correspondant pas aux mêmes assises et leur position par rapport à la base étant indéterminée. Tout au plus est-il possible d'affirmer que le diamètre de cette base était sans doute bien supérieur.

Mais quel était effectivement le diamètre de la partie cylindrique ? Pour ce calcul nous disposons de quelques éléments, notamment la position - tant horizontale que verticale - du bloc à face verticale dégagé dans le nettoyage 2 et celle d'un autre bloc placé non loin du contact avec le mur de la porte qui paraissait lui aussi vertical. À partir d'un plan très agrandi nous avons donc recherché quel cercle pouvaient correspondre précisément ces deux blocs. Au final, nous avons obtenu un cercle d'un diamètre de l'ordre de 14,5 m, qui nous paraissait bien répondre à cet impératif. Certes il est impossible d'affirmer que le résultat soit d'une exactitude totale tant les bases sur lesquelles celui-ci s'est appuyé sont tenues mais sa proximité avec une des estimations faites à partir du texte de 1516 est frappante, d'autant que cette restitution a été réalisée bien avant que nous en prenions connaissance.

L'intérieur de la tour est pareillement très encombré par les effondrements (photo 53). Malgré cela, il a été possible d'y reconnaître la présence de deux plateformes aménagées en utilisant des blocs comme murets de soutènement (photo 54). Nous ne pensons pas que celles-ci soient contemporaines de la fortification initiale. Il nous a paru également peu probable qu'elles correspondent à des postes de chasse car leur morphologie est très différente de celle des constructions de ce type existant dans les environs immédiats, à moins qu'elles n'aient employé des palissades de bois désormais disparues. L'hypothèse qui nous a semblé la plus vraisemblable est qu'elles aient pu avoir été aménagées lors des conflits de 1793 ou éventuellement de 1813, peut-être comme plateformes d'artillerie<sup>129</sup>.

Un autre élément remarquable de cette tour est une canonnière - notée canonnière 2 - déjà signalée car facilement discernable (Colas, *op. cit.* ; Gaudeul, *op. cit.* ; photo 55). Elle ne nous a guère paru en plus mauvais état qu'à l'époque où ce dernier auteur l'avait vue<sup>130</sup>.

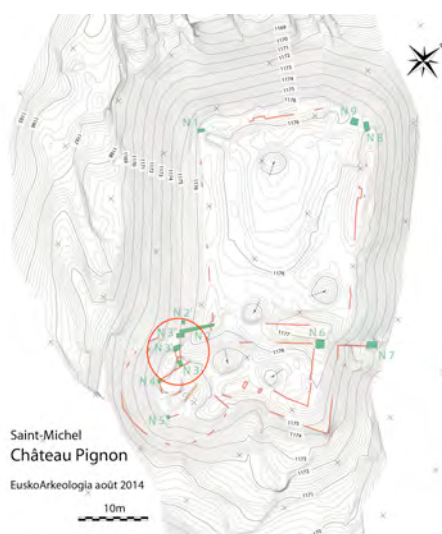
---

<sup>128</sup> Nous rappellerons que ce talus n'a pas été directement déterminé mais qu'il est mentionné dans le texte de 1516.

<sup>129</sup> G. Folio nous a suggéré que l'espace laissé libre entre elles pouvait avoir été un aménagement destiné à un soldat chargé éventuellement de surveiller les mouvements ennemis et/ou le résultat des tirs de l'artillerie. En ce sens, il est intéressant de noter qu'un aménagement comparable - une sorte de tranchée de plus de 3 m de longueur - existe également dans l'angle ouest.

<sup>130</sup> Dans sa publication, F. Gaudeul indiquait pourtant qu'elle avait récemment disparu (Gaudeul, *op. cit.*).

Notre première opération a été d'en nettoyer la partie intérieure jusqu'à hauteur des vestiges de sa voûte (N3). La base était apparue très rapidement sous 5 à 15 cm de terre végétale et de plantes diverses (photos 56 et 57).



Puis un autre sondage (N3') d'une soixantaine de cm de profondeur maximale avait été réalisé de l'autre côté de celle-ci, jusqu'à rencontrer le prolongement de cette base. Celle-ci est, comme dans le cas précédent, inclinée vers l'extérieur et formée apparemment de dalles soigneusement régularisées. De plus, elle est recouverte localement d'un dépôt de calcite résultant d'arrivées d'eau venues de la voûte (il y a de très probables toutes petites stalactites) lorsque cette canonnière était encore dégagée. Nous aurions tendance à penser que ce fait a pu se produire après l'abandon de la forteresse et alors qu'elle était déjà très dégradée.

Le sédiment qui la recouvrait était très homogène et composé d'une argile orangée truffée de petits blocs mais aussi de plaquettes et de quelques dalles provenant de la voûte.

5 tessons de céramique recouverts d'une glaçure orangée à verdâtre y avaient été découverts (photo 58). Ceux-ci se rapportent à un fond, deux fragments de bord et deux morceaux de panse. Leur pâte, de couleur rouge-orangée, homogène et sans dégraissant visible, est recouverte d'une glaçure couvrante translucide avec de zones de couleur d'un vert très foncé. Trois de ces tessons se raccordent (flèches sur la photo) et proviennent d'une forme ouverte (grand bol ou assiette ?), tandis que les autres paraissent appartenir à deux autres formes. Ils se rattachent visiblement au même type mais il nous semble difficile d'en situer l'origine car, même si des productions proches sont connues dans le nord de l'Espagne, peut-être au Pays Basque ou en Navarre (Ibabe Ortiz, 1995), la méconnaissance de celles d'ateliers de la partie française (Ahetze, Biarritz, Saint-Jean-le-Vieux...) ne permet pas d'aller au-delà d'une hypothèse locale au sens très large<sup>131</sup>. Les dater n'est donc pas chose aisée d'autant que ce type de pâte serait connu sur une assez longue période englobant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles (Ibabe Ortiz, *op. cit.*). Toutefois, l'emplacement de leur découverte indique qu'ils ont été abandonnés alors que la canonnière était encore au moins partiellement ouverte (ou avait été rouverte) et lors d'un séjour suffisamment long pour que des objets de ce type soient consommés puis brisés. Il serait tentant de songer aux soldats espagnols qui y sont restés plusieurs jours en 1793 mais il n'est pas possible d'exclure d'autres hypothèses, telles que celle de bergers ayant ponctuellement fréquenté ce lieu.

La voûte est constituée de dalles disposées en éventail et s'appuyant contre des blocs plus épais posés inclinés sur la maçonnerie des flancs (photo 59). Des plaquettes de modules divers ont été intercalées entre ces dalles afin d'en assurer la stabilité. Il est probable que le tout ait été enduit de mortier.

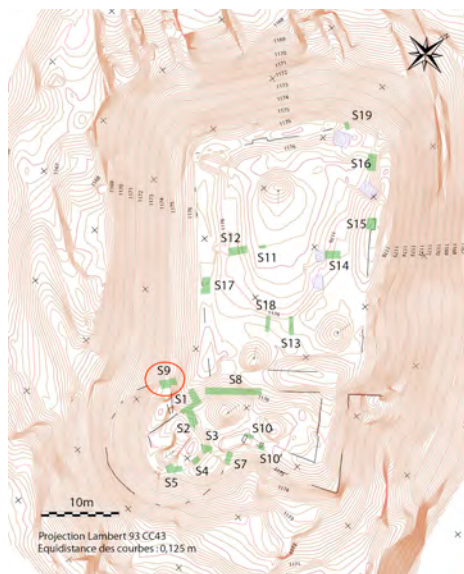
Son ouverture intérieure ne présente aucune niche et son axe est oblique par rapport à son

<sup>131</sup>

Informations : Anne Berdoy, qui a bien voulu observer ces pièces d'après photo.

rebord. Nous avons pu enfoncer contre celui-ci une sonde à main sur un peu plus de 60 cm, profondeur à laquelle un premier obstacle a été rencontré, sans que nous puissions en déterminer la nature. En insistant fortement, nous avons réussi à faire descendre la sonde jusqu'à à peu près 1 m, profondeur à laquelle elle a définitivement été bloquée. Il n'avait pas été possible d'ouvrir là un sondage du fait de la présence d'un grand nombre de très gros blocs.

En 2014, nous avons tenté de voir s'il était possible de déterminer l'emplacement de son ouverture extérieure. Pour ce faire, nous avons agrandi le sondage N2 (N3'') jusqu'à rencontrer une dalle oblique appartenant à l'évidence à celle-ci mais nous n'avons pas jugé souhaitable de dégager alors la totalité de cette ouverture car il aurait fallu réaliser un véritable sondage sur une surface et une profondeur non prévues dans le projet de recherche de cette année-là.



Par contre, en 2015, nous avons pu entreprendre une telle exploration grâce à l'ouverture dans un premier temps d'un rectangle de 2,5 m sur 1,5 m (S9).

Cette zone correspondait à l'espace compris entre l'angle tour/courtine repéré en 2014 et un bloc que nous pensions appartenir au flanc sud de la canonnière. Très rapidement, après avoir dégagé de nombreux gros blocs disposés en surface (US 901<sup>132</sup>), plusieurs dalles inclinées, provenant sans aucun doute de l'effondrement de la voûte de cette dernière, ont été dégagées dans un sédiment argileux brun rougeâtre (US 902<sup>133</sup>; photo 60). Ayant jugé préférable de les laisser en place, nous avons réduit la largeur du sondage à 1 m.

Un autre problème est survenu sous la forme d'une accumulation de blocs mêlés à un mortier jaunâtre extrêmement compact. Bien qu'attaquée à la barre à mine, celle-ci n'a pu qu'être entamée et nous avons dû nous résoudre à ne pas dégager complètement l'angle mentionné précédemment. Heureusement, sous la dalle oblique vue en 2014 - qui s'est révélée être la première de l'arc constituant la partie haute de l'ouverture de la canonnière - nous avons pu repérer le sommet du piédroit nord, ce qui a permis son positionnement. Le piédroit opposé, dont ne subsistent que deux éléments massifs mais très bien façonnés, est apparu à partir d'une quarantaine de centimètres de profondeur. Il prend appui sur une série de blocs, également taillés avec soin, qui constituent la base de l'ouverture de la canonnière (photo 61).

Du fait de la présence proche de blocs trop volumineux pour être déplacés mais aussi de la dangerosité potentielle d'un agrandissement, nous avons décidé d'interrompre le sondage (photo 62).

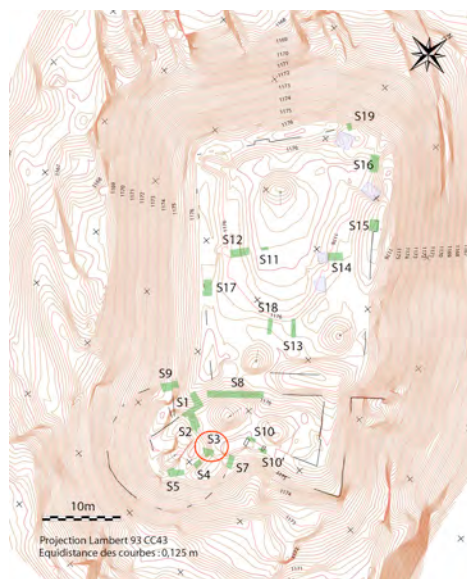
<sup>132</sup> Une douille de balle de fusil, certainement récente, y a été ramassée.

<sup>133</sup> Nous y avons recueilli deux fragments d'argile cuite, deux clous forgés et trois balles de plomb peu patinées. Leur diamètre, 16,5 mm, nous fait les lier probablement aux combats de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle car il correspond au calibre du fusil modèle 1777 du système Gribeauval. Par ailleurs plusieurs centaines de balles de ce type ont été ramassées lors de la prospection au détecteur de métaux.

Pour autant, les diverses informations retirées des divers sondages et dégagements liés à cette canonnière nous en permettent une restitution que nous pensons fidèle (fig. 37). Comme dans le cas de la canonnière 1, il s'agissait d'une canonnière plongeante (angle de la pente proche de  $16^\circ$ ), largement ouverte sur l'extérieur (largeur : 1 m ; hauteur : entre 1 m sur le bord et 1,1 m au plus haut de l'arc), ce qui pouvait favoriser les coups d'embrasure<sup>134</sup>. Toutefois, à la différence de la première, son ouverture se situait entièrement dans la base talutée (angle de la pente proche de  $71^\circ$ ). La restitution de l'ouverture intérieure est plus hypothétique : nous supposons une forme rectangulaire d'à peu près 0,4 m de hauteur maximale pour une largeur proche de 0,2 m.

Une autre canonnière avait été localisée en 2014 mais elle paraissait mal conservée (photo 63). Elle ne se manifestait en effet que par quelques blocs appartenant à ses flancs et par des dalles plus ou moins verticales provenant d'une voûte effondrée et très lacunaire, mais les premières estimations indiquaient un plan assez similaire à celui de la précédente. Son orientation nous faisait penser qu'elle était destinée à flanquer le mur où s'ouvrait la porte principale de l'ouvrage fortifié. Faute de temps et surtout du fait des contraintes environnementales, nous n'étions pas intervenus alors dessus.

Deux sondages, en 2015, nous ont permis d'en préciser la morphologie.



Le premier (**S3**) a été implanté là où nous supposons la présence de son ouverture intérieure. Sa surface, irrégulière du fait de la présence de blocs affleurants, était de l'ordre de  $1 \text{ m}^2$ .

Parmi ces blocs, trois se sont révélés appartenir à la maçonnerie encore en place : l'un à un des bords de la canonnière, l'autre à son sol, le dernier au parement interne de la tour. Hélas, nous avons constaté très rapidement que cette zone avait subi une destruction assez importante et que l'ouverture intérieure de la canonnière avait entièrement disparu (photo 64). Pour autant, la poursuite du dégagement a permis d'en retrouver le prolongement intérieur (photo 65) et de constater que, comme dans le cas de sa

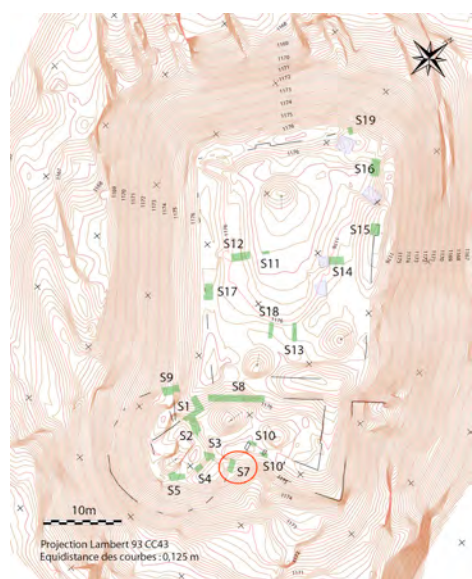
voisine, sa base débutait par une partie horizontale avant de prendre un pendage de l'ordre de  $14^\circ$ . La sonde à main a pu être enfoncée d'une soixantaine de centimètres par rapport à cette partie horizontale avant d'être bloquée.

L'arrachement nous a permis d'observer la structure du mur : un parement fait de blocs régulièrement taillés et, derrière, un blocage d'éléments calcaires divers et de dimensions relativement faibles (moins de 0,2 m de longueur en général), le tout étant lié par un mortier compact jaunâtre riche en chaux. De son côté, la base de la canonnière est formée là de dalles épaisses d'une dizaine de centimètres.

Le second sondage (**S7**) a été réalisé à l'opposé du précédent afin d'observer l'ouverture

<sup>134</sup> Du fait de la forte dégradation de son ouverture intérieure, il est impossible de dire s'il y existait un dispositif (de type volet, par exemple) permettant d'éviter ce risque.

extérieure de la canonnière.



Du fait de la présence d'une importante accumulation de blocs (US 701), certains de plusieurs dizaines de kilogrammes, nous avons envisagé au départ un carré de 1,5 m de côté. Hélas, comme dans le sondage S9, nous avons très vite rencontré un amas de blocs et de mortier consolidé très compact (US 702) qui nous a certes préservé du risque d'effondrement mais qui a sérieusement compliqué le creusement. Toutefois, il a été possible, au prix d'une diminution de la surface<sup>135</sup> et grâce à l'utilisation d'une barre à mine, de marteaux et de burins, de dégager entièrement cette ouverture (photo 66).

De plus nous avons pu atteindre une très petite portion du mur de la porte principale et observer ainsi son parement : des assises de blocs de modules assez variables et avec des joints de

mortier parfois assez épais. Autant que pouvait le permettre la faible hauteur vue, il semblait être vertical alors qu'il se raccordait à la base talutée de la tour (angle de la pente mesuré du mur de cette dernière : 67°).

Même si ses dimensions (largeur : 1,28 m ; hauteur estimée : 0,9 m ; figure ?) diffèrent un peu de celles de l'ouverture précédente, la structure de celle dégagée ici est identique : une base et des piédroits constitués de blocs assez volumineux et très bien taillés (photo 67 ; fig. 38 et 39).

Plusieurs dalles assez irrégulières, découvertes vers le fond du sondage, se rapportent à sa voûte ; une, avec une face soigneusement régularisée, provient assurément de l'arc qui constituait sa partie haute. Un point particulier : la présence d'un léger rebord, d'à peu près 10 cm de largeur pour moins de 3 cm de hauteur, sur le pourtour.

Bien que nous n'ayons pas dégagé toute la partie centrale de cette canonnière, les données des sondages S3 et S7 nous en font proposer une restitution que nous croyons globalement conforme à la réalité et qui ne paraît pas présenter de particularités non vues dans la précédente. Son plan est en effet tout à fait comparable même si elle est moins longue, ce qui est tout à fait logique puisqu'elle a été aménagée dans un mur moins épais (fig. 40). Elle a été également implantée au plus près du mur qu'elle avait à protéger.

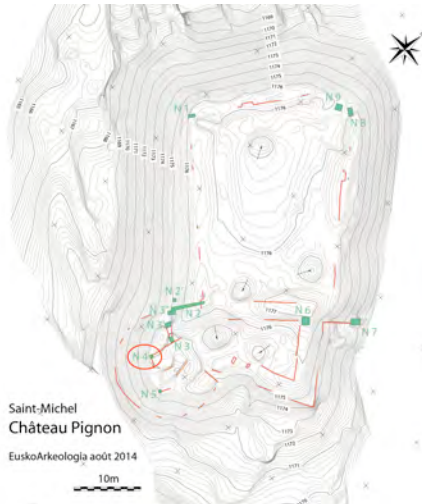
La coupe proposée (fig. 41) est moins assurée. En effet, même si la partie basse dessinée est très certainement fidèle, il n'en va certainement pas de même pour la partie haute dont la restitution ne repose que sur une estimation - qui nous paraît cependant fiable - de la hauteur de son ouverture extérieure et surtout de l'hypothèse que son ouverture intérieure devait être de dimension identique à celle de l'autre canonnière, ce qui est bien plus aléatoire. Quoiqu'il en soit, à l'image de la canonnière 2, elle est nettement plongeante et s'ouvrait dans la partie talutée de la tour.

135

La largeur du sondage à sa base ne dépassait pas 0,7 m.

Ces deux aménagements défensifs mis en évidence, une interrogation majeure subsistait : quel était le plan intérieur de cette tour ?

Alors qu'il aurait pu sembler logique d'avoir un plan circulaire, plusieurs murs semblaient converger et former des angles, dont nous avons voulu confirmer l'emplacement dès 2014 à l'aide de deux petits sondages très limités en surface (0,5 m par 0,5 m) et en profondeur (0,2 m au maximum).



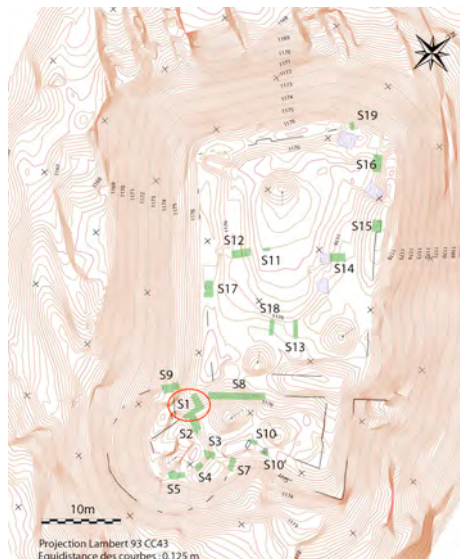
Le premier (N4) avait été réalisé dans le prolongement du mur dans lequel s'ouvrait la canonnière 2 et d'un autre dont quelques éléments apparaissaient en surface. L'angle recherché (proche de  $110^\circ$ ) était apparu à une dizaine de centimètres maximum sous la surface herbeuse (photo 68). Contre, nous avons retrouvé le même type d'induration formée de blocs et de mortier que nous n'avons pas tenté de creuser. Malgré cela, des traces de rubéfaction avaient pu être observées sur la face interne des blocs.

à l'opposé, là où était déjà visible la jonction de maçonneries mais qui avaient possiblement bougé. Ses résultats avaient été très comparables à ceux de N4. L'angle espéré y était bien présent mais avec une valeur moindre (à peu près  $90^\circ$  ; photo 69). De plus, des indices de l'action du feu étaient également clairement inscrits dans la face externe des blocs du parement.

Le second (N5) avait été ouvert



La phase suivante a été entreprise lors de la campagne 2015.



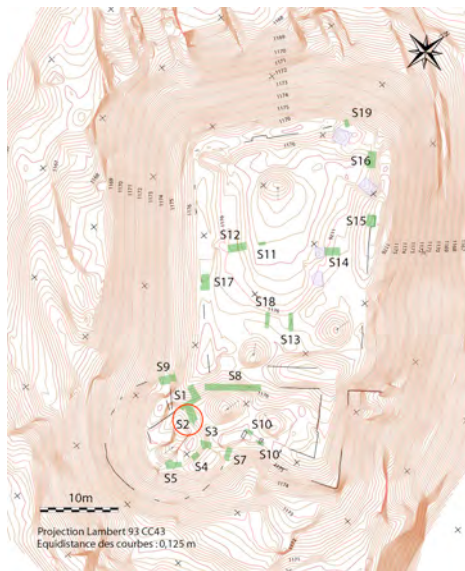
Outre le repérage d'autres angles et portions de mur intérieur, il s'agissait aussi de rechercher l'emplacement de l'éventuelle porte d'accès à la tour.

Le premier sondage (S1) visait à reconnaître l'emplacement de l'angle formé par les murs dans lesquels s'ouvraient les canonnières 2 et 3 ainsi que l'épaisseur du mur fermant la tour du côté nord.

Si ce sondage a très vite permis de découvrir cet angle (à peu près  $80^\circ$  ; photo 70), il a presque aussitôt été bloqué par la même couche très



(trop !) compacte associant blocs et mortier. Nous avons renoncé à y creuser. Par contre, nous avons pu dégager le mur recherché et avons entrepris de dégager en partie son parement externe, interrompu par un arrachement. Son épaisseur, de l'ordre de 0,9 m, n'a pas pu être déterminée avec précision car, alors que le parement du côté tour est marqué par des blocs très réguliers, celui opposé - dégagé partiellement et très difficilement du fait de la présence de la désormais habituelle accumulation consolidée<sup>136</sup> - présente une morphologie assez particulière qui interdit de lui fixer une limite précise. Il est formé en effet d'une succession d'assises où alternent pierres saillantes et pierres en retrait, peu ou pas taillées (photos 71 et 72). Leur rythme de succession est par ailleurs relativement régulier, de haut en bas et en commençant par une sorte de dalle saillante : 0,12 m ; 0,15 m ; 0,1 m ; 0,18 m ; 0,12 m ; 0,2 m ; 0,11 m ; 0,18 m. Nous ne croyons nullement à l'effet du hasard et estimons au contraire qu'il y a eu volonté de faire un tel assemblage. Mais alors, à quoi cela peut-il avoir correspondu ? Nous avons envisagé quatre hypothèses principales sur lesquelles nous reviendrons lorsque nous aborderons les résultats du sondage S8.



Un autre sondage (S2) a été réalisé en deux étapes. Ses objectifs étaient de tenter de déterminer l'emplacement de la porte d'accès à la tour et, d'autre part, la nature et l'altitude du sol de cette tour.

La première, en juillet, a consisté en un sondage de 1 m de long sur 0,5 m de large, implanté au milieu supposé du mur, là où il nous semblait logique d'envisager cette porte<sup>137</sup>. Nous n'y avons rencontré aucun indice allant dans ce sens. Par contre, nous avons retrouvé le parement intérieur du mur, conservé sur trois assises de blocs assez réguliers et à la face extérieure très correctement régularisée. Surtout, nous avons atteint le sol espéré ; son l'altitude (alt. NGF comprise entre 1174,23 m et 1174,27 m) est

cohérente avec celle estimée à la sonde à main au droit des deux canonniers et cela confirme que l'ouverture intérieure de celles-ci était bien à une soixantaine de centimètres au-dessus du sol<sup>138</sup>. Celui du sondage S2 est constitué de dalles plus ou moins jointives assemblées par un mortier compact devenu brun-rouge certainement du fait de l'action du feu (photo 73). Ce même impact a également été noté sur le parement qui a subi une rubéfaction indiscutable.

La seconde s'est déroulée en août et a concerné une surface bien plus importante (2 m sur 1 m). Nous savions que nous allions y retrouver le sol et le parement interne du mur et c'est effectivement ce qui s'est produit. Toutefois, nous avons eu la mauvaise surprise de

<sup>136</sup> Nous avons pu y creuser, laborieusement (avec pied de biche, marteau et burin...), une sorte de tranchée car l'induration était moindre dans la partie proche du mur. Cela nous a permis de constater que les éléments calcaires présents dans l'accumulation étaient généralement en position oblique avec une pente orientée à l'opposé du mur et que le mortier était très hétérogène avec de véritables amas extrêmement durs et des débris que nous pouvions enlever assez facilement.

<sup>137</sup> Nous décrivons la stratigraphie lorsque nous aborderons l'extension de ce sondage.

<sup>138</sup> Cette hauteur suggère qu'elles étaient destinées à une artillerie légère, de type hacquebute, arquebuse à croc...

constater que ce dernier avait été victime d'une importante destruction et qu'il n'en subsistait qu'une seule assise au-dessus du sol sur la majorité de la surface dégagée (photo 74). De fait, rien n'indiquait au premier abord qu'une porte s'était trouvée là. L'observation attentive du rebord de cette première assise a cependant révélé un indice important : la présence d'un poli indiscutable sur une portion de ce rebord (photo 75). Même s'il faut rester prudent, nous ne voyons pas comment une telle usure a pu se produire autrement que par un passage assez répété sur cette partie et il n'est pas interdit de penser que nous serions en présence d'un élément du seuil de cette porte. Si c'est bien le cas, la largeur de celle-ci se serait située entre 0,7 m et 0,85 m<sup>139</sup>.

À l'opposé du premier sondage, nous avons mis en évidence un important arrachement, haut de plus d'1 m et en grande partie masqué par la même accumulation très indurée<sup>140</sup>, dont la partie la plus haute correspond à l'arrachement vu dans le sondage S1 (photo 76). Nous aurions aimé pouvoir examiner le parement extérieur du mur là où pouvait être la porte mais nous y avons renoncé pour deux raisons principales : la présence de gros blocs dont l'enlèvement aurait nécessité plus de temps que ce dont nous disposions ; surtout, l'importante dépression<sup>141</sup> remplie de très gros blocs présente là où aurait pu se trouver ce parement, nous faisant craindre une destruction rendant vain tout espoir d'y faire les observations souhaitées.

La stratigraphie vue dans ce sondage est la suivante, de haut en bas (fig. 42) :

- US 201. Il s'agit d'un sédiment terreux brun et assez meuble riche en matière organique, ce qui explique sa couleur brun sombre. Il contient de rares blocs de calcaire ;
- US 202. Ensemble relativement proche du précédent mais plus clair car assez chargé en débris de mortier, plus compact également ;
- US 203. Importante accumulation de blocs, certains provenant à l'évidence de parements, dans un sédiment très riche en mortier mais relativement meuble ;
- US 204. Autre importante accumulation de blocs mais cette fois-ci englobée dans un assemblage d'agrégats de mortier, de mortier plus fragmentaire... mais de toutes façons très compact et localement impossible à creuser ;
- US 205. Lentille de sédiment argileux très brun et compact ;
- US 206. Sédiment très foncé, brun-rougeâtre, très riche en charbons de bois formant parfois de véritables feuillets. Ce sédiment s'étend notamment entre les deux arrachements et y recouvre les quelques zones de mortier de pose là où celui-ci est conservé, en particulier à proximité du plus important de ceux-ci. De plus, ce mortier porte des traces de rubéfaction indiscutables, ce qui signifie que le feu n'était pas éteint alors que la porte était déjà détruite ;
- US 207. Fine couche de sédiment très brun, assez riche en charbons de bois, recouvrant un sol identique à celui vu lors de la première étape (alt. NGF similaire). Le contact avec l'US précédente est parfois très difficile à individualiser et il est très probable qu'il y ait eu mélange avec cette dernière.

---

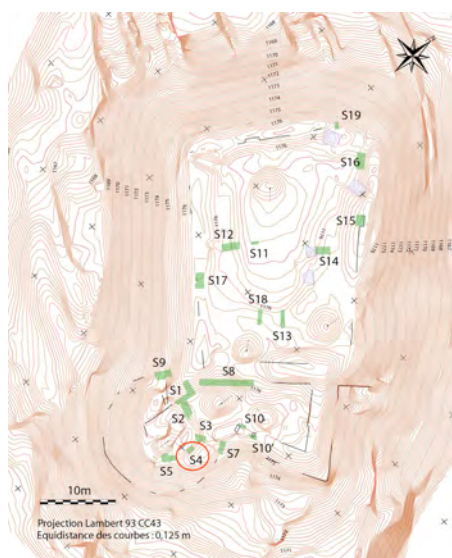
<sup>139</sup> Une portion de ce poli est en effet un peu douteuse et il n'est pas certain qu'il faille en tenir compte.

<sup>140</sup> Il a fallu à nouveau utiliser un outillage lourd pour réussir son dégagement partiel mais sans pouvoir le terminer.

<sup>141</sup> Comme indiqué précédemment, plusieurs dépressions de ce type sont visibles. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous aborderons la description des sondages faits dans la dernière partie de l'ouvrage fortifié.

Le matériel récolté dans ce sondage est relativement abondant par rapport à celui provenant des autres :

- US 201. Une balle à blanc, très récente ;
- US 202. Huit clous en fer forgés dont trois réduits à leur pointe, un petit morceau de tôle en alliage cuivreux et appartenant à un probable objet écrasé, un petit fragment de tuile et quatre petits blocs d'argile cuite<sup>142</sup> ;
- US 206. Un clou forgé ;
- US 206/207. Deux esquilles et un fragment de petite côte non identifiés, 10 clous forgés (deux sont de petite dimension avec une longueur de 1,7 cm et 2,4 cm) dont quatre réduits à leur pointe et deux à leur tête, un très petit fragment de tube en alliage cuivreux (L. : 1,4 cm ; diam. : 0,6 cm), trois morceaux de plomb informes (L. : 2,6 cm ; 1,8 cm ; 1,2 cm), deux probables déchets de coulée de plomb, deux petits objets en plomb écrasés, incomplets et non identifiés, ainsi qu'une possible balle de plomb, très irrégulière (diamètre entre 1,3 et 1,4 cm).



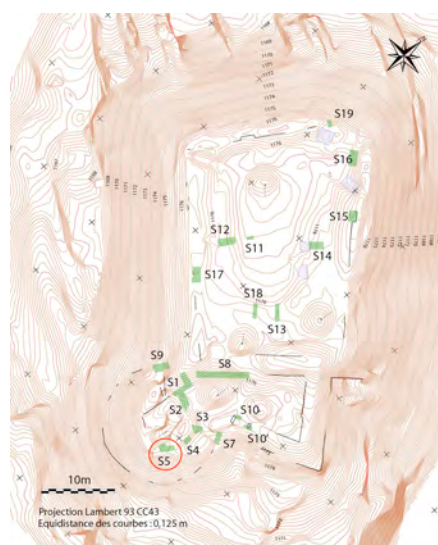
Au-delà du sondage S3, deux blocs alignés pouvaient être interprétés comme un parement en place. Nous avons souhaité vérifier s'il en était véritablement ainsi et nous avons donc ouvert un nouveau sondage (**S4**) de 1 m sur 0,5 m.

Ces blocs se sont révélés avoir été déplacés et le parement interne a été rencontré à une vingtaine de centimètres en retrait (photo 77). Alors que nous nous attendions à une certaine linéarité, ce parement présente une légère inflexion.

Nous avons interrompu le creusement dès que cette observation a été confirmée et nous nous sommes arrêtés juste au sommet d'une accumulation de mortier englobant quelques blocs.

Le dernier sondage de la tour (**S5**) a été positionné entre S3 et N5. Ce choix était fortement lié à la présence en contrebas d'un très important désordre jusqu'à la base de la tour faisant penser à une destruction en ayant emporté une grande partie. Nous désirions voir si cette destruction concernait également l'intérieur de la tour et, si oui, comment elle s'y traduisait afin d'essayer d'en déterminer la cause. Pour autant, nous avons légèrement décalé le sondage par rapport à l'axe de cette destruction car nous désirions également y retrouver si possible le sol intérieur.

Le premier creusement a pris la forme d'un rectangle de 1 m sur 0,5 m. Quelques dalles et surtout de très nombreux blocs, appartenant à



<sup>142</sup> La majorité des objets métalliques ont été repérés à l'aide d'un détecteur de métaux dans les sédiments extraits couche après couche.

l'évidence au mur de la tour, sont apparus sous une couche brune assez meuble d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur moyenne. À l'évidence, ces blocs témoignent de l'effondrement partiel de ce mur se traduisant par un pendage de plus en plus accentué des assises visibles jusqu'à leur totale désorganisation ; les dalles étaient elles aussi affectées par le même phénomène (photo 78). Les blocs, certains provenant assurément d'un parement ayant subi l'action du feu (photo 79), et les dalles, probables éléments d'un ancien dallage, formaient alors une sorte d'entassement très instable<sup>143</sup>, où le sédiment paraissait disparaître progressivement vers la base<sup>144</sup>. Cette disposition, rappelant indiscutablement un soutirage, nous a tout de suite fait penser à une destruction ayant agi par en dessous ce dallage et la seule hypothèse qui nous est alors parue vraisemblable était le minage de cette partie du mur de la tour. Nous en reparlerons.

Afin d'avoir une vision un peu plus globale, le sondage a été prolongé vers le sud sur 1 m<sup>2</sup>. Nous avons rencontré là des éléments bien moins perturbés et pu y définir une stratigraphie (fig. 43).

De haut en bas :

- US 501. Sédiment brun, assez meuble, d'épaisseur comprise entre 0,15 et 0,2 m ;
- US 502. Accumulation de blocs noyés dans une grande quantité de mortier plus ou moins homogène et parfois très compact (ép. moyenne : 0,45 m) ;
- US 503. Sédiment brun très foncé, assez compact, contenant localement des amas de charbons de bois faisant penser à la combustion et à l'écrasement de pièces de bois (poteaux, solives... ?), d'épaisseur comprise en 0,1 et 0,2 m. Sa surface n'est guère horizontale mais cette état résulte peut-être de la pression exercée par des blocs (photo ?) ;
- US 504. Sol très proche de celui dégagé dans le sondage 2 (alt. NGF comprise entre 1174,12 m et 1174,16 m ; photo 80).

Le seul objet archéologique a été découvert en surface de l'US 502 : il s'agit d'une monnaie en billon d'à peu près 19 mm de diamètre et identifiée<sup>145</sup> comme un *cornado* de *Fernando I de Navarra*<sup>146</sup> frappé entre 1512 et 1519.

Le parement intérieur comporte dans ce secteur 4 assises<sup>147</sup> de blocs bien réguliers et liés par un mortier à la chaux très dur. La plus haute de celles-ci est placée en retrait des autres et nous nous sommes demandés s'il s'agissait d'un aménagement volontaire ou du résultat d'un déplacement naturel. Nous avons privilégié la seconde hypothèse pour deux raisons : aucun retrait n'a été observé ailleurs dans la tour et, surtout, il n'y a pas de trace de rubéfaction sur le retrait alors qu'il y en a sur toutes les faces verticales.

### ***La courette :***

C'est avec ce terme que nous avons désigné en 2014 la dernière partie de l'ouvrage

---

<sup>143</sup> Il a fallu être tout de suite très prudent car nous avons constaté que cet entassement, où les blocs n'étaient retenus que très imparfaitement par leurs voisins, menaçait à tout moment de s'écrouler sous nos pieds.

<sup>144</sup> Nous avons pu enfoncer une tige métallique à près de 2 m de profondeur par rapport à la surface au travers des vides entre les blocs.

<sup>145</sup> Par L. de Buffières.

<sup>146</sup> Ferdinand II d'Aragon s'est empressé de frapper monnaie au nom de Ferdinand I de Navarre aussitôt ce royaume conquis.

<sup>147</sup> 2 assises de blocs sont remplacées par une seule en direction de l'effondrement.

fortifié. Or nous avons vu précédemment que, lors de son procès, son ancien commandant, Antonio del Hierro, y indiquait la présence d'un *rebelil*, terme qui peut être traduit littéralement par « ravelin ». Même si cet élément correspond en principe à un aménagement détaché de la fortification centrale, il apparaît évident que c'est la courette qui était nommée ainsi. Nous pensons donc préférable de nous reporter à la désignation primitive et nous utiliserons de ce fait désormais les termes *rebelil* et « ravelin »<sup>148</sup>.

Ce secteur est également encombré de blocs, notamment visibles dans deux dépressions particulièrement marquées (photo 81). F. Gaudeul les avait interprétées comme de possibles témoignages de creusements antérieurs (fouilles ?) et nous avons nous-mêmes envisagé cette hypothèse, très vite abandonnée dès la première observation attentive. En effet en 2014, nous avons évoqué la possibilité d'un phénomène de type soutirage, avec un lessivage et une percolation de la fraction fine vers un vide - naturel ou lié à un aménagement souterrain - situé en dessous de ces dépressions. Les observations issues des recherches 2015 nous font abandonner cette hypothèse et nous orientent désormais vers une origine anthropique : il s'agit pour nous de cratères causés par l'explosion de mines mises en œuvre dans le cadre d'un processus de destruction de la forteresse.

Ce « ravelin » est délimité par 3 murs, arasés à peu près à la même hauteur, qui se distinguent assez aisément : l'un comprend ce qui était la porte principale, l'autre assure la jonction avec le mur sud-est, le dernier enfin sépare cette partie de la partie principale.

Les parements du mur de la porte, formés de blocs d'assez gros module (jusqu'à 0,6 m de long pour 0,4 m de haut), peuvent être suivis ou restitués sur la majorité de son emprise et le blocage est visible quasiment partout. Sa longueur, mesurée sur le parement extérieur, est estimée à un peu plus de 14 m alors que le texte de 1516 mentionne 15,68 m mais il s'agit peut-être là de la longueur intérieure. Son épaisseur varie légèrement entre 2,7 m à proximité de l'angle sud-est et 2,8 m au niveau de la porte (contre 4,2 m mentionnés en 1516). Dans l'angle sud-est, le bloc placé tout à la base du chaînage de l'angle extérieur est toujours en place. Il repose directement sur le calcaire et son extrémité a été adoucie (photos 82 et 83). Sa morphologie confirme l'observation faite dans le sondage S7 : la verticalité du mur sur toute sa hauteur et donc l'absence de talutage. L'angle intérieur (valeur : 77°) est également parfaitement visible (photo 84).

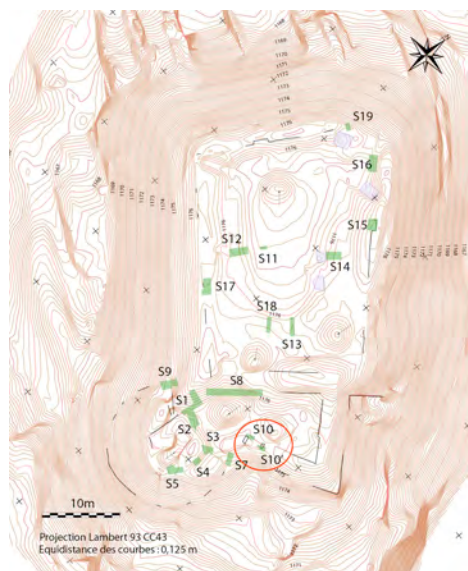
L'emplacement de la porte est marqué par la présence de deux volumineux blocs (0,98 m de long et 0,44 m de large pour celui de l'ouest ; 0,58 m par 0,43 m pour celui de l'est) dépassant du blocage d'une vingtaine de centimètres et disposés parallèlement (photos 85 et 86). Ces blocs délimitent un espace de 1,95 m qui devait correspondre à la largeur du passage. En 2014, nous avons souligné que le passage de la porte était comblé par un apport d'un mortier extrêmement dur chargé de blocs de dimensions très hétérogènes et nous avons rapproché ce point du « colmatage » remarqué dans la canonnière 1, d'autant que le mortier était identique dans sa composition et sa compacité. Nous avons également évoqué une action volontaire destinée à condamner cette entrée et ainsi rendre la plus difficile possible une réutilisation de la forteresse.

D'autre part, concernant le détail de la porte, l'absence de nombreux éléments rendait impossible une restitution précise de son plan. En particulier, nous n'avons pas pu déterminer à quel niveau était son seuil.

---

<sup>148</sup> Nous conserverons les guillemets pour rappeler que ce terme ne correspond pas à la définition classique.

Nous y avons donc décidé en 2015 une intervention avec deux objectifs principaux : d'une part, vérifier à quoi pouvait correspondre cet amas de mortier et, d'autre part, recueillir le maximum d'éléments sur son seuil.



Pour cela, nous avons débuté par un sondage de faible surface (1 m sur 0,5 m), contre le bloc ouest (S10). Immédiatement sous la couverture végétale et quelques centimètres de sédiment brun<sup>149</sup>, nous avons rencontré le sommet de l'amas de mortier mentionné précédemment. Malgré sa dureté nous avons réussi à y descendre suffisamment pour dégager le parement interne du mur sur trois assises<sup>150</sup>. Trois observations principales en ont été tirées : le bloc ouest (BO) appartenait à la base de l'angle intérieur de la porte ; le mur sur lequel il repose présente une importante destruction en partie centrale ; l'amas de mortier recouvre celle-ci et déborde largement vers l'intérieur du « ravelin ». Dès lors, le caractère volontaire de l'amas nous est apparu moins évident. En effet, pourquoi faire délibérément une brèche dans un mur si c'est

pour la combler ensuite ? De fait, même si nous n'abandonnons pas totalement l'idée d'une sorte de condamnation<sup>151</sup>, nous aurions plutôt tendance à privilégier une formation naturelle, similaire à celle des accumulations comparables vues dans d'autres sondages. Mais comment expliquer que ces accumulations soient aussi compactes ? Une hypothèse serait que l'épaisseur des murs et la rapidité de leur construction aurait empêché la recarbonatation de la chaux et donc la prise du mortier ; ce dernier serait ainsi resté à l'état mou jusqu'à ce que la destruction de ces murs permette cette réaction et entraîne par conséquence son durcissement (p. ex. : Sailhan, 1991, p. 42). Il est ainsi possible que cela témoigne d'un effondrement rapide de certaines maçonneries.

Ce sondage a surtout permis de découvrir un bloc, placé immédiatement sous le bloc ouest, que nous avons supposé être un vestige du seuil. Afin de vérifier cette hypothèse, nous avons procédé à un enlèvement partiel du mortier sur le côté sud de chacun des blocs de la porte. Dans les deux cas, des vestiges de ce qui devait effectivement être le seuil sont apparus (photo 87). Cela a hélas confirmé que celui-ci avait disparu en très grande partie mais nous avons cependant pu déterminer son altitude NGF maximale : aux alentours de 1175,36 m. Cette altitude est supérieure de plus de 1 m à celle du sol de l'intérieur de la tour (S2 : 1174,24 en moyenne), ce qui implique la présence d'une rampe ou d'un escalier pour accéder à cette dernière à partir du « ravelin »<sup>152</sup>.

<sup>149</sup> Nous y avons recueilli une petite tige de fer à section carrée (partie de clou ?) et un fragment de scapula, probablement d'ovi-capriné.

<sup>150</sup> Malgré l'utilisation d'une barre à mine, il nous a été impossible d'aller au-delà.

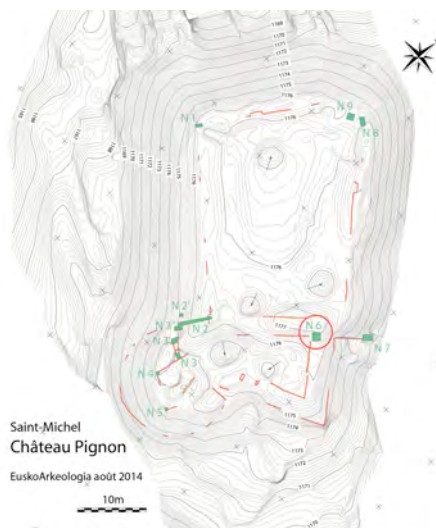
<sup>151</sup> Le point qui nous fait conserver cette idée est que ce mortier, riche en débris de briques et/ou de tuiles, est sensiblement différent de celui, plutôt jaunâtre, observé dans les murs. Toutefois, il est très comparable à celui qui recouvre partiellement le parement extérieur de l'angle est (*cf supra*) et cela pourrait tout simplement signifier qu'au moins deux types de mortier ont été utilisés dans la construction.

<sup>152</sup> Par contre, elle n'est que légèrement inférieure à celles relevées pour les sols des sondages S15, S16 et S 17 (entre 1175,7 m et 1176,15 m), ce qui nous paraît assez cohérent au vu de la distance entre ces points.

En 2014 nous avons remarqué une dépression juste en contrebas de la porte, en partie comblée par une volumineuse accumulation de blocs (photo 88). Il s'agissait sans aucun doute de l'endroit où le chemin d'accès aboutissait. En outre, il se pourrait que cette dépression corresponde à un des fossés évoqués dans le texte de 1516. S'il en était ainsi, il était obligatoire d'emprunter un dispositif particulier pour accéder à la porte, d'autant qu'il y a encore un dénivelé de plus de 2 m entre le fond de cette dépression et le seuil de cette dernière<sup>153</sup>. Certes il n'y a aucun vestige apparent rappelant un tel aménagement mais cela ne constitue nullement la preuve de son absence. En effet, il est évident que ce dispositif d'accès a dû faire partie des éléments détruits en priorité lorsqu'il s'est agi de démanteler le plus possible la forteresse, et cela n'aurait guère été compliqué dans le cas d'une structure de bois.

Le mur sud-est, assurant la jonction de la partie principale avec le mur nord-est, se distingue sans problème (épaisseur maximale : 3,3 m). Son parement interne, partiellement dégagé sur une assise, comporte des blocs de modules assez variables, quoique généralement assez volumineux, liés par un mortier jaunâtre compact (photo 89). Son parement externe est assez facilement repérable car il se signale par une série de blocs alignés rejoignant la partie dégagée à proximité de l'angle sud-est (photo 90 ; cf la description du mur nord-est).

Une des nombreuses questions posées était de savoir si ce *rebelil* avait existé dès le début de la construction ou s'il avait été ajouté.



Afin d'y répondre nous avons engagé en 2014 le nettoyage de la zone à cheval entre le mur que nous venons de décrire succinctement et le mur intérieur séparant cette courette de la cour (N6). Les résultats ont montré l'absence du moindre élément pouvant évoquer un collage ; au contraire, ceux-ci sont à l'évidence chaînés et assurément contemporains (photo 91).

L'angle formé par le « ravelin » et le mur nord-est faisait donc partie du projet initial. Avait-il une raison d'être particulière ? Au risque de nous aventurer trop loin, nous nous demandons si ce dispositif n'était pas lié à la présence d'une éventuelle canonnière ouverte dans le côté de

l'angle correspondant à ce mur et destinée à flanquer le flanc nord-est du *rebelil* en complément de la canonnière 3 qui couvrait son autre flanc. Toutefois, il faut avouer que rien sur le terrain ne permet d'étayer cette présence qui reste donc très hypothétique.

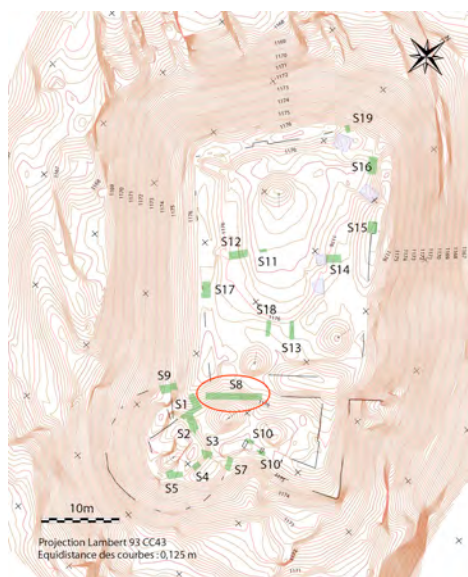
Le dernier mur que nous décrivons est ce mur intérieur, dont la partie haute de l'arase a servi à calculer l'altitude de Château Pignon (1177 m). C'est en effet le point culminant du site (le point le plus bas correspond actuellement au fond de la plus grande des dépressions de la courette, 3 m plus bas). Il mesure 2,7 m de large et a pu être suivi sur une dizaine de mètres de long. Son mode de construction est identique à ce qui a pu être vu des autres : les parements sont constitués de blocs taillés, assez réguliers, tandis que le

<sup>153</sup> Un aménagement de ce type devait comporter une rampe. Il est tout à fait possible que la très probable pente du seuil ait été conçue pour être dans son prolongement et éviter ainsi une rupture trop importante.

blocage est fait de blocs hétérogènes (probablement en grande partie des déchets issus de l'extraction des blocs des parements) liés par le même mortier jaunâtre (photo 92).

Son emplacement impose la présence d'une communication entre le « ravelin » et la partie principale. Au vu des vestiges apparents, cette porte paraît n'avoir pu être aménagée que dans la partie ouest, dans une zone proche du mur nord-ouest et de l'arrachement entrevu dans le nettoyage N2.

Le temps nous ayant manqué en 2014 pour préciser son emplacement, il s'agissait donc d'un des objectifs de la campagne 2015.



Nous avons tout d'abord dégagé le mur des blocs, souvent très volumineux et difficilement déplaçables, qui le masquaient sur une longueur de 4 m (photo 93). Cela nous a permis de repérer le piédroit nord de la porte recherchée. À partir de là, nous avons ouvert un sondage (S8) jusqu'à rencontrer le piédroit opposé.

Nous y avons déterminé la stratigraphie suivante, de haut en bas :

- US 801. Sédiment brun, assez meuble et contenant d'assez nombreux débris de mortier (ép. max : 0,15 m) ;
- US 802. Importante accumulation de blocs divers (longueur maximale : 0,6 m) orientés généralement vers le « ravelin » et associés à du mortier de dureté très variable (ép. max : 0,7 m<sup>154</sup>). Le tout s'est révélé localement très instable ;
- US 803. Ensemble de petits blocs et éclats thermiques englobés dans une couche plutôt argileuse rouge ; les charbons de bois y sont abondants, surtout dans sa partie haute (ép. max. : 0,2 m ; photo 94). En proviennent deux clous forgés, une esquille partiellement brûlée et non identifiée, un fragment de coxal d'ovi-capriné, sept fragments d'argile fortement rubéfiée (fragment de paroi ?), 8 petits morceaux de scories vacuolaires et un déchet d'activité métallurgique<sup>155</sup> ;
- US 804. Couche d'incendie reposant sur l'US suivante, avec de très nombreux amas de charbons de bois dont certains correspondent à des pièces de bois sans doute brûlées sur place (photo 95). Son extension latérale correspond précisément à l'ouverture entre les deux piédroits et elle ne paraît se prolonger que de quelques dizaines de centimètres à l'intérieur de la courette. Nous y avons découvert deux clous forgés, deux esquilles indéterminées et deux fragments de côtes de petit mammifère ;
- US 805. Accumulation de blocs dans un sédiment argileux jaune orangé mais rubéfié là où s'étend l'US 804. Le substrat calcaire y affleure.

La porte dégagée, correspondant à une ouverture de 2,1 m de large (photo 96) mais dont

<sup>154</sup> Cette mesure ne concerne que la coupe car son épaisseur maximale estimée, au plus haut du secteur concerné, peut sans doute approcher 1,2 m à 1,3 m.

<sup>155</sup> Il est très probable que ces derniers éléments se rapportent à des activités de forgeage.



le plan précis nous est inconnu<sup>156</sup>, est délimitée par deux piédroits de structure très différente.

- le premier, au nord, comporte encore deux assises de blocs assez régulièrement taillés mais visiblement plus ou moins déplacés (hauteur : 0,6 m ; photo 97). Le relevé pierre à pierre réalisé pourrait même suggérer que cette partie a été déstabilisée ou même refaite (fig. 44). Nous n'y avons pas vu de mortier mais il a pu disparaître. Ces blocs reposent sur une accumulation d'autres blocs, de plus petit module, dans un sédiment argileux brun, qui paraissent être inclus dans l'US 805 (alt. NGF de la base de la première assise : 1175,1 m) ;
- le second, au sud, est un assemblage assez disparate de blocs peu ou pas régularisés à l'exception de deux, en position oblique, aperçus au plus bas du sondage (hauteur minimale : 0,85 m ; photo 98). L'ensemble forme des assises très peu soignées mais où se retrouve une certaine alternance entre pierres saillantes et pierres en retrait se rapprochant, certes en bien moins régulier, du mur dégagé dans le prolongement du sondage S1. Cette observation n'est cependant pas totalement surprenante dans la mesure où ces deux murs forment les deux côtés du même angle. Autre élément comparable, hélas attendu : la présence de la même accumulation de blocs soudés par du mortier (photo 99)<sup>157</sup>.

À quoi attribuer cette disparité entre ces deux piédroits et plus généralement ces deux murs ? La première explication qui vient à l'esprit est qu'ils ne correspondent pas au même type de mur : le premier est celui d'un mur intérieur qui n'avait sans doute pas de contraintes défensives importantes ; au contraire, le second est celui d'un mur extérieur qu'il fallait fonder le plus profondément possible pour éviter tous travaux de sape ou de mine. Une autre explication, cette fois-ci concernant la qualité d'exécution, est qu'ils n'auraient pas été réalisés avec les mêmes impératifs, peut-être par des équipes de maçons distinctes et qu'ils pourraient ne pas être contemporains.

Même si cette supposition nous paraît recevable, elle n'explique pas la mauvaise qualité du mur dans le prolongement du piédroit sud. Il nous semble que la très relative similitude entre les modes constructifs observés dans ce mur et celui vu dans le sondage S1 mais surtout leur appartenance au même angle rendent nécessaire de mettre en commun les différentes hypothèses possibles :

- nous sommes en présence dans les deux cas d'un arrachement du parement, laissant apparent une partie du blocage. Outre le fait que la hauteur des assises ne correspond nullement à ce que nous avons observé ailleurs et que la morphologie des blocs visibles ne nous paraît pas compatible avec une telle fonction, les faces de ceux-ci sont totalement exemptes de la moindre trace de mortier alors que celui-ci est parfaitement conservé sur leurs surfaces de contact. Nous pensons donc cette idée peu probable ;
- ces deux parties de mur correspondaient en fait à une semelle de fondation et le sol du XVI<sup>e</sup> siècle était donc au-dessus. Or l'altitude NGF du plus haut bloc repéré dans le mur du sondage S1<sup>158</sup> est de 1176,05 m, soit plus de 0,65 m au-dessus du

---

<sup>156</sup> Il aurait été intéressant de la dégager au moins partiellement mais nous avons jugé que cela pouvait se révéler dangereux tant l'US 802 et certains des blocs qui y étaient visibles nous sont apparus instables. De plus, il aurait fallu y consacrer beaucoup trop de temps sans certitude de résultats probants : un probable cratère de mine étant visible de l'autre côté, une importante destruction était à craindre.

<sup>157</sup> Là aussi, la compacité de cet obstacle nous a interdit d'atteindre l'angle et donc d'obtenir les précisions que nous souhaitions.

<sup>158</sup> Il n'est pas impossible qu'il y en ait eu de plus haut car nous n'avons pas pu dégager entièrement cette maçonnerie.

seuil de l'entrée principale et près de 2 m au-dessus des sols vus dans la tour. Cette hypothèse nous semble donc difficile à soutenir ;

- nous sommes en présence d'une maçonnerie inachevée et cet agencement des pierres, saillantes puis en retrait, était destiné à permettre une bonne tenue de la future construction. Toutefois, la forte irrégularité des blocs utilisés dans le mur de la porte nous laisse sceptiques quand à la possibilité de les utiliser ainsi ;
- ces maçonneries ont été réalisées dans la précipitation, sans la qualité de celles que nous avons pu voir dans d'autres secteurs du site, afin de réparer rapidement une construction ayant subi des dommages. La présence des deux blocs, plutôt bien taillés mais en position oblique, à la base de ce qui a pu être dégagé du piédroit de la porte pourrait faire penser qu'ils constituent les vestiges d'un mur comparable à ceux observés ailleurs mais détruit, puis mal reconstruit. Mais là aussi, il existe au moins une objection, certes qui concerne plus le mur vu dans SI : pourquoi passer du temps à y faire cette alternance très nette ?

Au final, nous devons avouer que la ou peut-être plutôt les raisons claires de ces structures de mur nous échappent. Il est en ce sens très dommage qu'il nous ait été impossible de dégager la totalité de l'angle.

Quoiqu'il en soit, cette zone a été fortement perturbée par une destruction, à laquelle est certainement associée la dépression voisine et qui est sans doute la même que celle responsable de la disparition de la porte conduisant à la tour, ce qui expliquerait l'absence de sol de circulation évident au sein de la stratigraphie. Il est très probable que le dépôt des pièces de bois en cours de combustion se soit produit après cette destruction, ce que paraît en particulier montrer la position altimétrique de l'US 804 qui vient se caler contre les blocs sur lesquels repose le piédroit droit. Une autre destruction, à laquelle correspond l'US 802, est intervenue par la suite, peut-être assez rapidement après la première.

Une interrogation porte sur l'emplacement de la niche correspondant à la canonnière 1 et son articulation avec un arrachement dans le mur sud-ouest que nous avons associé en 2014 au départ, détruit, du mur sud de la porte car il nous semblait difficile de concilier la présence d'un mur avec celle d'une canonnière. Une hypothèse qui nous était venue alors à l'esprit était que cette canonnière avait été ouverte dans l'épaisseur du mur mais nous devons avouer qu'elle ne nous satisfaisait pas. Le projet de recherche 2015 comportait de ce fait la réalisation d'un sondage profond dans cette zone afin de déterminer le lien éventuel entre cet arrachement et la niche de la canonnière. Or les informations issues des autres sondages, et principalement du sondage S8, nous ont dissuadés de nous lancer dans une telle aventure qui aurait impliqué de nous attaquer à une nouvelle accumulation consolidée de blocs et de mortier, et très probablement de devoir renoncer très rapidement à y creuser. Cette interrogation reste donc entière.

### ***Les blocs « particuliers » :***

Nous avons déjà évoqué la présence de nombreux blocs à fruit que nous pensons provenir de la base talutée de certains murs et de la tour.

Il y en a d'autres, en surface de la tour et du « ravelin », qui comportent une sorte de gorge (fig. 32, n° 3 et 4 ; photos 100 et 101). Il s'agit bien évidemment d'éléments architecturaux qui devaient avoir une fonction et un emplacement bien spécifiques mais nous n'avons pas d'idée bien définie les concernant. Le fait que cette gorge se rencontre

sur des faces à la morphologie diverse indique des positionnements différents sur la tour ou à proximité immédiate mais nous pouvons cependant supposer qu'elle était destinée à recevoir un élément, coulissant ou inséré<sup>159</sup>.

Deux autres blocs sont singuliers :

- l'un, découvert juste en contrebas de la porte, pourrait correspondre à un des éléments contre lesquels cette dernière venait partiellement s'appuyer (fig. 32, n° 5 et photo 102) ;
- l'autre ressemble aux blocs supportant les piédroits des deux canonnières vues dans la tour (fig. 32, n° 3 et photo 103, à droite). Or, ceux-ci sont tous présents et il est donc probable que ce bloc proviennent d'une autre canonnière (également de la tour ?), celle-ci entièrement détruite.

### ***Les fossés :***

Il serait tout à fait logique que les fossés indiqués dans le texte de 1516 aient été creusés dans des endroits particulièrement vulnérables.

L'un de ceux-ci nous paraît correspondre au flanc sud-ouest, relativement facile d'accès car la pente y est assez douce. De fait, au pied du mur sud-ouest, associée à un talus bien marqué, existe en effet une zone où le calcaire a été à l'évidence creusé et nous y voyons un très probable aménagement destiné à la défense (photo 104). Outre cet aspect, il est probable que la mise en œuvre de ce fossé avait comme objectif connexe l'extraction de matériaux de construction.

Le second pourrait, comme indiqué précédemment, avoir été excavé face à la porte principale. Cela reste toutefois du domaine de l'hypothèse même si rien n'indique ailleurs la présence d'un ancien fossé.

---

<sup>159</sup> N. Faucher nous a suggéré que ces gorges servaient peut-être à recevoir un basting destiné à empêcher les coups d'embrasure. Cette hypothèse nous paraît être la meilleure parmi celles pouvant être émises actuellement.



### **6.3. Restitution et analyse :**

Les diverses informations apportées par les opérations de terrain permettent de proposer un plan, au niveau des élévations verticales<sup>160</sup>, que nous pensons globalement le plus proche possible de la réalité (fig. 45).

Pour sa réalisation nous avons cependant utilisé des estimations et des simplifications, en particulier :

- concernant l'épaisseur des murs verticaux des courtines nord-est et nord-ouest, nous avons considéré qu'elle était identique à celle de la courtine sud-ouest, soit 4,4 m ;
- le tracé des murs, notamment celui de leur face extérieure, a été « régularisé » alors que les vestiges des parements intérieurs montrent qu'ils n'étaient pas parfaitement rectilignes ;
- comme indiqué précédemment, le diamètre de la tour a été déduit de la position de deux blocs de l'élévation - ce qui est peu - ainsi que de celle des limites supérieures des canonnières. Nous avons cependant vu que le résultat pouvait concorder avec les indications d'un document de 1516.

De plus, nous avons conscience que la restitution de l'angle nord reste problématique. En effet, bien que nous pensions que celle-ci soit la plus fiable en l'état actuel de nos connaissances, une relative incertitude demeure. Surtout, du fait du très important degré de destruction de ce secteur, il nous a été impossible de déterminer si la tour qui devait y être ajoutée avait fait l'objet d'un début de réalisation. Elle a cependant été figurée sous forme d'un cercle de diamètre arbitraire à titre indicatif.

Autre incertitude sensible : la partie sud de la courette du « ravelin ». Là aussi, du fait de la proximité avec le témoignage d'une explosion, nous avons renoncé à tenter de dégager les éléments qui auraient pu nous fournir un plan fidèle et nous ne pouvons en aucun cas garantir l'exactitude de sa restitution.

Enfin, même si nous connaissons la largeur de l'ouverture entre la courette et la cour à hauteur de la première, il nous est impossible d'assurer que ses deux bords aient bien été parallèles comme figurés sur le plan. Toutefois, cela correspond à la morphologie des flancs de la porte principale et nous avons considéré qu'il en avait peut-être été de même pour cette ouverture.

Nous avons également indiqué sur la figure ? les zones pouvant être balayées par les canonnières attestées (en rouge pâle) et par celles qui pourraient éventuellement avoir été associées aux niches repérées ainsi que par celle supposée ouverte à proximité de l'angle est (en vert pâle).

Malgré ces divers doutes, la restitution nous offre la vision, conforme aux documents du XVI<sup>e</sup> siècle, d'un ouvrage fortifié structuré en trois parties : une partie principale, une tour et un « ravelin ».

---

<sup>160</sup> Nous savons que les murs, à l'exception de ceux du « ravelin », comportaient chacun une base talutée dont nous ignorons l'extension et qui, bien évidemment, n'a pas été représentée.

### ***La partie principale :***

De forme plutôt trapézoïdale, cette partie est délimitée par quatre murs : trois correspondent aux courtines nord-est, nord-ouest et sud-ouest ; le quatrième à un mur de séparation avec une courette.

Les trois premiers sont épais - plus ou moins 4,4 m - et talutés car exposés à d'éventuelles pièces d'artillerie. Leurs longueurs intérieure et extérieure estimées sont d'à peu près 32 m et 41 m (mur nord-est), 25 m et 33 m (mur nord-ouest), 28 m et 33 m (mur sud-ouest)<sup>161</sup>. Leur hauteur terminée aurait dû atteindre une dizaine de mètres. La base talutée est faite de blocs parfois volumineux mais apparemment façonnés avec soin. Il est difficile de dire ce qu'il en était de l'élévation verticale car elle n'a été observée que dans un angle : le parement y est plus irrégulier, mais rien ne prouve que celui-ci soit représentatif de ce qui existait ailleurs, d'autant que des éléments provenant d'autres secteurs sont eux très bien taillés. Le blocage est constitué d'une accumulation de blocs de modules faibles à moyens (moins de 0,3 m) englobés dans un mortier à la chaux, jaunâtre et compact. Au 4 novembre 1516, leur couronnement, non achevé, était fait d'un parapet de bois. Si celui-ci avait été terminé, il est probable qu'il aurait été incliné et aurait comporté des embrasures de tir (*cf* 6.3., comparaisons). Une canonnière a été dégagée dans la courtine sud-ouest : associée à une niche du côté cour, elle est évasée vers l'extérieur et plongeante ; elle était destinée à flanquer une partie de la tour et sans doute à contrôler le chemin d'accès à l'ouvrage fortifié. D'autres niches ont été observées - une autre dans le même mur et une dans chacun des deux autres murs - et elles pourraient correspondre à des aménagements défensifs du même type.

Le quatrième, de longueur maximale de l'ordre de 19 m, est de plus faible épaisseur (2,7 m) car placé à l'intérieur. Il est percé d'une ouverture, de 2,1 m de large, permettant la communication avec la courette.

Nous savons, toujours par le même texte de 1516, que des constructions existaient dans la cour, appuyées contre les courtines. Deux arases de murs en pierres sèches, de largeur comprise entre 1,24 et 1,36 m, ont été découvertes plus ou moins parallèles respectivement aux murs nord-est et sud-ouest. Un possible mur démantelé - de même nature ? - existait peut-être non loin du mur intérieur mais sa présence reste à confirmer. Nous pensons très probable que ces éléments aient constitué des portions des murs extérieurs de ces constructions ou de celles reconstruites en 1521 après la destruction par le feu des premières. Leur largeur paraît bien trop importante pour qu'elles aient constitué une simple assise de structures de bois. Aussi, lorsque le texte indique l'utilisation de bois dans les habitations, il nous paraît vraisemblable que cette indication se soit appliquée aux cloisons qui structuraient celles-ci. En ce sens, le muret perpendiculaire au mur de courtine nord-est repéré dans le sondage S16 pourrait, lui, avoir servi d'appui à de tels aménagements. De son côté, la découverte de fragments d'argile cuite témoignerait de l'emploi - occasionnel ou non - de ce matériau dans ces derniers, tandis que la présence de tuiles canal atteste qu'au moins une partie de ces constructions possédait une couverture de ce type.

Par contre, nous ignorons l'emplacement précis d'un élément majeur : la citerne, dont on sait qu'elle était voûtée. Où se trouvait-elle ? La seule zone pouvant être proposée l'est

---

<sup>161</sup> Les mesures intérieures ne sont pas très éloignées de ce qu'indique le document de 1516, à part celle du mur nord-est où la différence est de 3 m mais cela est peut-être dû à l'incertitude concernant l'angle nord.

principalement par élimination : en effet, nous aurions tendance à exclure celles proches des murs nord-est, sud-ouest et intérieur car, outre les résultats des sondages qui y ont été pratiqués, les reliefs qui y sont visibles ne nous paraissent pas compatibles avec un tel aménagement. Il en va de même avec la partie centrale. Reste le secteur nord-ouest, en particulier une dépression associée à une grande accumulation de blocs qui est à notre avis la meilleure candidate à son emplacement. Hélas, le volume de certains éléments calcaires nous ayant dissuadés d'y ouvrir un sondage de vérification, nous ne pouvons qu'en rester au stade de l'hypothèse.

### ***La tour :***

Il s'agissait d'une construction assez massive avec un diamètre proche de 14,5 m dans sa partie cylindrique et supérieur à 16 m à sa base, talutée. Une fois achevée, son dernier niveau aurait dû être supporté par une voûte et aménagé en plateforme d'artillerie avec un parapet incliné et des embrasures de tir, pour une hauteur de l'ordre de 12 m.

Le plan de son premier niveau est assez particulier : alors que nous nous attendions à ce qu'il soit circulaire - ou au moins en partie circulaire - à l'image de ce qui est généralement observé, il est plutôt losangique et asymétrique par rapport à l'axe de la tour. Cette asymétrie pourrait être liée à la volonté de présenter une plus grande épaisseur de mur du côté le plus exposé aux tirs ennemis. Mais, si tant est que cette idée soit la bonne, le même effet aurait pu être obtenu avec des murs en arc de cercle et cela n'explique donc pas ce plan. S'agissait-il d'économiser des matériaux, d'une contrainte du terrain... ? Cette interrogation reste pour nous actuellement sans réponse car nous n'avons trouvé aucune hypothèse qui nous satisfasse complètement.

Ce niveau comporte deux canonnières<sup>162</sup> destinées à flanquer respectivement le mur sud-ouest et celui de la porte. Elles sont d'une morphologie très comparable à celle du mur sud-ouest : évasée vers l'extérieur et plongeante. Toutefois, leur ouverture intérieure n'est précédée d'aucune niche. La hauteur à laquelle était placée cette ouverture semble indiquer qu'elles étaient destinées à des pièces d'artillerie légère.

Une porte, dont l'emplacement n'est que supposé, permettait la circulation entre cette tour et la courette du « ravelin ». Elle était sans aucun doute précédée d'une rampe ou plutôt d'un escalier au vu de la différence de niveau existant entre les sols de celles-ci.

Une autre tour aurait dû être édifiée à l'opposé, dans l'angle nord. Elle aurait permis ainsi de protéger les deux autres murs, non couverts par la première. Rien ne permet de supposer qu'elle ait été effectivement construite, au contraire son existence nous paraît peu probable<sup>163</sup>.

### ***Le « ravelin » :***

Cette partie comprend deux murs convergeant pour former un angle d'à peu près 77° qui délimitent un espace intérieur, ou courette, servant de « sas » avant de pouvoir accéder à

---

<sup>162</sup> Nous nous sommes demandés s'il ne pouvait pas y en avoir une troisième, face au sud, et nous avons même envisagé un sondage de contrôle mais une observation attentive de la zone nous a conduit à exclure cette hypothèse.

<sup>163</sup> Nous rappellerons que lors du procès de 1527, Antonio del Hierro ne mentionne qu'une tour (*cf supra*).

la partie principale. Toutefois, N. Faucherre nous a fait remarquer que sa disposition constituait un danger potentiel important car son éventuelle prise par des assaillants pouvait condamner très rapidement la tour d'artillerie et priver ainsi la forteresse de son principal moyen de défense.

Sa protection devait donc constituer un enjeu majeur. Concrètement, celle-ci était assurée par une des canonnières de la tour et, possiblement, par une seconde aménagée à proximité de l'angle est. Surtout, ce « ravelin » est placé dans la zone la moins exposée à d'éventuels tirs d'artillerie. En effet, il a été en grande partie construit devant une profonde et large vallée, où il était inenvisageable de positionner ce type d'armement. Aussi, l'épaisseur des murs y est moindre et ces derniers ne comportent pas de talus à leur base.

Cette disposition explique certainement que la porte d'entrée dans la forteresse ait été placée dans l'un d'entre eux, celui directement face à la vallée. Il ne subsiste de cette ouverture que de très rares éléments de ses piédroits mais ceux-ci permettent d'évaluer sa largeur du côté intérieur : 1,95 m.

L'important dénivelé entre l'extérieur, où un fossé a pu exister, et son seuil impliquait la présence d'un dispositif, peut-être en bois et que nous n'avons pas pu restituer, permettant d'y accéder.

Toutefois, N. Faucherre nous a fait remarquer que la position même de cette courette paraît constituer un danger car l'éventuelle prise de cette partie par des assaillants pouvait condamner très rapidement la tour d'artillerie et priver ainsi la forteresse de son principal moyen de défense.

### ***La construction :***

Les quelques éléments observés dans les sondages ne nous permettent pas de reconstituer précisément les différentes étapes de la construction de la *fortaleza del Peñón* au sommet du relief calcaire où il avait été décidé de l'implanter. Tout au plus pouvons-nous faire un nombre limité de suppositions concernant ce domaine.

Il semble qu'une partie du sommet de ce relief - une crête d'une trentaine de mètres de large au maximum à sa base<sup>164</sup> - ait été régularisée, fournissant par là même des matériaux pour les phases suivantes, pour au final former une sorte de plateforme d'une largeur bien inférieure.

Nous pensons logique que les maçons aient cherché ensuite à bâtir les murs périphériques autant qu'il était possible directement sur le rocher afin de limiter au maximum les risques de sape et/ou de minage<sup>165</sup>. Les parties talutées ont dû ainsi en quelque sorte

---

<sup>164</sup> Estimation faite à partir de la largeur maximale de l'affleurement principal tel qu'il est visible au sud-est et au nord-ouest ainsi que par comparaison avec le sommet de la crête calcaire de l'Urdanasburu.

<sup>165</sup> Nous pensons de plus que cette technique était la plus appropriée à la morphologie du sommet car la partie aménagée de la crête devait être trop étroite pour recevoir l'ensemble de l'ouvrage fortifié. D'autre part, le document de 1516 (AGN. Particulares, Rena, caj. 45, carpeta 6 ; transcription totale par P. Monteano Sorbet et extrait en annexe) contient une analyse des défauts du château de Saint-Jean-Pied-de-Port. Les inspecteurs soulignent que le principal est que celui-ci n'a pas été construit sur du rocher et qu'il était ainsi particulièrement vulnérable face à des travaux de sape. Il est donc probable que tout ait été fait pour éviter la même configuration à Château Pignon.



« habiller » tout ou partie des flancs de la crête en s'appuyant sur le calcaire de ses pentes.

Il a fallu par la suite combler les zones proches des murs et les irrégularités du sommet grâce à des accumulations de blocs afin d'obtenir une surface globalement horizontale puis aménager sur ce comblement un ou une série de sols puis enfin d'y installer les diverses constructions mentionnées par les textes.

### ***La(les) destruction(s) :***

Il s'agit également d'un point où les incertitudes sont nombreuses même s'il est certain que l'état actuel du site ne s'explique que par la conjonction de nombreuses destructions, d'origines humaine et naturelle.

Nous savons déjà que Château Pignon a été incendié par les Franco-Navarrais en août 1521 puis qu'il a fait l'objet d'importants travaux après sa reconquête par les Espagnols.

Surtout, en nous basant sur le contexte militaro-politique qui régnait entre la France et l'Espagne au moment de l'abandon de la *fortaleza del Peñón* par les troupes espagnoles, il nous paraît impossible que celles-ci l'aient laissée telle quelle, quand bien même elle n'aurait pas été achevée<sup>166</sup>. De fait, nous pensons que les dépressions présentes à peu près partout ainsi que les destructions de murs mises en évidence dans quelques sondages (angle nord, mur sud-ouest, tour...), qui à notre avis correspondent à l'explosion de mines, témoignent de leur volonté de réduire au maximum les possibilités de réutilisation. Des sondages, notamment S2 et S8, ont montré que ces explosions - ou du moins une partie d'entre elles - avaient été suivies d'un incendie. Certes cela peut paraître contraire à une certaine logique qui voudrait que l'on mette d'abord le feu aux structures en bois puis que l'on fasse sauter les maçonneries mais la chronologie relative des événements déterminée dans ces sondages nous paraît fiable. Pour autant, cela ne signifie pas que ce phasage soit valable pour tout le site. En effet, il nous semble que d'autres sondages, en particulier, S5 et S17, attestent d'explosions postérieures à un incendie. Aussi, il est très probable que cette période de destruction ait vu la mise en œuvre d'un processus assez complexe dont nous n'avons eu qu'un aperçu très partiel.

Une autre période pendant laquelle nous soupçonnons des destructions importantes est le XVIII<sup>e</sup> siècle, plus précisément aux alentours de 1715 et/ou en 1793. Le mémoire du duc de Gramont - hélas disparu<sup>167</sup> sans que l'on en connaisse précisément le contenu (projet ou compte-rendu ?) - pourrait en effet indiquer que les quelques élévations encore présentes alors ont été arasées. Toutefois, nous privilégions l'idée qu'il faut plutôt attribuer la morphologie globale actuelle à un aménagement du site en plateforme d'artillerie lors des guerres de la Convention, conformément à ce qui apparaît sur les gravures espagnoles de 1793. Cette morphologie, notamment le nivellement régulier des murs formant un talus périphérique, la présence d'une sorte de banquette intérieure contre ce dernier, une partie centrale abaissée<sup>168</sup>..., rappelle indéniablement celle de ce type

---

<sup>166</sup> Nous verrons dans le chapitre suivant que la plupart des ouvrages fortifiés construits dans le contexte de la conquête de la Navarre ont été systématiquement détruits après avoir montré leurs limites et leur absence d'intérêt dans le nouveau système défensif qui se met rapidement en place à partir des années 1520.

<sup>167</sup> cf. contribution de G. Folio, p. 176.

<sup>168</sup> Il n'est cependant pas à exclure que la surface de la cour d'origine ait eu un aspect plus ou moins

d'ouvrage<sup>169</sup>. Cela serait de plus en adéquation avec ce que nous savons des événements et de leur chronologie, à savoir que les troupes françaises, prévenues d'une future attaque des Espagnols, ont eu le temps de mettre en défense le site (*cf.* contribution de G. Folio, p. 180).

À ces diverses interventions anthropiques, se sont bien évidemment ajoutés les facteurs naturels auxquels sont soumises toutes les constructions abandonnées, accentués ici par des conditions climatiques souvent très préjudiciables.

---

comparable avec des constructions légèrement surélevées par rapport à cette partie centrale.

<sup>169</sup> Observation confirmée par le général G. Folio lors d'une visite du site.

## 6.4. Comparaisons :

Il s'agit d'un aspect que nous avons très peu traité en 2014. Pourtant, il était loin d'être inintéressant mais nous avons considéré qu'il valait mieux avoir le maximum de certitudes concernant les caractéristiques de Château Pignon avant de nous engager plus avant dans ce domaine. Il nous semble désormais possible d'aborder cette question avec plus de sûreté, aussi nous proposerons quelques éléments de comparaisons.

Outre l'épaisseur des murs et leur base talutée, un des éléments les plus marquants de la *fortaleza del Peñón* est la présence d'une puissante tour d'artillerie, désignée parfois dans les textes comme le *cubo de artillería*. Ce type d'ouvrage est présent dans toutes les fortifications construites sur le territoire espagnol à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle (Salses) et surtout au début du XVI<sup>e</sup> (Alhambra de Grenade, Berlanga de Duero, Grajal de Campos, La Mota... ; p. ex. : Cobos, 2000). Il serait trop long - et sans doute peu utile - de décrire ces diverses constructions et nous préférons nous en tenir à des exemples qui ont un lien certain avec Château Pignon par leur proximité géographique, chronologique... et surtout car associés eux-aussi à la conquête de la Navarre.

### ***Irun Irantzu :***

En 2014, nous avons déjà présenté succinctement cet ouvrage fortifié car construit dans le même contexte de la conquête de la Navarre et relativement proche de Château Pignon. Lui aussi est associé à la frontière marquée ici non pas par un col mais un cours d'eau, la Bidassoa, et à son franchissement, en l'occurrence grâce à un gué (photo 105).

Le plan de cette forteresse, construite également sur ordre royal sous la supervision de Diego de Vera<sup>170</sup> à partir de 1515/1516, a la forme d'un triangle isocèle de 22 m de côté dont chaque angle comporte une tour de 21 m de diamètre extérieur (fig. 46 et photo 106 et 107). Les murs des courtines, non talutés, ont à peu près 5 m d'épaisseur et une hauteur estimée proche d'une dizaine de mètres, ce qui correspond à peu près à ce que nous savons des murs de Château Pignon<sup>171</sup>. Ils sont percés chacun de 3 bouches à feu en partie basse et de 2 autres à 6 m de hauteur, au niveau d'un étage. Les tours comportaient apparemment 2 bouches à feu en partie basse, ouvertes au ras des murs des courtines qu'elles devaient protéger. Cette position rappelle nettement ce que nous avons observé à Château Pignon mais leur morphologie est sensiblement différente : elles ne sont pas plongeantes<sup>172</sup> et leur partie haute est constituée par des dalles horizontales positionnées sous un arc de décharge. De plus, le plan intérieur des tours, ici circulaire, ne permet pas d'en faire un modèle applicable à ce site.

Au-delà des quelques dispositions architecturales que nous venons d'évoquer, ces deux forteresses ont cependant un point commun évident : leur faiblesse défensive face à une troupe nombreuse équipée de pièces d'artillerie. En effet, Irun Irantzu ne résista que peu de temps à celles de l'amiral de Bonnivet venu l'assiéger le 4 octobre 1521 (Monteano Sorbet, 2012, p. 119)<sup>173</sup>.

---

<sup>170</sup> Celui-ci, en tant que Capitaine Général de l'artillerie castillane, connaissait bien le pouvoir destructeur de ce type d'armes.

<sup>171</sup> Ou du moins, concernant la hauteur, à ce qui devait être fait.

<sup>172</sup> Il n'est pas certain que la construction ait été entourée d'un fossé à l'origine.

<sup>173</sup> Bonnivet disposait d'une troupe composée de 600 « hommes d'armes », de 4 à 5000 lansquenets allemands et de 10000 soldats d'infanterie appuyés par 18 pièces d'artillerie (Fernández Antuña, 2002).

Certes il semble que son objectif initial n'ait pas été de bloquer seule une attaque de ce type mais simplement de la retarder en attendant des renforts, perspective effectivement envisageable au vu de sa position<sup>174</sup>, toutefois cette conception défensive montra alors ses limites et son inutilité.

De fait, une autre convergence avec Château Pignon, liée étroitement à ces derniers constats, est leur courte durée d'activité. En effet, la forteresse d'Irun Irantzu fut démantelée en septembre 1542 (Fernández Antuña, 2005).

### ***Amaiur/Maya de Baztan :***

Ce château, très régulièrement mentionné dans les mêmes textes que Château Pignon, a une origine bien plus ancienne car il fait partie des premiers châteaux érigés par les souverains navarrais dès les XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles. Son principal rôle n'a guère varié : interdire l'accès à la Navarre par la vallée du Baztan.

Plusieurs fois remanié, sa structure est très complexe mais les recherches entreprises depuis 2005 par la Société des Sciences Aranzadi sous la responsabilité de J. Aguirre Mauléon ont permis d'en dégager les grandes étapes, notamment de définir précisément la nature des travaux entrepris sur ordre de Ferdinand II aussitôt après la conquête de la Navarre (photo 108). Les résultats des recherches, toujours en cours, n'étant pas publiés nous ne ferons état que des informations, transmises par J. Aguirre Mauléon, qui peuvent être mises en relation avec Château Pignon.

Outre le renforcement de diverses parties du château médiéval<sup>175</sup>, celui-ci est alors « enveloppé » dans de nouvelles courtines à la base talutée et comportant des parapets permettant l'installation de pièces d'artillerie. Toutefois, l'élément marquant du nouveau dispositif défensif est l'édification d'un *cubo* de 52,5 pieds de haut (14,6 m) et de 165 pieds de circonférence (45,97 m), soit des dimensions assez comparables à celles de la tour de Château Pignon<sup>176</sup>. Une nouvelle citerne, à la plus grande contenance, est également construite.

À noter un autre point commun entre Amaiur et la *fortaleza del Peñón* : ce sont les mêmes maîtres carriers qui y interviennent en 1516 (Peña et Lope de Isturitzaga).

### ***Logroño :***

Cette ville fit l'objet d'un important programme de fortification au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Peu d'éléments en subsistent, à l'exception d'une tour d'artillerie transformée en centre d'interprétation : le *Cubo del Revellín* (photo 109). Celui-ci, construit entre 1522 et 1524 sous la direction de Lope de Isturitzaga, comporte deux étages voûtés, le dernier supportant une plateforme protégée par des parapets. Plusieurs canonnières existent à tous les étages ; leur aspect extérieur est relativement proche de celui de Château Pignon mais il n'en va pas de même pour leur partie centrale où ont été aménagés plusieurs redents

---

Fontarabie se rendit quelques jours plus tard.

<sup>174</sup> Cette situation était peut-être envisagée également pour Château Pignon mais les faits en ont montré la dimension illusoire.

<sup>175</sup> En particulier sa tour principale.

<sup>176</sup> Nous rappellerons les dimensions projetées pour ce dernier : hauteur de 43 pieds pour un diamètre de 160.

destinés à se prémunir des coups d'embrasure.

### ***Castillo de Santiago (Pampelune) :***

Cet ouvrage fortifié, dont la construction fut ordonnée très vite après la conquête de la ville par le duc d'Albe, avait une fonction très différente de celle de Château Pignon car il s'agissait ici de défendre une ville alors que le second ne devait qu'assurer le contrôle d'une voie de communication. Pourtant, entre le château de Santiago et Château Pignon existaient assurément des convergences. Et ce, déjà pour deux éléments communs : une même date de mise en chantier (1513<sup>177</sup>) et surtout un même concepteur (Pedro de Malpaso). Ce dernier avait participé à la construction de la forteresse de Salses et il s'en inspira pour le château de Santiago (Idoate, 1954 ; García-Barberena et Unzu Urmeneta, 2012).

Le fonds Rena aux Archives Générales de Pampelune contient quantité de documents relatifs à son édification. N'étant pas le sujet de notre recherche, nous n'en avons consulté que très peu. Par chance, le document de 1516 déjà utilisé pour la *fortaleza del Peñón* contient quelques indications sur ce château (AGN - Particulares, fondo Rena, caj. 45, carp. 6 ; transcription : P. Monteano Sorbet) : il était de plan rectangulaire avec des courtines de 83,6 m et de 55,72 m, qui en 1516 faisaient 12,25 m de haut pour plus de 5 m d'épaisseur ; chaque angle était pourvu d'un *cubo* de 13 m de haut et dont le sommet, voûté, avait été aménagé en plateforme d'artillerie avec un parapet oblique<sup>178</sup>. La base était entièrement talutée et entourée d'un fossé en eau de plus de vingt mètres de large (García-Barberena et Unzu Urmeneta, *op. cit.*). Un document en date du 15 octobre 1521<sup>179</sup> précise que quatre embrasures de tir étaient ouvertes dans chaque *cubo* et huit autres dans les courtines (AGS. Estado, leg. 343 ; publié dans : Martinena Ruiz, 1976). Nous mentionnerons une dernière information : devant la lenteur des travaux, ordre est donné de privilégier la rapidité à l'esthétique et d'abandonner ainsi la réalisation d'assises soignées au profil de maçonneries de pierres simplement régularisées au pic (lettre du roi au marquis de Cañete ; citée dans : Recondo, 1956). Il est possible qu'il en ait été de même à Château Pignon et cela pourrait expliquer le décalage constaté notamment entre la très belle qualité des parties talutées et une bien moindre attention apportée aux maçonneries de certains murs.

Bien que ce château ait totalement disparu, deux documents iconographiques nous en restituent la physionomie et confirment les éléments contenus dans les textes. Il s'agit de deux dessins de Luis Pizaño datés de 1548<sup>180</sup> (fig. 47). Plusieurs éléments nous paraissent pouvoir être transposés à Château Pignon, notamment la présence de *garitas* même si elles sont ici en pierre alors que dans ce dernier elles sont signalées en bois<sup>181</sup>. Peut-on

---

<sup>177</sup> Plus précisément en août, soit, à quelques jours ou semaines près, en même temps que le *fortaleza del Peñón*.

<sup>178</sup> Les maîtres carriers impliqués dans ces travaux sont les mêmes qu'à Château Pignon et Amaiur.

<sup>179</sup> Ces éléments sont sans doute à mettre au compte des travaux de remise en état et des améliorations entrepris par les Espagnols aussitôt après l'évacuation de la ville par les troupes franco-navarraises à la suite de la défaite de Noáin.

<sup>180</sup> « Proyecto de la forma en que debe quedar el lienzo de muralla situado entre el castillo y el bastión que cae sobre el molino de Caparroso en la Ciudad de Pamplona » (AGS, MPD, 13, 041) et « Diseño demostrativo del estado del lienzo de muralla que va desde el castillo hasta el baluarte de sobre el molino de Caparroso en la Ciudad de Pamplona » (AGS, MPD, 13, 041).

<sup>181</sup> Il s'agissait peut-être d'éléments provisoires et il est possible que les définitifs aient été prévus en maçonnerie.

généraliser ce que le dessin montre de leur nombre et de leur emplacement - apparemment trois par tour et une en position centrale de chaque courtine - à Château Pignon ? Dans le détail, cela n'est pas du tout certain, d'autant que la longueur des courtines de celui-ci était bien moindre, mais cela peut être une indication sur l'aspect qu'elles avaient ou auraient dû avoir.

Une seule canonnière est visible sur le dessin, ouverte à mi hauteur dans une courtine. Sur l'un de ses dessins, Luis Pizaño écrit qu'elle est destinée à couvrir tout le fossé devant elle mais elle permettait peut-être également un tir rasant vers les terrains alentours. Son aspect extérieur paraît très proche de celles dégagées à Château Pignon. Aucune n'apparaît dans les deux tours figurées et cela semble correspondre à la réalité<sup>182</sup>. Par contre, plusieurs embrasures (au moins trois) sont aménagées dans le parapet à leur sommet. Ce dispositif existait ou aurait dû exister à Château Pignon puisqu'il y était prévu la construction d'une voûte au dernier niveau du *cubo*, certainement en vue d'en faire une plateforme d'artillerie.

Son peu d'efficacité en 1521 lors de la prise de la ville par les Franco-Navarrais équipés de nombreuses pièces d'artillerie entraîne une rapide prise de conscience de son inadaptation à ce type de confrontation. De fait, presque aussitôt débute un programme de transformation du système défensif de Pampelune, avec en particulier la mise en œuvre d'ouvrages bastionnés, puis, à la fin du siècle, la décision est prise de construire une citadelle en adéquation avec les progrès de la poliorcétique (p. ex. : Martinena Ruiz, 2014). Tout ceci conduit à l'abandon progressif du château de Santiago et, dès 1587, ses pierres sont employées à la construction de cette citadelle (García-Barberena et Unzu Urmeneta, *op. cit.*).

---

<sup>182</sup> Il est bien sûr légitime de s'interroger sur la fidélité des ses dessins. Toutefois, s'il y en avait eu, il serait curieux qu'elles n'aient pas fait l'objet d'une mention.

## ***7. La prospection visuelle :***





Nous n'aborderons en détail que la prospection visuelle dans la mesure où la prospection à l'aide d'un détecteur de métaux a fait l'objet d'un rapport séparé. Toutefois, nous utiliserons certains des résultats de cette dernière en complément de descriptions des divers éléments repérés directement.

Entre 2014 et 2015, une quinzaine de journées ont été consacrées à la prospection visuelle des alentours de la forteresse. En effet nous nous doutions que le site ne se limitait pas aux seules ruines de celle-ci et il nous semblait indispensable de connaître son environnement archéologique si nous voulions en maîtriser tous les aspects.

Les résultats ont été conformes à nos espérances et nous pensons avoir désormais une vision assez complète des éléments qui l'entourent. Ceux-ci ont pu être répartis globalement en 5 catégories : les zones d'extraction (anciennes carrières), les fours, les points d'eau, les systèmes de voies et diverses structures (figure 48).

Nous commencerons par la description des carrières.

### ***Les carrières :***

La présence d'un calcaire disponible abondamment et tout à fait propice à l'obtention de matériaux de construction de très bonne qualité a été, à notre avis, un des facteurs qui ont favorisé l'implantation de la forteresse sur ce sommet. En effet, ainsi que nous l'avons déjà indiqué dans la présentation du site, les affleurements calcaires permettaient, selon les caractéristiques du banc privilégié, de mettre à la disposition des constructeurs toutes les formes de blocs dont ils avaient besoin. Les bancs épais et homogènes offraient de quoi bâtir les parements et notamment ceux des parties basses qui paraissent avoir été particulièrement soignées. Ceux très minces ou trop fissurés fournissaient par exemple les plaques et plaquettes des voûtes des bouches à feu. Quant aux déchets il y avait largement de quoi en remplir les blocages.

6 zones principales ont été repérées (ovales bleus sur la figure 48). Elles se caractérisent principalement par des fronts de taille plus ou moins hauts où la roche encore en place présente des angles marqués, très peu adoucis par l'érosion. Ces fronts sont très souvent associés à des dépressions correspondant au dégagement du matériau puis à son extraction. La preuve de cette dernière activité est souvent apportée par la présence d'emboîtures parfois disposées en série (photo 110)<sup>183</sup>.

#### *- Zone d'extraction n° 1 :*

Elle débute juste à côté de la route actuelle<sup>184</sup> et a été implantée sur un vaste affleurement (fig. 48, C1). Toutefois, seule une partie de celui-ci - celle la plus au nord - paraît avoir été véritablement exploitée, les traces étant bien plus modestes ailleurs.

Par contre, dans cette partie, les témoignages d'une activité assez intense se voient nettement, que ce soit des fronts de tailles très marqués ou de nombreuses emboîtures, la plupart avec une même section triangulaire. Ces aménagements et la découverte d'un coin en fer complet, de plusieurs fragments ainsi que de plaques de fer, que nous avons interprétées comme des paumelles, permettent de reconstituer le processus d'extraction. À

---

<sup>183</sup> Nous n'avons pu repérer que celles qui avaient encore une certaine profondeur (non achevées ou non utilisées ?). Il est évident que bien d'autres nous ont échappé.

<sup>184</sup> Elle s'interrompt d'ailleurs à son niveau.

noter que l'une d'entre elles a une section de morphologie différente, plutôt rectangulaire, que nous associerions plus volontiers, mais avec grande prudence, à l'utilisation de coins en bois (photo 111)<sup>185</sup>.

Quoiqu'il en soit, la question de la destination de cette carrière se pose. Il n'est pas du tout certain qu'elle ait servi à alimenter la construction de l'ouvrage fortifié dont elle est assez éloignée, d'autant que le potentiel des autres carrières plus proches était loin d'être épuisé. Nous verrons un peu plus en avant dans ce texte qu'elle est à proximité d'une voie partiellement empierrée et il n'est pas impossible qu'elle ait fourni une partie des matériaux nécessaires. Toutefois, il nous paraît plus pertinent de nous orienter vers un autre but : celui d'alimenter de probables fours à chaux aménagés à proximité (*cf infra*).

- *Zone d'extraction n° 2 :*

Cette carrière est située au sud du sommet et a profité de la présence d'un affleurement de quelques dizaines de mètres de long (fig. 48, C2 ; photo 112). Comme dans le cas précédent, l'exploitation s'est concentrée sur la partie dégagée des bancs, cherchant à en détacher des blocs par l'utilisation maximale des plans de fracturation naturelle. Si nous nous fondons sur les déchets abandonnés, c'est la zone où ces bancs combinaient bonne qualité et accessibilité aisée qui a fait l'objet de l'exploitation la plus intense.

Dans cette même zone, plusieurs blocs ont été abandonnés, posés sur des plateformes et parfois calés par de petites dalles (photo 113). L'abondance d'éclats dans les alentours immédiats atteste d'activités de mise en forme.

À une vingtaine de mètres plus en hauteur, un gros bloc isolé repose également sur des pierres de calage, apparemment assez loin de son lieu d'extraction (photo 114). Tout ceci donne l'impression d'un travail inachevé et même d'un abandon relativement rapide de la carrière. Cette hypothèse nous paraît renforcée par la découverte d'une barre à mine et d'une pioche, enterrées à proximité et jamais récupérées par leurs utilisateurs<sup>186</sup>.

- *Zone d'extraction n° 3 :*

Celle-ci a été ouverte juste au pied du mur nord-ouest de l'ouvrage fortifié (fig. 48, C3 ; photo 115).

Outre son intérêt pour l'extraction de matériaux, il est possible qu'elle ait permis d'accentuer la pente permettant l'accès à ce mur et ait ainsi participé à la protection du site.

Deux points méritent d'être signalés :

- lors de la prospection au détecteur de métaux un écho nous y a indiqué la présence d'un objet métallique. Sous une vingtaine de centimètres est effectivement apparu un morceau de fer mais il a été laissé en place car il était pris dans ce qui pourrait être les vestiges d'une construction (blocs liés par un mortier jaunâtre, entrevus sur une surface de 0,2 sur 0,2 m), sans toutefois pouvoir exclure que ce soit une accumulation du même type que celles vues dans certains sondages. Nous n'avons pas été plus loin et il est impossible de savoir, s'il s'agit effectivement d'une

---

<sup>185</sup> Nous avons déjà vu ce type de section dans des carrières où l'utilisation de tels coins est attestée.

<sup>186</sup> Seuls des événements particuliers et sans doute soudains peuvent expliquer un tel abandon. Il serait tentant d'y voir une des conséquences de l'attaque de l'amiral Bonnavet en septembre 1521 qui a pu interrompre brutalement les travaux en cours.

construction, à quoi celle-ci pourrait correspondre précisément même si son emplacement, en plein milieu d'une carrière, évoquerait un lien avec celle-ci (logement pour les carriers et/ou abri pour de l'outillage ?) ;

- un important talus est visible à l'opposé du front de taille. Il pourrait avoir été formé par l'accumulation des rejets de la carrière. La présence de plusieurs fragments d'une marmite en fonte, découverts au pied de celui-ci, est peut-être un indice que cette zone d'extraction était également une zone de vie.

De nombreuses emboîtures y ont été mises en évidence (photo 116). Elles sont parfois assez délicates à distinguer de certaines concavités naturelles qui, par ailleurs, peuvent avoir joué le même rôle.

*- zone d'extraction n° 4 :*

Nous avons déjà évoqué cette zone dans le chapitre précédent au sujet de l'emplacement des fossés (fig. 48, C4). Quelle que soit la validité de l'hypothèse émise alors, les carriers y ont creusé dans un banc assez large et il serait très étonnant qu'ils n'en ait pas retiré ce qui pouvait être employé pour la construction.

*- zone d'extraction n° 5 :*

Cette carrière débute aussitôt en contrebas du mur où s'ouvrait la porte principale (fig. 48, C5) et se prolonge sur une centaine de mètres le long de la pente. Il semble que les carriers aient privilégié une exploitation superficielle - et donc préféré étendre son emprise - plutôt que de s'investir dans une exploitation en profondeur, ce qui aurait été sans aucun doute moins commode et rapide. Outre le calcaire « classique », qui se patine en diverses nuances de gris, un autre type de calcaire, à la patine jaunâtre, est présent, apparemment sous forme d'un seul banc intercalé au sein du premier nommé (photo 117, en bas à droite).

Nous y avons également repéré une dizaine d'emboîtures, dont la plus grande de tout le site (photo 118). La section de celle-ci - et aussi de toutes les autres - est en forme de triangle allongé qui nous semble correspondre à l'emploi d'un coin en fer (*cf supra*).

De même, un aménagement particulier existe dans sa zone centrale, constitué d'une série de quatre plateformes (photo 119). Les observations faites dans la carrière n° 2 ainsi que des informations personnelles<sup>187</sup>, nous font penser qu'elles ont pu servir à y poser des blocs afin de les régulariser avant leur finition sur le chantier de construction.

*- zone d'extraction n° 6 :*

C'est la moins évidente car plusieurs des fracturations nettes visibles sur les bancs sont assurément d'origine naturelle ; de plus, aucune emboîture n'y a été vue. Toutefois, la découverte de quelques possibles paumelles et la proximité d'un probable four à chaux (fig. 48, C6) pourraient y attester l'exploitation du calcaire. De fait, la qualité de celui-ci est médiocre pour la construction mais certainement très suffisante pour la production de chaux

***Les fours à chaux (?) :***

---

<sup>187</sup> Nous avons vu le même type d'aménagement dans des carrières à Bidache (P.-A.). Un ancien carrier nous a expliqué alors que c'était là que se faisait la première mise en forme de certains blocs et qu'y travaillait un groupe de tailleurs moins expérimentés que ceux auxquels était confiée la tâche de la préparation finale des blocs.

Aucune structure caractéristique, aucun indice de rubéfaction sur les parois<sup>188</sup> n'est associé à ces éléments. Pour autant leur morphologie et leur implantation ne nous semblent pas pouvoir évoquer une autre hypothèse que celle de fours, très certainement destinés à produire le volume conséquent de chaux qu'a assurément nécessité la construction de la forteresse. Faute d'autre alternative crédible, nous leur attribuerons donc cette fonction.

Nous avons repéré 3 fours : 2 dans ce secteur et un autre sur le flanc nord-est. Nous commencerons par les premiers.

- *Four n° 1 :*

Ce four, très proche de la route, se signale par une cuvette (diamètre approximatif : 8,5 m ; profondeur de l'ordre de 1,7 m) ouverte à la gorge et complétée, de l'autre côté de la route, par un talus formé majoritairement d'un sédiment brun foncé, très différent de celui des alentours qui est, lui, plus argileux et de couleur orangée (fig. 48, F1 ; photo 120).

De nombreux blocs de modules petits à moyens (moins de 0,4 m de dimension maximale) sont accumulés de part et d'autre de l'ouverture qui pourrait s'interpréter comme un possible couloir d'évacuation.

- *Four n° 2 :*

Celui-ci est situé à une vingtaine de mètres à l'est du précédent et un peu plus en hauteur (fig. 48, F2 ; photo 121). Les dimensions de sa cuvette en sont très proches (8,3 m pour une profondeur de 1,8 m). La différence la plus marquée est l'absence du possible couloir d'évacuation, cette partie étant occupée ici par un amas de terre mêlée de blocs qui pourrait être un ancien aménagement. Un talus est également présent, en contrebas de la cuvette, et le sédiment y est de couleur très foncée car chargé de tous petits fragments de charbons de bois auxquels se mêlent des nodules d'argile rubéfiée de faible dimension (moins de 1,5 cm pour les plus grands), attestant de combustions à l'intérieur de la cuvette puis de vidanges de celle-ci.

- *Four n° 3 :*

Ce four a été implanté à plus de 250 m à l'est des précédents et au nord-est de Château Pignon, en contrebas de la zone d'extraction n° 6 (fig. 48, F3). Il est très similaire au four n° 2, même si le diamètre de sa cuvette est légèrement supérieur (un peu plus de 9 m) mais cela s'explique peut-être par une plus grande dégradation. Nous ne nous expliquons pas vraiment son emplacement, aussi éloigné des autres et dans une zone paraissant peu pratique pour rejoindre le sommet. À moins que la destination de la chaux ait été autre mais nous ne voyons pas quelle aurait pu être cette autre destination. En effet, les alentours sont constitués de prairies naturelles qui n'ont pas besoin d'être amendées. Il est possible à notre avis d'exclure Zerkuharri car, outre le fait qu'y sont mentionnés très principalement des murs en pierres sèches, l'accès à celui-ci est très compliqué depuis l'emplacement de ce four. Il serait très étonnant que les quelques bergeries voisines aient nécessité la quantité de chaux en relation avec sa production potentielle. Enfin, nous ne croyons pas que cette chaux ait pu être destinée à des maisons de la vallée car, outre un transport particulièrement complexe et long, le four le mieux adapté à cet usage se serait logiquement situé à proximité de la route.

---

<sup>188</sup>

Ces dernières traces sont probablement masquées par la végétation et les éboulements qui ont dû fortement dégrader ces fours.

Quoiqu'il en soit, nous nous sommes également posés la question pour les autres fours car même s'ils sont plus proches que le précédent, ils n'en restent pas moins distants de plus de 100 m du chantier où leur production devait être utilisée. Dès lors, quel(s) a(ont) été le(s) facteur(s) qui explique(nt) ce choix ? Trois viennent à l'esprit rapidement mais ils sont d'inégales valeurs et méritent d'être discutés :

- la présence d'une ressource en calcaire abondante et facile d'accès. Cependant, du calcaire était largement disponible dans des zones bien plus proches du chantier de construction et, de là, le transport de la chaux aurait été bien plus aisé. Il est toujours possible d'évoquer que le calcaire proche était réservé à ce chantier, mais cela ne nous paraît pas un argument probant dans la mesure où le volume de calcaire y était bien suffisant pour satisfaire ces deux objectifs ;
- la volonté d'éloigner une production, que nous qualifierions aujourd'hui de polluante, d'un endroit où devaient travailler plusieurs dizaines de personnes mais nous doutons fort que cette préoccupation ait été vraiment prise en compte au début du XVI<sup>e</sup> siècle ;
- la possibilité de pouvoir disposer d'eau à proximité (*cf* la description des points d'eau qui suit, photo ?). L'eau est en effet indispensable pour éteindre la chaux vive sortie des fours<sup>189</sup> et il valait certainement mieux avoir à transporter de la chaux que cette eau. À la différence des deux points précédents, très peu convaincants, cette explication nous paraît très plausible.

#### ***Les points d'eau :***

Plusieurs sources, qui se présentent comme des cuvettes au fond desquelles l'eau apparaît, fournissent cette ressource aux troupeaux fréquentant le secteur durant la période d'estive. Quatre d'entre elles, plus ou moins actives selon la pluviosité, sont proches de la route. De fait, seule l'une d'entre elles donne de l'eau de façon pérenne actuellement (fig. 48, P1 ; photo 122)<sup>190</sup>. Il est cependant possible que la situation ait été autre il y a cinq siècles dans la mesure où nous ne disposons pas d'information sur ce qu'étaient alors la couverture végétale et le régime des pluies. Il nous paraît toutefois hautement improbable qu'aucune d'entre elles n'ait été active, d'autant que dans l'un des documents signalés précédemment (document 8) il est ordonné de nettoyer la source proche du château.

L'absence de point d'eau à proximité du four n° 3 peut paraître contradictoire avec ce que nous avons écrit concernant les raisons de l'implantation de ces éléments en contrebas de Château Pignon, mais il ne s'agit à notre avis que de la situation actuelle car à quelques dizaines de mètres de ce four existe une dépression qui, pour nous, correspondrait à une ancienne source désormais tarie (fig. 48, P5).

#### ***Les voies :***

Nous avons regroupé sous cette dénomination tous les éléments liés aux circulations humaines.

Outre la route actuelle, trois voies principales ont été reconnues sur plusieurs centaines de

---

<sup>189</sup> Nous ne savons pas si la qualité du calcaire permettait la production de chaux hydraulique mais la nature du mortier généralement utilisé pour la construction paraît correspondre plutôt à de la simple chaux éteinte.

<sup>190</sup> Ce renseignement nous a été fourni par plusieurs bergers dont les troupeaux fréquentent ce secteur.

mètres<sup>191</sup> : la voie n° 1 (fig. 48, voie 1, traits rouges), la voie n° 2 (fig. 48, voie 2, traits orangés) et le très probable chemin d'accès à la forteresse (fig. 48, traits jaunes). Toutefois, les deux premières n'ont pas de tracé unique et elles se dédoublent (parfois plus) localement. Il est donc probable que chacune d'entre elles - et principalement la voie n° 1 - corresponde à plusieurs phases de fréquentation, empruntant à certains endroits des emprises antérieures et à d'autres des nouvelles. Toutefois, dans un souci de simplification, nous utiliserons le singulier pour les désigner.

#### *La voie n° 1 :*

La route actuelle utilise une partie de l'emprise de cette voie qui n'est donc conservée que sur à peu près sa moitié. La photo aérienne et les prospections au sol montrent que les différences les plus importantes se situent là où la chaussée actuelle fait des virages (photo 123) : la voie n° 1 essaie de conserver un tracé relativement rectiligne tout en évitant des changements de dénivelés trop importants. C'est aussi dans ces secteurs, où existent plusieurs possibilités de passage, que des divergences se produisent et que des tracés alternatifs apparaissent.

D'une manière générale, cette voie est large (4 à 5 m, parfois plus) et son emprise bien marquée et régulière (photo 124). Sa chaussée étant le plus souvent masquée et n'y ayant pas fait de sondage, il nous est impossible de dire si elle est empierrée ou pas sur la totalité de son tracé. Toutefois, une couche de petits blocs et de petites plaquettes de calcaire est visible en surface dans la zone où elle doit traverser les bancs calcaires en contrebas de Château Pignon. La disponibilité du matériau explique peut-être cela mais il est possible que ce soit lié au fait que c'était là que se situait le dénivelé le plus important et qu'il se soit agi de fournir aux éventuels chariots qui passaient un sol le plus résistant possible (photo 125).

Il est difficile de dater l'état actuel mais des personnes nous ont affirmé que les rares véhicules qui montaient au col d'Arnosteguy circulaient dessus il y a encore quelques dizaines d'années et que la route actuelle est relativement récente. De fait, il n'y a pas superposition parfaite entre, d'un côté, le tracé de cette dernière tel qu'il apparaît sur la photo aérienne et, de l'autre, celui de la route indiquée sur le cadastre du début du XIX<sup>e</sup> siècle (fig. 49)<sup>192</sup>.

Pour autant, il ne faut pas en déduire que la voie n° 1 corresponde à un tracé récent. C'est elle qui détermine en effet la limite entre les communes de Saint-Michel et d'Arneguy et non pas la ligne de crête. De plus, les travaux de l'un d'entre nous (L. de B. ; cf sa contribution) pourraient suggérer qu'elle occupe peu ou prou l'emprise d'une voie utilisée dès l'Antiquité<sup>193</sup>. Sans remonter aussi loin dans le temps, la prospection au détecteur nous a livré dans le secteur empierré des fers à équidés ainsi que des clous de ferrures médiévaux, dont certains peuvent être datés des XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles. Il est donc assuré qu'elle a fonctionné au moins dès cette époque. De plus, il est très vraisemblable qu'elle ait constitué une portion de la voie principale de franchissement dans ce secteur des Pyrénées

---

<sup>191</sup> Et bien plus si nous prenons en compte les diverses observations faites tout au long des nombreux trajets nécessaires pour arriver sur les lieux de la recherche, ou à partir des photos aériennes que nous avons consultées.

<sup>192</sup> Il y a par contre superposition entre le tracé des routes sur ce cadastre et l'actuel, qui n'a apparemment pas encore pris en compte la modification récente.

<sup>193</sup> Trois clous de chaussure pourraient être de cette période. Ils sont hélas trop oxydés pour être identifiés assurément.

occidentales, celle qui est notamment qualifiée de « voie d'artillerie » à l'époque moderne (cf la contribution de G. Folio). Elle aurait donc fonctionné sur une très longue période, ce qui a dû se traduire par de nombreux réaménagements et travaux.

#### *La voie n° 2 :*

Cette voie est de moindre ampleur que la voie n° 1 et sa largeur ne dépasse guère 3 m. Elle semble se démarquer de la précédente pratiquement dans le même secteur où cette dernière diverge de la route actuelle. À la différence de la voie n° 1 elle propose un tracé quasiment rectiligne au prix d'un dénivelé bien plus important à hauteur de Château Pignon (photos 126 et 127). Au plus haut du dénivelé et au passage d'un banc calcaire gris très fracturé, nous avons repéré en 2015 un aménagement particulier : une sorte de muret constitué de blocs d'un calcaire beige jaunâtre plaqué contre ce banc calcaire (photos 128 et 129). Bien qu'il ne soit actuellement visible que sur à peu près 6 m de long, son extension originelle a pu être bien plus importante car des blocs de ce même type de calcaire sont encore dispersés sur quelques mètres de part et d'autre de ce qui a été préservé de l'érosion. La fonction de cet aménagement est difficile à cerner : peut-être s'agissait-il de simplement consolider le rebord du côté de la pente ? Il n'est cependant pas à exclure que ce soit le témoignage d'une construction installée au plus haut de la voie.

Quoiqu'il en soit, ce choix d'un tracé au dénivelé important peut paraître curieux à notre époque. En effet, pourquoi s'imposer un tel dénivelé lorsqu'il est apparemment possible de l'éviter, même si cela augmente le trajet de quelques dizaines de mètres ?

Plusieurs hypothèses peuvent être évoquées quant à leur articulation :

- la voie n° 1 est postérieure à celle du bas. Mais justement pourquoi créer une nouvelle voie ? S'agissait-il de se rapprocher du sommet et surtout de ce qui pouvait s'y trouver ? Cela signifierait qu'il y avait là haut quelque chose qui pouvait susciter des visites suffisamment régulières pour aménager une voie plus pratique afin d'y accéder. Nous avons vu qu'il était possible d'exclure la présence d'un ouvrage fortifié médiéval et que celle d'un édifice antique n'était que pure spéculation ne reposant sur aucun fait avéré. La présence de bergeries ne nous paraît pas crédible tant les conditions météorologiques peuvent y être difficiles<sup>194</sup>. Alors, y avait-il un lieu de culte ? Certes, une chapelle est mentionnée dans les textes mais son emplacement est connu et est plus au nord. Enfin et surtout, si cette voie avait vocation à permettre un accès au sommet pourquoi ne va-t-elle pas jusque là et se contente-t-elle de passer à ses pieds ?
- les deux voies sont contemporaines. Fallait-il permettre de ne pas avoir à emprunter à certains moments la voie n° 1 car occasionnellement encombrée ou difficilement praticable ? Sans exclure totalement cette hypothèse, nous ne voyons pas ce qui aurait pu rendre inutilisable cette voie ou en limiter l'accès, à part peut-être lorsqu'y transitait une troupe nombreuse<sup>195</sup>. De plus, il n'existe aucune mention de péage qui aurait pu justifier la mise en place d'une solution d'évitement ;
- la voie n° 2 est antérieure. La voie n° 1 aurait alors été faite justement pour éviter ce dénivelé et offrir un passage plus commode aux chariots et autres véhicules à

---

<sup>194</sup> Les bergeries actuelles et les vestiges de celles qui ont disparu sont disposés dans des zones abritées et pas sur les sommets exposés.

<sup>195</sup> Cela n'a certainement pas été très fréquent. De plus, avant l'époque moderne, il y avait sans doute d'autres solutions moins lourdes que d'aménager une nouvelle voie.

roues qui devaient avoir des difficultés à le franchir. Outre le fait que nous n'avons pas de repère chronologique assuré permettant d'étayer cette supposition, trois très probables clous de roues ont été découverts en 2015 sur la voie n° 2, ce qui prouve que de tels véhicules pouvaient y passer. Les quelques objets antérieurs à l'époque moderne que nous pensons être chronologiquement fiables découverts sur les deux voies - des éléments de ferrure médiévaux (fers et clous) - sont en effet similaires. En nous basant sur ces éléments, celles-ci fonctionnaient apparemment au moins dès les XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles<sup>196</sup>, ce qui signifierait qu'elles ont pu être utilisées simultanément durant une longue période<sup>197</sup>.

Alors que penser ? Nous devons avouer que les propositions d'explication - à l'exception peut-être de la dernière, évoquée avec prudence - que nous venons d'exposer ne nous satisfont pas vraiment. Mais après tout, peut-être faut-il simplement pour l'instant en rester à l'existence de deux voies complémentaires ayant chacune ses avantages et ses inconvénients et dont le tracé a été progressivement établi au fil des fréquentations. De fait, les personnes très diverses qui avaient à passer par là ont pu ainsi, pendant des siècles, choisir celle qui leur convenait le plus<sup>198</sup>.

*Le(?) chemin d'accès au sommet :*

Ce chemin part de la voie n° 2 et peut être suivi aisément sur une trentaine de mètres (photo 130).

Par la suite son tracé devient moins évident et au moins deux possibilités s'offrent :

- La première est de suivre une sorte de rampe, probablement naturelle car associée à un espace entre deux bancs. La montée est aisée, même pour un marcheur équipé de béquilles<sup>199</sup>, mais elle aboutit au pied des éboulis de la tour dans une zone où les bancs calcaires semblent difficilement franchissables. La présence de ces éboulis ne permet pas de savoir si un passage existait malgré tout là, ou s'il fallait interrompre sa progression.
- La seconde nécessite de se diriger plus vers le sud-est et de franchir la zone d'extraction n° 1 où nous avons repéré un passage aménagé<sup>200</sup>. Le problème intervient par la suite car nous n'avons pas encore pu mettre en évidence un prolongement assuré permettant d'arriver à la porte. S'il existait, il devait de toutes façons remonter le long de la carrière en circulant entre les bancs calcaires, ce qui n'était certes pas commode mais loin d'être impossible.

Quoiqu'il en soit, si ce chemin a bien été créé en même temps que la construction de la forteresse au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>201</sup>, la difficulté à le suivre pourrait découler de sa faible fréquentation à la suite de l'abandon de celle-ci.

---

<sup>196</sup> Et peut-être antérieurement car certains éléments diagnostics - nous pensons notamment aux *clavi caligarii* - ont pu échapper à la prospection du fait de leur petite taille et/ou de la profondeur de leur enfouissement, tandis que d'autres - en particulier les monnaies - ont pu disparaître dans les collections des prospecteurs clandestins qui sévissent dans le secteur depuis plus de 30 ans.

<sup>197</sup> Actuellement seuls les animaux et de rares randonneurs fréquentent ce qui n'est plus qu'un chemin.

<sup>198</sup> La présence de fers et de clous de ferrure des XIX/XX<sup>e</sup> siècles sur les deux voies atteste qu'elles ont encore fonctionné à une époque récente.

<sup>199</sup> L'un de nous (C. N.) a eu cette opportunité bien involontairement en 2014.

<sup>200</sup> Deux fragments de fer à cheval d'époque moderne y ont été découverts au détecteur.

<sup>201</sup> Toutefois, la prospection y a été encore plus partielle que pour les voies n<sup>os</sup> 1 et 2. Cette information est donc à considérer avec prudence.



Il n'est pas impossible qu'il y ait eu un autre chemin d'accès, celui-ci plus approprié à une arrivée venue du sud, mais nous n'avons rien repéré d'indiscutable. Il faut cependant remarquer que la morphologie du terrain, induite par des affleurements calcaires d'orientation favorable, permet de rejoindre sans difficulté le chemin précédent à mi-hauteur.

Enfin, il est quasiment certain qu'un dernier chemin devait permettre une liaison entre les deux *Peñones*. Même si nous avons pu en repérer quelques rares tronçons, son tracé précis nous est encore inconnu<sup>202</sup>.

### ***Les structures :***

Diverses structures ont été repérées dans les alentours de Château Pignon. Les plus nombreuses sont de probables postes de chasse à la palombe de datation incertaine<sup>203</sup>. L'un d'entre eux a été aménagé dans la courette et un autre, formé de deux rangées de murets en pierres sèches, en contrebas de la tour (photo 131).

La structure la plus intéressante a été vue au sud du site (fig. 48, ovale vert foncé ; photos 132 et 133). Il s'agit d'une série de gros blocs non jointifs et dépassant du sol d'une cinquantaine de centimètres au maximum. Ils délimitent une surface globalement rectangulaire (longueur : 7,2 m ; largeur : 3 m) se terminant à l'est par un tracé légèrement convexe. Même si cette forme rappelle vaguement celle d'un édifice religieux, nous en resterons là car il nous semble bien plus probable d'être en présence des vestiges d'un habitat pastoral, de chronologie indéterminée et très probablement sans lien avec l'ouvrage fortifié.

La dernière structure dont nous ferons état a été construite dans la carrière n° 3 en profitant de l'abri offert par une strate dégagée lors de l'exploitation (photo 134). Parfois considérée comme une cabane de chasseur, il nous a été dit à plusieurs reprises qu'elle avait été construite pour proposer un abri aux pèlerins surpris par le mauvais temps. Si c'est bien le cas, il est probable qu'elle n'ait que peu rempli son rôle car elle n'est guère visible de la route par où ceux-ci passent et ce sont en fait les brebis qui en profitent actuellement.

---

<sup>202</sup> Il s'agit d'un point sur lequel nous travaillerons en 2016.

<sup>203</sup> L'abondance des cartouches abandonnées sur place atteste une utilisation très récente mais ne permet pas de donner une date à leur mise en place qui peut être bien antérieure car ce type de chasse se pratique dans le secteur depuis au moins le XIX<sup>e</sup> siècle.



***8. Bilan des opérations 2014 et 2015 :***



L'année 1512 fut pour le royaume de Navarre une année tragique. En effet, celle-ci marqua la fin de l'unité et de l'indépendance de ce petit État, envahi par les troupes du duc d'Albe sur ordre de Ferdinand II d'Aragon.

Pour contrer toute tentative de reconquête de la part de ses souverains légitimes, le « Roi Catholique » décida la mise en place d'un réseau défensif destiné à contrôler les voies d'invasions potentielles venues du versant nord des Pyrénées. Parmi ces dernières, une le préoccupait particulièrement : la route qui, reprenant un très ancien axe de circulation, conduisait de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune. Un ouvrage fortifié fut ainsi construit sur un des sommets qui la bordaient : la *Fortaleza del Puerto e Peñón* ou *Fortaleza del Peñón de San Juan de Santa Maria*.

Malgré son intérêt historique et archéologique, en tant que témoignage de l'époque de transition conduisant au système bastionné, le site n'avait fait l'objet jusqu'en 2014 que de spéculations liées soit à l'époque antique, soit à l'épisode ibérique de Charlemagne. Seuls quelques éléments de description et un plan publiés par F. Gaudeul apportaient des informations relativement fiables mais qui nous paraissaient manifestement incomplètes au regard de cet intérêt.

C'est pourquoi nous avons mis en place alors une opération archéologique visant à une étude la plus complète possible des vestiges, accompagnée d'une double prospection destinée à connaître le contexte dans lequel ils s'inscrivaient. En parallèle, nous avons entrepris d'exploiter les nombreux documents d'archives conservés à Pampelune car nous savions qu'ils contenaient des informations inédites susceptibles de compléter avec grand profit les recherches de terrain.

Les diverses investigations qui se sont déroulées en 2014 et 2015 ont permis de mener à bien la quasi-totalité de ces objectifs, malgré les limites imposées par certaines contraintes, en nous basant sur trois lignes directrices : une étude documentaire, le relevé des structures visibles complété par des sondages et une prospection des alentours.

### ***L'étude documentaire :***

La reprise des informations déjà publiées et la transcription de plusieurs documents encore inédits, parmi les plus de cent conservés dans les seules Archives Royales et Générales de Navarre à Pampelune, ont apporté des données permettant de mieux cerner le rôle et la vie de cette forteresse (historique de la construction, garnison, armement, ravitaillement...) dont le concepteur fut certainement Pedro de Malpaso, un ingénieur militaire intervenu sur d'autres ouvrages fortifiés et notamment le château de Santiago à Pampelune.

Un de ces documents, daté de 1516, nous a fourni une description relativement précise de son état d'avancement au 4 novembre de cette même année. Surtout il nous a permis d'apprendre l'existence non pas d'une seule construction mais de deux : le « Peñón du haut », identifiable avec certitude avec le site de Château Pignon, et le « Peñón du bas », que nous assimilons sans aucun doute au site de Zerkupe. De ce fait, les aménagements défensifs visibles sur ce dernier, considérés souvent comme « protohistoriques », ont retrouvé leur véritable identité : celle d'une fortification édifée au début du XVI<sup>e</sup> siècle pour contrôler une route venant d'une vallée voisine et empêcher un accès au versant sud en contournant le « Peñón du haut ». Un ensemble cohérent est ainsi apparu, formé de

deux éléments complémentaires ayant vocation à empêcher toute intrusion sur le versant sud à partir de chacune des deux possibilités de passage existant dans cette zone, qu'ils avaient sous leur contrôle respectif.

Au-delà de cet aspect défensif, c'est le rôle de marqueur territorial attribué à ce qui deviendra Château Pignon qui transparait dans certains textes et il n'est pas interdit de voir dans le choix de son emplacement un épisode du processus de fixation d'une frontière pyrénéenne, jusqu'alors diffuse. De fait, sa dénomination, qui fait souvent allusion aux deux points stratégiques qui l'entouraient, Saint-Jean-Pied-de-Port et la collégiale Sainte-Marie de Roncevaux, et l'utilisation assez récurrente du terme *Puerto* pourraient indiquer qu'il s'agissait de marquer une limite entre deux territoires : celui que les souverains espagnols voulaient définitivement intégrer à leur territoire et celui qu'ils craignaient devoir quitter tôt ou tard.

### ***Le relevé et les sondages :***

Le relevé et les sondages que nous avons faits ont restitué le plan d'un ouvrage comportant une partie principale, une tour d'artillerie (le *cubo* des textes) et une partie secondaire (le *revelil*). Tous les murs dégagés comportent des parements constitués de blocs en calcaire local et disposés en assises plus ou moins régulières ainsi qu'un blocage fait de blocs hétérogènes liés par un mortier généralement jaunâtre. Trois de ces murs, qui correspondaient respectivement aux flancs nord-est, nord-ouest et sud-ouest de l'ouvrage, étaient de grande épaisseur (aux alentours de 4,4 m). Leur base était talutée comme celle de la tour, disposée dans l'angle sud-ouest et destinée à flanquer les murs sud-ouest et sud-est, qui était - ou plutôt aurait dû être - complétée par une seconde dans l'angle opposé afin de protéger les autres côtés. La forte épaisseur et ce talutage étaient destinés à offrir une résistance maximale à d'éventuels tirs de l'artillerie ennemie que la topographie des environs aurait pu permettre de positionner face à eux. Ce n'était pas le cas du « ravelin », dirigé de son côté vers une large et profonde vallée où il était exclu d'installer ce type de pièce. C'est très certainement cette situation qui explique la moindre épaisseur des murs dans cette partie de la forteresse et la présence de la porte d'accès dont il subsiste quelques témoignages. De fait, Pedro de Malpaso a indiscutablement conçu *El Peñón* en l'adaptant au terrain et aux risques qu'aurait pu faire peser sur lui un assaillant disposant de bouches à feu : murs épais et talutés face aux zones dangereuses, murs moins épais et non talutés face aux autres.

Derniers éléments défensifs mis en évidence : trois bouches à feu, dont deux ouvertes dans la tour et destinées à flanquer les murs voisins et une seule dans un des murs, mais des indices nous font penser qu'il en existait bien d'autres. Leur morphologie paraît assez similaire, avec un plancher plongeant et une ouverture évasée vers l'extérieur. Seule une de celles de la tour a conservé partiellement sa voûte composée de dalles disposées en arc de cercle.

L'intérieur de la partie principale comportait une citerne, dont la position n'est que supposée, et des logements, dont nous avons repéré des portions des murs extérieurs, organisés le long des courtines.

### ***Les prospections :***

Ces prospections nous ont permis de localiser plusieurs éléments directement liés à la

construction de la forteresse du haut, notamment des zones d'extraction des matériaux calcaires utilisés et de probables fours à chaux.

Les carrières ont été implantées sur une grande surface tout autour du site, là où affleurerait du calcaire facilement exploitable. Celui-ci se présentait sous forme de bancs de différentes épaisseurs, parfois naturellement fissurés, entre lesquels il était aisé d'introduire des coins de fer - ou des barres à mine du type de celle découverte - permettant le détachement de blocs, parfois de module imposant, destinés aux parements ou au blocage selon leur qualité. Une autre technique utilisée, notamment pour les bancs de trop grande épaisseur par rapport au module souhaité, a été d'y creuser des emboîtures puis de faire éclater ces bancs en enfonçant des coins dans celles-ci. Ce calcaire a également été utilisé pour produire l'importante quantité de chaux destinée au mortier qui maintenait les maçonneries. Trois fours de dimension assez imposante, sans doute destinés à cette production, ont été repérés en contrebas de l'édifice et à proximité des points d'eau qui leur ont fourni cet élément indispensable.

Nous avons pu également apporter de nouvelles informations sur deux voies, certes non directement associées à la forteresse en ce qui concerne leur origine - elles sont sans aucun doute bien antérieure - mais fondamentales dans le pourquoi de son implantation. Rien que dans les alentours immédiats, leur tracé a été reconnu sur plusieurs centaines de mètres. Ceux qui ont aménagé la première<sup>204</sup> (voie n° 1), en partie reprise par la route actuelle, ont cherché à éviter au maximum les dénivelés trop marqués, quitte à contourner certains reliefs et donc à rallonger le parcours. Sa morphologie en fait très probablement la route utilisée comme principale voie de franchissement de l'ouest pyrénéen jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La conception de la seconde voie (voie n° 2) est sensiblement différente car elle privilégie un tracé le plus rectiligne possible mais imposant un dénivelé bien plus important. La découverte des mêmes types de fer à équidés couvrant une large fourchette chronologique, de l'époque médiévale - les plus anciens peuvent être datés des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles - au XX<sup>e</sup> siècle, prouve qu'elles ont fonctionné en même temps sur une longue période. Nous devons avouer que la raison de ce qui peut apparaître comme un doublon nous échappe pour le moment mais il ne faut peut-être y voir que la conséquence de choix différents dans ce qui apparaissait le plus pratique pour les uns et les autres utilisateurs.

La prospection à l'aide d'un détecteur a également livré un très grand nombre d'objets (éléments d'armes, balles en plomb, boulets...) directement liés aux combats qui ont eu lieu autour de Château Pignon.

Pour conclure, il faut bien reconnaître que cet ouvrage fortifié est un site relativement modeste comparé à d'autres. Pour autant ce qu'a apporté son étude n'est pas sans intérêt par rapport à la question des mutations et des ruptures que bien des chercheurs ont mises en évidence à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du siècle suivant, avec le rôle devenu prépondérant de l'artillerie.

En effet, la *fortaleza del Peñón*, en fait une double fortification construite *ex nihilo* à partir de 1513 et abandonnée au plus tard en 1527, nous offre une sorte d'instantané d'un type d'ouvrage fortifié voulu par le pouvoir royal espagnol et conçu par un important ingénieur militaire au service de celui-ci, ce qui nous permet de connaître les solutions

---

204

Ce terme ne doit pas être pris dans un sens chronologique.

défensives privilégiées à cette époque dans ce cadre. Concrètement, alors que l'ouvrage secondaire a été construit selon des principes que l'on peut qualifier d'assez rudimentaires, l'ouvrage principal a visiblement bénéficié du maximum de ce qui pouvait être réalisé alors dans cet environnement pour se protéger de l'artillerie. Et effectivement, les événements de 1515 ont prouvé son utilité. Cependant la situation a été très différente en 1521 lorsque ses défenseurs se sont retrouvés face à une véritable armée et à ses canons, sans secours possibles, et la forteresse, sans doute non achevée, a montré qu'elle n'était pas adaptée à cette forme d'attaque.

Elle n'a pas été la seule et il en a été de même pour les autres éléments du réseau défensif frontalier, ce qui a conduit à leur démantèlement progressif et leur remplacement par une nouvelle conception défensive, celle d'une place forte concentrant tous les efforts financiers et humains : Pampelune. De fait, à partir de la fin des années 1520, y furent appliqués progressivement les préceptes du système bastionné.

Toutefois, la voie conserva sa valeur stratégique, ce qui explique que plusieurs siècles plus tard, lors des guerres de la Convention puis lors du retrait des troupes françaises d'Espagne, la zone fut le théâtre de violents combats. Il semble que la forteresse ait été déjà très largement ruinée, érosion et interventions humaines - principalement les destructions liées à l'abandon par les troupes espagnoles - se cumulant, et qu'elle présentait plus ou moins l'aspect qui est le sien à l'heure actuelle.

Au final, nous pensons que le type d'opération de terrain à Château Pignon même, à savoir des relevés et des sondages, mis en œuvre durant deux années a certes permis de faire progresser très fortement nos connaissances sur ce site mais qu'il a atteint ses limites. De fait, il nous paraît évident que seules des fouilles et des dégagements de bien plus grande ampleur permettraient d'avoir une vision complète de ce qui subsiste de celui-ci. Or les quelques données se rapportant à ce point attestent un potentiel archéologique très affecté par les diverses destructions et apparemment insuffisant pour justifier les lourds investissements, humains, matériels, financiers... que nécessiterait cette nouvelle phase de recherche. S'y nous y ajoutons les fortes et indiscutables contraintes environnementales, nous ne considérons pas opportun d'y entreprendre une nouvelle opération archéologique.

Ce rapport est donc le dernier que nous consacrons aux vestiges de ce qui peut être considéré comme un des symboles de la conquête de la Navarre.



## ***9. Remerciements :***



M. Joseph Goyheneix, Président de la Commission Syndicale du Pays de Cize, a bien voulu nous autoriser à entreprendre les recherches à Château Pignon.

M. Raymond Minondo, Maire de Saint-Michel, en a fait de même.

M<sup>me</sup> Nathalie Fourment, Conservatrice Régionale de l'Archéologie, nous a accordé l'autorisation définitive.

M<sup>me</sup> Hélène Mousset, Conservatrice au Service Régional de l'Archéologie, et M. Olivier Férullo, Ingénieur d'étude au Service Régional de l'Archéologie, ont assuré le suivi scientifique de l'opération.

M<sup>me</sup> Émilie Chaumard, Chargée de mission Natura 2000 à la Commission Syndicale du Pays de Cize, nous a fourni nombre d'informations concernant la protection environnementale dont bénéficie le site.

M<sup>me</sup> Anne Berdoy, archéologue-historienne, a eu l'amabilité d'examiner le matériel céramique découvert.

M<sup>me</sup> M.-B. Mounier, historienne, nous a autorisés à utiliser quelques unes des photos qu'elle a prises et a repris notre traduction du texte d'A. Pescador.

M. Frantz Pleignet, membre du CIDE, a réalisé une première étude des éléments de ferrure.

M. J. Aguirre Mauléon, Secrétaire général de la société des Sciences Aranzadi, nous a communiqué une des gravures se rapportant aux combats de 1793 et nous a informé au sujet du château d'Amair.

M. E. de Crouy-Chanel, Vice-Doyen de la Faculté de Droit et de Science politique d'Amiens, nous a apporté plusieurs renseignements sur l'artillerie du début du XVI<sup>e</sup> siècle.

M. Nicolas Faucherre, Professeur à l'Université d'Aix-Marseille, nous a fait bénéficier de ses connaissances concernant l'architecture militaire.

M. P. Marticorena, archéologue, nous a fourni le plan du site de Zerkupe.

Plusieurs bergers nous ont donné de précieux renseignements.

Que toutes et tous reçoivent ici nos plus sincères remerciements.



***10. Bibliographie générale :***



Ansoborlo J., 1988 - *Les soldats de l'An II en Pays Basque*. Bayonne, Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, 183 p.

Arántegui y Sanz J., 1891 - *Apuntes históricos sobre la artillería española en la primera mitad del siglo XVI*. Madrid, Establecimiento tipográfico de Fortanet, 428 p.

Berdoy A. et Lavigne E., 2008 - *Restauration et mise en valeur du château. Commune de Mauléon-Licharre, Pyrénées-Atlantiques*. Étude préalable à la restauration et à la mise en valeur, non paginé.

Bessac J.-C., 1986 - *L'outillage traditionnel du tailleur de pierre de l'Antiquité à nos jours*. Paris, Éditions du CNRS, 319 p.

Blot J., 1972 - Nouveaux vestiges mégalithiques en Pays Basque IV – Cromlechs de Basse Navarre et Tumulus. Bayonne, *Bulletin du Musée Basque*, 58, p. 161-212.

Blot J., 1978 - Les vestiges protohistoriques de « la voie romaine des Ports de Cize ». Bayonne, *Bulletin du Musée Basque*, 80, p. 53-88.

Blot J., 1981 - Le cercle de pierres de Jatsagune – Compte rendu de fouilles 1978. Bayonne, *Bulletin du Musée Basque*, 93, p. 109-126.

Blot J., 1981 - Le Cairn de Jatsaguneko-gaina - milliaire romain ? Compte rendu de fouilles 1979. San Sebastian, Sociedad de Ciencias Aranzadi, *Munibe*, 3-4, p. 183-190.

Blot J., 1985 - Les cromlechs de Sohandi 4, 5, 6. Compte rendu de fouilles 1980. Bayonne, *Bulletin du Musée Basque*, 109, p. 113-132.

Blot J., 1989 - Le cercle de pierres Sohandi 2 – Compte rendu de fouilles 1984. Bayonne, *Bulletin du Musée Basque*, 125, p. 127-140.

Blot J., 1993 - Le cercle de pierres Urdanarre Sud 1 – Compte rendu de fouilles 1989. Bayonne, *Bulletin du Musée Basque*, 136, p. 171-180.

Blot J., 1994 - Le Tumulus Urdanarre Nord 1- Compte rendu de fouilles (1991). Bayonne, *Bulletin du Musée Basque*, 138, p. 145-168.

Boissonade P., 2006 - *Historia de la incorporación de Navarra a Castilla*. Pamplona, Gobierno de Navarra, 763 p.

Buffières (de) L., 2002 - Un segment inédit de la voie romaine d'Astorga à Bordeaux dans son franchissement des Pyrénées navarraises. Bayonne, *Bulletin du Musée basque*, 159, p. 65-90.

De Castro Fernández J. J. et de Castro Díez I., 2015 - El proyecto imperial de fortificación para Bugia. 1541. In : Rodríguez-Navarro (éd.), *Defensive Architecture of the Mediterranean. XV to XVIII centuries*, València, Editorial Universitat Politècnica de València, vol. 1, p. 37-44.

Chocarro Huesa M. et Segura Urrea F., 2015 - El Reino de Navarra en la Monarquía Hispánica :nuevos enfoques desde la documentación de Juan Rena. Pamplona, *Principe de Viana*, 261, p. 109-136.

Clark J., 1995 - *The Medieval Horse and its Equipment*. London, Museum of London, 185 p.

Colas L., 1912 - La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans sa traversée des Pyrénées. *Revue des Études Anciennes*, 14, p. 175-188.

Colas L., 1913 - *La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans sa traversée des Pyrénées d'Imus Pirenaeus (Saint-Jean-le-Vieux) à Summus Portus (chapelle d'Ibañeta, près Roncevaux) par Summus Pirenaeus (Château-Pignon). Son tracé - Son histoire*. Biarritz, Imp. Typographique et Lithographique E. Soule, 84 p.

Crouy-Chanel E. de, 2014 - *Le canon jusqu'au milieu du XVIe siècle. France, Bretagne et Pays Bas bourguignons*. Paris, Thèse de l'Université de Paris I, 752 p.

Dupré-Moretti E. et Saint-Arroman C., 2014 - Découverte d'une céramique médiévale à Château-Pignon. *Ikuska*, 23, 3, p. 33-50.

Esarte Muniain P., 2001 - *Navarra, 1512-1530, conquista, ocupación y sometimiento militar, civil y eclesiástico*. Pamplona, Pamiela Argitaletxea, 911 p.

Esarte Muniain P., 2010 - Juan Rena, clave en la conquista de Navarra. Pamplona, Pamiela Argitaletxea, 121 p.

Fernández Antuña C. M., 2002 - La conquista de Hondarribia por los franceses en 1521 y el proceso a Diego de Vera. *Vasconia*, 32, p. 321-368.

Fernández Antuña C. M., 2005 - La fortaleza de Behobia y la Provincia de Gipuzkoa. In : *Actas del II Congreso de Castellología Ibérica*, Teruel, p. 259-272.

Folio G., 2005 - *La Citadelle et la Place de Saint-Jean-Pied-de-Port de la Renaissance à l'Époque Contemporaine*. Paris, Cahier du Centre d'Études d'Histoire de la Défense, 25, 328 p.

García-Barberena M. et Unzu Urmeneta M., 2012 - Excavaciones arqueológicas. Recuperación del castillo de Santiago. *Trabajos de Arqueología Navarra*, 24, p. 149-189.

Gaudeul F., 1985 - Le rempart d'Arteketa (commune d'Uhart-Cize). Bayonne, *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 141, p. 103-108.

Gaudeul F., 1988 - Les redoutes de la Révolution et du 1<sup>er</sup> Empire du Pays Basque. *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 144, p. 213-230.

Gaudeul F., 1991 - Enceintes et redoutes. In : *Le Pays de Cize*. Saint-Étienne-de-Baigorry, Éd. Izpegi, p. 89-114.

Gaudeul F., 1994 - Les redoutes de Leizar Atheka. Bayonne, *Bulletin de la Société des*



*Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 149, p. 255-264.

Gaudeul F. et Tobie J.-L., 1988 - Arteketa Campaita. Un site de la fin de l'Antiquité sur la voie des « Ports de Cize ». Bayonne, *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 144, p. 19-51.

Goyheneche E., 1966 - L'élevage des porcs en Basse Navarre au XIV<sup>e</sup> siècle. In : *Actes du 19<sup>e</sup> congrès d'Études Régionales*. Salies-de-Béarn, 22-23 mai 1965, p. 11-22.

Ibarra J., 1783 - *Diccionario de la lengua castellana compuesto por la Real Academia Española, reducido a un tomo para su más fácil uso*. Madrid, Real Academia Española, 974 p.

Idoate F., 1954 - Las fortificaciones de Pamplona a partir de la conquista de Navarra. Pamplona, *Príncipe de Viana*, 54-55, p. 58-154.

Idoate F., 1981 - *Esfuerzo belico de Navarra en el siglo XVI*. Pamplona, Diputación Foral de Navarra, 447 p.

Jaurgain J. de, 1913 - Toponymie basque. San Sebastian, *Revista Internacional de Estudios Vascos*, 7, p. 398-418.

Jimeno Jurio J. M., 1973 - El mito del camino alto entre Roncesvalles y Saint-Jean-Pied-de-Port. Pamplona, *Príncipe de Viana*, 130-131, p. 85-175.

Jimeno Jurio J. M., 2010 - *De Valcarlos a Roncesvalles ; Historia de una batalla*. Pamplona, Pamiela Argitaletxea, Obras completas 5, 398 p.

Martcorena P., Beyrie A., Berdoy A., Convertini F., Curutcharry A., Dumontier P., 2012 - *L'enceinte de Zerkupe*. Rapport d'opération de prospection thématique, Service Régional de l'Archéologie d'Aquitaine, 71 p.

Martcorena P. avec les contributions de A. Berdoy A., F. Convertini et P. Dumontier et la collaboration de L. Manceau, C. Nicolas et G. Parent, 2013 - Le site de Zerkupe (Saint-Jean-Pied-de-Port, Pyrénées-Atlantiques) : une occupation domestique de plein air du Bronze final et un site fortifié du Moyen-Age et de l'époque moderne. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et de Landes*, 30, p. 13-20.

Martinena Ruiz J. J., 1976 - Documentos referentes a las fortificaciones de Pamplona en el Servicio Histórico Militar de Madrid (1521-1814). *Príncipe de Viana*, 144-145, p. 443-506.

Martinena Ruiz J. J., 1994 - *Castillos reales de Navarra (siglos XIII-XVI)*. Pamplona, Gobierno de Navarra, Departamento de Educación y Cultura, 793 p.

Martinena Ruiz J. J., 2014 - Del Castillo al baluarte. Nuevos planteamientos de la défense de Navarra en el siglo XVI. In J. V. Valdenebro García (coord.) : *El Patrimonio fortificado pirenaico (s. XVI-XIX)*. Pamplona, Ayuntamiento de Pamplona, p. 11-41.

Miguel de Hermosa Á R de, 1992 - De Pompaleo a Imus Pyrenaeus. In : *Segundo*

- Congreso de Historia de Navarra*, Pamplona, Institución Príncipe de Viana, p. 259-265.
- Monteano Sorbet P. J., 2010 - *La Guerra de Navarra (1512-1529). Crónica de la conquista española*. Pamplona, Pamiela Argitaletxea, 408 p.
- Monteano Sorbet P. J., 2012 - *De Noáin a Amaiur (1521-1522). El año que decidió el futuro de Navarra*. Pamplona, Pamiela Argitaletxea, 238 p.
- Normand C., 1995 - *Gaztelharri, Gamarthe (Pyrénées-Atlantiques) - Château royal navarrais de Rocabrun (XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*. Rapport de sondages, Service Régional de l'Archéologie d'Aquitaine, non paginé.
- Normand C., 1997 - Recherches récentes dans le château royal navarrais de Rocafort (communes d'Isturitz et de Saint-Martin-d'Arberoue, Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 16, p. 29-52.
- Oyhenart A d', 1656 - *Notitia utriusque Vasconiaeñ, tum ibericae, tum Aquitanicae*. Paris, S. et G. Cramoisy, 577 p.
- Paris G., 1903. Roncevaux. In : *Légendes du Moyen Âge*. Paris, Lib. Hachette, p. 3-63.
- Pescador A., 2008 - Nuevas aportaciones a la historia del Castillo de Amaiur. Buenos Aires, *Guregandik, Revista del centro de estudios Arturo Campión*, 4, p. 33-44.
- Pescador A., 2011 - *La conquista de la Navarra a la luz de las Mercedes Reales*. Pamplona, Pamiela Argitaletxea, 190 p.
- Pescador A., 2012 - *Navarra 1510-1513. Diario de una conquista*. Pamplona, Pamiela Argitaletxea, 349 p.
- Recondo J. M., 1956 - Iñigo de Loyola en la fortaleza mayor de Santiago. *Príncipe de Viana*, 62, p. 39-78.
- Richter H., 1946 - La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans la traversée de la Basse-Navarre. Hypothèse nouvelle. *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 49, p. 26-33.
- Riuné-Lacabe Sylvie, 1995 - Découvertes archéologiques récentes à Mont-de-Marsan (Landes). *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 14, p. 160-214.
- Rodríguez Morales J, 2012 - Elementos metálicos en las vías antiguas. Un sistema objetivo para la datación de los caminos antiguos. In : *Actas de la novenas jornadas de patrimonio arqueológico en la Comunidad de Madrid*. Madrid, Dirección General de Patrimonio Histórico, p. 51-63.
- Sáez García J. A., 2002 - *Gotorlekuak Gipuzkoan : XVI-XIX. Mendeak*. Donostia-San Sebastián, Gipuzkoako Foru Aldundia, Kultura, Euskara, Gazteria eta Kirol Departamentua, Beltran, 18, 120 p.
- Sagredo I., 2012 - *Cuando éramos navarros. Defensa y pérdidas del territorio (778-*

1620). Pamplona, Pamiela Argitaletxea, p. 165-166.

San Juan Cañete A., 1927 - El Pirineo Navarro y sus Geógrafos. *Boletín de la Comisión de Monumentos Históricos y Artísticos de Navarra*, p. 253-262-

Tobie J-L., 1991 - La présence romaine. *In : Le Pays de Cize*. Saint-Étienne-de-Baigorry, Éd. Izpegi, p. 63-88.

Urrutibéhéty C., 1982 - *Casas Ospitalia. Diez siglos de Historia en Ultrapuertos*. Pamplona, Institución Príncipe de Viana, 499 p.





## *11. Études historiques :*



## 11.1. Environnement protohistorique de la « Voie romaine » des Ports de Cize (J. Blot) :

Un environnement très riche :

La redoute de Château Pignon est édiflée au dessus et au voisinage immédiat d'une très ancienne voie de passage, permettant une communication transpyrénéenne facile entre, au nord, le Pays de Cize et, au sud, les vallées d'Irati, d'Aezcoa, et d'Erro, par les cols d'Iropile, d'Arnostégui, de Lepeder et d'Ibaneta.

Cette voie de passage, voie de transhumance par excellence, reliant les bassins de l'Ébre et de la Garonne a permis de nombreux échanges économiques, culturels et cultuels entre leurs habitants. Mais elle traverse aussi de nombreux pâturages de montagne qui ont été, dès la protohistoire, un lieu de regroupement, pendant l'été des pasteurs venus de ces deux versants pyrénéens, qui nous y ont laissé de nombreux et précieux vestiges.

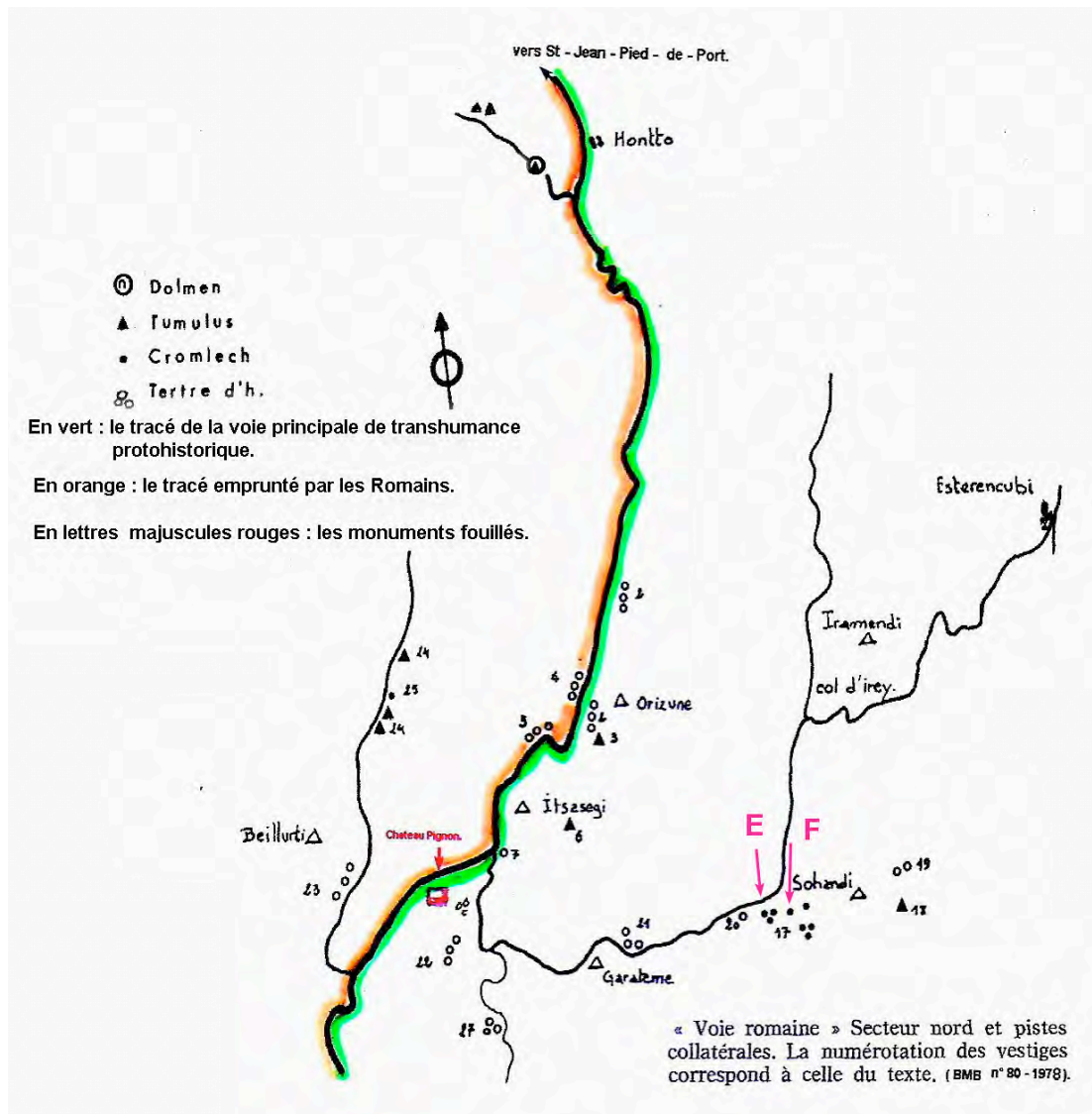


Figure 1 - Principales voies de passage (secteur nord) - E : Cromlechs Sohandi 4, 5, 6. - F : Cromlech Sohandi 2.



Au cours des siècles, l'environnement en montagne a été dans l'ensemble beaucoup mieux respecté que dans le piémont, d'autant que nous avons eu la chance d'effectuer la prospection et le recensement de ces monuments avant les travaux routiers...

La présence de ces monuments protohistoriques le long d'une voie de passage dite romaine suggère cependant immédiatement que nous avons affaire à un cheminement indigène préexistant, réutilisé - et souvent réaménagé - par les Romains. Inversement, leur quasi absence (par exemple dans le secteur reliant Jatsagune - au pied du Leicar Athéka - à Roncevaux), indique et conforte l'origine romaine de ce dernier tracé.

Nous ne reviendrons pas en détail sur la localisation et la description de ces multiples monuments visibles dans l'environnement de Château Pignon, *qu'il s'agisse du cheminement principal ou de ses multiples pistes collatérales*, renvoyant le lecteur à nos deux publications de 1972 (1) et 1978 (2) (voir Bibliographie).

Les deux cartes de répartition ci-jointes (fig. 1 et 2), extraites de la dernière publication citée, suffisent largement à montrer la richesse de cet environnement archéologique, ainsi que les chiffres suivants : nous avons relevé un total **de 4 dolmens, d'une trentaine de tumulus** (à inhumation ou à incinération), **de 68 cromlechs** et de plus **d'une centaine de tertres d'habitat**.

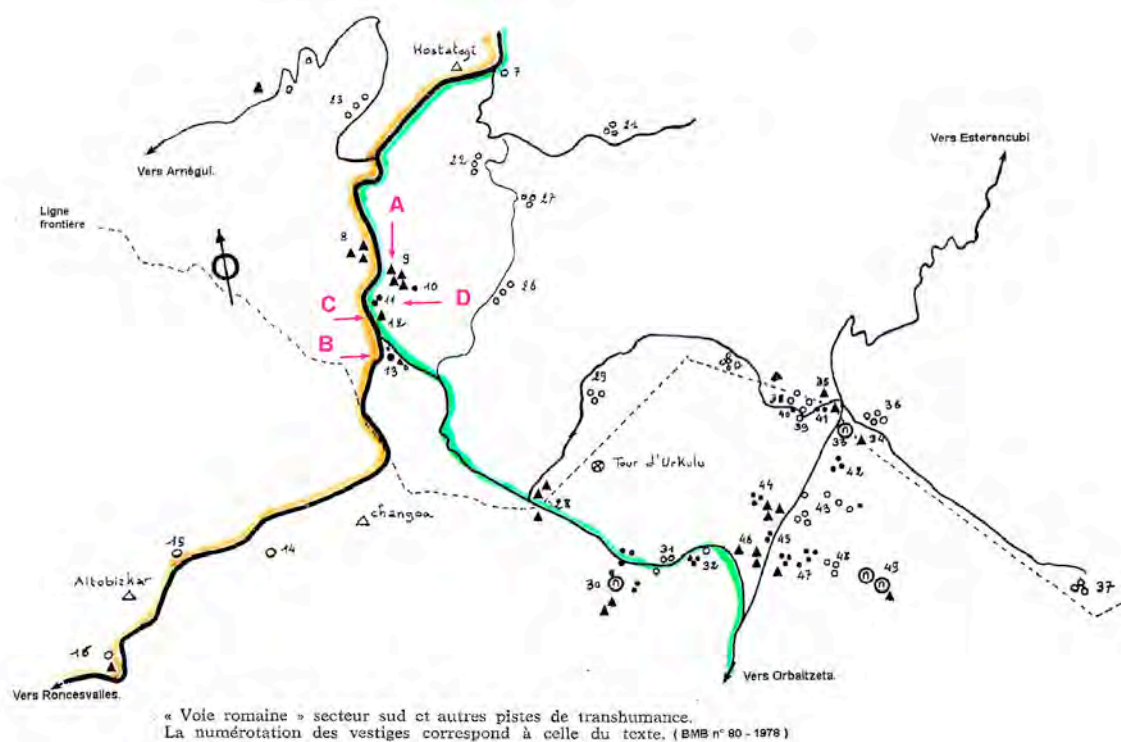


Figure 2 - Principales voies de passage (secteur sud) - A : Tumulus Urdanarre Nord 1 - B : Grand cercle de Jatsagune - C : Cairn de Jatsagunekogaina - D : Cercle de pierres Urdanarre Sud 1.

### Des monuments surprenants, parfois uniques :

Au cours des années, nous avons été amené à intervenir plusieurs fois sur le terrain,

certains de ces monuments étant menacés de destruction. Les résultats de ces fouilles de sauvetage ont parfois été très surprenants, souvent uniques, toujours instructifs ; nous en résumerons quelques-uns ci-après.

**Le tumulus Urdanarre Nord 1.** (3) et (fig. 2 – A).

Il est situé sur la commune de St Michel, tout en bordure de la voie principale, dans un ensellement entre la crête rocheuse d'Urdanasburu au nord et le mont Urdanarre au sud.

Quatre autres tumulus et un cromlech sont présents sur le même site (coordonnées : N = 43°03'46'' O = 01°15'57'' Altitude : 1183 m).

Avant fouille, le tumulus affectait la forme d'un tertre circulaire de 12 m de diamètre et 0,30 m de haut environ. Une fois dégagée la couche d'humus, est apparu un tumulus pierreux de 7 m de diamètre, au centre duquel on notait la partie supérieure des 4 dalles constitutives d'un coffre, mesurant 1,86 m de long, 0,90 m de large et 0,60 m de profondeur en moyenne. À remarquer l'absence totale de dalle de couverture (photo 1).



Photo 1 - Tumulus Urdanarre N 1 ; partie supérieure du coffre, et petit cercle de pierres à incinération - Angle inf. droit : haut de la céramique.

Par contre, à une quarantaine de centimètres sous la surface, au niveau supérieur du coffre et dans sa partie médiane, est apparue une structure constituée de 6 blocs de grès dont la disposition affectait grossièrement une forme circulaire, disposition rappelant beaucoup celle de certains cistes rencontrés dans nos fouilles antérieures de cromlechs.

Dans l'espace circulaire ainsi aménagé, avaient été enfouies en pleine terre quelques poignées d'ossements calcinés, très fragmentés et mélangés à des charbons de bois. Ce dépôt atteignait presque le fond du coffre, une vingtaine de centimètres plus bas (fig. 3 et 4). Les os avaient été brûlés encore frais, à forte température : il s'agissait bien d'une crémation. Pour Henri Duday (Directeur de Recherche au CNRS. Laboratoire d'Anthropologie de l'Université de Bordeaux), auteur de l'étude anthropologique, ces restes proviennent d'un individu adulte, plutôt robuste.

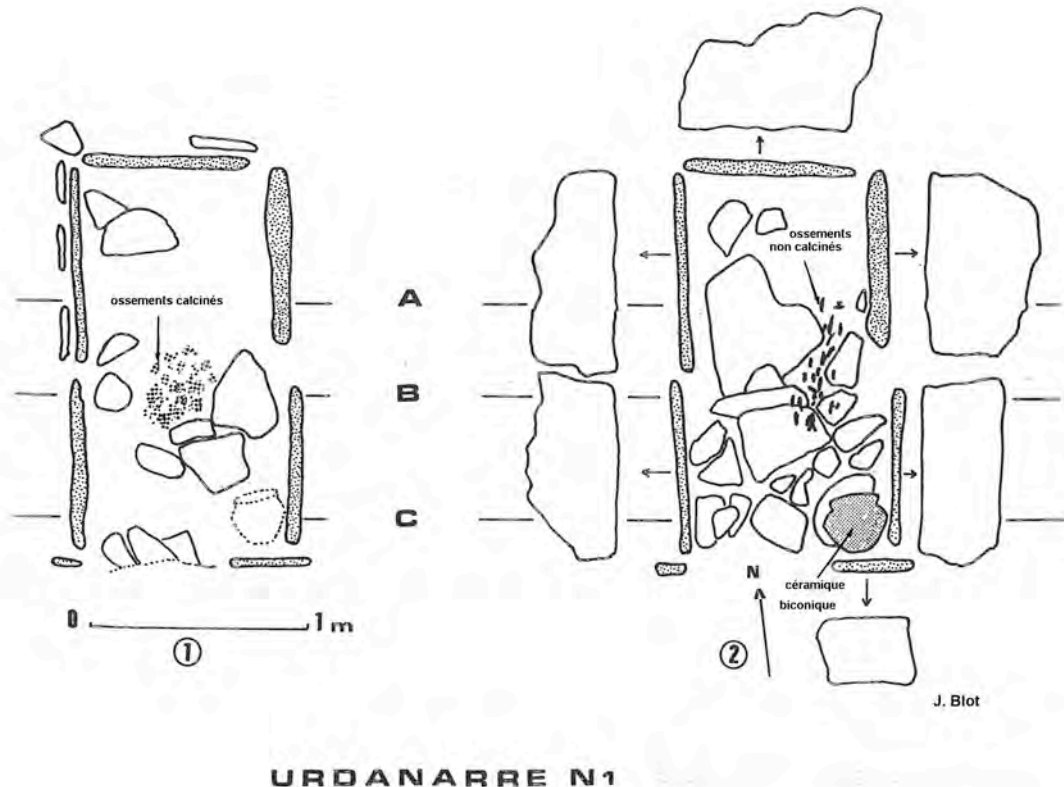


Figure 3 - À gauche : plan du coffre en surface - À droite : au niveau du paléosol.

Par contre, au niveau du dallage de fond du coffre reposaient quelques fragments osseux non incinérés, mélangés, sans connexions anatomiques, mais facilement reconnaissables et suffisamment nombreux pour identifier un sujet à la limite entre l'adolescence et l'âge adulte, décédé à un âge d'environ 16 à 20 ans.

Au même niveau des restes d'inhumation sur le dallage et dans l'angle sud est du coffre reposait un vase en très bon état de conservation, qui a été restauré au Musée d'Aquitaine, (A. Roussot) et étudié par Mme J. Roussot-Larroque, Directeur de Recherche au CNRS. Il s'agit d'un vase polypode biconique de type aquitain (photo 2), ayant un décor complexe à la cordelette à deux torons, enroulés dans le sens droite gauche, caractéristique du Bronze ancien et moyen. « Ce décor est fort beau, et sa réalisation a dû demander beaucoup de temps et de soin (...) ici nous constatons un degré supérieur d'élaboration ».

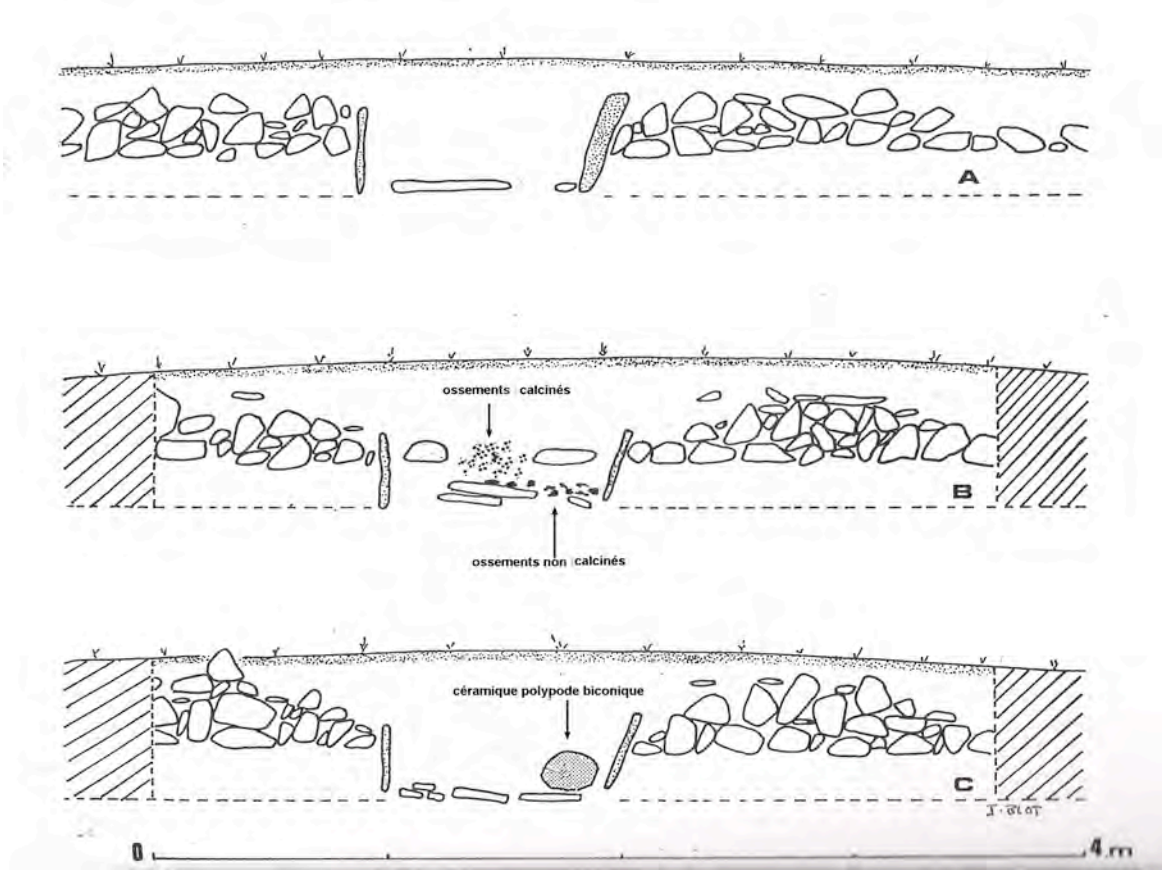


Figure 4 - Les coupes suivant les niveaux A, B, C de la figure 4.



Photo 2 - Le vase biconique après reconstitution.

Résultats de la mesure d'âge par le C 14 des ossements de l'inhumation :

2990+/-50 ans, soit en date calibrée : **-1383, -1067 BC.**

Résultats de la mesure d'âge par le C14 des charbons de bois de l'incinération :

520+/- 60 ans, soit en date calibrée : **1301-1471 ap. J.C.**

### **Conclusion :**

Construction d'un tumulus pierreux grossier, avec coffre central susceptible de contenir une inhumation, où l'on a déposé, probablement au Bronze ancien ou moyen (au vu de sa typologie) un vase polypode biconique de type aquitain. L'inhumation, dont on a retrouvé et daté les restes est-elle contemporaine ou non de cette céramique ? Il est difficile actuellement encore de se prononcer.

Cette sépulture a été reprise vers le XIV, XVème siècle de notre ère, pour y effectuer un dépôt d'incinération. Après avoir enlevé dans la région centrale du tumulus la couverture de blocaille ainsi que la très probable dalle de couverture du coffre, on a évacué une grande partie du contenu de ce dernier, avec sans doute un bon nombre d'ossements du défunt précédemment inhumé. Puis on a aménagé une petite ciste rudimentaire, très semblable à celle que nous avons rencontrée dans de nombreux monuments à incinération (cromlechs ou tumulus-cromlechs), de l'âge de Fer ou même du Bronze...

Cette réutilisation au Moyen-Age, pour une incinération suivant des modalités protohistoriques n'est pas pour nous surprendre. Elle s'intègre parfaitement dans le contexte maintenant bien connu du « paganisme vascon » persistant encore à cette époque et particulièrement bien relaté dans les récits des pèlerins de Compostelle, fait renforcé en particulier par une christianisation tardive du « saltus vasconum » du fait d'un clergé resté longtemps non bascophone.

Par ailleurs, quatre autres exemples de la *persistance de ce rite protohistorique en période historique* se retrouvent lors de nos résultats de fouille dans les monuments suivants :

Tumulus de Biskartzu : ( Gif 4183), 1100 +/- 90 ; date calibrée : 714, 1113 ap. J.C.

Tumulus d'Ahiga : ( Gif 5022), 1000 +/- 80 ; date calibrée : 869, 1205 ap. J.C.

Cromlech Sohandi 5 : (Bdx. 475- T.L.) : 800 +/- 210 BP soit 1150+/- 210 ap. J.C

Cromlech Sohandi 2 : (Typologie du mobilier) entre X et XIVème siècle de notre ère.

### **Le grand cercle de Jatsagune.** (4) et (fig. 2 – B)

Commune de St. Michel, il est situé au niveau de l'endroit où se détache de l'antique voie de transhumance le cheminement, qui se rend à Roncesvalles (Coordonnées : N = 43°03'29'' O = 01°16'04'' Altitude 1230m).

C'est le plus grand cercle que nous connaissions en Pays Basque de France, avec ses 17m de diamètre et ses 21 témoins, à vrai dire quelquefois fort peu visibles.



Photo 3 - Le grand cercle de Jatsagune après fouilles.

L'exploration de l'ensemble de ce monument, menacé de destruction par la création d'un poste de chasse, a été effectuée par diverses tranchées, jusqu'au paléosol, à 0,35 m de profondeur (photo 3 et fig. 5). On note dans la structure du pérystalithe, une alternance de gros blocs de calcaire blanc, environ tous les 2 mètres, avec d'autres plus petits ; aucun d'eux n'a franchi le paléosol.

Il n'y avait aucun dépôt de cendres ni charbons de bois. Le mobilier était représenté par un fragment de galet de quartzite sur la tranche duquel on note 3 séries d'enlèvements parallèles ; cet outil, de facture très grossière, a néanmoins pu servir à couper. Ce type d'outil, toujours fabriqué au cours des temps préhistoriques et même protohistoriques est parfaitement indatable ; par contre sa position sur le paléosol peut très bien correspondre au sol contemporain de construction (R. Arambourou).

Un *fragment d'une grosse perle de verre* de 3 centimètres de diamètre et avec une ouverture de 13 millimètres, a été trouvée à la base et à la face interne d'une des grandes pierres du pérystalithe (photo 4). Elle a pu être utilisée soit comme grain de collier, soit suspendue comme pendeloque, à une chaîne, un collier, un torque.

La pâte est constituée de plusieurs couches de verre colorées bleu cobalt, superposées, concentriques, revêtues d'ornements extérieurs à type de bandes alternativement bleues et jaunes et de fines lignes marron clair perpendiculaires.

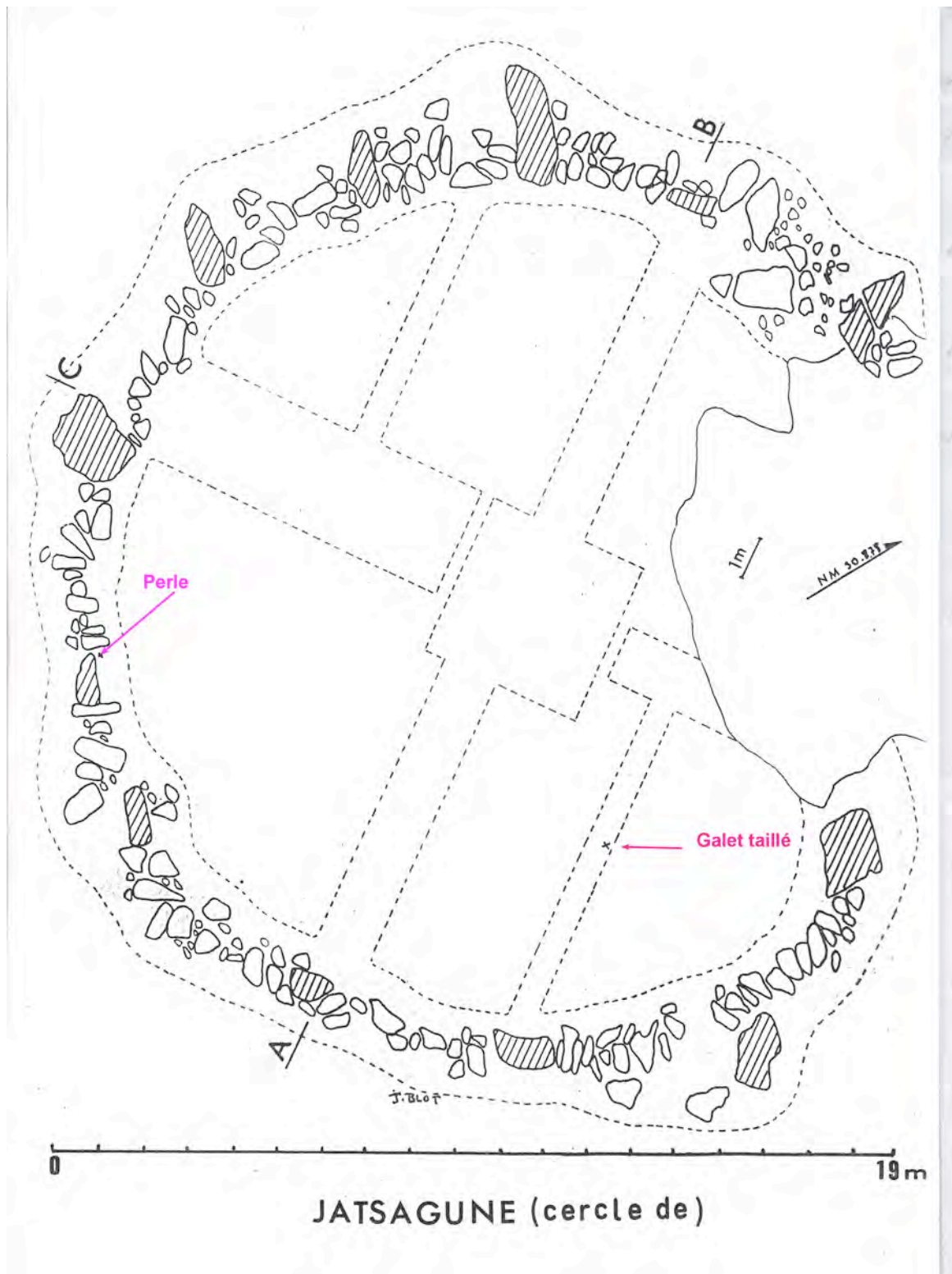


Figure 5 - Plan du grand cercle de Jatsagune.

Ce bijou, étudié par Mme. J. Roussot-Larroque, a été fabriqué en Europe Centrale, par exemple à Stradonitz (Bohême), à l'époque de La Tène III (entre - 450 et la fin de l'Indépendance).

On peut (R. Arambourou) évoquer un passage d'invasisseurs celtes, et il était possible aux autochtones de se la procurer sans affrontement, par troc, par exemple. Cette perle

aurait pu être mise ensuite, volontairement ou non (perdue ou cassée), lors de la construction du cercle.

Il n'y a pas d'équivalent de cette perle en Aquitaine ou en Pays Basque du Sud.

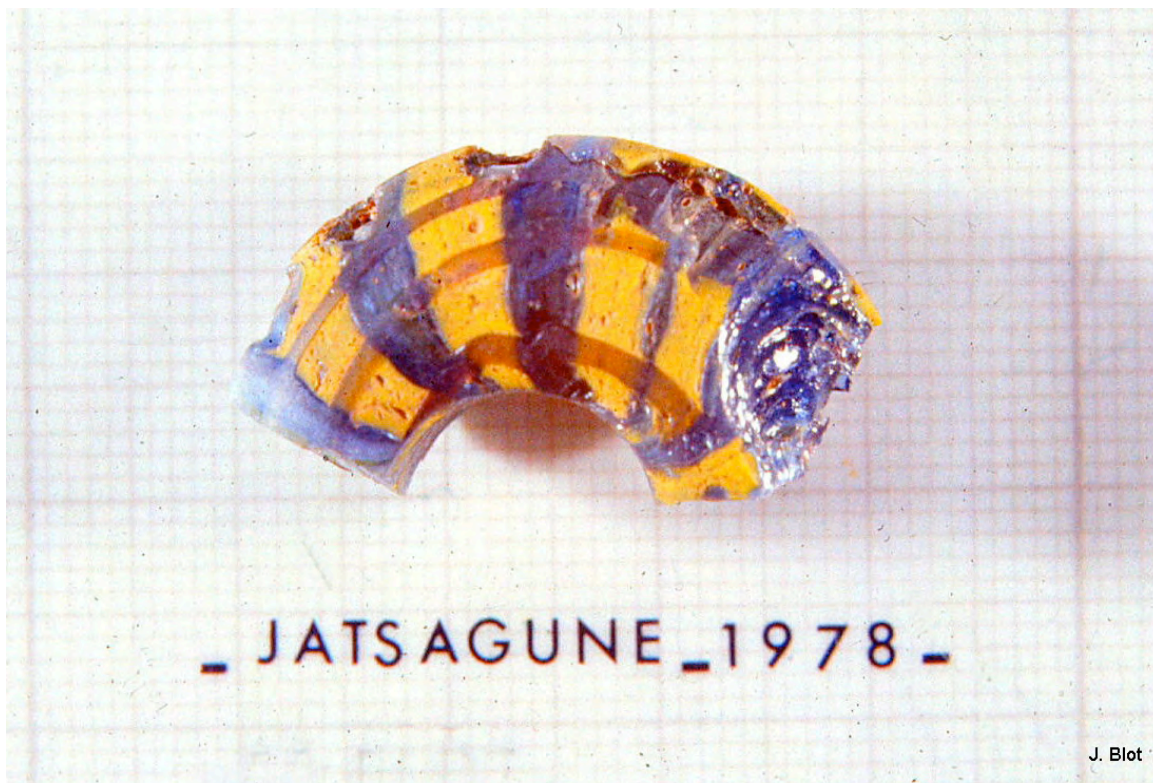


Photo 4 - Le fragment de perle de verre du grand cercle de Jatsagune.

### **Conclusion :**

Deux éléments différencient ce cercle d'un vrai « cromlech basque », au sens de « monument funéraire » : l'absence de tout reste d'incinération ou de structure en rapport avec ce rite (coffre, ciste, pierre centrale etc.), et ses dimensions exceptionnelles qui dépassent largement les 11 mètres de nos plus grands cromlechs...

En ce lieu où aboutissent les pistes du Pays de Cize, d'Irati, d'Aezcoa et d'Erro, on peut vraisemblablement *penser à un lieu de réunions*, « politiques » ou « religieuses », au très vaste sens du terme. À la bifurcation d'une des voies de passage les plus chargées d'Histoire, ce grand cercle fut probablement le témoin du passage des vagues celtiques et il recelait en son sein un fragment de bijou venu, lui aussi, de leurs lointains lieux d'origine.

**Le Cairn de Jatsagune**. (5) et (fig. 2 – C). Commune de St Michel.

Il domine la voie principale, à laquelle il est relié par une bretelle encore bien visible (coordonnées : N = 43°03'35,4'' O = 01°16'03,7'' Altitude : 1239 m).

Ce volumineux tertre herbeux de 13,50 m de diamètre et de près de 3 m de haut (photo 5), est entouré d'un péristalithe formé d'une centaine de petits blocs de quartzite, posés sur le paléosol alors que d'autres, plus volumineux, y sont plantés ; à aucun moment ce



péristalithe ne donne l'impression d'avoir un quelconque rôle de contention.



Photo 5 - Le cairn de Jatsagunekogaina après fouille.

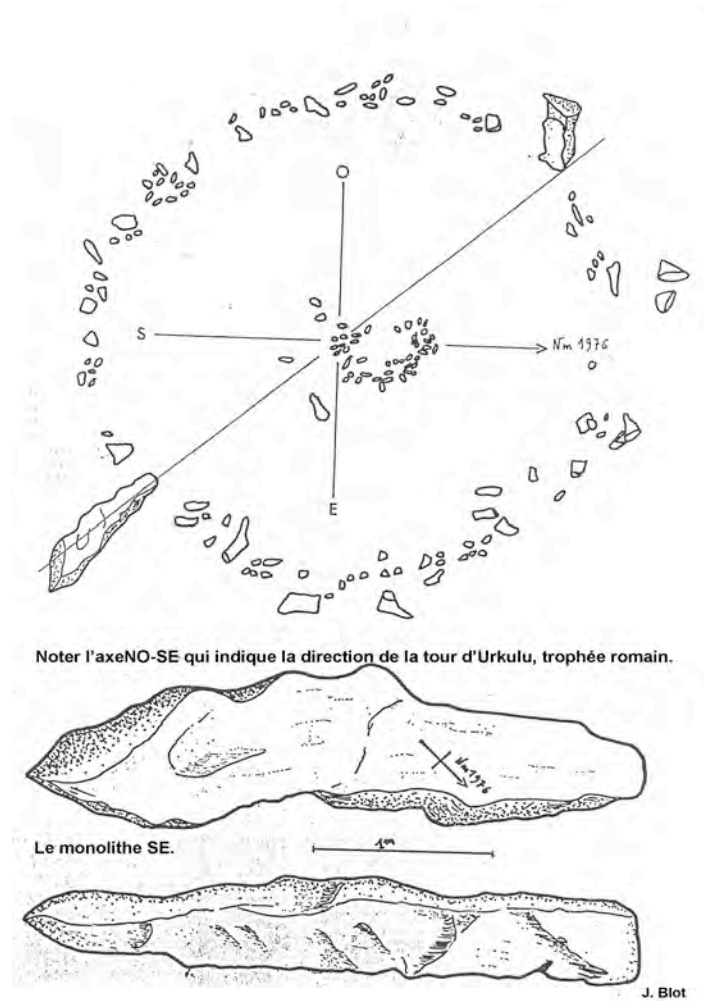


Figure 6 - Plan du cairn avant fouille et le monolithe SE.

Deux monolithes semblent jouer un rôle important (fig. 6 et 7) :

Au SE., un grand bloc de grès rose de 3,30 m de long, épannelé aux deux extrémités, gît sur le sol, mais avait été initialement enfoncé dans la circonférence du péristalithe ; un deuxième monolithe est situé au NO, symétriquement au premier ; il est de forme parallélépipédique rectangle, à base biseautée et semble n'avoir été que posé, sa forme lui permettant de rester vertical. L'axe qui les relie passe par le centre du tertre. Ce centre n'est en fait qu'un volumineux filon de grès quartzeux en place ; les constructeurs ont voulu régulariser le mouvement naturel du terrain en le remblayant avec de la blocaille afin de lui donner l'allure d'un tertre symétrique, qu'ils ont ensuite entouré d'une couronne de pierres. Aucun dépôt d'aucune sorte, aucun mobilier, n'ont été trouvés.

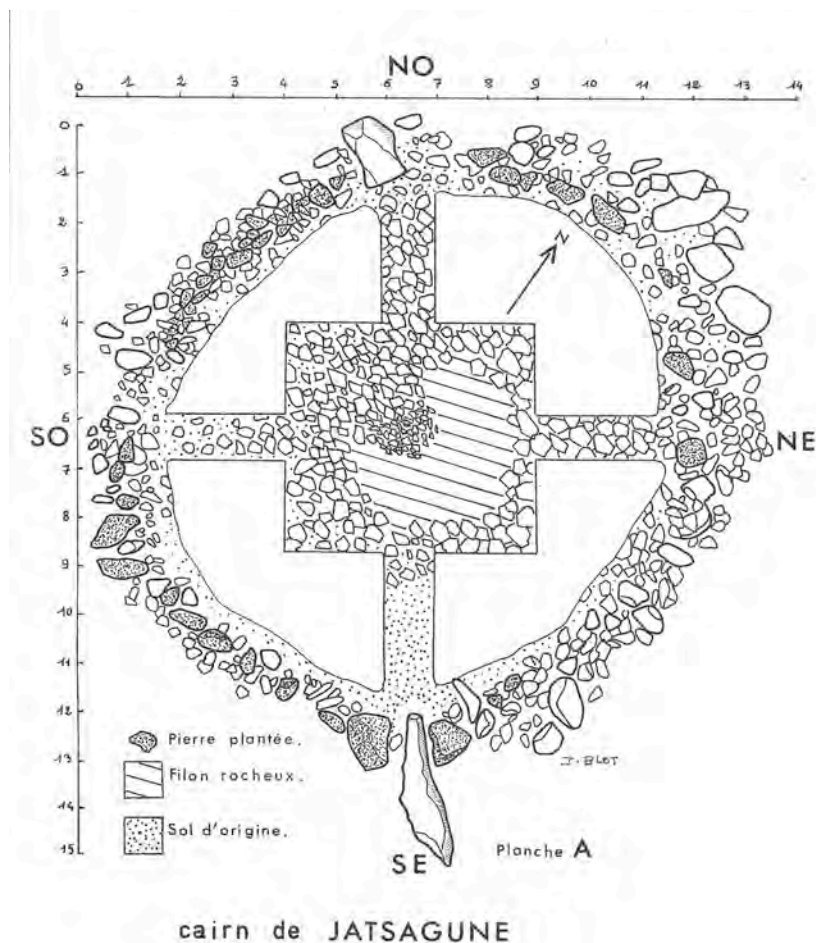


Figure 7 - Plan après fouille du cairn de Jatsagunekogaina.

**Conclusion :**

L'axe NO SE qui relie les 2 monolithes n'a pas de signification astronomique comme l'ont démontré les travaux de R. Cazeaux, astronome et mathématicien ; par contre il indique la direction du col d'Arnostégui et plus précisément la tour d'Urkulu, très probablement trophée romain. Pour JL. Tobie, « ce cairn, indéniablement de facture indigène, aurait très bien pu être érigé sur l'ordre des Romains, par la main d'œuvre

locale, utilisant la technique du tumulus-comlech qui leur était familière, mais cette fois, dans un autre but : soit comme soubassement d'une borne milliaire, maintenant disparue, soit même comme borne milliaire ANEPIGRAPHIQUE ». Dans le contexte montagneux de la Voie Romaine des Ports de Cize, le menhir SE, pourrait parfaitement remplir ce rôle.

**Les cromlechs Sohandi 4, Sohandi 5, Sohandi 6 et Sohandi 2.** (6) et (fig. 1 - E).

Situés tous trois dans la commune de St Michel, sur un replat en bordure d'une importante piste pastorale rejoignant la voie principale des Ports de Cize au lieu dit Biakorre. Ils sont très voisins (de 2,50 à 3 m les uns des autres) et présentent de grandes similitudes (coordonnées : N = 43°04'40,19'' O = 01°13'26,12'' Altitude : 895m).



Photo 6 - Vue des trois cromlechs Sohandi 4, 5, 6, après fouille.

**Sohandi 4.**

On note 17 gros blocs de poudingue, presque jointifs, délimitant un cercle, grossièrement circulaire, de 6 m de diamètre. L'intérieur est lui aussi comblé de blocs rocheux, en une seule couche, plus ou moins en désordre, au milieu desquels, certains, plus volumineux, semblent former comme un second cercle (photo 6 et fig. 8).

Le mobilier est essentiellement représenté par un chopping-tool très usagé et de petits tessons de poterie vernissée, jaune et verte à pâte fine, l'un d'eux pouvant évoquer un fond d'écuelle ou de cruche. Ces tessons, trouvés à 0,12 m de la surface du sol actuel, ne sont certes pas antiques et ne remontent pas au delà **du XVI ou du XVII ème siècle** de notre ère.

Il n'y avait pas trace de cendres ni de charbons de bois.

**Sohandi 5.**

Cercle de 4 m de diamètre délimité par 8 gros blocs de poudingue (fig. 9), dont un

déporté vers le sud. Le centre est pratiquement dépourvu d'éléments, exceptée une pierre centrale. A l'est de celle-ci, dans la continuation du péristalithe, on en note trois autres plus modestes. C'est contre celles-ci, à 0,25 m de profondeur, sur le paléosol, qu'on a trouvé un galet présentant des traces de polissage très net à ses deux extrémités, ainsi que sur une de ses faces. Il peut évoquer une probable « meule à main », ne choque pas dans son contexte architectural, mais n'aide en rien pour le dater.

Trois fragments de poterie reposaient au centre de ces trois mêmes pierres ; pâte noire, grossière, insuffisamment cuite, à l'extérieur plus clair, brun foncé. L'estimation d'âge, effectuée par Thermoluminescence (Pr. Mx Schwoerer, Université de Bordeaux III), est de 800 +/- 210 soit **1150 +/- 210 ap.J.C.**

Comme précédemment, il n'y avait aucun dépôt de cendres ni de charbons de bois.

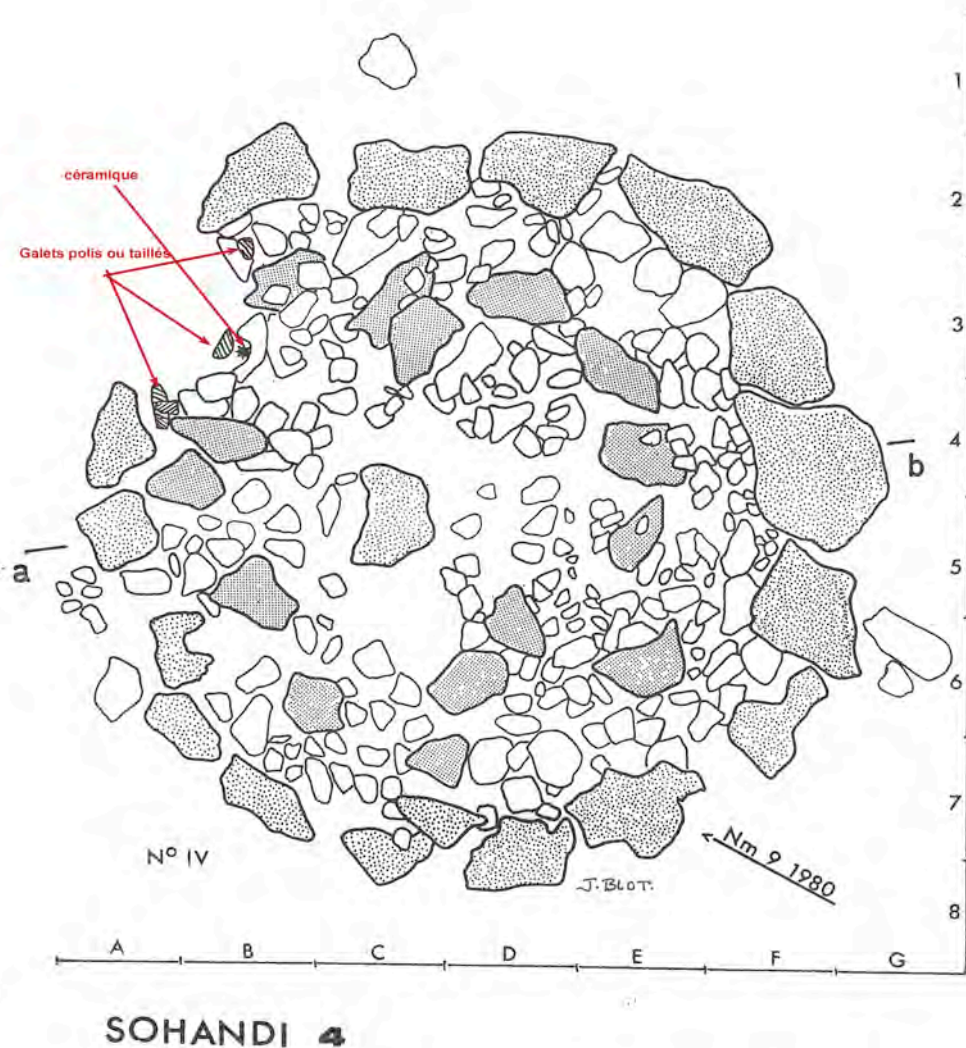


Figure 8 - Plan du cromlech Sohandi 4.

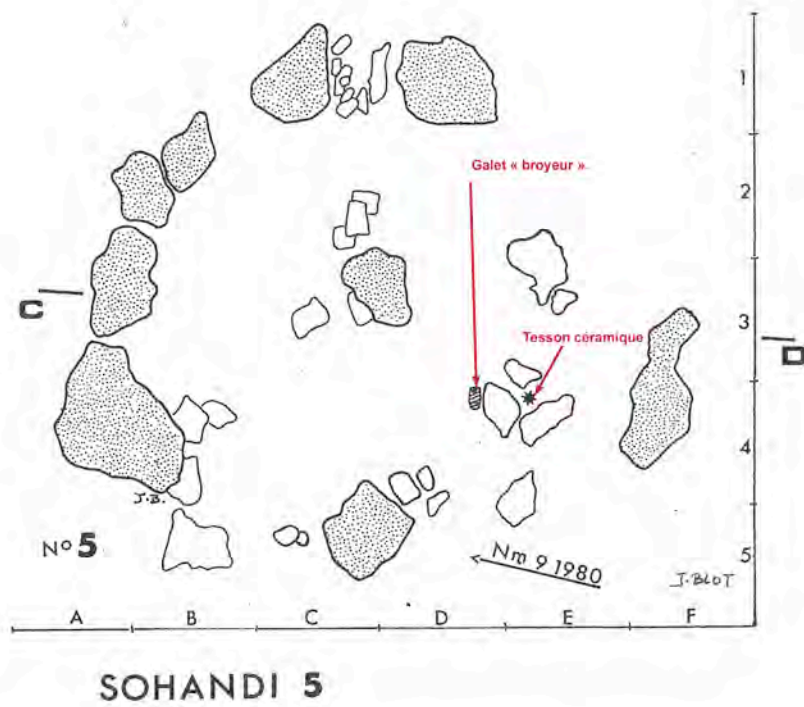


Figure 9 - Plan du cromlech Sohandi 5.

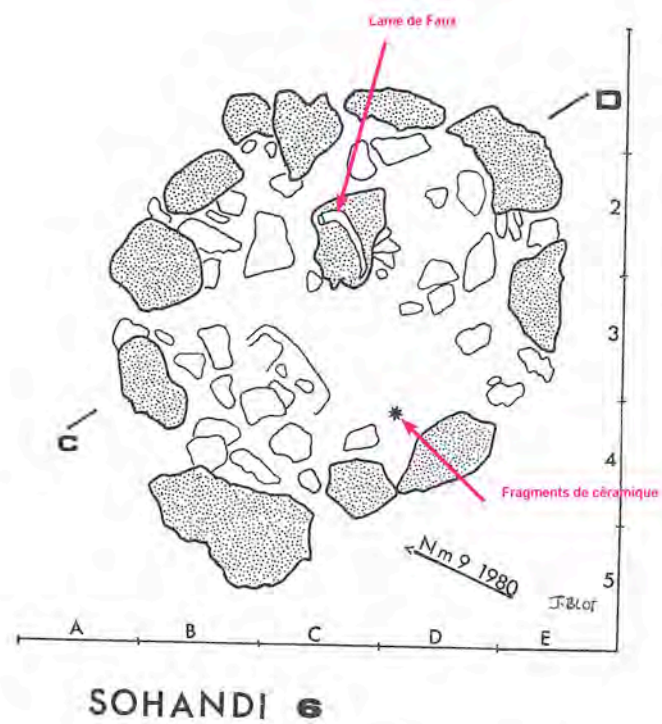


Figure 10 - Plan du cromlech Sohandi 6.

### Sohandi 6.

Dix blocs de poudingue délimitent un cercle de 3,50 m de diamètre, dont la zone centrale est parsemée de quelques autres blocs de taille modeste, sauf un, situé à 0,40 m à l'est du centre géométrique du cercle, sur lequel reposait *une lame de faux en fer*, très rouillée, à 0,14 m sous la surface du sol actuel (photo 7 ; fig. 10 et 11). Pour J.-P. Mohen, ce type de faux, très rare en dépôt funéraire, présente une grande similitude avec celle trouvée dans un niveau **Tène III** de Fort-Harroard ; toutefois cet instrument **aurait pu être employé jusqu'au Moyen-Age** ... (R. Guadagnin, Conservateur au Musée des Arts et traditions Populaires).

Quelques petits tessons de céramique ont aussi été trouvés au niveau du sol d'origine, à 0,25 m de profondeur, faisant probablement partie d'un vase à fond plat (Pr. Coffyn).

L'étude par thermoluminescence n'a pu être effectuée avec suffisamment de précision pour être retenue.

### Conclusion :

Ces trois cercles de pierres, très voisins, présentent sensiblement les mêmes caractéristiques architecturales, en particulier leur « rusticité », et, nous l'avons vu, la typologie du mobilier comme les datations obtenues suggèrent un certain voisinage dans le temps... probablement en pleine période historique, comme nous l'avons constaté pour la date de l'incinération du tumulus Urdanarre Nord 1.

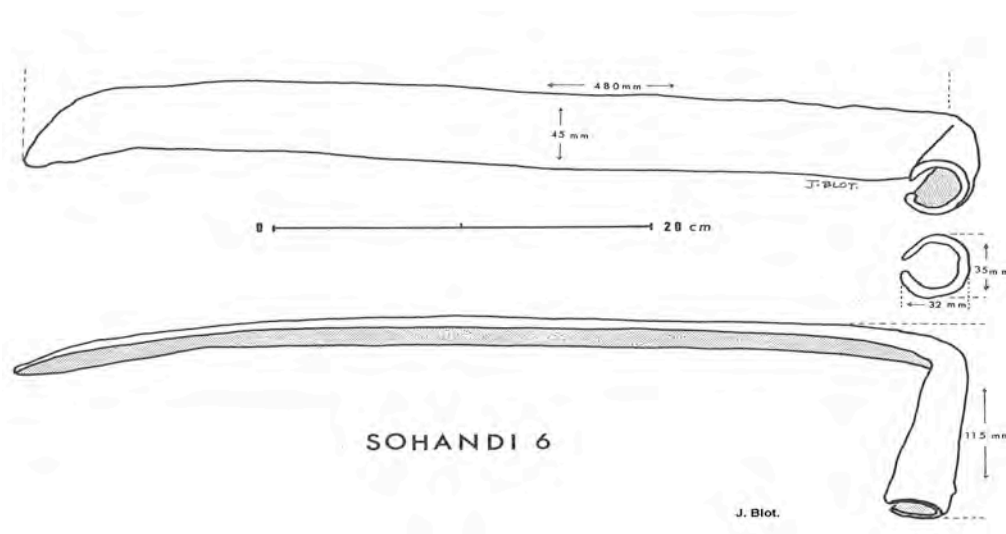


Figure 11 - Cromlech Sohandi 6 : dessin de la lame de faux.

### Sohandi 2.

Situé sur la commune de St Michel, il est à une centaine de mètres à l'est-sud est des 3 monuments précédents (coordonnées : N = 43°04'39'' O = 01°13'20'' Altitude : 900m).

Un péristalithe de près de 7 m (il est légèrement ovale), est délimité par 14 blocs de poudingue ; blocs non jointifs dont les interstices sont en partie comblés par une petite blocaille dont on note une présence plus abondante en secteur nord-est (photo 8). Au centre, on note une structure en « fer à cheval » formée de petits blocs de poudingue entourant un curieux élément en calcaire blanc, lisse, évoquant la forme d'un os

iliaque (photo 9 ; fig. 12) ; cette impression est renforcée par la présence tout à côté de deux autres éléments de même nature suggérant des fragments de mâchoire. Il nous paraît vraisemblable que ces formes particulières ont été volontairement choisies...



Photo 8 - Le cromlech Sohandi 2 après fouille.



Photo 9 - Cromlech Sohandi 2 : région centrale.

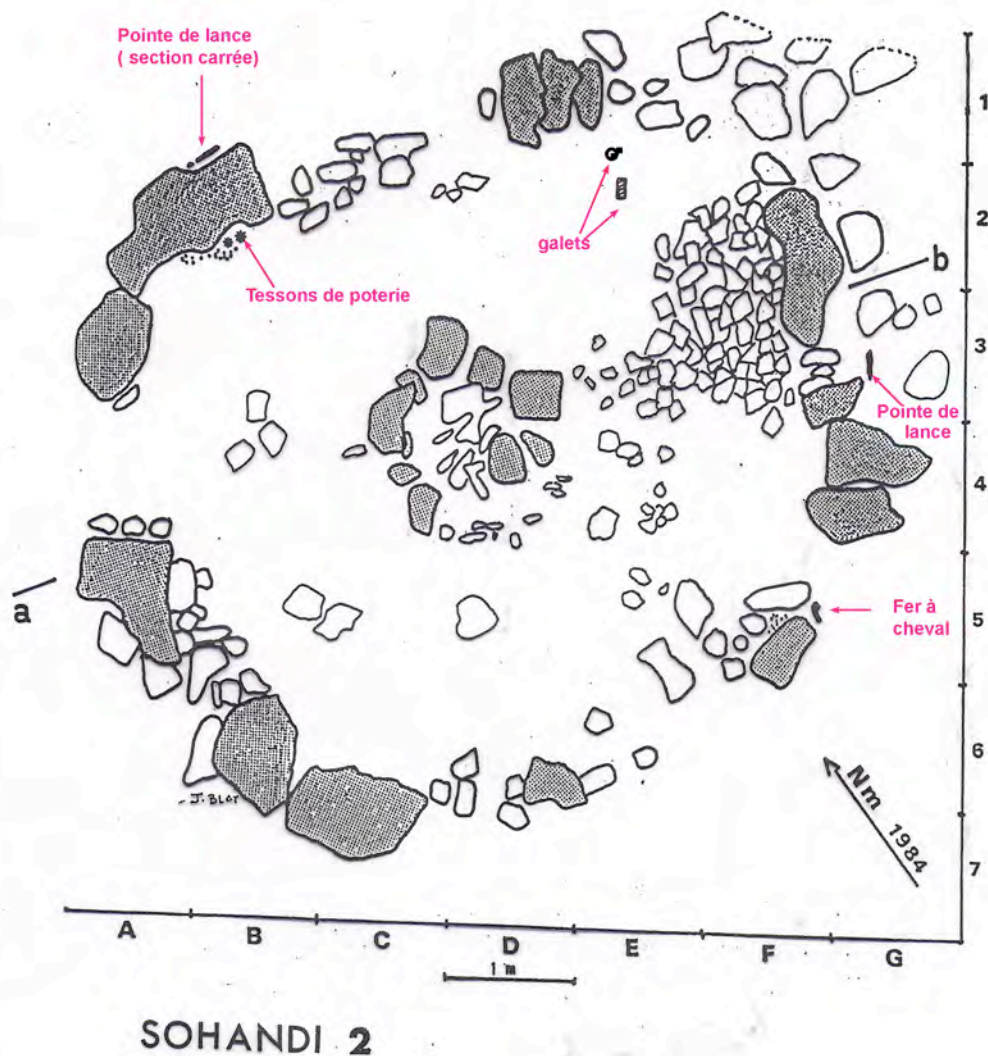


Figure 12 - Plan du cromlech Sohandi 2.

Deux fragments de céramique ont été recueillis à la base d'un témoin du cercle (secteur nord-nord est) : pâte ultra cuite, appartenant à 2 types de vase, mais à l'évidence, poteries indigènes. Elles n'ont pu être datées.

Deux pièces lithiques reposaient à 0,15 m de profondeur (secteur nord ouest) : un petit galet aux deux faces abrasées, lustrées, de même qu'un bloc de grès rose, lui aussi poli sur les deux faces (quel usage pour ces deux pièces ?).

Trois objets en fer (photo 10), très rouillés, gisant au niveau du paléosol, ont été étudiés et restaurés par R. Coquerel : une *pointe de lance de section carrée*, à l'extrémité brisée ; pointe de lance ou de baliste ? Une *seconde armature, de section triangulaire* (pointe de javelot, de lance, d'arbalète ?). Enfin un *fragment de fer à cheval* avec 3 trous de cloutage, dont l'un conservait une tête de clou. Au vu de leurs caractéristiques, l'avis de R. Coquerel est formel : « **Ces pièces de fer sont médiévales** » et il les situe **entre X et XIV<sup>ème</sup> siècle**.





Photo 10 - Cromlech Sohandi 2 : fragment de fer à cheval, pointe à section triangulaire, pointe à section carrée.

**Conclusion :**

Ce monument se distingue bien, lui aussi - et comme les 3 cercles précédents - des cromlechs protohistoriques par le négligé de sa construction et l'absence de cendres ou de charbons, mais aussi par son mobilier... Il se rattache très probablement à cette lignée de monuments de tradition protohistorique érigés en période historique.

**Le cercle de pierres Urdanarre Sud 1.** (7) et (fig. 2 - **D**).

Nous terminerons l'évocation de nos fouilles, par le plus énigmatique des monuments explorés en ces lieux : le cercle Urdanarre Sud 1

Il est situé sur la commune de St Michel, à 70 m environ au nord nord-ouest du cairn précédemment décrit, et tangent, au nord nord-est, à un tumulus-cromlech de 7 m de diamètre et 0,50 m de haut environ (coordonnées : N = 43°03'36'' O = 01°16'01'' Altitude : 1239 m).

Érigé sur un terrain en légère pente vers le nord-ouest, il mesure 5 m de diamètre, et est

délimité par 23 blocs de quartzite, de dimensions très inégales, qui n'ont pas dépassé un lit caillouteux de plaquettes de flysch désagrégé reposant elle mêmes sur un soubassement rocheux dur et continu (photo 11). Aucun dépôt, aucun mobilier n'ont été trouvés.



Photo 11 - Le cercle de pierres Urdanarre Sud 1 après fouille.

**Conclusion :**

Ce cercle de pierres, à l'architecture très négligée, érigé sur un filon rocheux en pente, sans aucune structure centrale, diffère notablement des monuments protohistoriques similaires que nous avons étudiés habituellement. Il est unique en son genre, à notre connaissance. En l'absence de toute autre donnée, en particulier chronologique, sa finalité reste énigmatique... Doit-on y voir la forme la plus négligée, la plus « épurée », la plus symbolique, d'une construction funéraire « de type protohistorique » en période historique ?

**Conclusion générale :**

De l'exposé précédent, il ressort à l'évidence que cette antique voie de passage des Ports de Cize et ses collatérales portent les traces d'une présence humaine permanente, émaillée d'incursions variées.

Ces vestiges attestent en effet des rites funéraires de l'âge du Bronze et du Fer, du probable passage des vagues celtiques, de la présence romaine, et surtout d'un fait qui ne pouvait qu'être soupçonné par les récits historiques, mais l'a été par l'archéologie, à savoir la persistance pendant plus d'un millénaire après le Christ, du rite protohistorique d'incinération, suivant des modalités de plus en plus négligées, mais qui témoignent de la foi de ces Vascons, restés fidèles à leurs coutumes ancestrales, aucun changement majeur dans leur mode de vie n'étant intervenu qui ait pu justifier un bouleversement de leurs croyances.

## **Bibliographie :**

- « Nouveaux vestiges mégalithiques en Pays Basque IV – Cromlechs de Basse Navarre et Tumulus. » - *Bulletin du Musée Basque* n°58 – 1972.
- « Les vestiges protohistoriques de « la voie romaine des Ports de Cize » - *Bulletin du Musée Basque* n°80 – 1978.
- « Le Tumulus Urdanarre Nord 1- Compte rendu de fouilles (1991) – *Bulletin du Musée Basque* n°138 – 1994.
- « Le cercle de pierres de Jatsagune – Compte rendu de fouilles 1978 - » - *Bulletin du Musée Basque* n°93 –1981.
- « Le Cairn de Jatsaguneko-gaina- milliaire romain ? – Compte rendu de fouilles 1979 » - *Munibe. - Sociedad de Ciencias Aranzadi – San Sebastian* - n°3-4 - 1981.
- « Les cromlechs de Sohandi. 4, 5, 6. - Compte rendu de fouilles 1980 » - *Bulletin du Musée Basque* n°109 – 1985.
- « Le cercle de pierres Sohandi 2 – Compte rendu de fouilles 1984 »
- « Le cercle de pierres Urdanarre Sud 1 – Compte rendu de fouilles 1989 » - *Bulletin du Musée Basque* n°136 – 1993.

## ***11.2. L’empreinte romaine sur la voie historique des Ports de Ciser (L. de Buffières) :***

Le site de Château-Pignon domine un paysage de crêtes, joue un rôle éminent de vigie, veille sur nombre de passages obligés et commande un ensellement où passe une voie historique, jalonnée au long de son parcours montagneux de nombreux vestiges liés à l’histoire antique.

En l’état actuel des recherches, l’absence de matériel archéologique d’origine romaine recensé dans l’environnement de Château-Pignon ne lui dénie pas pour autant un quelconque rôle durant l’Antiquité.

### **Les voies transpyrénéennes : une nécessité stratégique**

À l’issue de la seconde guerre punique (202 av. J.-C.), Rome prenait pied en Hispanie. La vallée de l’Èbre servira de guide à la progression de la conquête en direction du nord-ouest de la Péninsule.

Cette avance sera jalonnée par le siège de Numance et la soumission des peuples celtibères (133 av. J.-C.), puis l’établissement par Pompée vers 75 av. J.-C. d’un point d’appui pour sa lutte contre Sertorius sur le site de l’actuelle Pampelune ; les confins astures et cantabres ne seront définitivement pacifiés qu’à l’issue des Guerres cantabres en 19 av. J.-C.

Au nord des Pyrénées, la conquête du sud-ouest de la Gaule suivra un schéma comparable et la vallée de la Garonne en sera pour partie le vecteur : après Nîmes, Toulouse (106 av. J.-C.), la soumission des peuples aquitaniques sera consommée en 27 av. J.-C.

Les nécessités stratégiques de soutien entre les légions engagées des deux côtés de la chaîne pyrénéenne ont logiquement suscité de la part de l’autorité romaine l’aménagement, à leurs critères, de liaisons pastorales majeures dont les plus importantes avaient été utilisées lors des diverses migrations vers le monde ibérique.

C’est ainsi que sera aménagée la Via Domitia pour le transit pyrénéen oriental, le passage par le Somport pour le franchissement médian de la chaîne et le chemin des ports de Ciser<sup>205</sup> pour la traversée des Pyrénées navarraises. Si leur visée était commune, la chronologie et la mise en œuvre de ces infrastructures viaires furent distinctes.

À l’aune de découvertes récentes, les constats archéologiques réalisés sur les voies antiques des ports de Ciser et de la vallée du Valcarlos permettent une appréciation réactualisée de cette mutation.

### **Une liaison par crêtes et une liaison par vallée**

---

<sup>205</sup> L’utilisation de Ciser, au lieu de Cise, s’accorde mieux avec les dénominations des textes médiévaux ; c’est aussi l’avis de José-María JIMENO JURIO, (2010), pp. 214-215.

Le grand cheminement de transhumance de la crête des ports de Ciser fut probablement celui emprunté par les migrations celtiques, mais l'altitude de son parcours sommital<sup>206</sup> le rend, par l'enneigement et les congères qui en résultent, impraticable durant quelques mois. Cette « trêve hivernale » imposée par le climat ne représentait pas un inconvénient majeur dans la mesure où les impératifs logistiques de ravitaillement de ces groupes migrants excluaient tout déplacement en territoires inconnus, voire hostiles. Il est probable qu'au premiers temps de la conquête, les légions romaines parvenues aux piémonts pyrénéens n'ont pas dérogé à cette règle de prudence.



Figure 1 - Tracés de la voie historique des ports de Ciser et de la voie romaine du Valcarlos.

Les témoignages archéologiques, tant sur la nature du mobilier recensé que sur l'architecture des structures viaires subsistantes, inclinent à assigner à la voie des ports de Ciser - que nous qualifierons aussi de *voie haute* - un rôle primordial au moment de la conquête et de la pacification.

<sup>206</sup> Brèche de Leizar Ateka (1298 m), col de Lepoeder (1432 m) ; d'après cartographie SIGPAC Navarra, <http://sigpac.magrama.es/fega/h5visor/>

La *Pax Romana* confortée au premier tiers du I<sup>er</sup> siècle permettait, sous Auguste et Tibère, la mise en place de tous les volets de l'administration romaine jusqu'aux confins de la Tarraconaise et de l'Aquitaine.

L'impératif de continuité administrative entre les deux provinces était assuré par le service du *cursus publicus*<sup>207</sup> dont l'exigence principale était qu'il ne fut jamais interrompu.

L'enneigement hivernal de la voie haute ne permettant pas la permanence de ce service, le pouvoir romain, largement pourvu en ressources financières, humaines et techniques, s'attacha à l'établir en construisant une nouvelle liaison, utilisable en toutes saisons, qui forçait le passage pyrénéen par les défilés du Valcarlos ; nous la qualifierons de *voie basse*<sup>208</sup>.

## Deux tracés aux conceptions distinctes

Ces routes, rameaux parallèles de la voie appelée « *De Hispania in Aquitaniam, ab Asturica Burdigalam* » dans l'*Itinéraire d'Antonin*, reliaient de part et d'autre de la barrière montagneuse deux établissements. Sur le versant ibérique, un vicus étendu (18 ha) sur le plateau de Burguete<sup>209</sup> (fig. 1/site n° 7) et, côté aquitain, le site reconnu et partiellement fouillé par Jean-Luc Tobie à Saint-Jean-le-Vieux (fig. 1/site n° 1), identifié comme l'*Imus Pyrenæus* de l'*Itinéraire*.

Les deux qualités remarquables de l'ingénierie viaire romaine sont, d'une part, la rigueur à respecter un « cahier des charges », normalisé selon les contraintes imposées par le climat, la topographie et la nature du terrain et, d'autre part, la souplesse d'adaptation de ce canevas face à des obstacles peu communs.

Les caractères du cheminement de la voie haute collent à un schéma commun aux grandes pistes de transhumance : pente régulière, tracé dominant, franchissements par cols, terrain drainé.

Les vagues migratoires, puis les légions ont bénéficié des avantages offerts par ces caractères : aménagements réalisables, déplacements relativement aisés, sécurité stratégique.

L'établissement du pouvoir universel romain changea la donne car, à l'obligation de réactivité de l'armée et du *cursus publicus* s'adjoignait l'exigence de fluidité des échanges économiques ; à cet égard, les confins occidentaux des versants pyrénéens furent surtout concernés par les productions minières, alors monopole d'État.

Ces facteurs engagèrent l'administration romaine à construire une voie nouvelle qui court-circuitait la voie des ports de Ciser ; et à une longueur équivalente, son tracé

---

<sup>207</sup> Courrier impérial ; service administratif mis en place par Auguste.

<sup>208</sup> La reconnaissance de la voie romaine du Valcarlos ouvre un nouveau débat : celui de savoir lequel des deux itinéraires, voie basse ou voie haute, est celui listé dans l'*Itinéraire d'Antonin*, à moins qu'ils n'y soient considérés comme confondus.

<sup>209</sup> En cours de reconnaissance par une équipe d'Aranzadi Zientzia Elkarte (J. Aguirre Mauleón, <http://www.aranzadi-zientziak.org/>) en collaboration avec le Museum of London Archeology (J. Hill).

permettait avant tout d'éviter 400 mètres de dénivelé et leurs aléas hivernaux.

La voie basse du Valcarlos constitue une spectaculaire prouesse d'ingénierie, véritablement hors des canons habituels présidant aux travaux romains de voirie<sup>210</sup> ; en effet, la construction d'une large voie taillée pour partie dans le roc (photo 1), sur des pentes latérales instables dépassant parfois 60 %, aux très nombreux franchissements de thalwegs encaissés, soumise aux ravinements et aux charges pondérales du trafic, aux coûts de construction et d'entretien astronomiques, ne pouvait être suscitée que par l'absolue nécessité d'une voie de communication d'usage ininterrompu.



Photo 1 - Tranchée d'Erredoraikoborda dans la vallée du Valcarlos.

### **Des destinées différentes :**

Les prospections et fouilles archéologiques passées et présentes, que nous détaillerons pour le tracé de la voie des ports de Ciser, permettent d'envisager un schéma chronologique de l'utilisation, principale ou secondaire suivant les époques, de chacune des options de cheminement.

La voie haute, héritière des flux transhumants et des déplacements migratoires, sera au cours de la dernière moitié du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, le vecteur initial de l'invasion romaine ; elle sera succinctement aménagée afin de faciliter le déplacement des légions dans les deux sens.

L'absence de vestiges d'architecture viaire de caractère typiquement romain<sup>211</sup> s'expliquerait par cette préexistence de structure routière sur un terrain en majeure partie

---

<sup>210</sup> Prospection en cours par une équipe d'Aranzadi Zientzia Elkarte (J. M. Txoperena et J. Aguirre Mauleón).

<sup>211</sup> Les rares coupes stratigraphiques mises au jour par les mouvements de terrain, ne montrent pas l'étagement des différents composants d'une voie romaine ; néanmoins, la carence d'observations sur leur architecture interne en haute montagne tempère tout jugement catégorique.

stable ; dès lors, au moment de construire à grands frais une alternative de passage routier dans les défilés du Valcarlos, à quoi bon aménager aux normes romaines la voie haute, qui ne sera utilisée qu'à la bonne saison ?

La mise en service du nouveau tracé du Valcarlos au cours du I<sup>er</sup> siècle relèguera au second plan l'utilisation de la voie des ports de Ciser qui demeurera néanmoins une indispensable route de décharge du trafic quand au fond du Valcarlos les intempéries dévastatrices emporteront tel segment de structure routière ou tel franchissement de profond thalweg.

Puis son utilisation déclinera progressivement à compter des VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles<sup>212</sup> lorsque les dégradations subies au long de ce tracé accidenté, voire vertigineux, ne pourront plus être réparées, faute de moyens, conséquence logique de l'impérialisme et de l'effacement du pouvoir de Rome ; sans omettre les considérations de grande insécurité durant les périodes troublées qui feront de ce tracé en fond de gorge un cheminement propice aux guet-apens. Elle se muera en sentier muletier pour animaux de bât<sup>213</sup> tandis que la voie des crêtes reprenait sa primauté de trajet carrossable, sans discontinuité depuis le Haut Moyen Âge jusqu'aux années 1880.

### **Le tracé de la voie des Ports de Ciser :**

Comme nous l'avons évoqué, deux sites d'occupation romaine sont recensés le long de la voie romaine *Ab Asturica Burdigalam* de chaque côté du franchissement pyrénéen des ports de Ciser, l'un sur la commune de Saint-Jean-le-Vieux au nord et l'autre sur le municipio de Burguete au sud. La description sommaire du tracé de la voie haute sera inscrite entre le quartier Hontto de Saint-Michel (fig. 1) et Lepoeder/col d'Ateguren à Orreaga/Roncesvalles (fig. 1/site n° 5).

Le tracé de l'actuel Chemin de Compostelle, avatar de l'ancienne voie historique se calque en grande partie sur la route départementale 428, reliant Saint-Jean-Pied-de-Port à Estérençuby par les crêtes.

Aux quartiers de Hontto, par de grands lacets en très forte pente, il se hisse à la cote 703 au lieu-dit Bidacurutcheta pour atteindre la longue crête qu'il ne quittera plus 8,5 km durant jusqu'à la brèche de Leizar Ateka.

De Bidacurutcheta, il passe en léger contrebas du site d'Arteketa-Campaita (831-770 m) (fig. 1/site n° 2 et photo 2), prospecté, fouillé et étudié par Francis Gaudeul et Jean-Luc Tobie ; puis toujours plus ou moins confondu avec la route actuelle et matérialisant la limite intercommunale entre Uhart-Cize et Saint-Michel, il longe, 1300 mètres plus loin, le site probable de la chapelle d'Orisson (863 m); puis contourne par son flanc occidental l'Itchachéguy (1161 m), parvient sur l'ensellement de Biakorre (1095 m) où le fantôme de l'ancien tracé est visible sur la droite de la route. En prenant une orientation sud-ouest, il fait face au promontoire de Château-Pignon (1177 m) qu'il prend en écharpe par son

---

<sup>212</sup> En rapport avec l'expédition carolingienne de Saragosse, la description du cheminement faite au VIII<sup>e</sup> siècle par l'Astronome dans *Vita Hludowici* : « *angustia viae vel potius semitae* (...) » s'accorde au mieux avec cette dégradation plausible de la voie basse depuis les VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles.

<sup>213</sup> Cf la légende de la carte de Matis et Mauleón (1717) : « Chemin (...) taillé dans le roc pour chevaux et mulets de charge »



versant ouest (photo 3). Au long des 2700 mètres qui conduisent à l'ensellement de Jatsagune (1234 m), sa trace est parfaitement identifiable alternativement à droite ou à gauche de la RD 428.

L'ensellement de Jatsagune, signalé par la croix de pèlerins dite Croix Thibault, marque la divergence entre la route asphaltée menant au col d'Arnostéguy (1236 m), au pied du monument d'Urkulu, et la voie historique (photo 4).

Maintenant gazonnée, celle-ci pointe vers le pic de Leizar Ateka/Mendibeltz (1409 m), oblique vers l'ouest, passe la brèche de Leizar Ateka (1298 m), puis court sur le flanc occidental du Mendibeltz (photo 5), où la voie originelle se sépare du Chemin de Compostelle contemporain et suit un tracé parallèle une cinquantaine de mètres en contrebas.

Il longe le flanc nord du Txangoamendi (1466 m), dans une forêt de hêtres (photo 6) et atteint, 1500 m plus loin, à niveau presque constant, les ruines d'Elizaxarra (1290 m) où il se confond maintenant avec une large piste forestière ; puis de l'ample ensellement d'Itzandorre (1318 m, refuge), il gagne le col de Lepoeder, son point culminant, par un tracé en pente régulière sur le versant oriental de la masse imposante de l'Astobizkar (1499 m ; photo 7). Depuis Lepoeder, vigie dominant la vaste *llanura* de Burguete, deux options se présentent au voyageur d'aujourd'hui, comme à celui d'hier : celui de plonger par la dorsale du Don Simon vers le piémont en direction de la Collégiale de Roncevaux (951 m), soit de s'y diriger en se guidant sur la ligne de partage des eaux jusqu'au col d'Ibañeta (1056 m), où se situait l'ancienne chapelle du Saint-Sauveur.



Photo 2 - Le site de Campaita (vue prise en direction du nord).



Photo 3 - Panorama depuis le versant septentrional d'Itchachéguy.



Photo 4 - Ensellement de Jatsagune :  
la croix Thibault, la brèche de Leizar Ateka et le Mendibeltz

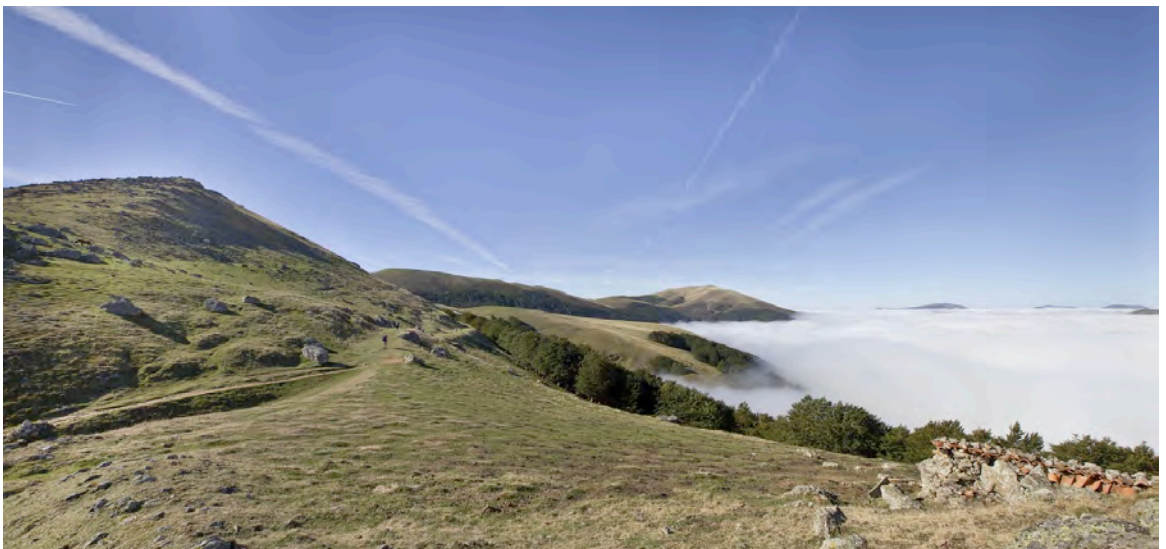


Photo 5 - Depuis la brèche de Leizar Ateka, la voie historique et, en plans successifs,  
le Mendibeltz, le Txangoamendi et l'Astobizkar



Photo 6 - Assise de la voie historique sur le versant septentrional du Txangoamendi



Photo 7 - Atalaya et col de Lepoeder vus du versant méridional de l'Astobizkar

## Prospections et sondages archéologiques :

Côté français, dans la cadre d'une autorisation de sondages au lieux dits Arteketa, Campaita, Bidacurutcheta (1986-1987) et de celle d'une prospection de la voie entre les lieux dits Leizar Ateka et Loibeltx (2003), l'exhumation de vestiges d'époque romaine corrobore l'usage de ce tracé au moins entre les I<sup>er</sup> et IV<sup>e</sup> siècles et la découverte d'un dirham omeyyade atteste son utilisation sans discontinuité bien au-delà.

Côté navarrais, dans le cadre d'autorisations de prospection déléguées à Aranzadi Zientzia Elkarte, les éléments matériels récoltés - en cours d'étude - confirment ces propositions.

## Le site d'Arteketa-Campaita-Bidacurutcheta :

Au départ de Saint-Jean-Pied-de-Port, le chemin des ports de Ciser se guide sur un long chaînon latéral qui se détache de la crête axiale pyrénéenne au col de Bentarte (1339 m) (fig. 1/site n°4); à l'extrémité septentrionale de ce chaînon, l'accès à l'éminence d'Arteketa-Campaita, qui domine de plus de 630 mètres le bassin de Garazi, se fait par une pente atteignant 18 %. Les difficultés pour franchir ce dénivelé expliquent l'existence d'une halte sur ce replat stratégiquement remarquable.

Le site qui s'étage sur plusieurs paliers a été décrit par Francis Gaudeul<sup>214</sup>, puis prospecté et fouillé par lui, en collaboration avec Jean-Luc Tobie<sup>215</sup>.

Le sondage (75 m<sup>2</sup>) effectué sur l'ensellement de Campaita a révélé les vestiges arasés d'une structure carrée faite de moellons sommairement taillés et ajustés, elle-même assise sur des restes d'une structure évoquant le péristalithe d'un cromlech.

Les auteurs émettent l'hypothèse d'un modeste sanctuaire indigène en un replat adapté, à proximité de la voie des crêtes.

Des cinquante-trois monnaies romaines exhumées sur le site et son environnement immédiat, six étaient au contact direct des vestiges tandis qu'un dépôt monétaire de 44 monnaies disposées en rouleaux, considéré comme « *un ramassage d'offrandes relevées sur le site, sans doute au moment de son abandon, fin IV<sup>e</sup> siècle* », était découvert à quelques mètres de là.

Les monnaies les plus précoces (4 ex.) datent des règnes d'Octave Auguste et de Tibère, dont trois sont des monnaies dites « coloniales », frappées à Calagurris et Cæsaraugusta, colonies romaines. La présence de ce numéraire<sup>216</sup>, destiné entre autres à la solde des légionnaires et des auxiliaires, pourrait conforter l'assignation à la voie haute de vecteur initial de la circulation des légions entre Gaule et Ibérie.

---

<sup>214</sup> GAUDEUL F. (1985).

<sup>215</sup> GAUDEUL F., TOBIE J.-L. (1988).

<sup>216</sup> À noter que la grande majorité de ces monnaies coloniales (Calagurris, Celsa) ont un revers à l'effigie du taureau chargeant, par ailleurs emblème vexillaire des légions dont les vétérans furent établis principalement à Saragosse (légions IV Macedonica, VI Hispaniensis et X Gemina).

Les monnaies les plus tardives sont datées de la fin du IV<sup>e</sup> siècle et, la circulation des monnaies constantiniennes perdurant tout au long du siècle suivant, les auteurs situent entre la fin du IV<sup>e</sup> siècle et le début du V<sup>e</sup> siècle la destruction ou l'abandon de ce sanctuaire, ce qui n'a pas empêché la fréquentation ultérieure de cette halte, comme le montre la découverte d'un dirham omeyyade d'Al-Andalus de Hisham I, daté de 793.

L'éminence sommairement fortifiée d'Arteketa qui domine d'une quarantaine de mètres l'ensellement de Campaita et ses pentes ont livré un abondant matériel - hormis monétaire - : garnitures de baudrier et de ceinture, fibule, d'inspiration germanique, haches et armes de jet, hipposandales et éléments de harnachement. La topographie des lieux se prêtant parfaitement à l'installation d'un verrou non contournable, les auteurs interprètent à juste titre les travaux d'Arteketa et l'imposant rempart en travers du cheminement comme les vestige d'une *clausura* tardo-antique, destinée à contrôler ou bloquer le passage pyrénéen, en particulier au moment de la pression migratrice des suèves, vandales et alains en direction de la Péninsule ibérique à l'automne 409.

### **L'environnement de Château-Pignon :**

La campagne 2014 de prospection à l'aide d'un détecteur de métaux à l'intérieur d'un large périmètre où s'inscrit Château-Pignon, en particulier le long de 350 mètres de la voie historique qui passe en contrebas occidental (photo 8), s'est révélée négative<sup>217</sup> en ce qui concerne le mobilier antique ; tout au plus, un clou prélevé sur le tracé de la voie pourrait correspondre, sous toutes réserves, à un *clavus caligaris*.

Jean-Luc Tobie signale (1991) la trouvaille d'une monnaie celtibère liée à un déplacement dans la dernière moitié du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère : « *Récemment un denier celtibère d'une frappe de Turiaso (105-85 avant J.C.) trouvé sous Château-Pignon, confirme la circulation d'espèces qui se trouvaient en grand nombre (...) dans le trésor de Barcus.* »<sup>218</sup>

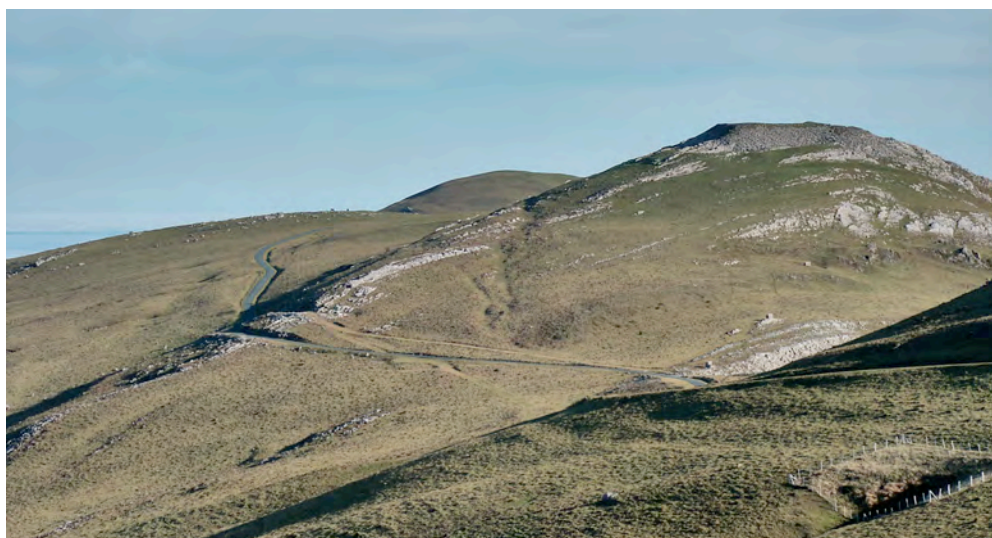


Photo 8 - Avatars de la voie des ports de Ciser sur le versant occidental de Château-Pignon à l'arrière-plan, l'Itchachéguy

---

<sup>217</sup> Des années de prospections non autorisées sur ce site, siège de combats référencés, ont soustrait la quasi-totalité des artefacts non ferreux.

<sup>218</sup> TOBIE J.-L. (1991), p. 67.

### Le segment de voie entre Leizar Ateka et Loibeltx :

La prospection<sup>219</sup> d'un segment fossilisé de la voie historique sur le versant occidental du Mendibeltz, sur une longueur de 600 mètres, entre la brèche de Leizar Ateka et le lieu dit Loibeltx - cavée aménagée à la hauteur de la borne-frontière n° 198 -, a livré un matériel s'échelonnant entre la dernière période du second Âge du fer et les guerres de la Convention et de l'Empire.

En particulier une fibule en T, comparable à une fibule datée du second Âge du fer et trouvée au Castillar de Javier (Navarre)<sup>220</sup>; s'y adjoignent des fragments d'armes de jet : fer de lance (*hasta* ?) possiblement d'époque romaine, talons de lance, fer de javelot, et une petite hache en fer du même type que celles trouvées sur le site d'Arteketa, datable de l'Antiquité tardive ou du Haut Moyen Âge (photo 9).

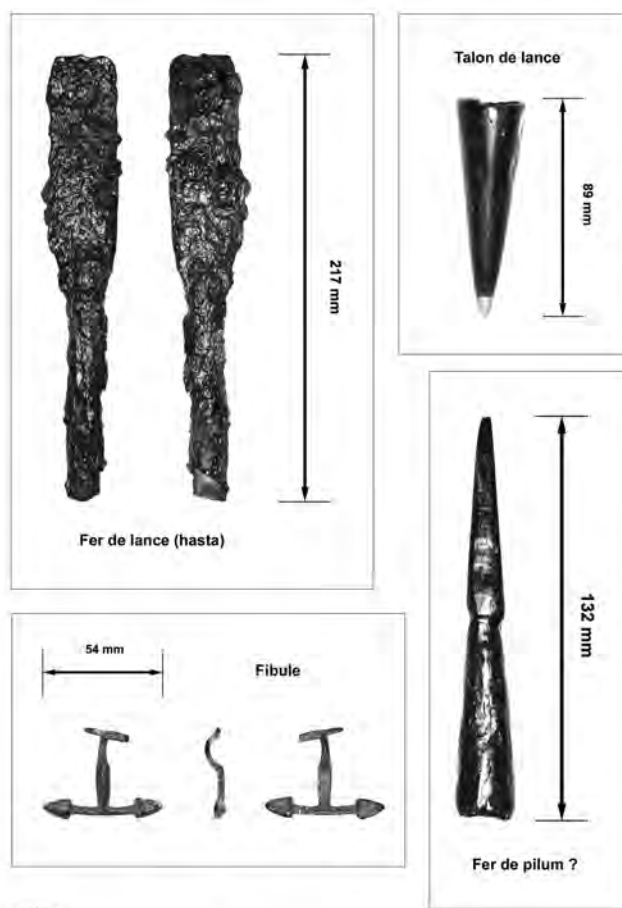


Photo 9 - Matériel exhumé entre Leizar Ateka et Loibeltx

### Versant septentrional du Txangoa :

Dans le cadre d'une prospection le long du tracé de la voie haute, côté navarrais, déléguée

<sup>219</sup> Autorisation 03/49 du 10 avril 2003 - DRAC Aquitaine.

<sup>220</sup> SANCHEZ A.C., UNZU M. (1985), pp. 46 et 64.

à Aranzadi Zientzia Elkartea, un dépôt monétaire de 21 sesterces, dupondii et divisionnaires a été exhumé au pied du talus de soutènement de la voie romaine, dans son parcours horizontal au long du flanc septentrional du Txangoa, sur un segment qui avait fait l'objet d'une étude antérieure<sup>221</sup>. En cours d'étude, ces monnaies que la corrosion a rendu difficilement identifiables sont d'un module compatible avec une datation I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècles.

### **Col de Lepoeder –Ategueren :**

Dans le cadre de cette prospection, la petite éminence commandant le col de Lepoeder et son environnement immédiat a livré sept asses dits « coloniaux » d'Octave Auguste, frappés à Mérida, Calagurris et Celsa et récemment quelques divisionnaires non identifiables (*nummi* des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles ?).

Historiquement, la monnaie la plus intéressante est un quinaire d'argent (photo 10), frappé par Brutus en Thrace ou en Macédoine quelques mois avant la bataille de Philippi (42 av. J.-C.) ; y participèrent les légions *IV Macedonica* et *X Equestris*, future *Gemina*, aux ordres de Marc-Antoine et d'Octave ; elles seront ensuite transférées en Hispanie avec, entre autres, la *VI Hispaniensis* pour être engagées dans les Guerres cantabres. Le nord-ouest de la Péninsule pacifié, ces légions participèrent aux travaux monumentaux liés à l'établissement des colonies pour les vétérans (*Cæsaraugusta*) et aux grands travaux routiers. La *IV Macedonica* a participé avec les deux autres à la réalisation de la voie *Cæsaraugusta-Pompaelo* ; peut-être a-t-elle participé à celle de la liaison transpyrénéenne ?



Photo 10- Col de Lepoeder, quinaire de Brutus

### **Urkulu et Ibaneta :**

Commandant le col d'Arnostéguy, passage majeur entre le Pays de Cise et la vallée d'Aezkoa, le monument d'Urkulu ne peut pas être passé sous silence tant il suscite d'interrogations, d'hypothèses et de polémiques liées à son origine et à sa fonction, que les relevés, sondages et fouilles effectuées par María Ángeles Mezquiriz et Jean-Luc Tobie<sup>222</sup> n'ont pas résolues. Si l'hypothèse qu'ils avancent sur l'assimilation à un trophée-tour érigé par les Romains comme signe de leur domination, l'éventail des propositions faites par nombre d'auteurs est tel qu'il distend celui des datations possibles, depuis la

<sup>221</sup> BUFFIERES (de) L. (2002).

<sup>222</sup> TOBIE J.-L.(1976) ; MEZQUIRIZ M. A., TOBIE J.-L. (1992).

Protohistoire jusqu'aux guerres de l'Empire.

À titre anecdotique, Isaac Moreno Gallo, spécialiste de l'ingénierie antique - en particulier les voies, ponts et aqueducs - animateur des *Journées sur les voies romaines dans l'Antiquité* (Burguete, juillet 2013), assurait pour sa part ne voir aucun caractère de technique romaine dans l'architecture, la taille et l'ajustage des moellons du monument d'Urkulu.

Enfin, pour borner le tracé qui est évoqué, le fragment d'autel dédié au *Sol Invictus* trouvé au col d'Ibañeta est un jalon marquant sur la voie romaine, peut-être au point de jonction de la voie haute des ports de Ciser et de la voie basse du Valcarlos au départ du tronçon commun conduisant au vicus de Zaldua.

### **Voie historique et voies romaines :**

En l'état actuel des recherches, l'absence de vestiges routiers d'architecture romaine caractérisée sur le tracé de la voie des ports de Ciser et, par ailleurs, l'existence d'un édifice cultuel à Campaita et l'abondance du matériel archéologique d'origine celtibère et romaine tout au long de son parcours d'altitude permet de considérer cette importante voie de communication comme étant un axe de transhumance et de migrations aménagé par les légions au moment de la conquête. En ce sens, la voie haute est une *voie aménagée par les Romains*.

Cet axe sera supplanté par une voie nouvelle construite ex nihilo par l'autorité romaine dans les défilés et la vallée du Valcarlos afin d'assurer le transit permanent des légions et du *cursus publicus*.

En ce sens, la voie basse est une *voie romaine*.

La voie historique retrouvera sa primauté à partir du Haut Moyen Âge, sa plénitude fonctionnelle à partir de la Reconquête et du pèlerinage compostellan jusqu'au déclin brutal à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle quand, par retour de balancier de l'Histoire, la construction de la route contemporaine se calquera sur le tracé... de la voie antique du Valcarlos.

### **Bibliographie :**

BUFFIERES (de) L. (2002), « Un segment inédit de la voie romaine d'Astorga à Bordeaux dans son franchissement des Pyrénées navarraises » dans *Bulletin du Musée basque*, n° 159, Bayonne, pp. 65-90.

GAUDEUL F. (1985), « Le rempart d'Arteketa (commune d'Uhart-Cize » dans *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, n° 141, pp. 103-108.

GAUDEUL F., TOBIE J.-L. (1988), « Arteketa-Campaita ; un site de la fin de l'Antiquité sur la voie des "Ports de Cize" » dans *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, n° 144, pp. 19-51.



JIMENO JURIO J.-M. (2010), *De Valcarlos à Roncesvalles ; Historia de una batalla*, Obras completas 5, Pamplona, Pamplona.

MEZQUIRIZ M. A., TOBIE J.-L. (1992), « La torre-trofeo de Urkulu » dans *Principe de Viana*, 14, pp. 109-115.

SANCHEZ A. C., UNZU M. (1985), *Prehistoria y Edad del Hierro en Navarra*, Panorama n° 2, Pamplona.

TOBIE J.-L. (1976), « La tour d'Urculu : un trophée pyrénéen? Essai d'interprétation » dans *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, n.° 132, pp. 43-62

(1991), « La présence romaine » dans *Le Pays de Cize*, Éditions Izpegi, Biarritz.

### ***11.3. Le Château du Peñón de Sainte Marie (Château Pignon). Un château “espagnol” en Navarre (1513-1527) (A. Pescador)<sup>223</sup> :***

#### **Origines du Château :**

Le 19 juillet 1512 le duc d'Albe entra en Navarre une fois déclarée la guerre à ses souverains. Le commandant castillan le faisait au nom de Ferdinand le Catholique, qui assurément planifiait l'invasion de la Navarre depuis des années. L'armée espagnole, dont l'effectif comptait plus de 14000 hommes, rencontra peu de résistance, car le petit royaume manquait d'une armée de métier et ses souverains avaient constamment essayé de rester neutres dans l'affrontement qui avait débuté quelques mois auparavant entre Ferdinand le Catholique et Louis XII de France.

La confusion fut l'élément prédominant durant les premiers mois de conquête, puisque les intentions du souverain aragonais étaient complètement ignorées. Les rois de Navarre, Jean et Catherine, se retirèrent dans leurs états du Béarn dans le but de préparer une armée avec l'indispensable collaboration de leur allié le roi de France. Les mois d'été passèrent entre diverses tentatives de négociation jusqu'à ce que, à la fin d'août 1512, Ferdinand rende publique son intention de conserver le royaume de Navarre. L'affrontement ne se fit pas attendre et à l'automne 1512, les troupes navarraises, au côté des françaises, essayèrent de récupérer Pampelune. L'échec de cette opération permit à Ferdinand de conserver ce royaume, du moins momentanément, et débuta ainsi une guerre, la guerre de Navarre, qui allait durer plus de 12 ans (PESCADOR, 2012).

Après la paix d'Urtubie (1<sup>er</sup> avril 1513) Ferdinand le Catholique consacra une bonne partie du temps et des ressources existants à deux objectifs. Le premier, gagner à sa cause la noblesse navarraise afin qu'elle se charge elle-même de contrôler le royaume en son nom (PESCADOR, 2011, pp. 17-190). Le deuxième, créer à l'aide de ses ingénieurs et de ses commandants un système défensif qui permettrait de bloquer le roi de Navarre et son allié français aux frontières encore diffuses entre l'Espagne et la France, qu'on commençait déjà à situer dans les montagnes pyrénéennes.

Le projet espagnol était de créer un système défensif complet qui devait contrôler les accès entre les deux royaumes. La zone fortifiée imaginée à cet effet démarrait à Hondarribia (Fontarrabie), passait par la nouvelle forteresse de Behobia (Behobie), se poursuivait par Amaiur (Maya de Baztan), s'avancait jusqu'à Donibane Garazi (Saint-Jean-Pied-de-Port), dont les arrières étaient protégés par la nouvelle forteresse du *Peñón* (située dans la zone proche d'Orreaga/Roncevaux), et se terminait avec le château de Burgui implanté un peu plus à l'intérieur du royaume. Dans ces différents lieux, de nouvelles forteresses furent construites ou les châteaux déjà existants réaménagés. Des Espagnols de confiance furent mis à leur tête, bien que le *Fuero General* de Navarre exigeât que les gouverneurs des places fortes fussent originaires du royaume. Comme il est logique de le supposer, Ferdinand le Catholique se défiait des Navarraises et ceux-ci, à de rares exceptions près, n'eurent jamais le commandement de places stratégiques pour la défense du royaume.

La construction de nouvelles forteresses, ou l'adaptation des anciennes, fut un véritable

défi pour les ingénieurs militaires de Ferdinand le Catholique. Le début du XVI<sup>e</sup> siècle fut justement la période pendant laquelle se développa une nouvelle conception de la structure de ces forteresses, puisque depuis quelques années déjà elles devaient être construites plus en fonction des attaques d'artillerie que des techniques de sièges médiévales. Pendant ces années, de nouveaux modèles architecturaux furent expérimentés en Navarre, en adaptant les forteresses au terrain et en y introduisant les nouvelles théories de la poliorcétique. Des murs bas, à base inclinée, et des tours d'artillerie semi-circulaires qui, dégagées des murs, constituaient une position défensive puissante grâce à l'artillerie et aux diverses armes à feu. Ainsi les forteresses connues sous le nom de « transition » étaient nées, transition qui culmina avec celles bastionnées de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et du début du XVII<sup>e</sup>.

Dans le cas qui nous intéresse, la nouvelle forteresse était située à mi-chemin entre le monastère de Roncevaux et Donibane Garazi, à deux lieues de ladite bourgade selon les chroniques espagnoles. Au début plusieurs emplacements furent essayés puis abandonnés, jusqu'à ce que finalement il fut décidé d'installer la forteresse sur un sommet de 1177 mètres de hauteur et proche de l'ancienne route de Bentartea. Le nom qui fut donné à cette forteresse était le château du « *Peñón de Santamaría* », bien qu'elle soit passée à l'histoire avec celui de Château Pignon ou de Castel Pignon. Il n'y a pas de certitude documentaire quant au moment où fut décidé le début effectif des travaux, mais il est évidemment possible de supposer que le projet fut confirmé à peine la trêve obtenue avec la France, c'est-à-dire en 1513. Sa défense fut confiée au commandant Antonio del Hierro, originaire de Guadalajara, et à une garnison composée entre vingt et une cinquantaine d'hommes selon les circonstances. En ce qui concerne les éléments pour sa défense, elle disposait en 1515 d'un canon serpentin, de 3 sacres et de 5 « *buzanos* », mais de peu d'armes, puisque seules 5 piques sont citées (IDOATE, 1981, p. 48-51). Des informations plus terre à terre mais non insignifiantes sont également mentionnées, comme l'approvisionnement en nourriture (huile, poisson, viande, vin... ; ESARTE, 2001, pp. 224-226).

Bien qu'aujourd'hui nous manquions de données matérielles concrètes permettant de restituer le château, l'historien Peio Monteano a réussi à reconstituer une partie de son plan grâce à la documentation existante concernant les travaux effectués dans cet ouvrage fortifié. À ce sujet Pedro Esarte avait déjà apporté des données importantes sur le château du *Peñón* dans son œuvre sur la conquête de la Navarre, en démontrant qu'il s'agissait d'une forteresse clef dans la stratégie espagnole pour contrôler le royaume récemment envahi (ESARTE, 2001).

### **De 1516 à 1521 :**

La première épreuve du feu pour le système défensif imaginé par les Espagnols fut le soulèvement navarrais de 1516, accompagné par une tentative de reconquête du royaume de Navarre de la part de Jean III et François 1<sup>er</sup> de France. À ce qu'il semble, la défense du château du *Peñón* fut renforcée à cette occasion par un bon nombre de soldats et des pièces d'artillerie dès qu'il fut appris que le roi de Navarre et le maréchal Pedro de Navarra essayaient de rassembler leurs troupes dans le monastère de Roncevaux.

Les troupes navarraises de Jean III débutèrent l'offensive le 19 mars et immédiatement les troupes espagnoles qui défendaient le château de Donibane Garazi furent encerclées, mais les premières évitèrent alors un affrontement direct avec les troupes cantonnées dans le château du *Peñón*. Pour atteindre le monastère de Roncevaux elles dévièrent par le

chemin du bas qui passait par Valcarlos et atteignait la hauteur d'Ibañeta, en contournant par conséquent le chemin du haut qui était dans l'aire du château du *Peñón*. Les Espagnols ne perdirent jamais le contrôle de la hauteur d'Ibañeta grâce à celui-ci. Cela permit l'approvisionnement de Donibane Garazi, d'autant que l'encerclement auquel la ville était soumise était peu effectif. Faute de contrôler le passage d'Orreaga et les troupes du maréchal de Navarre se montrant incapables d'avancer à l'intérieur du royaume ou de communiquer avec les assiégeants de Donibane, rien de plus ne put être fait. Après l'échec de l'expédition du roi de la Navarre et la reddition du maréchal, le château du *Peñón* servit à son tour comme enclave stratégique pour le passage de troupes espagnoles, dont le seul but était de mettre fin à l'encerclement de Donibane Garazi assiégée.

Les faits de mars 1516 permirent aux Espagnols de confirmer la validité de leur système défensif fondé sur de petites forteresses pyrénéennes. À peine l'affrontement terminé, les travaux de construction reprirent et de nouveaux apports d'argent furent mobilisés pour que celles-ci soient pleinement fonctionnelles le plus rapidement possible. Dans le cas du château du *Peñón*, un bon nombre de documents relatifs aux travaux réalisés durant toute cette période sont conservés dans les Archives Royales et Générales de Navarre (fonds de Juan Rena), et leur exploitation permettrait de connaître avec suffisamment de détail l'ensemble de la structure construite et apporterait des données importantes pour une possible intervention archéologique.

La période de la paix inquiète qui se produisit entre 1516 et 1521 permit aux Espagnols de consolider les forteresses pour lesquelles ils avaient déployé tant d'efforts et d'argent. Ce furent six années de travaux intenses pour mettre en fonctionnement le réseau défensif qui allait d'Hondarribia au château du *Peñón*. En 1517, Pedro de Malpaso, inspecteur général des travaux des forteresses, convenait du contrat pour la construction des guérites et des logements de la forteresse (IDOATE, 1981, p. 44).

Cependant, l'offensive initiée en 1521 par François 1<sup>er</sup> de France et son allié Henri II de Navarre apporta la démonstration claire qu'un système de petites forteresses de montagne ne servait pas à grand chose s'il était pris à revers par la prise d'une ville importante. Dans les premiers jours de mai 1521, le commandant des troupes françaises André de Foix, seigneur de Lesparre (connu communément en Navarre comme Asparrots), lança une puissante offensive sur les frontières de la Navarre qui pénétra profondément dans le royaume. La forteresse du *Peñón*, avec ses 50 hommes et le capitaine Del Hierro à leur tête, tomba immédiatement aux mains des Franco-Navarrais dès que ses défenseurs, qui connaissaient le sort réservé au château qui protégeait Donibane Garazi, virent l'artillerie se positionner face à elle (MONTEANO, 2012, p. 19). Le comte de Lerín ne put pas faire grand chose, bien qu'il se fut approché jusqu'à la ville de Burguete (ESARTE, *op. cit.*, p. 444-445). Lors du procès engagé en 1527 contre Antonio del Hierro pour avoir livré avec tant de facilité la forteresse, l'accusé dénonça l'état dommageable de cette dernière en donnant des détails précieux, tels que l'inachèvement des quatre murs et ses défenses défectueuses (ibid., p. 334). Dans le cas de la forteresse d'Amaiur, son capitaine, Antonio Alguacil, se prépara à la voir investie pour constater finalement que les troupes de Lesparre l'évitèrent avec l'intention de se diriger directement contre Pampelune.

Peu de jours après le château de Pampelune finissait par se rendre, laissant la Navarre aux mains des troupes alliées et dans l'attente de l'arrivée de son roi Henri II. Cependant, Lesparre suivit les directives de son souverain, François 1<sup>er</sup>, et se mit immédiatement en chemin pour harceler Logroño avec l'intention d'aider les *Comuneros* castillans contre

Charles V. La réaction espagnole ne se fit pas attendre et des troupes arrivées de toute la couronne réussirent à battre Lesparre et ses hommes le 30 juin 1521.

Les troupes en déroute après la débâcle subie sur le champ de bataille de Noáin, peu de choses pouvaient être faites pour défendre la Navarre. Le reste de l'armée décida de se concentrer en Basse Navarre dans l'attente de nouveaux renforts et avec l'espoir que les Espagnols ne traversent pas la ligne de division des eaux. Seules deux forteresses restaient entre leurs mains. La première, et la plus importante, était Donibane Garazi. La deuxième, le château du *Peñón*, où la garnison fut renforcée, atteignant le nombre de 40 soldats sous le commandement du capitaine Heber (MONTEANO, *op. cit.*, p. 79).

Les espérances franco-navarraises furent vaines, puisque les Espagnols poursuivirent leur objectif de récupérer toute la Navarre. Le samedi 6 juillet une bonne partie des contingents espagnols se trouvaient déjà dans Burguete et peu de jours après le *Peñón* tomba à nouveau sous leur contrôle, et le capitaine Mondragón fut placé à sa tête (ESARTE, *op. cit.*, p. 540). Entre le 16 et le 20 juillet ce fut au tour de Donibane Garazi, dont le château fut assailli et la ville complètement pillée. Peu de temps après, le commandant espagnol Diego de Vera se vit obligé de freiner son offensive car complètement dépourvu des effectifs nécessaires et, surtout, de l'argent suffisant pour payer les troupes. Cette atténuation des hostilités permit aux Navarrais de se recomposer et, aidés de leurs alliés français, d'expulser les Espagnols de Donibane Garazi le 31 juillet 1521. Ce fut, évidemment, une période pendant laquelle ces terres souffrirent du « à toi, à moi » constant des uns et des autres, aucune position n'étant assurée.

Après la chute de Donibane Garazi, le peu de troupes espagnoles cantonnées dans le château du *Peñón* auprès du capitaine Mondragón, se retirèrent précipitamment et le château passa à nouveau aux mains des Navarrais (IDOATE, *op. cit.*, p. 320-321). Dès ce moment, tant les Français que les Navarrais virent l'intérêt de détruire ce type de forteresses qui constituait une dépense superflue et dont la pauvre valeur stratégique avait été démontrée. Malgré ces premiers doutes il fut ordonné de renforcer le château du *Peñón* afin de le maintenir opérationnel au moins momentanément. Cependant, le 6 août 1521, une nouvelle offensive fut initiée par le vice-roi de Navarre, dont l'objectif n'était autre que d'en finir une bonne fois pour toute avec ceux qui maintenaient la Basse Navarre en dehors des domaines de l'empereur. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et les troupes cantonnées dans le château du *Peñón* décidèrent immédiatement de se retirer. Le 9 août, le feu fut mis aux structures défensives du château pour le rendre inutilisable et le celui de Donibane Garazi subit la même chose.

Le sort réservé aux deux forteresses par les Espagnols fut différent. Donibane Garazi fut certainement arasée pour éviter qu'elle servît à nouveau comme refuge aux troupes franco-navarraises. Dans le cas du château du *Peñón* il fut décidé d'y remettre en état les constructions et les structures abîmées, et pour ce, 200 soldats y furent affectés avec pour mission de reconstruire tout ce qui pouvait l'être avant la réaction attendue de l'ennemi (MONTEANO, *op. cit.*, p. 89-90).

Le comte de Miranda, alors nouveau vice-roi de Navarre après le désastre de 1521, ordonna que tout le royaume se préparât à la défense, puisqu'il s'attendait à une nouvelle tentative de récupération de la part des Navarrais et des Français. Le comte ne devina juste qu'à moitié, car même s'il était certain que François 1<sup>er</sup> formait une armée sous le commandement de Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet, son véritable objectif

n'était pas Pampelune mais de prendre toutes les forteresses frontalières pour ainsi contrôler les accès à l'Espagne et à la Navarre. Le 4 septembre 1521, Bonnavet était déjà dans Bayonne attendant les ordres de son souverain. Avec lui se trouvait une armée d'environ 15000 hommes, bientôt renforcée par l'arrivée de 6000 lansquenets et d'un puissant train d'artillerie.

Une si nombreuse armée ne pouvait ni se mouvoir ni être coordonnée facilement, et les préparatifs retardèrent considérablement le déclenchement des hostilités. Enfin, à la fin de septembre 1521, les troupes de Bonnavet se mirent en marche. L'infanterie, un bon nombre de canons et la puissante cavalerie lourde française démarrèrent de Donibane Garazi, qui avait été récupérée après sa destruction par les Espagnols, avec pour mission d'en finir avec les points fortifiés de la frontière diffuse qui existait à cette époque. Dans le cas du château du *Peñón* tout semble indiquer qu'il avait commencé à être assiégé avant même le début de l'offensive de Bonnavet, vers le 20 septembre. Toutes les tentatives d'envoi de renforts et de provisions depuis Pampelune furent inutiles car les routes d'accès à Roncevaux/Orreaga étaient déjà contrôlées par les légitimistes navarrais et leurs alliés français. En quelques jours le château du *Peñón* changea de mains à nouveau, de même que le château d'Amair, qui tomba le 2 octobre, et la ville de Hondarribia, où les Espagnols se rendirent le 18 octobre 1521 (PESCADOR, 2008, p. 1-9).

#### **De 1522 à 1527 :**

Les informations postérieures sont éparées et il conviendrait de réaliser une étude plus détaillée de la documentation. En 1522 ce furent à nouveau les Espagnols qui prirent l'initiative avec l'intention de récupérer tant Amair qu'Hondarribia. Dans ce contexte, le vice-roi de Navarre décida en mars de prendre et de fortifier le monastère de Roncevaux, ce que les troupes navarraises présentes dans la zone essayèrent d'éviter sans beaucoup de succès. Il faut supposer que le château du *Peñón* resta à l'époque dans une situation très compliquée, si tant est qu'il était encore en activité. Les offensives postérieures espagnoles, qui culminèrent avec la reddition d'Hondarribia en 1524, entraînent la domination de la totalité du territoire navarrais par les troupes de Charles V. Après les événements de 1522, la forteresse du *Peñón* de Sainte-Marie fut maintenue opérationnelle jusqu'à l'abandon de la *Sexta Merindad* en 1527 (IDOATE, *op. cit.*, p. 44). Cependant, elle ne disparut pas complètement de l'Histoire car, en 1559, une négociation fut tentée entre le duc del Infantado, représentant de Philippe II, et Antoine de Bourbon, marié à la reine de Navarre. À cet effet, l'Espagnol suggéra le château du *Peñón* comme lieu pour le premier contact diplomatique, proposition repoussée par Antoine de Bourbon qui considérait que les Espagnols essayaient ainsi d'asseoir la frontière en ce lieu des montagnes pyrénéennes, ce qu'il n'acceptait pas en tant que roi de Navarre. Bien plus tard, en 1793, le général espagnol Ventura Caro prit Château Pignon lors des actions militaires menées durant la guerre contre la Convention (1793-1795).

#### **Bibliographie :**

BOISSONADE, Prosper (ed. 2006): *Historia de la incorporación de Navarra a Castilla*, Pamplona, Gobierno de Navarra.

ESARTE, Pedro María (2001): *Navarra, 1512-1530: conquista, ocupación y sometimiento militar, civil y eclesiástico*, Pamplona, Pamiela.

IDOATE, Florencio (1954): “Las fortificaciones de Pamplona a partir de la conquista de Navarra”, en *Príncipe de Viana*, núms. 54-55, Pamplona, Institución Príncipe de Viana, pp. 58-154.

- (1981): *Esfuerzo bélico de Navarra en el siglo XVI*, Pamplona, Diputación Foral de Navarra.

MARTINENA, Juan José (1994): *Castillos reales de Navarra (siglos XIII-XVI)*, Pamplona, Institución Príncipe de Viana.

MONTEANO, Peio Joseba (2010): *La Guerra de Navarra (1512-1529). Crónica de la conquista española*, Pamplona, Pamiela.

- (2012), De Noáin a Amaiur (1521-1522). *El año que decidió el futuro de Navarra*, Pamplona, Pamiela.

PESCADOR, Aitor (2008): “Nuevas aportaciones a la historia del castillo de Amaiur”, en *Guregandik. Revista del centro de estudios Arturo Campión*, núm. 4, Buenos Aires, pp. 33-44.

- (2011): *La conquista de Navarra a la luz de las Mercedes Reales*, Pamplona, Pamiela.

- (2012): *Navarra 1510-1513. Diario de una conquista*, Pamplona, Pamiela.

PORRAS GIL, María Concepción (1995): *La organización defensiva española en los siglos XVI-XVII desde el río Eo hasta el valle de Arán*, Valladolid, Universidad de Valladolid.

- (1996): “Contratación y manos de obra en las defensas de la frontera francesa, siglos XVI y XVII”, en *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*, LXII, pp. 331-336, Pamplona, Universidad de Navarra.

#### **11.4. Le site de Château Pignon dans l'Histoire militaire (G. Folio) :** Général de division (2s)

Que suggère la géographie, que révèle l'histoire quant à l'importance stratégique du site de Château Pignon, sur lequel subsistent les ruines d'une ancienne forteresse espagnole du début du XVI<sup>ème</sup> siècle ?

La position, géographiquement remarquable, de l'éminence de « *Château Pignon* » est stratégiquement déterminante, dès lors qu'elle contrôle, depuis les temps les plus anciens, l'importante voie de communication transpyrénéenne, franchissant la chaîne des Pyrénées par les Ports de Cize. Itinéraire de transhumance à l'époque protohistorique, devenu voie romaine sous Auguste, puis « *Grand Chemin d'Espagne par Orisson et Roncevaux* » à l'époque moderne, elle reliait la province d'Outre-Ports du royaume de Navarre à sa capitale Pampelune. Son rôle stratégique s'accrut en raison de sa position de surveillance de la frontière séparant les royaumes de France et d'Espagne à partir de la conquête du royaume de Navarre par les Rois Catholiques au XVI<sup>ème</sup> siècle. Frontière de fait entre la France et l'Espagne depuis le retrait en 1530 de Charles Quint, roi des Espagnes, des vallées nord-pyrénéennes, elle devint une frontière internationale reconnue après la signature du traité des Pyrénées le 7 novembre 1659 entre la France de Louis XIV et l'Espagne de Philippe IV. C'est ainsi que le site de Château Pignon devint un champ de bataille lors des conflits entre ces deux états, d'abord en 1793 sous la Convention, lors de la guerre franco-espagnole, puis en 1813 sous l'Empire, au cours des derniers combats de la Guerre d'Espagne.

#### **SITUATION GEOGRAPHIQUE ET IMPORTANCE STRATEGIQUE**

Le Château Pignon (cote 1177) est érigé en partie haute de la ligne de crête séparant les eaux de deux affluents majeurs de la rivière Nive, ou « *Errobi* » : la Nive de Béhérobie et la Nive d'Arnéguy qui confluent en Pays de Cize, au lieu-dit les « Trois-Eaux », ainsi dénommé depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle au moins, à environ un kilomètre en aval du pont de Saint-Jean-Pied-de-Port. Trois kilomètres au Sud de Château Pignon, au pic de Mendi Belza Sud (cote 1385), cette ligne de crête se raccorde à la crête sommitale de la chaîne des Pyrénées, elle-même ligne de séparation des eaux entre, d'une part, le bassin des affluents du fleuve Ebre au Sud, dont les rios : Irati qui, enrichi des eaux du rio Legarxa, forme le val d'Aezcoa, Urobi, qui forme le val d'Arce, et Erro qui forme la val éponyme, et, d'autre part, le bassin des affluents du fleuve Adour au Nord, dont les Nives déjà citées.

Depuis Saint-Jean-Pied-de-Port, cette ligne de crête gravit une pente forte, d'une altitude de 181 mètres à la porte d'Espagne à une altitude de 1 100 mètres à hauteur du pic d'Hostatéguy. Ce pic, quatre cents mètres à vol d'oiseau au Nord-Nord-Ouest de Château Pignon marque l'entrée d'une sorte de vaste cirque dénudé : la ligne de crête s'élargit pour former un plateau d'altitude, qui en pente douce monte en direction de la crête sommitale de la chaîne des Pyrénées, marquée par les monts *Urkulu* (cote 1419) et *Alto Biscar*, appelé par erreur *Mendi Chipi* sur la carte I.G.N., (cote 1 506), que domine le mont Orzanzurieta (cote 1567). Ainsi, en direction du Sud, l'éminence de Château-Pignon embrasse un vaste panorama : au Sud-est, la forêt d'Orion, dominée par le sommet



d'*Urkulu* (cote 1419) ; au Sud, les pics de *Mendi Belza*<sup>224</sup> (cotes 1409 et 1385) ; au Sud-ouest le mont *Alto Biscar*, à une altitude d'environ 1490 mètres. Ce plateau d'altitude, virtuellement délimité par la courbe d'altitude 1 100 mètres et bordé à son Sud par les sommets précités, s'étend sur une profondeur de 3 à 4 kilomètres et une largeur de 1 à 2 kilomètres environ. Il est ponctué, du Nord au Sud, par plusieurs éminences et barres rocheuses, tactiquement déterminantes : d'abord, à quatre cents mètres à vol d'oiseau au Sud-Sud-Est du pic d'*Hostatéguy*, le mont rocheux (cote 1177) au sommet duquel se dressent les ruines de la forteresse espagnole, datant du début du XVI<sup>e</sup> siècle, dénommée « *Castel Pignon* », ou « *Château Pignon* », avec à ses pieds le rocher de *Zerkupé* (cote 1085), plus loin l'éminence rocheuse d'*Urdanasburu* (cote 1233) et enfin le pic d'*Urdanarré* (cote 1240).

Dès les origines de l'humanité, ce haut plateau fut une zone de passage, de nomadisme et d'élevage, mais aussi parfois de conflits, comme le suggère la découverte par le général Gaudeul d'une enceinte protohistorique sur le rocher de Zerkupe (cote 1085) à cinq cents mètres Sud-sud-est de Château Pignon. Par les vallées des Nives et des rios déjà mentionnés, il donnait, en effet, accès : au Nord, aux vallées d'Arnéguy, de Saint-Michel, au Sud aux vals d'Aezcoa et d'Arce, mais aussi, par la ligne de crête séparant les eaux des Nives de Béhérobie et d'Arnéguy, directement à la cuvette formée par la confluence des Nives et de leurs affluents.

A l'époque historique, cette ligne de crête constitua l'assise de la voie établie par les Romains entre Saint-Jean-le-Vieux, l'*Imus Pyrenaeus*, le « Bas des Pyrénées », et le *Summus Pyrenaeus*, le « Haut des Pyrénées ». Cette voie, utilisée au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, appartenait à l'itinéraire d'Antonin qui reliait Burdigala (Bordeaux) à Asturica Augusta (Astorga dans la province de Léon), via Aquae Tarbellicae (Dax) et Pompaelo (Pampelune). L'érection à *Urkulu* d'un monument romain, un trophée-tour d'époque augustéenne, dominant le col d'*Arnostéguy* (cote 1236), aussi appelé *Hiru Burietak*, suggère que l'itinéraire originel, pré ou protohistorique, empruntait ce col d'*Arnostéguy*, tandis que la voie romaine fut établie par le col de *Bentarte*.

Après avoir été utilisée par les légions romaines, cette voie fut vraisemblablement celle que suivit l'armée de Charlemagne, lors de son retour d'Espagne. La chanson de Roland, écrite quelques siècles plus tard, cite par deux fois « *les grands ports de Cize* », en son chant LX, le songe prémonitoire de Charlemagne, et en son chant CCX, la prière du roi Charles devant le corps de Roland. L'histoire, ou plutôt le récit légendaire, de la mort du neveu de Charlemagne, qui, le 15 août 778, commandait l'arrière-garde de son armée, mise en déroute par les Vascons dans le défilé de Roncevaux, la situe à proximité du point de franchissement des Pyrénées par la voie romaine, donc en contrebas du col de *Bentarte*, au Sud du haut plateau de Château Pignon.

Les fonds d'archives cartographiques indiquent que la voie romaine devint au Moyen-Âge le « *Chemin de Saint Jacques de Compostelle* », puis aux Temps modernes le « *Grand Chemin d'Espagne* », qui reliait Saint-Jean-Pied-de-Port à Burguete, en grimpant le flanc du mont Curutchamendy, en traversant le hameau d'Hontto, en passant par la chapelle *Sainte Magdelaine* et le cabaret, ou « *venta* », d'Orisson, puis en défilant au pied de Château Pignon, pour franchir les Pyrénées au col de *Bentarte* (1344 m.). Depuis

---

<sup>224</sup> Mendi Belza est le vrai nom des deux éminences rocheuses cotées 1409 et 1385, appelées « Pic du Leizar Atheka » sur la carte IGN au 1/50 000. Leizar Atheka désigne la brèche existant entre les deux éminences de Mendi Belza, dont l'altitude est de 1344 m.

Saint-Jean-Pied-de-Port, où il franchissait la Nive sur un pont en maçonnerie depuis le 15<sup>ème</sup> siècle au moins, il se dénommait « *Grand chemin d'Espagne par Orisson et Roncevaux* ». Au-delà de Roncevaux, ou *Orreaga*, appelé « *Grand chemin de Roncevaux à Pampelune* » il suivait le cours du *rio Urrobi* pour rejoindre *Espinal*, puis franchir successivement la *Sierra de Labia* au *Puerto de Aurizberri*, le *Val d'Erro*, le *Puerto de Erro* et plonger à *Zubiri* dans la vallée du *Rio Arga* qui le conduisait à Pampelune.

Les mémoires d'ingénieurs du XVIII<sup>ème</sup> siècle, de Roussel en 1718, de Canut en 1753, comme le mémoire anonyme de 1773, précisent que le « *Grand Chemin d'Espagne* » était à cette époque le seul itinéraire permettant aux voitures, aux carrosses, aux charrois et à l'artillerie de rejoindre Pampelune. En 1718, Roussel précise : « *C'est la route la plus ordinaire de Paris à Madrid ainsi que de plusieurs provinces des deux royaumes en ce que les chaises et même les carrosses y passent sans être démontés, lorsque les neiges en sont fondues. En l'année 1708, le sieur CLAUDON commissaire d'artillerie y fit passer pour l'armée de S.A.R. trente pièces de canon de 24 et de 16. .... Le chemin ordinaire pour aller de Saint-Jean-Pied-de-Port à Roncevaux est de quatre à cinq heures* ». Ce « *Chemin* » fut ainsi, depuis l'époque romaine jusqu'à l'époque contemporaine, l'itinéraire principal reliant la France et l'Espagne. Les rapports des militaires du XVIII<sup>ème</sup> siècle<sup>225</sup> confirment ces données qu'ils complètent en indiquant l'itinéraire secondaire de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune, par Arnéguy, *Luzaide* et le *Val Carlos* qui est utilisable uniquement par les chevaux ou les troupes à pied. Ces rapports mentionnent enfin les nombreux sentiers, utilisés par les bergers, qui, empruntant les cols d'altitude, n'étaient praticables, en temps de guerre, que par des unités d'infanterie.

La carte de Cassini<sup>226</sup>, dont la feuille de Saint-Jean-Pied-de-Port, portant le numéro 140, fut levée de 1770 à 1773, précise l'environnement du Château Pignon juste avant les guerres de la Révolution et de l'Empire. « *Château Pignon* » y est indiqué en crête à l'entrée d'une zone aplanie, sur une éminence qui contrôle la « *Grande Route d'Espagne* » défilant à son pied, provenant de « *Orisson Chapelle et Cabaret* » et de « *Hostatéguy Mont* », et poursuivant vers la frontière où est indiqué : « *Cabane de Mentebarte (sic) Ruines – Point de réunion des deux Couronnes* ». Au-delà, la route redescend à flanc de « *Altobiscar ou Astobiscar Mont* » jusqu'à « *Ibagnet* » puis « *Roncevaux AB.H.* »<sup>227</sup>. Le site de Château Pignon apparaît bien avoir un rôle stratégique déterminant, face au mont Alto Biscar, en contrôlant la zone de franchissement de la frontière franco-espagnole par la « *Grande Route d'Espagne* ». Il commandait, en outre, l'itinéraire qui du rocher d'*Urdanarré* (cote 1240) rejoignait le village et la fonderie royale d'*Orbaiceta*, par le col d'*Arnosteguy*, ou d'*Hiru Burietak*.

---

<sup>225</sup> Tel est le cas du compte-rendu des reconnaissances effectuées par M. de Versailles, major général des logis de la cavalerie, sur ordre du maréchal de Berwick, lors des préparatifs de son engagement, au mois de novembre 1718, comme commandant les troupes du Roy de France en Espagne.

<sup>226</sup> César Cassini François Cassini de Thury) 1714-1784, astronome, successeur de son père à l'académie des sciences où il est reçu à 22 ans, est chargé de dresser la « *Carte de la France* » en 180 feuilles publiée de 1744 à 1793. Cette œuvre est achevée par son fils Jacques Dominique Cassini de Thury (1748-1845), directeur de l'observatoire de Paris et membre de l'Académie des sciences. Cette carte est la première carte systématique et géométriquement exacte de la France. Elle est à l'échelle de 1 ligne pour 100 toises : 1 ligne représentant 1/12 de pouce, soit 0,225 cm, soit environ à l'échelle de 1/86 400, la carte d'état-major du XIX<sup>o</sup> siècle fut dressée au 1/80 000, l'actuelle étant au 1/100 000.

<sup>227</sup> AB H ; Abbaye d'hommes ; la dénomination de « *col de Roncevaux* » apparaît bien comme un terme générique, et non un terme géographique, qui désigna successivement au cours de l'histoire, celui des trois cols conduisant à l'abbaye de Roncevaux : dans la période protohistorique le col d'*Arnostéguy*, depuis l'époque romaine le col de *Bentarte*, aujourd'hui le col d'*Ibañeta*,

Cette *Grande Route d'Espagne* commença à perdre son rôle prééminent de route principale entre Paris et Madrid à partir de l'engagement des armées impériales dans la péninsule ibérique en 1807. Jusqu'en 1800, elle avait été la seule voie transpyrénéenne empruntable par les carrosses, les charrois, les convois et l'artillerie, alors que le franchissement de la Bidassoa, à gué ou en gabarres, entraînait une rupture de charge pour les carrosses et les chariots. Mais, dans les années 1790 à 1800, au Pas de Béhobie, sur le site du gué, 50 mètres en amont de l'*Isle de la Conférence*, a été établi un pont en bois, sur lequel les trois corps d'armée, engagés successivement d'octobre 1807 à janvier 1808, franchirent successivement la Bidassoa. Cet itinéraire, en totalité pavé ou empierré, qui constituait la « *Ligne d'Opérations* » de l'armée d'Espagne depuis l'automne 1807, fut constamment amélioré durant le conflit.

En Décembre 1807, Napoléon ordonna le déploiement à Saint-Jean-Pied-de-Port d'une division qui s'engagea début février par la *Grande Route d'Espagne*, donc en passant au pied de Château Pignon, pour s'emparer de Pampelune. Puis, dès son engagement personnel sur le théâtre espagnol, Napoléon donna, le 6 novembre 1808 de Vitoria, l'ordre à son chef d'état-major, le maréchal Berthier, d'établir une ligne d'opérations de Bayonne à Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Port, qui emprunterait le « *Grand Chemin d'Espagne par Orisson* ». Cet itinéraire, érigé sur ordre personnel de Napoléon en seconde ligne de communications de l'armée d'Espagne, fut maintenu en bon état par le génie de l'armée impériale.

Ainsi, ce Grand Chemin de Bayonne à Pampelune par Château Pignon, resta en usage durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il continua, bien que se dégradant progressivement, à être réputé praticable par l'artillerie et les voitures, mais commença à perdre son rôle de liaison principale entre la France et l'Espagne. A partir de 1840, il fut progressivement supplanté par la grande route côtière Bayonne-Saint-Jean-de-Luz-Irun, alors de construction récente, qui devint l'itinéraire majeur reliant la France et l'Espagne. Le « *Grand chemin d'Espagne* » devint la « *vieille route de Pampelune par Roncevaux* ». Enfin, en 1881, une nouvelle route, appelée alors « *Route impériale de Bordeaux en Espagne* », qui passait par Arnéguy et le Val Carlos, entra en service. Quittant Saint-Jean-Pied-de-Port par la porte d'Espagne, elle empruntait, pendant une centaine de mètres, l'itinéraire ancien, puis elle tournait à droite pour rejoindre, par l'actuel chemin de Mayorga, le tracé de la route d'Arnéguy actuelle à la sortie du village d'Uhart-Cize, et franchir les Pyrénées au col d'Ibañeta. En 1890, le « *Grand chemin d'Espagne* » était devenu peu praticable pour finalement tomber en désuétude à la fin du siècle. La route des crêtes, également appelée « *Route Napoléon* » ou « *Route de l'artillerie* » est connue aujourd'hui comme le « *Chemin des Pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle* ». Ainsi, depuis l'Antiquité, tout au long du Moyen-Âge, puis des Temps modernes et jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, partait de la cité de Saint-Jean-Pied-de-Port l'itinéraire principal de franchissement des Pyrénées occidentales, donc de communication autrefois entre les provinces sud et nord-pyrénéennes du royaume de Navarre, plus récemment entre les royaumes de France et d'Espagne.

Le site de Château Pignon eut donc une importance stratégique majeure depuis les origines jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, dès lors qu'il contrôlait le franchissement de la chaîne des Pyrénées par cette « *Grande Route d'Espagne* ». Il était déjà une position géographiquement remarquable pour les rois de Navarre, responsables de la sécurité des voyageurs, navarrais ou étrangers, et des pèlerins franchissant les cols sommitaux pyrénéens par cet itinéraire de liaison. Il devint stratégiquement capital pour Ferdinand

d'Aragon, le Roi Catholique, car il commandait la sécurité de sa ligne de communication, lorsqu'il engagea, en 1512, son armée dans l'invasion de la province nord-pyrénéenne du royaume de Navarre, après en avoir conquis les provinces Sud. Ce site constituait en outre une position clef de recueil de son armée en cas de contre-offensive du roi légitime de Navarre depuis ses places fortes de Navarrenx et Saint-Jean-Pied-de-Port. Lorsque Charles Quint se retira, en 1530, de la Navarre d'Outre-monts, la future Basse-Navarre, l'importance stratégique du site de Château Pignon s'avéra, sans aucun doute, cruciale.

Quand la crête des Pyrénées devint *de facto* en 1530, puis *de jure* en 1659, la frontière entre la France et l'Espagne, cette importance stratégique devint déterminante pour la France, puisque le site de Château Pignon constituait une sentinelle, un avant-poste, de la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port dont il commandait l'itinéraire d'accès à partir du col de Bentarte, point de franchissement de la chaîne des Pyrénées. Elle était tout aussi déterminante pour l'Espagne puisque ce site constituait, en avant du mont Alto Biscar, de l'autre côté du col de Bentarte, un avant-poste qui commandait le débouché de l'itinéraire en provenance de Saint-Jean-Pied-de-Port. Tout conflit entre la France et l'Espagne ne pouvait donc que conduire à de durs combats pour la conservation ou la conquête de Château Pignon.

L'importance stratégique du site de Château Pignon est confirmée par le grand nombre de vestiges d'ouvrages, de redoutes et de retranchements encore visibles, sur le terrain ou sur les photos aériennes, qui y furent construits au tournant des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles. Outre celui construit dans les ruines de Château Pignon, les ouvrages les plus importants se trouvent sur le mont Lindus et sur le mont Alto Biscar (1507), avec un petit ouvrage subordonné au col de Lepoeder. S'y ajoutent les deux redoutes des deux pics de Mendi Belza. Le général Gaudeul a décrit les vestiges de ces ouvrages<sup>228</sup> : Chacun des deux pics porte une redoute datant, selon toute vraisemblance, des combats de 1793. La redoute 1385, appelée *Erreduta* par les bergers, a un plan original irrégulier, avec des dimensions de 92 m. sur 60 m. environ. Sa face Sud-ouest, face à l'ennemi, comporte une courtine de 60 m. encadrée par deux bastions. Elle dispose à l'intérieur d'une plateforme circulaire, d'un diamètre de 19 à 20 m. destinée à une pièce d'artillerie. Sa face Est est percée d'une ouverture où accède un chemin provenant du col de Bentarte. La redoute 1409, plus petite (30 m. sur 20 m.) est d'un plan plus simple, celui d'une ellipse, légèrement aplatie vers l'Est, avec au centre un tas de pierre servant sans doute de poste d'observation et une cavité en forme d'entonnoir à vocation d'abri ou de soute à munitions. Sur les pentes des deux pics se distinguent des tranchées. Ce dispositif d'avant-postes semble avoir été complété par une redoute, appelée *Soroluze*, sur la ligne de crête descendant de la montagne d'Urkulu, au-dessus du col d'Arnostéguy (borne 205), à 1 200 mètres plein Sud de la borne 206.

## CHATEAU PIGNON ET LES GUERRES DE LA RENAISSANCE

La tradition veut que le pouvoir castillan ait construit le Château Pignon (Castel Peñon) pour défendre les ports de Cize, dès sa conquête de la Navarre en 1512. Aucun des documents d'archives français étudiés<sup>229</sup> ne confirme cette construction. Aucun ne mentionne, non plus, l'existence d'un quelconque fortin navarrais antérieur sur ce site.

---

<sup>228</sup> Cf. Les redoutes de Leizar Atheka par le général Francis Gaudeul (voir Bibliographie).

<sup>229</sup> Il s'agit des fonds d'archives de la Bibliothèque nationale de France, de la Bibliothèque de l'Arsenal, du Service Historique de la Défense au château de Vincennes.

Il semble, en revanche, établi qu'un Château Pignon existait lorsque le jeune Henri II d'Albret (1516-1555), souverain légitime du royaume de Navarre, entreprit en 1521, à l'âge de 19 ans, avec le soutien de François I dont il devint le beau-frère quelques années plus tard, la reconquête de son royaume. A la tête d'une armée franco-béarno-navarraise forte de 12 000 hommes, commandée par André de Foix, seigneur d'Asparros, il se présenta le 12 mai 1521 devant Saint-Jean-Pied-de-Port, dont il enleva de force le 15 mai, après trois jours de siège, la ville et le château. Le 16 mai, prenant la route d'Espagne, il est réputé s'être rendu maître de Château Pignon, avant de poursuivre son offensive vers Pampelune.

Près de deux siècles plus tard, Vauban ne mentionne pas ce château dans son rapport d'inspection de la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port, daté du 6 décembre 1685. Le « *Mémoire sur la Navarre envoyé à Paris à M. le Dauphin* », rédigé en 1700, par l'intendant Le Bret, mentionne les « *ruines Château Pignon* » dans sa description de l'itinéraire conduisant de Saint-Jean-Pied-de-Port en Espagne par « *la montagne d'Orisson* ». Par ailleurs, en 1715, le duc de Gramont rédige un mémoire intitulé « *Avis sur la démolition de Château Pignon* »<sup>230</sup> : le Château Pignon existait donc encore à cette date, mais il devait être en ruines. Dans son mémoire de 1753, l'ingénieur Canut confirme : « *Le château Pignon n'existe plus* », mais, parlant de ce Grand Chemin, il écrit : « *Sa sûreté exigerait un retranchement ou un ouvrage au delà de Château Pignon sur la partie la plus haute* ». La *Carte des chemins d'Espagne*, établie par l'ingénieur Touros en 1753, conservée à la bibliothèque de l'Arsenal<sup>231</sup> indique successivement une chapelle à Orisson, en plus du cabaret éponyme servant de halte aux voyageurs, un ouvrage fortifié, en forme de château fort, dénommé « *Château Pignon* » sur la cote 1177, un bâtiment appelé « *Maison de la Conférence* »<sup>232</sup>, au pied du pic de Mendi Belza, et enfin, au-delà du col de Bentarte et de la frontière, un autre ouvrage fortifié, représenté par une icône de château fort, portant le nom d'Alto Biscar sur le mont Mendi Chipi (cote 1506). Ainsi, sur cette carte de 1753, figurent deux forteresses, celles de Château Pignon et de l'Alto Biscar, se faisant face de part et d'autre de la frontière.

Ainsi, les fonds d'archives français étudiés ne permettent pas de connaître les conditions de la construction de Château Pignon. Ils permettent seulement d'établir qu'une forteresse portant ce nom constitua un enjeu, lors des tentatives de reconquête de leur royaume par les rois de Navarre entre 1515 et 1530. Les documents d'archives du XVIII<sup>ème</sup> siècle confirment qu'une forteresse dénommée « *Château Pignon* » avait bien été construite sur ce site au cours des années ou des décennies précédentes. Mais elle était suffisamment en ruines, ou avait perdu tout intérêt stratégique, en 1715, pour que le duc de Gramont recommande sa démolition.

Cependant, ce fut dès le début du conflit franco-espagnol en 1793, que le site de Château Pignon recouvrit son importance stratégique à la frontière, en qualité de premier site

---

<sup>230</sup> Le carton des archives du génie contenant ce document a été brûlé lors d'un incendie survenu au Dépôt des Fortifications vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ; nous ne disposons plus que de la liste des documents qu'il contenait : l'avis donné en 1715 par le duc de Gramont sur la démolition de Château Pignon y figure.

<sup>231</sup> Collection Paulmy (cote Arsenal, MS 6440, document 181).

<sup>232</sup> Cette « *Maison de la Conférence* » avait été bâtie, selon la tradition de tels échanges princiers, à l'occasion du franchissement de la frontière par Marie-Louise Elisabeth, fille aînée de Louis XV, âgée de douze ans, qui devait épouser son oncle l'infant Don Philippe, second fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse. Partie de Paris en carrosse le 31 août, elle passa à Saint-Jean-Pied-de-Port le 10 octobre et franchit la frontière au col de Bentarte le 13 octobre 1739.

défensif en avant de la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port.

## CHÂTEAU PIGNON ET LES GUERRES DE LA REVOLUTION

Malgré la récurrence des hostilités franco-espagnoles depuis le retrait de Charles Quint de la province navarraise nord-pyrénéenne, en 1530, les ruines de Château Pignon connurent la paix jusqu'au tournant des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles. Mais, lors des guerres de la Révolution française contre l'Espagne, de 1792 à 1795, elles se trouvèrent directement impliquées dans les opérations militaires. Contrôlant la voie d'invasion majeure que constituait la *Grande Route d'Espagne*, elles constituèrent, l'objectif initial de l'offensive espagnole qui visait à s'emparer de la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port. Le site de château Pignon devint ainsi le terrain d'une dure bataille, qui dura six jours, du 1<sup>er</sup> au 6 juin 1793, entre l'armée du roi d'Espagne et l'armée française nouvellement créée de la Convention.

### Cadre Général Politique et Militaire

Tandis que la guerre, initiée par l'Assemblée législative contre l'Autriche et la Prusse le 20 avril 1792, se déroulait sur les frontières Nord-est de la France, la paix avait continué à régner sur la frontière des Pyrénées. Fidèle à l'esprit du Pacte de Famille conclu en 1761 entre Louis XV et Charles III, qui avait fait de l'alliance avec l'Espagne le pivot de la politique étrangère française, le roi d'Espagne, Charles IV, essaya d'exercer une influence positive sur le sort du roi de France. Mais l'exécution de Louis XVI le 21 janvier 1793, provoqua la formation de la 1<sup>ère</sup> coalition, et finalement la guerre fut déclarée entre la République française et le royaume d'Espagne, le 7 mars 1793 à l'initiative de la Convention, le 23 mars 1793 à l'initiative de Charles IV.

Dès 1791, la direction du Génie de Bayonne, puis, en 1792<sup>233</sup>, le gouvernement de la République, s'étaient préoccupés de l'état des places frontière. Les Représentants du peuple, commissaires de la Convention Nationale, Carnot, Lamarque et Garrau, s'étaient rendus à Bayonne, puis à Saint-Jean-Pied-de-Port, le 6 novembre 1792, « *pour préparer la défense nationale contre une éventuelle agression de l'Espagne* ».

Instituée le 15 juillet 1789, la Garde Nationale avait été organisée par l'Assemblée Nationale, dès 1791, en « Bataillons de Volontaires Nationaux », dont trois avaient été créés dans le département des Basses-Pyrénées, à Pau, Bayonne et Orthez. Leur effectif théorique était de 574 hommes, répartis en 9 compagnies, dont 1 compagnie de grenadiers<sup>234</sup>. La « Levée de 100 000 volontaires » décidée après la déclaration de guerre à l'Autriche le 20 avril 1792, avait permis d'accroître l'effectif de ces bataillons à près de 800 hommes, puis, à l'automne, de créer un 4<sup>ème</sup> bataillon<sup>235</sup> dans le département des B.P.

---

<sup>233</sup> La Patrie fut déclarée en danger le 10 juillet 1792 par l'assemblée législative (oct. 1791 – sept. 1792). La France fut sauvée du danger d'invasion par la victoire de Valmy du 20 septembre 1792. La Convention Nationale, succédant à l'Assemblée Législative, tint sa séance d'ouverture le 21 septembre 1792 et gouverna jusqu'en octobre 1795. Elle proclama la République, condamna Louis XVI à la peine capitale, créa le comité de Salut public en avril 1793 et envoya dans toute la France des représentants en mission qui galvanisèrent le patriotisme du pays.

<sup>234</sup> Les grenadiers avaient été créés en 1667, les premières grenades avaient été lancées au siège d'Arles en 1536 ; les compagnies de grenadiers devinrent rapidement les unités d'élite des bataillons d'infanterie.

<sup>235</sup> Le département des Basses-Pyrénées mit finalement sur pied six bataillons de volontaires : la « levée de 300 000 hommes » en février 1793 permit la mise sur pied d'un 5<sup>ème</sup> bataillon en vallée d'Aspe, puis d'un 6<sup>ème</sup> bataillon en février 1794, commandés respectivement par les citoyens Monroux et Guipony.

La « Levée de 300 000 hommes », décidée par le décret du 24 février 1793, avait autorisé un nouveau renforcement de ces bataillons dits « de Volontaires », mais essentiellement formés de requis désignés par les autorités municipales, et dont l'encadrement était de qualité très irrégulière. Parallèlement, furent créées des compagnies franches, les futurs Chasseurs Basques<sup>236</sup>, notamment sous l'impulsion d'Henri Fargues<sup>237</sup>, maire de Saint-Jean-Pied-de-Port depuis le début de la Révolution. L'effectif en était impérativement fixé à 150 hommes. Ainsi quatre compagnies furent créées fin 1792, et six supplémentaires à la mi-mars 1793.

### **Situation sur la frontière des Pyrénées occidentales**

En début de l'année 1793, la situation à la frontière était devenue un sujet de grave inquiétude. Le 7 Février 1793, le capitaine du génie Duvignau-Duverger, alors à Saint-Jean-Pied-de-Port, reçut mission de recueillir des renseignements sur les forces espagnoles et sur la fonderie royale d'Orbaiceta. Le 10 mars 1793, la crainte d'une attaque espagnole contre Saint-Jean-Pied-de-Port fut exprimée, bien que les Espagnols aient pour l'instant adopté une attitude défensive. Le 30 mars 1793, un déploiement de 21 000 espagnols fut signalé à la frontière, faisant craindre des menaces d'incursion, voire d'attaques tant en direction de Saint-Jean-Pied-de-Port que d'Hendaye.

Sur la frontière pyrénéenne, le décret du 30 avril 1793, pris par la Convention un mois après la déclaration de guerre entre la France et l'Espagne, scinda en deux l'Armée des Pyrénées qui avait été créée le 1<sup>er</sup> octobre 1792, et créa deux armées, dont une « *Armée des Pyrénées Occidentales* ». Lors de sa formation le 1<sup>er</sup> mai 1793 aux ordres du général Servan de Gerbey, avec son Quartier Général à Bayonne, cette armée comprenait deux régiments d'infanterie de ligne, chacun à deux bataillons, issus de l'ancienne armée royale : le 20<sup>o</sup> R.I. (ex « *Cambrésis-Infanterie* ») et le 80<sup>o</sup> R.I. (ex « *Angoumois-Infanterie* »), ainsi que le 5<sup>ème</sup> bataillon d'infanterie légère (ex « *Bataillon de Chasseurs Cantabres* ») qui avait été créé en 1788 en la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port<sup>238</sup>. S'y ajoutaient vingt-trois bataillons de volontaires nationaux, formées de jeunes recrues issus des levées successives, dont les 4 bataillons des Basses Pyrénées. Une vingtaine de compagnies de chasseurs et dix compagnies franches, formées de volontaires basques, en complétaient les effectifs, dont le total atteignait 24 000 hommes. L'armée comportait en outre des éléments d'artillerie et de gendarmerie.

Elle était articulée en une division, à Saint-Jean-de-Luz, qui tenait la zone côtière, une avant-garde déployée dans le secteur d'Hendaye, et une division, commandée par le général La Genetière, qui tenait le secteur de Bidarray à Iraty, avec son P.C. à Saint-Jean-Pied-de-Port. Celle-ci comprenait 6 bataillons de volontaires (1<sup>er</sup>, 2<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> bataillons

---

<sup>236</sup> Cette dénomination apparut en janvier 1794 lors du regroupement de ces compagnies franches en 3, puis 4, « Bataillons de Chasseurs Basques ».

<sup>237</sup> Henry Fargues, né à Saint-Jean-Pied-de-Port le 13 mars 1757, commerçant en laine dans la ville, participa activement aux activités révolutionnaires dès 1789. Elu maire en 1790, il joua un rôle important dans la levée des compagnies franches. En mai 1794, Fargues devint président du Directoire du département des Basses-Pyrénées, puis membre du Conseil des Cinq Cents en 1795 et, enfin, sénateur en l'an VIII.

<sup>238</sup> L'ordonnance du 17 mars 1788 réorganisant l'infanterie légère, avait décidé la transformation du régiment d'infanterie de Montréal en « Bataillon de Chasseurs Cantabres », dont le recrutement ne devait comprendre que des hommes des pays compris entre les Pyrénées, la Garonne et l'Océan. Ce bataillon prit garnison dans la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port où il se trouvait lors du déclenchement de la Révolution. Le capitaine Moncey qui y commandait alors une compagnie, prit le commandement du bataillon en juin 1793. Il devint commandant de la 3<sup>ème</sup> division en juin 1794, puis de l'Armée des Pyrénées Occidentales, en août 1794.

des Basses-Pyrénées, 4<sup>ème</sup> bataillon du Lot-et-Garonne, 3<sup>ème</sup> bataillon des Hautes Pyrénées, 3<sup>ème</sup> bataillon de la Dordogne), 4 compagnies de Chasseurs Basques et la 2<sup>ème</sup> compagnie de Chasseurs du Louvre. Son effectif total était de 4 897.

Face au dispositif français de défense de la frontière des Pyrénées, organisé en deux armées, des Pyrénées occidentales et des Pyrénées orientales, l'Espagne déploya trois armées, l'armée du Roussillon à l'Est, l'armée d'Aragon au Centre et l'armée de Guipuzcoa et de Navarre à l'Ouest. Cette dernière était commandée par le Lieutenant Général Don Ventura Caro, dont la mission était défensive, car l'effort offensif espagnol visait la reconquête du Roussillon. L'armée espagnole de Guipuzcoa et de Navarre, forte de 18 000 hommes à 22 000 hommes, dont douze mille fantassins et six cents cavaliers, disposait d'une artillerie nombreuse, comprenant en plus des canons, un certain nombre d'obusiers, arme nouvelle à l'époque<sup>239</sup>. Déployée sur la chaîne des Pyrénées, elle protégeait les directions de Saint-Sébastien et de Pampelune. Sur l'axe Pampelune, Saint-Jean-Pied-de-Port, elle avait installé plusieurs camps, appuyés par des retranchements, sur les hauteurs de l'*Alto Biscar*, d'*Ibañeta* et du *Lindus*, qui protégeaient les vallées du *Baztan*, d'*Aezcoa*, d'*Arce*, la forêt d'*Iraty* ainsi que les fonderies royales d'*Eugui* et d'*Orbaiceta*. Disposant de l'initiative, compte tenu de son indéniable supériorité qualitative et quantitative, le Général don Ventura Caro ne craignit pas d'enfreindre ses instructions et de passer à l'offensive dès la fin du mois d'avril. Dans le but de refouler les Français des positions clefs qu'ils tenaient dans les cols de la frontière, il alterna ses offensives entre la zone côtière avec Saint-Jean-de-Luz comme objectif, et la zone intérieure avec Saint-Jean-Pied-de-Port comme objectif, agissant sur chacune de ses directions alternativement par des attaques frontales sur l'axe de chacun des itinéraires et par des manœuvres de contournement.

Le déploiement de l'A.P.O., au plan quantitatif comme qualitatif, montre clairement que la menace espagnole principale était, à la date du 1<sup>er</sup> Mai 1793, identifiée dans la zone côtière, face à Hendaye et Sarre, où étaient déployés 16 bataillons dont les 5 bataillons issus de l'ancienne armée régulière royale. Ne pouvant agir qu'en réaction face aux attaques espagnoles, l'A.P.O. remania sans cesse son dispositif et son organisation, engagea les unités disponibles, parfois à peine formées. Elle dut faire sans cesse preuve de pragmatisme, d'esprit inventif et de capacités réactives.

### **Combats d'Avril-Mai 1793 dans le Secteur Côtier**

Le général Caro porta son effort initial dans la zone côtière, où les hostilités avaient commencé dès le 23 avril 1793 par un bombardement d'Hendaye, puis par le franchissement de la Bidassoa au Pas de Béhobie par les forces espagnoles qui attaquèrent et s'emparèrent du fort d'Hendaye, où les volontaires de l'armée républicaine prirent la fuite. Le lieutenant-colonel Willot, à la tête du 5<sup>ème</sup> bataillon d'infanterie légère<sup>240</sup>, contre-attaqua et rejeta l'infanterie espagnole de l'autre côté de la Bidassoa. Le 1<sup>er</sup> mai, le général Caro reprit son attaque par une manœuvre de débordement partant de *Vera-de-Bidasoa* en direction de Sare. Les positions françaises furent emportées malgré la

---

<sup>239</sup> Dans les armées françaises, l'obusier fut l'objet, au camp de Meudon en 1793-94, d'expérimentations auxquelles participa le général de brigade Choderlos de Laclos, l'écrivain auteur des « Liaisons dangereuses ». L'obusier tirait des boulets creux explosifs, dénommés « obus », par opposition aux canons qui tiraient soit des boulets pleins, soit des cartouches à mitraille.

<sup>240</sup> A cette date, le 5<sup>ème</sup> bataillon d'infanterie légère était commandé par le lieutenant-colonel Delalain, avec le lieutenant-colonel Willot comme lieutenant-colonel en deuxième, lequel lui succéda à la tête du bataillon quelques jours plus tard le 7 mai, lors de la nomination du lieutenant-colonel Delalain au grade de général de brigade.



bravoure des grenadiers aux ordres du capitaine La Tour d'Auvergne, qui réussit à arrêter temporairement les Espagnols qui n'essayèrent pas d'exploiter leur succès et repassèrent la frontière. Cependant, les troupes du camp d'Hendaye abandonnèrent leurs positions et retraitèrent dans le plus grand désordre.

Le 1<sup>er</sup> mai 1793, date de sa prise de commandement, le général Servan était en inspection à Saint-Jean-Pied-de-Port. A la nouvelle des événements d'Hendaye, il revint à Bayonne et, le lendemain 2 mai, il se rendit à Saint-Jean-de-Luz. Avec l'accord des Représentants du Peuple, le général Servan, établit sa nouvelle ligne de défense sur le cours de la Nivelle de Saint-Pée à Saint-Jean-de-Luz, et créa un centre d'entraînement de ses bataillons au camp de Bidart. Il accrut le volume de ses moyens de reconnaissance, en ordonnant à chaque bataillon de constituer, en plus de sa compagnie de grenadiers, une compagnie de chasseurs. Le 23 mai, il envoya en renfort à Saint-Jean-Pied-de-Port un « bataillon de marche » regroupant onze compagnies de chasseurs, sous les ordres du capitaine Moncey : 2 compagnies de chasseurs du 5<sup>ème</sup> bataillon d'infanterie légère, la compagnie franche de Bordeaux et huit compagnies de chasseurs des bataillons de volontaires. Ces unités firent mouvement par Bayonne, où elles firent une première étape et touchèrent un complément d'équipement et d'armement, puis, après une seconde étape à Mendionde, elles arrivèrent à Saint-Jean-Pied-de-Port le 28 mai au soir. Le général Servan renforça la division de Saint-Jean-Pied-de-Port, en artillerie, armements et équipements et y affecta deux bataillons de volontaires supplémentaires : le 3<sup>ème</sup> bataillon des Landes et le 8<sup>ème</sup> bataillon de la Gironde. Le général La Genetière disposait ainsi, à la mi-mai de huit bataillons de volontaires, auxquels s'ajouta, le 28 mai, le bataillon de marche de chasseurs du capitaine Moncey.

Depuis sa prise de commandement de la division de Saint-Jean-Pied-de-Port, le 1<sup>er</sup> mai, le général La Genetière en avait déjà resserré le dispositif sur Saint-Jean-Pied-de-Port et en avait reporté le centre de gravité en avant dans la zone montagneuse frontalière. Il fit faire mouvement aux trois bataillons de volontaires nationaux des Basses-Pyrénées : le 2<sup>ème</sup> bataillon quitta la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port pour prendre position autour de Château-Pignon où il entreprit l'aménagement d'un camp et d'une redoute, le 1<sup>er</sup> bataillon le remplaça dans la citadelle, le 4<sup>ème</sup> bataillon s'engagea plus avant dans la vallée de Baïgorry jusqu'aux Aldudes. Un tel déploiement lui permettait d'être rapidement informé de toute incursion et lui conférait une certaine capacité d'interdire l'accès de Saint-Jean-Pied-de-Port en barrant la direction du Grand Chemin d'Espagne en amont d'Orisson, en contrôlant les vallées des Nives de Béhérobie et des Aldudes, et en surveillant les nombreux cols d'altitude entre Bidarray et la forêt d'Iraty. Mais il restait incapable de contrer une réelle offensive.

En mai, la situation dans le secteur de Saint-Jean-Pied-de-Port resta calme. Après son installation à Château Pignon, le 2<sup>ème</sup> bataillon de volontaires des Basses-Pyrénées, y connut quelques « affaires » d'avant-postes qui donnèrent confiance aux volontaires. Le 9 mai, une compagnie d'une centaine d'hommes effectua une patrouille jusqu'aux cols d'*Arnostéguy* et de *Bentarte* sans rencontrer d'ennemi. Elle poursuivit sa progression jusqu'à la fonderie royale espagnole d'Orbaiceta, où elle se trouva face à des Espagnols qui tentèrent une défense, puis finirent par s'enfuir. Le même jour, une « affaire » aux Aldudes se termina à l'avantage des Français.

### **Escarmouches Préliminaires en Vallée d'Arnéguy (21-23 Mai 1793)**

Fin mai, les Espagnols, balançant leur effort, prirent l'initiative de quelques

démonstrations de force en direction de Saint-Jean-Pied-de-Port. Le 21 mai, s'infiltrant depuis le col d'Ibañeta dans le Val Carlos, ils pénétrèrent jusqu'au village de *Luzaide*, en face d'Ondarolle, où ils s'installèrent avec un volume des forces important qui fit craindre une attaque contre Saint-Jean-Pied-de-Port. Des renseignements faisaient état de quarante pièces de canon de calibres 12 et 18 ainsi que de 6 obusiers réunis dans la vallée de Roncevaux et de 12 000 hommes échelonnés de la vallée du *Baztan* à *Orbaiceta*. L'officier qui commandait à Ondarolle crût prudent de se replier par la montagne sur le camp de Château Pignon où, dans la nuit, le général La Genetière fit parvenir les renforts dont il pouvait disposer. Il s'y porta lui-même le 22 mai à la pointe du jour, accompagné des Représentants du Peuple, Baudot, Projean et Chaudron-Rousseau, pour faire un point de situation sur place. Il décida de déloger les Espagnols installés à Ondarolle et à *Luzaide* et de les rejeter du Val Carlos. Le lendemain 23 mai, il lança contre eux une attaque par la vallée, menée par 500 hommes des 4<sup>ème</sup> bataillon du Lot-et-Garonne et 3<sup>ème</sup> bataillon des Landes, soutenue par une descente de volontaires du 2<sup>ème</sup> bataillon des B.P. et de chasseurs basques par les sentiers de montagne depuis les hauteurs de Château Pignon. Le village d'Ondarolle fut repris facilement, mais les Espagnols résistèrent à *Luzaide*, sur la rive opposée de la Nive. Les chasseurs basques acheminèrent par les sentiers de montagne depuis la crête de Château Pignon une pièce de canon de 4 jusqu'à un escarpement rocheux au-dessus d'Ondarolle, dominant le village de *Luzaide*, contre lequel le canon pouvait tirer avec efficacité. Les Représentants du Peuple qui avaient suivi cette opération difficile, voulurent tirer eux-mêmes le premier coup de canon. Ainsi appuyés, les unités d'infanterie donnèrent l'assaut aux 1 500 Espagnols retranchés dans le village de *Luzaide*. Le combat dura quatre heures. Finalement, les Espagnols, soumis aux tirs de canon et menacés d'être tournés, évacuèrent *Luzaide* et prirent la fuite. L'ennemi laissa 12 morts sur le champ de bataille et 7 prisonniers aux mains des Français.

Cependant, au cours de ce mois de mai, le général don Ventura Caro avait maintenu la pression dans le secteur côtier, après ses premiers succès à Hendaye. Ayant fait construire un pont sur la Bidassoa, il fit franchir le fleuve à ses troupes qui, établirent un camp à La Croix des Bouquets, mais il ne les fit pas progresser plus avant en direction de Saint-Jean-de-Luz. Il fit seulement effectuer une reconnaissance lourde vers les hauteurs de *Bordagain*, au-dessus de Ciboure et Socoa. En réaction, le général Servan fit renforcer, le 2 juin, les positions du mont *Bordagain* par le 1<sup>er</sup> bataillon du 80<sup>ème</sup> RI et trois bataillons de volontaires, disposant de deux pièces de canon de 4.

### **Premiers Combats devant Château Pignon (1<sup>er</sup> juin et 2 juin 1793)**

La place forte de Saint-Jean-Pied-de-Port restait, à cette date, l'objectif principal des opérations espagnoles. Le 1<sup>er</sup> juin, le général don Ventura Caro décida d'accentuer son effort et d'attaquer en direction du plateau de Château Pignon sur l'axe Burguete - Saint-Jean-Pied-de-Port. Pour ce faire, il dégarnit ses positions sur la Bidassoa et renforça de 4 000 hommes supplémentaires les 12 000 fantassins, 600 cavaliers et les nombreux artilleurs dont il disposait dans les vallées du Baztan et de Roncevaux. Il concentra ses forces en un dispositif centré sur l'*Alto Biscar*, menaçant directement le plateau de Château Pignon, mais permettant également de déboucher, par les cols, soit dans le *Val Carlos*, soit dans la vallée des Aldudes.

Face à cette menace espagnole, la division du général La Genetière comptait, le 1<sup>er</sup> juin, huit bataillons de volontaires<sup>241</sup> et quatre compagnies franches, et elle venait d'être

---

<sup>241</sup> En fait, sept immédiatement disponibles, car le 3<sup>ème</sup> bataillon des Hautes Pyrénées, initialement stationné à Navarrenx, était, à cette date, à l'instruction au camp de Bidart.

renforcée par le bataillon de marche de chasseurs aux ordres du capitaine Moncey. Compte tenu du relief très compartimenté autour de Saint-Jean-Pied-de-Port, son dispositif restait trop éclaté et sa ligne de défense trop étendue pour les effectifs disponibles. Elle avait, cependant, renforcé ses positions avancées sur le Grand Chemin d'Espagne par Orisson et Roncevaux, en aménageant, autour des ruines de Château Pignon, situées à une douzaine de Kilomètres au Sud de Saint-Jean-Pied-de-Port, un point d'appui tenu par le 2<sup>ème</sup> bataillon de volontaires des B.P. commandé par le chef de bataillon Nogués, dans lequel on avait placé deux pièces de canon de 8. Le 8<sup>ème</sup> bataillon de la Gironde tenait la région Arnéguy-Ondarolle et interdisait le contournement du camp de Château Pignon par la vallée de la Nive d'Arnéguy. Le 1<sup>er</sup> bataillon des B.P. et le 4<sup>ème</sup> bataillon des B.P. tenaient les forges de Banca et la partie haute de la vallée des Aldudes, tandis que le 3<sup>ème</sup> bataillon de la Dordogne occupait Baïgorry et que deux compagnies de chasseurs basques contrôlaient les sentiers conduisant au col d'*Ispéguy* et que deux autres tenaient les cols de *Bustancelay* et *Berdaritz*. Le 4<sup>ème</sup> bataillon du Lot-et-Garonne occupait la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port. Le 3<sup>ème</sup> bataillon des Landes dont les positions ne sont pas précisées dans la documentation, était positionné en deuxième échelon. Le bataillon de marche de Chasseurs du capitaine Moncey, maintenant à 12 Compagnies, car la 2<sup>ème</sup> compagnie de Chasseurs du Louvre déjà déployée à Saint-Jean-Pied-de-Port lui avait été rattachée, était arrivé le 28 mai à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Le 1<sup>er</sup> du mois de Juin, les Espagnols firent une démonstration de force sur les hauteurs situées au Sud du plateau de Château Pignon. Ils déployèrent plusieurs unités d'infanterie et de cavalerie, formant une colonne estimée à 2 400 hommes qui descendit, vers 11 heures du matin, de la montagne de l'Alto Biscar, et lança de fortes patrouilles de reconnaissance jusqu'aux postes français installés aux abords du camp de Château Pignon, tenu par le 2<sup>ème</sup> bataillon des B.P.. Une vive fusillade s'engagea. Le chef de bataillon Nogués<sup>242</sup>, jugeant qu'il ne s'agissait que d'une démonstration de force, décida de les attaquer. Il forma sa troupe en quatre colonnes d'assaut. Il culbuta les Espagnols, qui se replièrent et dont il coupa une partie qui s'enfuit vers le val d'*Aezcoa* et trouva refuge dans les retranchements d'*Orbaiceta*, après avoir perdu cinq tués et plusieurs blessés.

La matinée du 2 juin se déroula dans la tranquillité. Mais, dans l'après-midi, l'ennemi reprit l'initiative en débouchant de l'Alto Biscar en trois colonnes qui forcèrent les avant-postes français à se replier. Le commandant du camp, le commandant Nogués envoya le capitaine Moncey, « *dont l'intelligence et les connaissances ne laissent en rien à désirer* », avec son bataillon de marche de chasseurs, parvenu la veille au camp de Château Pignon, reconnaître l'ennemi. Il eut un accrochage avec les Espagnols dont il évalua la force à 6 à 7 000 hommes. Il jugea qu'ils semblaient avoir l'intention d'attaquer le lendemain à la pointe du jour. Ce renseignement fut confirmé par l'interrogatoire d'un déserteur espagnol qui précisa que l'ennemi, disposant d'artillerie et de cavalerie, était regroupé autour de l'Alto Biscar, dans la perspective d'attaquer, le lendemain, le camp de Château Pignon, avant d'aller mettre le siège devant Saint-Jean-Pied-de-Port

En l'absence du général La Genetière, mandé en consultation à Bayonne par le général Servan, le général de brigade Delalain, ancien commandant du 5<sup>ème</sup> bataillon d'infanterie légère alors qu'il était stationné à Saint-Jean-Pied-de-Port, assurait l'intérim du

---

242

Compte-Rendu du 1<sup>er</sup> juin 1793 : « Au camp sous Castel Pignon, signé Noguez, le 1<sup>er</sup> juin, An 2 de la République ».

commandement de la division depuis le 1<sup>er</sup> juin au moins. A la suite de ces « affaires » du 1<sup>er</sup> juin et du 2 juin devant Château Pignon, il adressa au Général Servan un compte-rendu de situation signé le 3 juin à 1 heure du matin, en précisant que la menace d'une prochaine attaque en force du camp de Château Pignon par une force supérieure en nombre ne faisait aucun doute, sur la base des renseignements dont il disposait et qu'il communiquait à Bayonne : compte-rendu de reconnaissance du capitaine Moncey et interrogatoire du déserteur espagnol. Il précisait que, devant cette menace, il envoyait tous les renforts dont il pouvait disposer vers Château Pignon. Il donna, en effet, l'ordre aux unités disponibles : le 3<sup>ème</sup> bataillon des Landes, alors en 2<sup>nd</sup> échelon, et le 4<sup>ème</sup> bataillon de Lot-et-Garonne, alors dans la citadelle, de se porter en renfort sur le plateau de Château Pignon. Il rappela de Baïgorry le 1<sup>er</sup> bataillon des Basses-Pyrénées auquel il confia la garde de la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port.

### **Attaques de diversion en Vallée des Aldudes (3 au 5 Juin 1793)**

Le 3 juin, après avoir envoyé son C.R., le général Delalain, quitta Saint-Jean-Pied-de-Port à 2 heures du matin. Il parvint au camp de Château Pignon, distant de trois lieues, à la pointe du jour. Dans la matinée, alors qu'un brouillard épais couvrait cette zone montagneuse, aucun mouvement ennemi ne fut observé de ce côté.

Mais, dans l'après-midi du 3 juin, les Espagnols reprirent l'initiative des opérations en menant une action de diversion dans la vallée des Aldudes, avec pour objectif la fonderie de Banca. Au nombre de 4 à 5 000 hommes, ils attaquèrent le camp d'*Iramehaca* situé sur la crête séparant la Nive des Aldudes du ruisseau d'*Hayra*, à mi-chemin entre le mont *Lindus* et les rochers d'*Arola* (ou *Errola* cote 907). Les troupes françaises assurèrent une belle défense de leurs positions et, après trois à quatre heures de combats, la nuit mit fin à l'attaque espagnole. A 11 heures du soir, à son retour à Saint-Jean-Pied-de-Port venant de Château Pignon, le général Delalain, reçut le compte-rendu du lieutenant-colonel Mauco, chargé avec son 4<sup>ème</sup> bataillon des Basses-Pyrénées, de la défense de la zone de Banca qui lui demandait du renfort, car il ne pouvait dégarnir aucun point de son dispositif. Il décida de prélever 200 hommes du 3<sup>ème</sup> bataillon de la Dordogne qui était à Ossés et de les porter sur Baïgorry ainsi que des éléments du 8<sup>ème</sup> bataillon de la Gironde, cantonnés à Lasse. Une fois ces ordres donnés, le général Delalain retourna à Château Pignon à 1 heure du matin, le 4 juin.

Le 4 juin à la pointe du jour, l'attaque recommença dans la vallée des Aldudes, avec plus de force et d'agressivité que la veille. Les éléments du 4<sup>ème</sup> bataillon des Basses-Pyrénées, qui tenaient le camp d'*Iramehaca*, débordés par le nombre et la vigueur de la poussée espagnole, furent contraints de se replier, avec leur chef de bataillon, le lieutenant-colonel Mauco, qui fut lui-même blessé à la tête. Ils furent recueillis à hauteur des rochers d'*Arola* par la compagnie franche de Baïgorry du capitaine Harispe, solidement accrochée au terrain, dont le feu arrêta l'attaque espagnole. Au terme d'une journée d'efforts infructueux, les Espagnols se virent contraints au repli. Cependant, certains de leurs éléments, débordant la défense française, étaient parvenus à forcer le poste qui gardait la fonderie de Banca qu'ils avaient incendiée. Simultanément, les Espagnols avaient mené une attaque de diversion contre le poste du col d'*Ispéguy* tenu par une moitié du 3<sup>ème</sup> bataillon de la Dordogne et deux compagnies franches, mais l'attaque avait été repoussée et l'ennemi forcé à se replier.

Ce fut à son retour à Saint-Jean-Pied-de-Port, le 4 juin en début de matinée, que le général Delalain apprit que le poste de la Fonderie et le camp d'*Iramehaca* avaient été enlevés.

Ne disposant plus que du 1<sup>er</sup> bataillon des Basses-Pyrénées qui gardait la citadelle, il lui donna l'ordre de se porter sur Baïgorry avec deux pièces de canon à mettre en batterie sur les hauteurs d'*Anhaux*. Parvenu à Baïgorry vers 11 heures du matin, le bataillon reprit l'offensive et chassa avant la nuit les Espagnols de toutes les positions qu'ils avaient conquises. Un capitaine fut tué et quelques hommes tués et blessés. Les Français firent 35 prisonniers dont 6 officiers, et s'emparèrent de mulets et de bagages.

Considérant que la position de Château Pignon constituait la position clef de son dispositif, le général Delalain s'y rendit à nouveau le 5 juin au matin, afin de s'y trouver à la pointe du jour. La journée se déroula dans le calme dans l'ensemble du secteur. A Château Pignon, les Espagnols tirèrent quelques volées de canon sur les travailleurs qui fortifiaient le rocher d'*Urdanarré* et les hauteurs de *Mendi Belza*, forçant les travailleurs à se retirer. Les unités restèrent en alerte. Telle était la situation qu'au retour du général La Genetière le 5 juin au soir, le général Delalain lui décrivit en lui remettant le commandement de la division.

### **Bataille et la Prise de Château Pignon (6 Juin 1793)**

Le 6 juin au matin, le général La Genetière, revenu de Bayonne, reprit son commandement. Les derniers renforts acheminés dans la place de Saint-Jean-Pied-de-Port durant l'intérim du général Delalain, avaient permis de renforcer le dispositif défensif mis en place sur le plateau de Château Pignon, maintenant fort de 3 bataillons de volontaires et 1 bataillon de marche de chasseurs. Sur la base des archives exploitées, il est possible d'en reconstituer le déploiement à cette date du 6 juin 1793. Barrant la Grande Route conduisant de Burguete à Saint-Jean-Pied-de-Port par Orisson, à contre-pente de la crête sommitale des Pyrénées, il s'étendait sur la profondeur du plateau en une avant-garde, deux lignes de défense et une flanc-garde, s'appuyant sur les reliefs et les barres rocheuses naturelles ainsi que sur de nombreux retranchements et ouvrages de campagne :

- L'avant-garde, constituée d'avant-postes et de « sonnettes », qui était installée en limite Sud du plateau, depuis les contreforts de la montagne d'*Urkulu* (1419) jusqu'aux pics de *Mendi Belza* (cotes 1409 et 1385), et incluant le pic d'*Urdanarré* (cote 1240), assurait la sûreté éloignée du dispositif défensif, en surveillant les accès Sud et Ouest du plateau de Château Pignon par les cols d'*Arnostéguy* (ou *Hiru Burietak*) et de *Bentarte* ; cette ligne était tenue par les douze compagnies du bataillon de marche de chasseurs placé sous le commandement du capitaine Moncey ;

- La première ligne de défense, installée à hauteur de l'éminence rocheuse d'*Urdanasburu* (cote 1 233) et des barres rocheuses de la cote 1 201, avait pour mission de barrer la direction de Château Pignon et d'interdire l'accès à la redoute et au camp éponyme à tout ennemi ayant pris pied sur le plateau ; elle était tenue par un bataillon de volontaires (4<sup>ème</sup> bataillon du Lot-et-Garonne ou 3<sup>ème</sup> bataillon des Landes<sup>243</sup>) qui n'avait commencé à organiser cette position que depuis son arrivée de Saint-Jean-Pied-de-Port le 4 juin matin ;

- La seconde et principale ligne de défense, s'appuyant sur une forte redoute construite dans les ruines du Château Pignon (cote 1177), un redan installé sur le rocher

---

<sup>243</sup> La position dans le dispositif et la mission du 3<sup>ème</sup> bataillon des Landes et du 4<sup>ème</sup> bataillon du Lot-et-Garonne, envoyés en renfort à Château Pignon le 3 juin matin par le général Delalain, ne peuvent pas être déterminées à partir des archives exploitées ; par ailleurs la présence sur le plateau le 6 juin, de la compagnie de grenadiers du 8<sup>ème</sup> bataillon de volontaires de la Gironde est attestée, sans que cela prouve la présence de ce bataillon sur le plateau ; les compagnies de grenadiers étaient parfois gérées, selon les circonstances, indépendamment de leur bataillon d'appartenance ; le 8<sup>ème</sup> bataillon de la Gironde tenait semble-t-il alors la vallée d'Arnéguay depuis Lasse jusqu'à Ondarolle et Luzaide, pour interdire toute infiltration en direction de Saint-Jean-Pied-de-Port par le Val Carlos et la vallée de la Nive d'Arnéguay.

de *Zerkupe* (cote 1085) et les rochers de la cote 1181, avait pour mission de barrer l'extrémité du plateau et d'interdire l'accès vers *Orisson* et Saint-Jean-Pied-de-Port à tout ennemi ayant percé, ou débordé, la première ligne de défense ; elle était tenue par le 2<sup>ème</sup> bataillon de volontaires des Basses-Pyrénées, placé aux ordres du commandant Nogués, qui avait commencé à organiser cette position depuis son arrivée sur le plateau de Château Pignon en début du mois de mai et qui avait aménagé son camp de bataillon contigu à la redoute<sup>244</sup>, immédiatement à son pied du côté Nord; il disposait de deux pièces de canon de 8 dans la redoute et les retranchements de Château Pignon, qui constituaient ainsi un véritable point d'appui ;

- La flanc-garde, complétant ce dispositif défensif, assurait sa couverture face au défilé du Val Carlos (vallée de la Nive d'Arnéguy), contre toute menace de contournement par l'Ouest et le Sud-ouest du dispositif ou d'infiltration par le col d'Ibañeta et le Val Carlos ; elle était assurée par un bataillon de volontaires (3<sup>ème</sup> bataillon des Landes ou 4<sup>ème</sup> bataillon du Lot-et-Garonne) déployé sur la crête militaire en limite Ouest du plateau de Château Pignon.

Le 6 juin, l'attaque, lancée à la pointe du jour, débuta par une canonnade du Leizar Atheka et des pics de Mendi Belza. Dès 6 heures, profitant d'un brouillard très épais<sup>245</sup>, qui durait depuis deux jours sur les hauteurs des Pyrénées, le général don Ventura Caro, fit avancer depuis la zone de l'*Alto Biscar* ses troupes en plusieurs colonnes incluant des pièces d'artillerie, afin de surprendre les avant-postes du camp de Château Pignon, installés à hauteur des deux pics de *Mendi Belza* (1409 et 1388), de part et d'autre du défilé de *Leizar Atheka*, tenus par le bataillon de marche de chasseurs du capitaine Moncey<sup>246</sup>. Le chef de l'un des avant-postes placé en pointe aperçut, à travers l'épais brouillard, les colonnes ennemies qui progressaient dans sa direction. Aussitôt, il en informa le capitaine Moncey commandant l'avant-garde, qui donna l'ordre à la compagnie franche de Bordeaux du capitaine Beudet, de marcher pour soutenir l'avant-poste menacé. Lui-même forma son bataillon en colonne d'attaque et fit battre la charge. L'ennemi surpris recula en désordre. Moncey, à la tête des compagnies des chasseurs, fondit sur l'ennemi, en renversa les éléments de tête et progressa sur l'axe de la route en contrebas des pics de *Mendi Belza*. Il se heurta à un corps de troupe espagnol, disposant de six pièces de canon, qui s'opposa à sa progression. Les chasseurs, baïonnettes au canon, culbutèrent les fantassins espagnols qui s'enfuirent, tuèrent les canonniers à leurs pièces, coupèrent les jarrets des mulets et s'emparèrent des six pièces de canon qui furent aussitôt mises hors service par enclouage. La réaction des chasseurs de Moncey avait fait avorter la manœuvre ennemie. Le succès des Français semblait assuré. Le général Gaudeul confirme que d'après les balles de plomb, boutons d'uniforme et pièces de monnaie retrouvées, ces combats se déroulèrent bien au niveau du col de Bentarte, et non autour des pics de *Mendi Belza*.

Cependant, lorsque le brouillard qui couvrait le champ de bataille se fut dissipé, les

---

<sup>244</sup> L'œil averti d'un archéologue peut encore aujourd'hui identifier l'emplacement de ce camp au pied de Château Pignon ; un camp de bataillon avait usuellement des dimensions de 150 à 200 mètres sur 50 à 80 mètres, et était entouré d'un fort talus. La redoute de la Belle Esponda et le camp associé à Saint-Jean-le-Vieux, qui datent de 1813, sont aménagés de la sorte (Cf. les vestiges encore existant ainsi que le plan dans le cadastre dit « Napoléon » de la commune).

<sup>245</sup> Il s'agit, selon toute vraisemblance, non de brouillard, mais de nuages d'altitude qui, accrochés aux sommets, couvrent fréquemment en cette période de l'année la zone des cols, interdisent toute visibilité et provoquent parfois des accidents de marcheurs et de pèlerins.

<sup>246</sup> Jomini écrivit : « L'avant-garde espagnole, commandée par le Major Général Escalante s'avança, sans être aperçu à la faveur d'un épais brouillard, jusqu'aux avant-postes ».

Espagnols prirent conscience de la faiblesse numérique de leurs assaillants. Honteux de leur méprise, ils se remirent en formation, revinrent à la charge et contre-attaquèrent. Moncey, attaqué de front par une force très supérieure, tenta de manœuvrer, mais ne voyant pas arriver du camp de Château Pignon le secours qu'il en attendait, fut forcé d'abandonner les canons et de se replier sur les retranchements de la première ligne de défense, installée à hauteur des éminences rocheuses d'*Urdanasburu* (1233). Mais la reprise de l'attaque par les forces espagnoles avait provoqué un début de mouvement de panique dans le bataillon qui tenait cette ligne de défense. Les volontaires effrayés par les obus qui pleuvaient sur les chasseurs, au lieu de les attendre et d'assurer leur recueil, abandonnèrent leurs positions, à l'exception de la compagnie de grenadiers. Lors du repli de ses chasseurs sur les retranchements de cette ligne de défense, Moncey, n'y trouvant que cette seule compagnie de grenadiers, lui ordonna de tenir le plus longtemps possible pour protéger par le feu le repli des chasseurs qu'il rallia derrière elle. Cette manœuvre en retrait réussit. Ces deux troupes réunies arrêtèrent pendant plus de trois heures les assauts ennemis sur cette première ligne de défense malgré le feu nourri qu'elles subissaient.

Les unités du bataillon de flanc-garde, qui était placé en couverture face au Val Carlos à la droite du système défensif, furent, à leur tour, attaquées par les Espagnols qui cherchaient à déborder par l'Ouest le dispositif français. Elles cédèrent le terrain presque sans résistance, en laissant le flanc droit du bataillon de marche de chasseurs et de la compagnie de grenadiers entièrement découvert. Le capitaine Moncey fut alors contraint d'ordonner un nouveau repli, sur la seconde ligne de défense, qui s'appuyait sur la redoute construite dans les ruines de Château Pignon, ce qu'ils firent en bon ordre. Il y trouva le Lieutenant-Colonel commandant le 8<sup>ème</sup> bataillon de la Gironde qui s'y défendait vigoureusement avec la compagnie de grenadiers de son bataillon.

Dans son rapport sur l'affaire de Château Pignon du 6 juin, signé le 10 juin, le capitaine Brie de la 8<sup>ème</sup> compagnie du 2<sup>ème</sup> bataillon des B.P. indique, en effet, qu'à ce moment une partie de ce bataillon avait commencé à abandonner le camp de Château Pignon et à se replier vers les hauteurs situées juste en arrière, c'est-à-dire sur les contreforts des monts *Hostatéguy* et *Itchachéguy*. Ce fut à cet instant où l'ennemi venait de prendre l'avantage, que le général La Genetière, venant de Saint-Jean-Pied-de-Port, parvint sur le champ de bataille<sup>247</sup>.

### **Intervention sur le Champ de Bataille du général La Genetière**

Le 6 juin tôt le matin, le général La Genetière était parti de Saint-Jean-Pied-de-Port pour le camp de Château Pignon en compagnie du citoyen Fargues, ancien maire de la ville, président du directoire départemental. Vers 09h30, alors qu'ils parvenaient tous deux à moitié de la côte menant à la « *Venta* » d'Orisson, soit à environ à 8 Km. de Saint-Jean-Pied-de-Port et 4 kilomètres de Château Pignon, le bruit du canon leur apprit que des combats y étaient en cours. Ce fut alors qu'ils rencontrèrent d'abord des vivandières qui avaient assisté aux premiers combats, puis des blessés, enfin des fuyards.

Poursuivant sa route par le Grand Chemin, le général La Genetière s'apprêtant à déboucher sur le plateau de Château Pignon, aborda la pente du mont *Hostatéguy*. Il gagna un point haut afin de se rendre compte de la situation. Ce fut alors qu'il rencontra le capitaine Moncey. De concert avec ce dernier, le général donna l'ordre d'occuper une

---

<sup>247</sup> Jomini écrit : « Caro qu'une attaque de goutte avait jusqu'alors cloué sur un brancard, craignant de ce que la victoire lui échappe, il se fait hisser à cheval, incite au milieu du feu ses soldats de la voix et du geste et les décide à gravir les pentes escarpés du pic de gauche ».

hauteur en arrière du camp, soit le pic d'*Hostatéguy* et le mont *Itchachéguy*, pour couvrir la retraite des fuyards et assurer le repli des deux pièces de canon de la redoute de Château Pignon. Le capitaine Moncey y déploya ses troupes en bataille afin d'assurer cette mission de recueil des unités qui avaient décroché. C'est alors que, désespéré de la lâcheté de ses soldats, le général La Genetière, réfugié dans les rangs des chasseurs, s'écria « *Puisque je ne puis rallier les fuyards, que je vienne au moins périr au milieu de vous* ». Il se porta alors plus en avant et parvint au camp de Château Pignon où des volontaires encore présents l'insultèrent. Il décida alors de se replier accompagné du citoyen Nogués, commandant le 2<sup>ème</sup> bataillon des Basses-Pyrénées et du capitaine Brie, officier de ce bataillon. Ayant fait avancer leurs canons, les Espagnols donnèrent l'assaut de la redoute et du camp de Château Pignon<sup>248</sup>. Au même instant, la charge de deux escadrons à cheval du régiment de la Reine vint fondre sur les chasseurs et triompha de leur ténacité. Moncey et ses chasseurs durent amorcer un nouveau repli. Cette charge de cavalerie parvint à entourer le général, que les témoins perdirent de vue, et à poursuivre le chef de bataillon Nogués, qui après avoir eu son chapeau criblé de balles, eut toutes les peines du monde à s'échapper. Le général La Genetière, cerné par la cavalerie espagnole, avait bien été fait prisonnier.

Finalement, les Français furent forcés de se replier sur Saint-Jean-Pied-de-Port. Le capitaine Moncey prit le commandement des unités en retraite. Les Espagnols, avec leur prudence habituelle, ne cherchèrent pas profiter de leur victoire. Ils s'arrêtèrent à Château Pignon, sans poursuivre vers Saint-Jean-Pied-de-Port. Seuls quelques éléments s'avancèrent jusqu'au cabaret d'*Orisson*. Ils ne tentèrent de même rien en direction de Baïgorry qu'ils avaient attaqué vigoureusement la veille et l'avant-veille. Pendant ce combat de Château Pignon, le chef de bataillon Désolines faisait, avec son 1<sup>er</sup> bataillon des Basses-Pyrénées, une incursion depuis Baïgorry dans la vallée du *Baztan* : lorsque, parvenu à *Errazu*, il apprit l'échec de la bataille de Château Pignon il regagna au plus vite Saint-Jean-Pied-de-Port par la vallée d'Ossés.

Accusé de trahison et de s'être volontairement livré prisonnier aux Espagnols dans le but d'émigrer, le général La Genetière écrivit, le 9 juin, de la citadelle de Pampelune où il était retenu prisonnier, au général Servan que, cerné par la cavalerie et après avoir essuyé à brûle-pourpoint une décharge de pistolet « vigoureuse », il avait été fait prisonnier par le capitaine de dragons Don Francisco Basquesse (ou Vasquez), qui lui sauva la vie en se jetant au travers du feu et qui reçut sur son ceinturon une balle qui lui était destinée.

Dans les divers rapports<sup>249</sup> qui s'en suivirent, cette journée du 6 juin 1793 fut considérée comme une journée glorieuse, bien que marquée par la perte du camp de Château Pignon. Les forces républicaines, d'un volume de 1 500 à 2 000 hommes, qui avaient combattu de 9 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, et qui s'étaient comportées avec la plus grande valeur, n'avaient été vaincues que par le nombre des forces espagnoles estimées à 8 000 ou 10 000 hommes des régiments de ligne et des bataillons de milice, deux cents chevaux et une artillerie formidable. Les Espagnols avaient subi des pertes de 1 500 hommes avouées à 2 200 estimées, tandis que les pertes françaises étaient de 100 à 150 tués, autant de prisonniers et 200 blessés (ainsi que 2 canons). Ces rapports soulignèrent le comportement valeureux des chasseurs, Cantabres, de Bordeaux, de Toulouse, ou du

---

<sup>248</sup> Jomini écrit : « Les Espagnols encouragés par leur succès et l'exemple du marquis de La Romana, enlèvent le pic du château en parvenant à l'escalader et à mettre en fuite la garnison du château ».

<sup>249</sup> Compte-rendu en date du 23 Juin du Représentant du Peuple Féraud, compte-rendu en date du 6 juin du général de brigade Delalain, rapport du général Servan en date du 18 juin.



Louvre, commandés par le capitaine Moncey et rendaient hommage au général Delalain qui avait rallié les fuyards, le sabre à la main.

### **Relation Espagnole des Combats du 6 juin à Château Pignon**

La relation, datée du 5 juillet, faite par le général en chef de l'armée de Navarre et de Guipuzcoa, Don Ventura Caro, des combats du 6 juin, ainsi que les gravures légendées d'origine espagnole que nous avons pu consulter, complètent utilement l'exploitation des archives françaises.

Ces documents confirment l'importance géostratégique que revêtait aux yeux des Espagnols le plateau de Château Pignon : Commandant le Grand Chemin qui venant du mont Alto Biscar conduit à la cité et à la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port, il permettait de contrôler l'accès aux fonderies royales d'Eugui et d'Orbaiceta, ainsi que la vallée de Valcarlos et le col d'Hiru Burietak (ou Arnostéguy). Ils décrivent avec précision les éminences tactiquement décisives qui jalonnent le plateau entre les monts de Mendi Belza et la montagne d'Orisson (en fait selon les cartes françaises les monts *Hostatéguy* et *Itchachéguy*), à savoir du Sud eu Nord les pics d'*Urdanarré*, d'*Urdanasburu* et de Château Pignon.

Au plan de la manœuvre et du déroulement des combats, ces documents confirment que le système défensif français était articulé en deux lignes de défense :

- d'une part, à hauteur du mont Urdanasburu, sans y indiquer de retranchement ce qui s'explique puisque le bataillon de volontaires qui la défendait, n'avait commencé à s'y installer que depuis le 4 juin matin au plus tôt,
- d'autre part à hauteur de Château Pignon, avec de nombreux retranchements et plusieurs positions d'artillerie, ce qui confirme l'installation plus ancienne du 2<sup>ème</sup> bataillon des Basses Pyrénées.

Les documents espagnols confirment la date du 1<sup>er</sup> juin pour les premiers combats et celle du 6 juin pour la conquête des positions défensives de Château Pignon. En revanche, ils contredisent radicalement les rapports français, en affirmant que les forces espagnoles se sont emparées des monts de Mendi Belza dès le 2 juin, ce qui est exact, qu'ils les conservèrent pour constituer leur base de départ le 6 juin matin, ce qui est inexact. En effet, l'étude critique des archives françaises tend à faire accepter le fait que les Espagnols après leur succès du 2 juin se replièrent par prudence, ce qui permit, dès le 3 juin, aux compagnies de chasseurs du capitaine Moncey d'y établir une ligne d'avant-postes, où ils subirent des tirs d'artillerie le 5 juin et d'où ils contre-attaquèrent l'avancée de l'avant-garde espagnole le 6 juin matin.

En toute cohérence, les documents espagnols donnent une durée des combats de quatre heures, ce qui correspond aux combats pour la conquête de la première ligne de défense et pour la prise de Château Pignon, les combats pour la conquête des monts de Mendi Belza étant exclus du décompte. Les gravures espagnoles indiquent un premier retranchement à hauteur du pic d'Urdanarré, qui, aménagé par les chasseurs, appartiendrait au dispositif des avant-postes dont il serait le point de recueil et de ralliement arrière. Les chasseurs arrivés dès le 2 juin avaient disposé d'assez de temps pour organiser le terrain.

La relation des combats confirme et précise le dispositif espagnol d'attaque indiqué par les gravures, qui comprend :

- Une avant-garde, commandée par le maréchal de camp Don Venture Escalante,

comprenant une vingtaine de compagnies et une compagnie de grenadiers du régiment de cavalerie,

- Un premier échelon de trois bataillons d'infanterie et, initialement, deux escadrons de cavalerie aux ordres du maréchal de camp Don Juan Gil,

- Un deuxième échelon de trois bataillons aux ordres du maréchal de camp Don Francisco Horcasitas,

- Une importante artillerie, comprenant des canons et des obusiers, commandée par le brigadier Don Jorge Guillelmi,

- Les escadrons de cavalerie, successivement à la droite du premier, puis du second échelon.

Ces documents donnent le déroulement de l'attaque espagnole organisé en deux phases, précédées de la sécurisation de la base de départ de l'attaque par l'avant-garde. Lors de l'assaut de la première ligne de défense, cette avant-garde assura la couverture Ouest du dispositif d'attaque, puis, après l'assaut de la deuxième ligne de défense, elle reprit sa mission d'avant-garde jusqu'à l'auberge d'Orisson, La couverture Est du dispositif était assurée par le bataillon du Roi de Léon. Le premier échelon donna l'assaut de la première ligne de défense, avant d'être relevé par le second échelon qui mena l'assaut de la deuxième ligne de défense, celle centrée sur Château Pignon. Pour appuyer ce dernier assaut, le régiment de la couronne, qui appartenait initialement au premier échelon, effectua, par la vallée de la Nive d'Arnéguy, après conquête du premier objectif, un large mouvement de contournement des positions de Château Pignon qu'il vint attaquer de flanc et à revers, à partir des pentes du mont Hostatéguy. Enfin, les escadrons de dragons, chargés de l'exploitation finale après conquête de leurs objectifs par l'infanterie, effectuèrent un mouvement tournant en suivant l'axe général du Grand Chemin jusqu'à atteindre les pentes du mont *Itchachéguy* (appelé Orisson sur les gravures), où elles firent prisonnier le général La Genetière. La relation espagnole insiste, enfin, sur l'importance de la manœuvre des batteries d'artillerie au cours de l'ensemble de la bataille, avec notamment l'occupation d'une position de batterie sur le mont Urdanasburu pour appuyer l'attaque des positions de Château Pignon.

Les gravures légendées précisent les positions occupées pendant l'action par le général Caro qui se tint successivement sur l'un des monts Mendi Belza, puis sur l'éminence d'Urdanasburu, sur laquelle était déployée une batterie d'artillerie, enfin sur la pente du mont Hostatéguy.

Le dispositif d'attaque espagnol ainsi décrit est strictement cohérent avec le récit de la défaite française telle que restituée à partir des archives. Le nombre des bataillons mentionnés dans la relation espagnole des combats, à savoir huit bataillons d'infanterie au moins, deux escadrons de dragons à cheval, un important volume d'artillerie, comprenant des canons et des obusiers, confirme que le rapport des forces était nettement en faveur de l'armée espagnole. Ces chiffres tendent à confirmer ceux des archives françaises. En revanche, les légendes des gravures sous-estiment les effectifs espagnols, et surestiment le nombre des canons français, ce qui est courant dans de tels documents qui tendent généralement à valoriser la valeur guerrière et les exploits de l'armée nationale.

### **Suites et Fin des Combats de Château Pignon**

Le 6 juin au matin, le Général Delalain s'apprêtait à monter à cheval pour quitter Saint-Jean-Pied-de-Port, quand il entendit le canon. On l'assura que l'attaque de Château Pignon avait commencé. La première information fut que les ennemis avaient forcé un

premier retranchement. Quelques heures plus tard, il apprenait par des fuyards que le camp de Château Pignon était aux mains des Espagnols. A la suite de cette affaire, les recrues des bataillons de volontaires, fuyant et saisis d'épouvante, s'étaient précipités vers Saint-Jean-Pied-de-Port. Le général Delalain se porta à l'entrée du faubourg d'Espagne, où il força tous les fuyards à se rallier dans la place de Saint-Jean-Pied-de-Port. Il dut faire montre de la plus grande énergie pour les arrêter et à les remettre en ordre, dans le but de défendre la place de Saint-Jean-Pied-de-Port, malgré leur état de panique.

Quand il apprit la capture du général La Genetière, le général Delalain assura le commandement par intérim de la division de Saint-Jean-Pied-de-Port. Un Conseil de Guerre assemblé à Saint-Jean-Pied-de-Port le 6 juin 1793 déclara la ville en « Etat de Siège ». La déclaration fut, entre autres, signée par les citoyens Duvignau (officier du génie), Bayeu (maire), Duball (administrateur du département), Fargues (président du directoire départemental), le général de brigade Delalain, le chef de bataillon Nogués.

Ce même 6 juin 1793, depuis son Quartier général de *Burguete* en Espagne, le maréchal de camp, émigré français et ancien commandant de la garnison de Saint-Jean-Pied-de-Port, Claude Anne, marquis de Saint-Simon, signait une proclamation faisant savoir qu'il était chargé par les Rois de France et d'Espagne de mettre sur pied à Pampelune une légion française formée d'émigrés, dans laquelle les déserteurs seraient accueillis avec enthousiasme. Cette proclamation fut l'acte de naissance de la « Légion des Emigrés » qui combattit les troupes de la Convention au cours des combats des années suivantes, notamment dans la vallée des Aldudes.

Le lendemain 7 juin 1793, le général Delalain rendit compte que le général La Genetière était prisonnier, que le désordre régnait dans la ville, que les troupes étaient découragées et qu'elles manquaient de vivres comme la population, que l'hôpital de la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port était encombré de blessés et de malades. Il concluait en demandant un ravitaillement en vivres et la désignation d'un Lieutenant Général pour prendre le commandement de la division. Les documents d'état-civil de la commune de Saint-Jean-Pied-de-Port enregistrèrent, au cours des jours suivants, de nombreux décès à l'hôpital militaire de la ville de soldats des compagnies franches et des unités de chasseurs ainsi que des volontaires des 1<sup>er</sup>, 2<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> bataillons des B.P., du 3<sup>ème</sup> des Landes, du 8<sup>ème</sup> de la Gironde, du 3<sup>ème</sup> de la Dordogne et du 4<sup>ème</sup> du Lot-et-Garonne, confirmant l'engagement de ces unités dans les combats de début juin autour de Saint-Jean-Pied-de-Port.

En application des ordres donnés par le général Servan le 4 juin, lorsque les renseignements obtenus concernant l'acheminement de renforts acheminés par les Espagnols face à Saint-Jean-Pied-de-Port avaient été confirmés par le déclenchement des premières attaques contre Château Pignon, le 3<sup>ème</sup> bataillon des B.P., commandé par le chef de bataillon Lalanne, avec sa compagnie de grenadiers et sa compagnie de canons, en provenance du camp de Bidart qu'il avait quitté le 5 juin, parvint à Saint-Jean-Pied-de-Port, le 7 juin au soir, après avoir fait étapes à Bayonne et à Mendionde. Le lendemain 8 juin, le 3<sup>ème</sup> bataillon des H.P. parvint à son tour au complet à Saint-Jean-Pied-de-Port, après avoir fait mouvement dans les mêmes conditions.

Les Français avaient reflué sur Saint-Jean-Pied-de-Port dans la plus grande confusion. Mais sous l'énergique impulsion du représentant Féraud, la discipline fut rapidement restaurée, parfois par de terribles exemples, notamment pour les cas de désertion. Dans

les jours qui suivirent, l'épouvante continua à régner à Saint-Jean-Pied-de-Port que les habitants fuyaient, craignant les horreurs d'un siège qui paraissait inévitable. La panique sévissait encore dans la population civile le 12 juillet, puisque, ce jour-là, les Représentants du Peuple, J. Féraud et Etienne Neveu, firent une proclamation aux habitants de Saint-Jean-Pied-de-Port, en les exhortant à regagner leurs foyers abandonnés à la suite de l'attaque du 6 juin.

### **Epilogue de la Bataille de Château Pignon**

Lorsqu'il apprit le revers subi le 6 juin à Château Pignon, le général Servan, commandant l'A.P.O. dépêcha le général Dubouquet à Saint-Jean-Pied-de-Port pour prendre le commandement de la division et il y envoya immédiatement en renfort un bataillon du 20<sup>ème</sup> régiment d'infanterie de ligne. Le général Servan voulait desserrer l'étau sur Saint-Jean-Pied-de-Port, mais il ne disposait pas de forces suffisantes pour entreprendre une action offensive assez puissante pour obliger le général Caro à rappeler du côté de Saint-Jean-de-Luz une partie des forces qu'ils avaient engagées vers Saint-Jean-Pied-de-Port. Il dut se contenter de porter en avant les troupes disponibles au camp de Bidart, pour renforcer les premières lignes et, ainsi, espérer inquiéter les Espagnols. Le 11 juin, il donna ordre au 2<sup>ème</sup> bataillon du 80<sup>ème</sup> R.I. de quitter le camp de Bidart et de « marcher militairement » jusqu'en avant de Saint-Jean-de-Luz pour se placer à la gauche de son 1<sup>er</sup> bataillon.

En arrivant à Saint-Jean-Pied-de-Port, le 9 juin 1793, le général Dubouquet se félicita de la présence à Saint-Jean-Pied-de-Port, le jour de l'attaque de Château Pignon, du général de brigade Delalain qui avait pu prendre les mesures conservatoires qui s'imposaient pour redresser la situation. Il décida, en utilisant les renforts qui venaient de lui parvenir, d'organiser un camp retranché, centré sur la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port, dont les travaux d'organisation commencèrent immédiatement. Trois camps de bataillon, des redoutes et autres retranchements furent établis à une distance de 1 à 2 kilomètres au Sud de Saint-Jean-Pied-de-Port sur les deux mouvements de terrain descendant des cols frontière, afin de barrer l'axe de pénétration d'Espagne vers la France que constituait la « *Grande route d'Espagne* ». Le 13 juin, trois bataillons étaient campés. Le général Dubouquet prévoyait d'installer le bataillon du 20<sup>ème</sup> R.I. dans une position plus en avant en direction d'Orisson, puis un bataillon de volontaires sur l'esplanade de la citadelle. Le Représentant du Peuple Féraud rendit compte, le 23 juin, que Saint-Jean-Pied-de-Port était couvert par 10 000 hommes.

Quant aux Espagnols, le 13 juin 1793, ils occupaient en nombre l'ancien camp français de Château Pignon, où, selon les renseignements, ils avaient déployé 15 000 hommes et une artillerie nombreuse. Leurs avant-gardes installés jusqu'à *Orisson*, étaient à vue de Saint-Jean-Pied-de-Port. Le dimanche 16 juin, ils descendirent des hauteurs qu'ils occupaient pour se mettre en bataille face à nos premières positions, les Français se rangèrent en bataille face à eux. Les Espagnols se retirèrent dès la nuit venue. Le 18 juin, Le général don Ventura Caro regroupa ses forces autour du mont *Alto Biscar* et fit évacuer l'ancien camp de Château Pignon, où il ne laissa que quelques postes avancés. A partir du 21 juin, le général Servan reprit l'initiative dans la zone côtière par une attaque majeure qui repoussa l'ennemi au-delà de la Bidassoa. A la fin du mois, le général Servan apprit que le gouvernement lui avait donné un successeur. Il fut destitué le 4 juillet 1793 en raison de son origine, et céda son commandement au général Dubouquet.

Vainqueurs le 6 juin, les armées espagnoles qui n'avaient pas su exploiter leur succès

initial, furent finalement incapables d'atteindre leur objectif : la conquête de la cité et de la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port. Malgré leur défaite initiale sur le plateau de Château Pignon, les bataillons de volontaires et les unités de chasseurs de l'Armée des Pyrénées Occidentales étaient finalement victorieux, dès lors qu'ils en étaient restés maîtres.

L'Armée des Pyrénées Occidentales conserva, jusqu'au printemps 1794, une posture strictement défensive qui lui permit de monter en puissance et de parfaire son niveau d'entraînement, pour alors adopter une posture résolument offensive et conquérir successivement les provinces de Guipuzcoa et de Biscaye, puis de Navarre. Le 22 juillet 1795, soit deux ans après la bataille de Château Pignon, le traité de Bâle arrêta son élan victorieux, alors que, commandée par le général de division Moncey, elle s'apprêtait à mettre le siège devant Pampelune, capitale de la Navarre.

Ces combats entre forces françaises et forces espagnoles, des mois de mai et juin 1793, affirmèrent l'importance stratégique que revêtait pour l'un et l'autre des belligérants, le site de Château Pignon : sa conquête initiale ouvrit au général Don Ventura Caro la route de la place forte de Saint-Jean-Pied-de-Port, opportunité qu'il ne sut pas exploiter ; sa conservation, et à défaut sa reconquête, s'avèrent essentielles à la sûreté du camp retranché de Saint-Jean-Pied-de-Port, dont il constituait la première ligne de défense. Cette importance stratégique fut définitivement confirmée vingt ans plus tard sous l'Empire.

#### CHÂTEAU PIGNON ET LES GUERRES DE L'EMPIRE

A l'issue de la désastreuse défaite qu'elle subit, à Vitoria le 21 juin 1813, l'armée impériale d'Espagne placée sous les ordres du roi Joseph, frère de l'empereur, et du maréchal Jourdan son major-général, dut refluer dans le plus grand désordre jusqu'à Pampelune, avant de regagner le territoire français par les itinéraires empruntant les divers cols transpyrénéens, car l'itinéraire côtier était contrôlé par les alliés anglo-ibériques. Un mois plus tard, ce fut à partir de Saint-Jean-Pied-de-Port, en empruntant la *Grande Route d'Espagne* par Orisson et Château Pignon que Soult tenta de reprendre l'offensive, afin de débloquer Pampelune assiégée. Cette contre-offensive, qui visait à rattraper l'échec cuisant subi à Vitoria un mois plus tôt, constitua l'ultime tentative de reprise de l'initiative au terme de la Guerre d'Espagne, menée par les armées napoléoniennes depuis octobre 1807.

Après Vitoria, donc, dans la nuit du 24 au 25 juin 1813, l'armée du Midi, du général Gazan, reflua de Pampelune vers Saint-Jean-Pied-de-Port, qu'elle atteignit le 26 juin, en empruntant la *Grande Route d'Espagne*, par Burguete, Château Pignon et Orisson. La conduite scandaleuse des soldats de cette armée, qui se livra au pillage, fut l'objet de plaintes au préfet de Vanssay qui, lui-même en tournée à Saint-Jean-Pied-de-Port le 11 juillet, fut le témoin de leurs actes d'indiscipline. Sur ordre du maréchal Jourdan, cette armée du Midi se déploya, le 1<sup>er</sup> juillet, sur la Nive et la Nivelle de Cambo à Saint-Pée, avec son PC à Ustaritz, tout en maintenant une division, commandée par le général Conroux, dans la place de Saint-Jean-Pied-de-Port. La garnison de Saint-Jean-Pied-de-Port ne comprenait alors qu'un dépôt de 100 chasseurs pyrénéens et le bataillon d'élite des gardes nationaux du département des Basses-Pyrénées, qui y était basé depuis 1811. Le commandant de ce bataillon qui assurait la garde des cols frontière en avant de Château Pignon, le lieutenant-colonel Lalanne, rendit compte dans un rapport au général

Lhuillier, commandant d'armes de la place de Bayonne, qu'après avoir préservé du pillage l'abbaye de Roncevaux, il avait dû évacuer la fonderie royale d'Orbaiceta sans emporter vers Saint-Jean-Pied-de-Port les projectiles qui y étaient stockés.

Ce fut le 1<sup>er</sup> juillet à Dresde, où il cherchait à tirer avantage de ses récentes victoires de Lützen et Bautzen, que Napoléon apprit la cuisante et humiliante défaite que son frère Joseph, roi d'Espagne, avait subie à Vitoria, dix jours plus tôt. A cette nouvelle, il entra dans une violente colère, destitua son frère Joseph et limogea le maréchal Jourdan. Immédiatement, il décida de renvoyer en Espagne le maréchal Soult<sup>250</sup>, que, par décret signé à Dresde le 6 juillet 1813, il nomma « *Lieutenant de l'Empereur, Commandant-en-chef de l'armée en Espagne et sur les Pyrénées* ». Soult, quitta Dresde dès le 1<sup>er</sup> juillet 2013, le jour même de la décision de l'Empereur. Le 6 juillet, il était à Paris. Le 12 juillet, il arrivait à Bayonne pour y prendre son commandement.

En application d'un décret également signé à Dresde, Soult ordonna immédiatement la fusion des armées, revenant du Portugal, du Midi, du Centre et du Nord de l'Espagne, en une unique « Armée d'Espagne », articulée en trois corps d'armée<sup>251</sup>, chacun à trois divisions d'infanterie et un régiment de cavalerie légère. S'y ajoutaient une division d'infanterie de réserve et deux divisions de cavalerie. Au total l'armée, ainsi reconstituée, réapprovisionnée, incorporant de nouvelles recrues de moins de dix-huit ans, comprenait 72 000 hommes, 8 500 chevaux et était pourvue d'une artillerie de 140 canons fournis par l'arsenal de Bayonne.

L'armée ainsi réorganisée, la discipline restaurée, Soult, voulant obtenir l'effet de surprise, décida de reprendre l'offensive dès le 25 juillet, en direction de Pampelune, par une attaque simultanée de trois corps d'armée, menée à partir de la place forte de Saint-Jean-Pied-de-Port, tout en se couvrant sur la Bidassoa face à Saint-Sébastien. Deux corps d'armée, soit 40 000 hommes au total, étaient chargés de l'effort principal à partir du bassin de Cize-Baïgorry, en attaquant, d'une part, par la « *Grande Route d'Espagne* » par Orisson, Château Pignon et le col de Bentarte, d'autre part, par l'itinéraire menant de Baïgorry à Banca et au col de Lindus. Le troisième corps d'armée était chargé de la couverture de cet effort principal, en attaquant à partir d'Ainhoa par la vallée du Baztan, puis les cols de Maya et de Velate.

En conséquence, Soult donna immédiatement l'ordre de redéploiement de son dispositif en concentrant les trois corps d'armée d'Espelette à Saint-Jean-Pied-de-Port, tout en masquant ses mouvements avec la division laissée en couverture sur la Bidassoa. Lui-même, décida de gagner Saint-Jean-Pied-de-Port, où, le 21 juillet 1813, il installa son Quartier Général au château d'Olhonce<sup>252</sup>, dans la vallée de la Nive de Béhérobie sur le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port à Saint-Michel, d'où une bretelle permettait de gagner

---

<sup>250</sup> Né en 1769 dans le Tarn, près de Mazamet, Nicolas, Jean-de-Dieu Soult a 44 ans en 1813, soit le même âge que Napoléon et que Wellington. Il a servi en Espagne de 1808 à 1813, où il commanda l'armée du Midi en Andalousie à partir de 1810. En raison de sa mésentente avec le roi Joseph, il avait été rappelé par l'Empereur le 3 janvier 1813 et avait rejoint la Grande Armée en Allemagne.

<sup>251</sup> A savoir, le corps Reille avec les divisions Foy, Maucune et Lamartinière, le corps Drouet d'Erlon avec les divisions Darmagnac, Abbé et Darricau, le corps Clauzel avec les divisions Conroux, Vandermaesen et Taupin.

<sup>252</sup> Le château d'Olhonce était la propriété du marquis de Logras. Ce nom, cité dès 1350 en Navarre, était celui d'un jurat de Saint-Jean-Pied-de-Port, d'un avocat ou d'un procureur général au parlement de Navarre, fait marquis d'Olhonce au XVII<sup>e</sup> siècle. Le marquis d'Olhonce avait été député de la noblesse aux Etats Généraux de 1789.

directement la « *Grande Route d'Espagne* ». A cette date, le corps d'armée de Clauzel était déjà déployé en avant de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Baïgorry.

En effet, le général Clauzel, dont l'armée du Nord, engagée dans des opérations de contre-guérilla en Navarre notamment contre les bandes du guérillero navarrais Espoz y Mina, n'avait pas participé à la bataille de Vitoria, avait regroupé son armée autour de Saragosse en apprenant la nouvelle de la défaite. Il était parvenu à effectuer sa retraite vers la France par Jaca et le col du Somport, avant de poursuivre, par la vallée d'Aspe et Tardets, vers Saint-Jean-Pied-de-Port. Clauzel y était arrivé les 15 et 16 juillet avec les deux divisions Vandermaesen et Taupin. Il avait alors pris à ses ordres la division Conroux, déjà déployée de Saint-Jean-Pied-de-Port à Baïgorry, qu'il recentra sur la vallée de Baïgorry. Le 18 juillet, la division Vandermaesen s'était installée à la chapelle d'Orisson, avec un bataillon juste en deçà de Château Pignon, qui avait eu des engagements avec les postes avancés du dispositif anglais centré sur la montagne d'Alto Biscar, installés sur le haut plateau de Château Pignon. En effet, Wellington, comme Ventura Caro en 1793, avait solidement installé son aile droite sur l'Alto Biscar, le Leizar Atheka et le Lindus. La division Taupin avait déployé ses bataillons dans la vallée de la Nive d'Arnéguy, prêts à soutenir la division Vandermaesen. Clauzel avait effectué des reconnaissances notamment en direction de l'Alto Biscar qu'il avait constaté être solidement tenu. Il avait également noté que quatre à cinq jours de travail étaient nécessaires pour rendre la *Grande Route d'Espagne* praticable aux convois d'artillerie.

Telle était la situation trouvée par le maréchal Soult lors de son installation au château d'Olhonce le 21 juillet. Le 23 juillet, le grand chemin d'Espagne par Roncevaux, réparé par les sapeurs du commandant Burel était praticable aux voitures jusqu'à Château-Pignon. Décidé à lancer, le 25 juillet 1813 au matin, la contre-offensive en direction de Pampelune, de l'Armée des Pyrénées dont il venait de prendre le commandement, Soult diffusa ses ordres le 23 juillet :

« *Demain 24, les dispositions préparatoires seront faites sur toute la ligne et le 25, à 4 heures du matin, le mouvement sera général et spontané* ».

Les troupes françaises prirent leurs dispositions préparatoires le 24 juillet et gagnèrent leurs bases de départ. Derrière l'échelon d'attaque constitué par les trois divisions du corps Clauzel, la *Grande Route d'Espagne par Orisson*, était réservée à l'artillerie, à la cavalerie et aux bagages. Trois cents paires de bœufs, rassemblés à Saint-Jean-Pied-de-Port, devaient permettre de hisser les 66 pièces d'artillerie sur le haut plateau de Château Pignon, à plus de mille mètres d'altitude, en ménageant les attelages. Le 24 après-midi, le général Tirlet fit monter l'artillerie à cheval de Clauzel à force de bœufs et de bras jusqu'à la « *Venta d'Orisson* » où, dès le 24 au soir, quelques pièces étaient en batterie. Les batteries à cheval de Reille prirent le même itinéraire le lendemain, les bœufs tirant les pièces, les chevaux étant haut le pied. Les divisions de cavalerie de Treilhard et Pierre Soult suivirent les canons. Dans la nuit du 24 au 25 juillet, le dispositif d'attaque finit de se mettre en place. A partir d'une heure du matin, les trois divisions du corps de Reille, quittèrent leurs cantonnements d'Anhau, Aincille et Aphant Ospital, où elles n'étaient arrivées que l'avant-veille, dans la soirée du 22, les trainards ayant rejoint dans la journée du 23. Elles gagnèrent la vallée de Baïgorry, où elles relevèrent la division Conroux, qui rejoignit alors le corps de Clauzel, sur la *Grande Route d'Espagne*.

Le 25 juillet au matin, l'axe d'attaque des trois divisions du Corps de Clauzel, constituant l'aile gauche du dispositif français, était la ligne de crête Orisson, Château-Pignon,

Leizar-Atheke, avec pour objectif la conquête du mont Altobiscar, tenu par la brigade anglaise du M.G. Byng. La division de tête, celle de Vandermaesen, démarra des positions d'Orisson, en contre-bas de Château Pignon, qu'elle occupait depuis le 18. La division Taupin, agissant de concert sur sa droite, monta directement depuis la vallée d'Arnéguy, par Ondarolle en direction de Château Pignon. La division Conroux, une fois relevée à Baïgorry, s'engagea derrière la division Vandermaesen sur la Grande Route. Cet effort principal était accompagné de l'attaque d'un bataillon de la division Taupin, qui agissait par le Val Carlos en direction de la chapelle d'Ibañeta, et par l'attaque du bataillon d'élite des gardes nationaux, aux ordres du lieutenant-colonel Lalanne, qui agissait depuis Esterençuby en direction des forges d'Orbaïceta, par Eropil et le col d'Orgambide.

Durant l'offensive, le 25 juillet au matin, Soult marchait avec les divisions de Clauzel sur la *Grande Route d'Espagne*. C'est ainsi qu'il lui revint de commander la dernière bataille de Château Pignon. Dans la nuit du 24 au 25, la division Vandermaesen, en tête de la colonne Clauzel, avait vainement tenté de s'emparer des positions anglaises installées entre Château Pignon et le Leizar-Atheke, qui barraient la route conduisant au mont Alto-Biscar. Le 25 vers six heures du matin, les premiers éléments français parvenus à la hauteur de Château Pignon, virent leur progression arrêtée par les avant-postes ennemis, disposant de canons, fortement retranchés autour des éminences rocheuses d'Urdanasburu, d'Urdanarré et de Leizar Atheke. L'affaire s'engagea, mais dura en longueur. Les assauts des deux bataillons de tête de la division Vandermaesen, comme leurs tentatives de débordement, échouèrent jusque vers dix heures, devant la résistance opiniâtre des Anglais.

Le maréchal Soult prit alors personnellement le commandement des bataillons de tête. Leur ordonnant de marcher l'arme au bras, il leur fit reprendre l'attaque entre onze heures et midi, et donner l'assaut aux positions anglaises. Deux ou trois bataillons se formèrent en colonnes et marchèrent comme s'ils eussent défilé en temps de paix. L'ennemi intimidé par cette attitude, résista faiblement, ralentit ses tirs, puis, emportant son canon, il abandonna ses positions, qui furent ainsi finalement conquises. Les Français eurent cent hommes hors de combat. Dans le « Mémoire sur la campagne de l'armée française dite des Pyrénées, en 1813-1814 », publié en 1818, le commissaire des guerres Pelot en fait le récit suivant :

*« L'ennemi était retranché sur un rocher qui regarde celui de Château- Pignon (le pic d'Urdasburu évidemment qui, avec celui d'Urdanaré, commande la route romaine menant au Leizar Atheke). L'affaire s'engage et paraît trainer en longueur ; alors le maréchal donne l'ordre à nos troupes de marcher l'arme au bras et de s'emparer du rocher. Deux ou trois régiments se forment et marchent comme s'ils eussent défilé en pleine paix. L'ennemi, intimidé par cette contenance, résiste faiblement, et, cédant par degrés, son feu se ralentit ..., il emmène son canon, son infanterie abandonne le champ de bataille. Nous eûmes cent hommes hors de combat. »*

L'objectif du col de Bentarte, le mythique « *col de Roncevaux* », était atteint. Mais Soult fut contraint de s'arrêter en raison de la tombée d'un épais brouillard. Il bivouaqua face au mont Alto Biscar, le 25 juillet au soir.

De son côté, le corps de Reille, parti du rocher d'Arola en direction du col de Lindus, perdit du temps dans les montagnes prises dans les nuages et ne s'empara du col de Lindus que le 26 juillet. Au cours de la journée du 26 juillet, le corps de Clauzel



poursuivit sa progression en direction de Pampelune. Il atteignit, le 26 au soir, la ligne de crête entre Zubiri et Viscarret, à hauteur du col d'Erro. Soult, apprenant le 26 au soir que le corps de Drouet d'Erlon n'avait pas encore débouché du col de Maya, décida de poursuivre le 27 matin vers Pampelune avec les seules six divisions des corps Reille et Clauzel. Le 27 juillet, Clauzel occupa la ville de Sorauren, dans les monts dominant Pampelune à 7 km à son Nord.

Wellington ayant précipitamment rejoint la ville de Pampelune, vers laquelle il fit transférer le gros de ses forces, Soult et Wellington se retrouvèrent face à face devant Pampelune, le 27 juillet. L'armée française, réduite à deux corps et six divisions, se déploya sur les deux rives de la rivière Arga. Face à elle, Wellington disposait de 30 000 hommes. Le 28 juillet, Soult, dans l'impossibilité d'utiliser son artillerie restée entassée en arrière à Zubiri, épuisa ses forces en attaquant en vain les hauteurs de Sorauren et d'Oricain, défendues avec acharnement par les Anglais. Dès le 28 soir, ne disposant plus que d'un jour de vivres, il fit évacuer son artillerie, ses bagages et ses blessés par la *Grande Route d'Espagne*. Le 29 juillet, sur le champ de bataille, les troupes françaises étaient épuisées et à court de vivres, dont elles n'avaient perçu aucune distribution depuis leur départ de Saint-Jean-Pied-de-Port. Conscient de l'échec de son offensive contre Pampelune, Soult « *malgré son indomptable énergie* » ordonna la retraite en direction de Saint-Sébastien, par le col de Velate, San Esteban, et la vallée de la Basse Bidassoa. Ainsi donc, la contre-offensive de Soult échoua à la bataille de Sorauren devant Pampelune entre les 28 et 30 juillet 1813.

La dernière bataille de Château Pignon, directement commandée par le maréchal d'Empire Nicolas Soult, le 25 juillet 1813, constitua la dernière démonstration dans l'histoire, mais également la plus convaincante, de l'importance stratégique de ce site : indispensable pour assurer la défense de la frontière franco-espagnole contre un éventuel envahisseur venant de France par la route des crêtes, sa possession s'avéra déterminante au développement de toute action offensive d'envergure en direction de Burguete et Pampelune.

## CONCLUSION

Le site de Château Pignon a aujourd'hui recouvré sa vocation pacifique originelle de zone de pastoralisme, de chemin de randonnée et de route de pèlerinage, après avoir été, en raison de sa remarquable situation géographique et de son importante position stratégique, une zone d'abord de conflits, peut-être dès la protohistoire, sans doute à la période carolingienne, ensuite d'âpres combats lors de la Renaissance, enfin, de sanglantes batailles sous la Révolution et l'Empire.

En effet, ce site constitua depuis l'antiquité, voire la préhistoire, et jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, une position géographiquement remarquable puisqu'il contrôlait le franchissement de la chaîne des Pyrénées par la voie romaine de Bordeaux à Astorga, puis par le « *Grand chemin d'Espagne par Orisson et Roncevaux* », enfin par la « *Grande Route d'Espagne* » l'itinéraire principal reliant la France à l'Espagne, au moins depuis l'époque d'Auguste.

La tradition y mentionne la construction d'un *Castel Peñon* par les Rois Catholiques, nommément Ferdinand d'Aragon, lors de sa guerre de conquête de la Navarre, sans que les fonds d'archives français étudiés n'apportent aucune confirmation, ni aucune précision

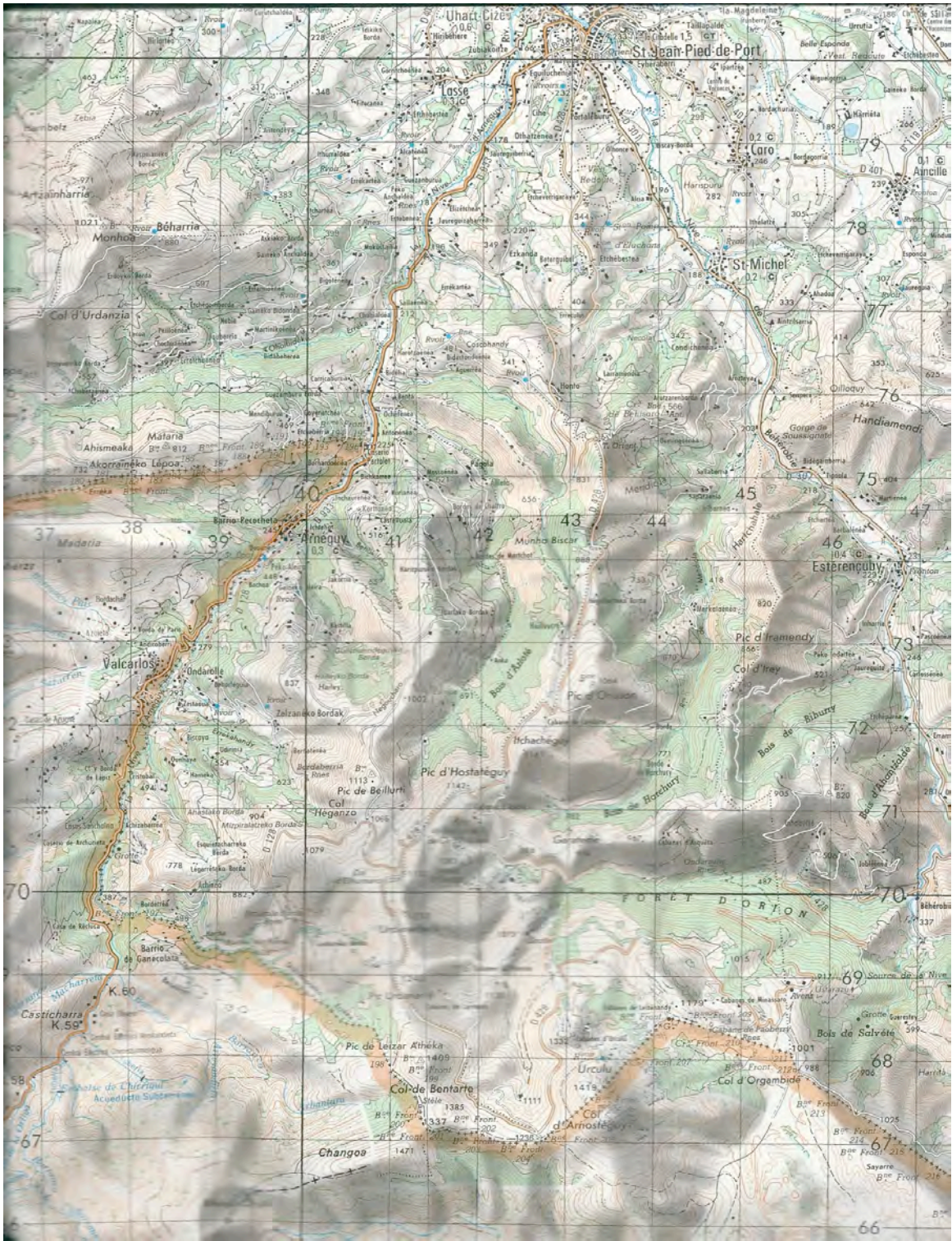
sur cet évènement. Certains documents consultés indiquent seulement que le Château Pignon constitua un enjeu majeur, au cours des combats opposant forces navarraises et castillanes, entre 1515 et 1530, dès lors qu'il commandait l'itinéraire de l'armée d'invasion dans sa marche vers Saint-Jean-Pied-de-Port, comme il constituait un avant-poste de la forteresse d'Alto Biscar, après le retrait de Charles-Quint de la province navarraise nord-pyrénéenne. D'autres de ces documents, datant du XVIII<sup>ème</sup> siècle, attestent l'existence d'un « Château Pignon » remontant à une époque précédente puisque, à cette date, ils ne notent que la présence des ruines qui en subsistent

L'établissement de la frontière internationale sur la cime des Pyrénées, *de facto* en 1530, puis *de jure* en 1659, conféra à ce site, qui permettait d'en contrôler le franchissement, une importance stratégique accrue qui fut mise en évidence au tournant des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles.

La guerre de la Convention contre l'Espagne, démontra, lors des combats acharnés du printemps 1793, principalement lors de la bataille de Château Pignon du 1<sup>er</sup> au 6 juin 1793, tout l'intérêt stratégique que l'agresseur espagnol, comme le défenseur français, y attachaient en qualité, pour les uns, de clef de leur conquête, et, pour les autres, de première ligne du système de défense de leur place forte de Saint-Jean-Pied-de-Port. Sous l'Empire, la dernière bataille de Château Pignon, aux ordres du maréchal Soult, le 25 juillet 1813, constitua l'ultime et suprême manifestation de la valeur stratégique de ce site. Les positions réciproques des belligérants étaient inversées, puisqu'en 1813, le défenseur de la frontière était espagnol, tandis que l'attaquant, français, agissait depuis la place de Saint-Jean-Pied-de-Port, par l'axe de cette « *Grande Route d'Espagne* » commandée par le site de Château Pignon.

Ces deux batailles, bien documentées, confirment l'importance stratégique conférée par l'histoire à la position occupée par Château Pignon, importance que sa situation géographique laissait présager. Aussi est-il légitime d'approfondir les recherches sur les conditions historiques de sa construction, de s'interroger sur l'éventualité de batailles ou d'ouvrages militaires remontant à des périodes plus anciennes, qui nous sont moins connues en raison du caractère lacunaire des archives françaises. De telles interrogations pourraient heureusement être levées, tant par des recherches menées dans les fonds archivistiques existant à Pampelune ou à Simancas, que par des fouilles archéologiques conduites sur le site, afin de trouver des indices susceptibles d'y apporter des réponses, et de confirmer ou d'infirmes les hypothèses présentes.

CARTES



Le GRAND CHEMIN d'ESPAGNE par ORISSON



CARTE du PLATEAU de CHÂTEAU PIGNON



CARTE de CASSINI

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources Générales

La Citadelle et la Place de Saint-Jean-Pied-de-Port de la Renaissance à l'Epoque Contemporaine par le général de division (2s) Gérard Folio, Cahier du C.E.H.D. n° 25, Paris 2005.

Les Soldats de l'An II en Pays Basque, l'Armée des Pyrénées Occidentales, de Sare 1793 à Bilbao 1795, par le général Jean Ansoberlo, Bayonne 1988.

L'enceinte protohistorique de Zerkupe par le général Francis Gaudeul, Bulletin SSLA de Bayonne n° 146 (année 1990), pages 21 à 42.

Les redoutes de Leizar Atheka par le général Francis Gaudeul (Bulletin SSLA de Bayonne n° 149 (année 1994), pages 255 à 264).

La voie romaine de Bordeaux à Astorga dans sa traversée des Pyrénées par Louis COLAS, professeur agrégé au lycée de Bayonne, Bayonne 1913.

### Sources Particulières (Service Historique de la Défense - Château de Vincennes)

A2g 18 : Histoire de l'ancienne infanterie française par général Louis Susane (8 tomes, dont index alphabétique dans le tome 8), Paris 1876

A2g 31 (Tome 3) : Les bataillons d'infanterie légère de la République - Service des officiers de tous grades

A2g 4370 : Les bataillons de volontaires 1791-93

1 M 484 : Résumé historique des campagnes de 1793-1795 dans les Pyrénées orientales (tome 1) et occidentales (tome 2) par C.L.M. Poinçot, chef d'escadron au corps royal d'état-major, sous timbre du Ministère de la Guerre, Paris 1838.

4 M - 72 : Historique du Bataillon des Chasseurs Cantabres

T.U. 447 : Les bataillons de volontaires nationaux des B.P. 1791-93

B4 5: Correspondances de l'APO (juin 1793) : C.R. de la bataille de Château Pignon

B4 6 & B4 7 : Correspondances de l'APO (juillet & août 1793)

B4 27 & 28 : Correspondances du ministre (1792-94)

B4 29, 31, 33, 35 : Lettres de l'EM de l'APO en 1792-93

B4 38 : Lettres de l'EM de l'APO & 1792-93)

B4 40 & 45 : Correspondances de l'EM de l'APO

B4 72 : Correspondances de la division de gauche de l'APO

B4 92 : Registre des rapports des divisions de l'APO en 1795 (hors sujet)

B4 94 : Correspondances du général Muller

B4 113 : Cahier de correspondances de l'APO

B4 116 : Livres d'ordres du général Duverger

B4 132 : Correspondances du général Duverger

B4 150, B4 151, B4 152 : Livres d'ordres de l'APO en 93

BA 166 : Situation de l'APO en 93

16 YC 426 et 427 : 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> bataillons de volontaires des BP

16 YC 171 : 8<sup>ème</sup> bataillon de la Gironde

16 YC 428 : Bataillons de Chasseurs Basques

6 Y D3 : Dossier individuel du maréchal Moncey

XP 11 : Nombreux dossiers concernant les armées de la république dont 1 sur l'APO

XV 31 : Bataillons de volontaires des Basses-Pyrénées



**12.1. Liste des documents du fonds Rena conservés aux Archives Royales et Générales de Navarre sur « El Peñón de San Juan de Santa María »<sup>253</sup>.**

1513

19 07 Carta<sup>254</sup> de Antonio del Hierro a Juan Rena sobre las obras en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°4

22 10 Libranza (« ordre de paiement » de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor del comendador Gonzalo Dávalos para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-1

08 11 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Pedro de Malpaso para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-2

16 11 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Pedro de Malpaso para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-3

03 12 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Pedro de Malpaso para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/11.01/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-4

01 01 au 31 12 Informe de Juan Rena sobre el estado de las obras en la fortaleza de Pamplona, el Peñón de San Juan de Santa María, San Juan de Pie de Puerto, Maya, Lumbier e Irún-Iranzu. AGN/AP\_RENA, Caj. 23, n°12-1

Registro 1º de gastos de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 62, n°1

Registro 2º de gastos de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 64 n°1-2

Registro 4º de gastos de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 64, n°5-3

1514

---

253

Cette liste reprend précisément le résultat de la recherche sur le site des archives et nous avons mentionné tous les documents tels qu'ils y apparaissent selon les différentes années (nous n'en avons pas traduit les intitulés car ceux-ci nous semblent compréhensibles en l'état mais cf note suivante). Toutefois, d'une part, il y a apparemment au moins une erreur de date (le premier cité, donné comme datant de 1513, est en fait de 1515 ; cf. chapitre sur les documents d'archive), d'autre part, un même document peut être mentionné plusieurs années s'il concerne ces années.

<sup>254</sup> Carta peut se traduire par « lettre », libranza par « ordre de paiement », informe par « rapport », recaudo par « justificatif », albarán par « attestation de remise » et expediente par « dossier ».



02 01 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Francisco de Campuzano para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-5

08 01 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena por los pagos de salario y materiales para las obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°21-1

29 01 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena por los pagos de salario y materiales para las obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°21-2

28 05 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Francisco de Campuzano para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-6

01 10 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Pedro de Malpaso para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-8

13 10 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Pedro de Malpaso para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-9

15 10 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena por los pagos de salario y materiales para las obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°21-3

15 10 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena por los pagos de salario y materiales para las obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°21-6

15 10 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena por los pagos de salario y materiales para las obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°21-4

15 10 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena por los pagos de salario y materiales para las obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°21-5

06 11 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena por los pagos de salario y materiales para las obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°21-7

08 11 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Francisco de Campuzano para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-10

15 11 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Francisco de Campuzano para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-11

17 12 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Pedro de Malpaso para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-12

28 12 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena a favor de Francisco de Campuzano para gastos por obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 20, n°20-7

Registro 1º de gastos de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 62, n°1

Registro 2º de gastos de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 64 n°1-2

Registro 4º de gastos de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 64, n°5-3

*1515*

05 02 Informe inventario de Antonio del Hierro, alcaide de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María, de la munición, artillería y bastimentos existentes en dicha fortaleza para conocimiento del virrey y del licenciado Vargas. AGN/AP\_RENA, Caj. 43, n°3-123

30 03 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 400 ducados a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°3-1

11 04 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 200 ducados a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°3-2

15 04 Relación de bastimentos de mantenimiento y artillería de la fortaleza de San Juan

de Pie de Puerto tras la visita de Pedro de Malpaso. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°20

20 04 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena por compra de bastimentos para la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°16-2

29 04 Albarán de Antonio del Hierro, alcaide de El Peñón de San Juan de Santa María, por bastimentos entregados por Juan Rena para provisión de la fortaleza. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°17-7

12 05 Albarán de Antonio del Hierro, alcaide de El Peñón de San Juan de Santa María, por bastimentos entregados por Juan Rena para provisión de la fortaleza. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°17-11

13 05 Albarán de Antonio del Hierro, alcaide de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María, de 3 quintales de plomo entregados por Juan de Almandoz, en nombre de Juan Rena. AGN/AP\_RENA, Caj. 27, n°7-2

14 05 Albarán por bastimentos entregados por Juan Rena para provisión de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°17-12

16 05 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 300 ducados a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°3-3

20 05 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a favor de Juan Rena por gastos de compra y traslado de bastimentos para la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°18-7

15 07 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a favor de Juan Rena por gastos de compra y traslado de bastimentos para la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°18-9

21 05 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 100 ducados a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°3-4

27 05 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 400 ducados a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°3-5

14 06 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 300 ducados a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°3-6

15 06 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a favor de Juan Rena por gastos de compra y traslado de bastimentos para la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, nº18-1

01 07 Nómina de bastimentos comprados para la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, nº15

04 07 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a Juan Rena por compra de bastimentos para la fortaleza de Maya y El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, nº16-22

04 07 Recaudo de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, alcaide de los Donceles, virrey de Navarra, a favor de Juan Rena por gastos de compra y traslado de bastimentos para la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, nº18-2

21 07 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 200 ducados a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, nº3-7

11 09 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 94.250 maravedís a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, nº3-8

18 09 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 300 ducados a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, nº3-9

26 10 Libranza de Diego Fernández de Córdoba, marqués de Comares, virrey de Navarra, de 168.750 maravedís a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, nº3-10

04 11 Libranza de Fadrique de Acuña, conde de Buendía, virrey de Navarra, de 86.734 maravedís a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, nº3-8

01 01 au 31 12 Instrucciones reales a Juan Rena para las obras de las fortalezas de Estella, Viana, Tudela, Sangüesa, Monreal, Lumbier, Maya, San Nicolás, el Peñón de San Juan de Santa María, Olite, Tafalla, San Juan de Pie de Puerto y Orzorroz. AGN/AP\_RENA, Caj. 23, nº11-2

Registro 3º de gastos de Juan Rena por obras en las fortalezas de San Juan de Pie de Puerto, Maya, El Peñón de San Juan de Santa María, villa de Lumbier, ciudad de Pamplona y en otras fortalezas de Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 69, nº3-1

Carta de finiquito de los contadores mayores de cuentas de Castilla aprobando las cuentas de guardas, obras y gastos extraordinarios de Navarra entre 1515 y 1517 presentadas por Juan Rena. AGN/CO\_PS. 1aS, Leg. 172, n°6

Instrucciones reales a Juan Rena para las obras de las fortalezas de Estella, Viana, Tudela, Sangüesa, Monreal, Lumbier, Maya, San Nicolás, el Peñón de San Juan de Santa María, Olite, Tafalla, San Juan de Pie de Puerto y Orzorroz. AGN/AP\_RENA, Caj. 23, n°11-2

Registro 4° (A) de cuentas de Juan Rena por guardas, obras y gastos extraordinarios en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 70, n°1

Registro 4° (B) de cuentas de Juan Rena por guardas, obras y gastos extraordinarios en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 70, n°2

Registro 1° de cuentas de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 68, n°1

Registro 2° de cuentas de Juan Rena por obras en las fortalezas de Navarra y gastos extraordinarios. AGN/AP\_RENA, Caj. 69, n°2

### *1516*

19 02 Carta de Juan Rena al cardenal Cisneros, gobernador, informando del estado de las obras de Pamplona, Maya y El Peñón de San Juan de Santa María y la necesidad de dinero para la paga de los 300 canteros vizcaínos y guipúzcoanos. AGN/AP\_RENA, Caj. 24, n°24-24

08 03 Libranza de Fadrique de Acuña, conde de Buendía, virrey de Navarra, de 76.000 maravedís a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°3-12

16 05 Libranza de Fadrique de Acuña, conde de Buendía, virrey de Navarra, de 400 ducados a Juan Rena para su entrega a Francisco de Campuzano, pagador de obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°3-13

12 07 Carta de Antonio del Hierro, alcaide de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María, a Juan Rena suplicando pagar a Juan de Vergara 20 ducados prestados. AGN/AP\_RENA, Caj. 24, n°18-2

09 09 Carta de Antonio del Hierro, alcaide de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María, suplicando pagar 2.962 maravedís a Francisco de Campuzano. AGN/AP\_RENA, Caj. 24, n°18-3

18 09 Minuta de carta de Juan Rena al cardenal Cisneros, gobernador, comunicando su regreso de Lumbier junto con Pedro de Malpaso y Juan Remírez y su visita a las obras de las fortalezas de El Peñón de San Juan de Santa María y Maya. AGN/AP\_RENA, Caj. 24, n°24-22

20 09 Carta de Pedro de Placencia a Juan Rena sobre las obras en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María y la llegada de Malpaso. AGN/AP\_RENA, Caj. 24, n°16

05 05 au 12 11 1516 Copia del informe sobre las obras de reparación realizadas y por realizar en las fortalezas de Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 43, n°1-3

10 au 13 11 1516 Nómina de compra de materiales para las fortalezas de San Juan de Pie de Puerto y El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°10-4

12 11 Libranza de Pedro de Malpaso, veedor general de obras, a Juan Rena para pago a maestros canteros por inspección de obras en las fortalezas de Pamplona, El Peñón de San Juan de Santa María, San Juan de Pie de Puerto, Maya e Irún-Iranzu. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°11-3

13 11 Libranza de Pedro de Malpaso, veedor general de obras, a Juan Rena para pago al maestro Juan de Legorreta por inspección de obras en las fortalezas de Irún-Iranzu, Maya, San Juan de Pie de Puerto y El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°11-4

25 11 Carta de Antonio del Hierro, alcaide de El Peñón de San Juan de Santa María, a Juan Rena sobre la rendición de cuentas de Francisco de Campuzano. AGN/AP\_RENA, Caj. 24, n°18-1

01 01 au 31 12 Carta de Antonio del Hierro, alcaide de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María, a Fernando de la Serna, proveedor de bastimentos de Navarra, con noticias del señor de San Julián, Juan de Agramont y el barón de Ezpeleta. AGN/AP\_RENA, Caj. 24, n°18-4

*1517*

25 02 Libranza de Pedro de Malpaso, veedor general de obras, a Juan Rena para pago de servicios de obras de Lumbier y las fortalezas de El Peñón de San Juan de Santa María, Maya e Irún-Iranzu. AGN/AP\_RENA, Caj. 102, n°11-6

19 03 Carta de finiquito de los contadores mayores de cuentas de Castilla aprobando las cuentas de guardas, obras y gastos extraordinarios de Navarra entre 1515 y 1517 presentadas por Juan Rena. AGN/CO\_PS. 1<sup>as</sup>, Leg. 172, n°6

07 08 Libranza de Pedro de Malpaso, veedor general de obras, a Juan Rena para pago a Lope de Isturizaga, maestro cantero, por inspección de obras en Lumbier, El Peñón de San Juan de Santa María, San Juan de Pie de Puerto y Maya. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°27-1

11 08 Recaudo de Pedro de Malpaso, veedor general de obras, para pago de 5.457 maravedís a favor de Juan Rena por los gastos de salario y compra de materiales para embetunar el aljibe del Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°24-1

13 08 Libranza de Pedro de Malpaso, veedor general de obras, a Juan Rena para pago a Juan de Arrese y Domingo de Apalasagasti por inspección de obras en Lumbier, El Peñón de San Juan de Santa María y Maya. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°27-2

10 10 Minuta de carta de Juan Rena al cardenal Cisneros, gobernador, sobre la finalización de la obra de cantería de la fortaleza de Pamplona, la actuación en el foso y las mediciones en Maya y El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°35-3

23 11 Expediente de adjudicación del destajo para construir 50 tapias en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María a favor de Pedro de Placencia, maestro cantero, vecino de Placencia. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°23-2

19 08 1517 au 02 02 1519 Expediente de adjudicación del destajo para las obras en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María a favor de Domingo de Apalasangasti y Juan de Arrese, maestros canteros, vecinos de Asteasu. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°23-3

02 11 1517 au 18 11 1518 Expediente de adjudicación del destajo para la obra de reparación de los aposentos de las gentes de guerra en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María a favor de Juan de Aniz, carpintero, vecino de Valcarlos. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°23-1

01 01 1516 au 31 12 1519 Registro de Juan Rena de contratos de destajo para las obras en las fortalezas de Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 42, n°1

#### *1518*

19 03 Carta de finiquito de los contadores mayores de cuentas de Castilla aprobando las cuentas de guardas, obras y gastos extraordinarios de Navarra entre 1515 y 1517 presentadas por Juan Rena. AGN/CO\_PS. 1<sup>as</sup>, Leg. 172, n°6

25 06 Carta de poder de Pedro de Malpaso, veedor general de obras, a favor de Pedro de Moya, soldado, para cobro del salario de Antonio del Hierro, alcaide de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María, de los años 1518 y 1519. AGN/AP\_RENA, Caj. 29, n°6-1

23 11 Expediente de adjudicación para realizar la obra de un baluarte en el castillo de San Juan de Pie de Puerto a favor de Martín de Ripa, vecino de San Juan de Pie de Puerto. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°23-2

01 01 au 31 12 Petición de Antonio del Hierro, alcaide de El Peñón de San Juan de Santa María, a Carlos I, rey de España, suplicando el pago de 20.000 maravedís de salario, 600 ducados por obras y 200 ducados por los alimentos de 40 canteros. AGN/AP\_RENA, Caj. 24, n°29

#### *1519*

02 01 Informe inventario de la artillería y munición existente en las fortalezas de Navarra. AGN/CO\_PS.1<sup>as</sup>, Leg. 172, n°7-1

25 06 Carta de poder de Pedro de Malpaso, veedor general de obras, a favor de Pedro de Moya, soldado, para cobro del salario de Antonio del Hierro, alcaide de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María, de los años 1518 y 1519. AGN/AP\_RENA, Caj. 29, n°6-1

1520

16 05 Copia de una carta de Antonio Manrique de Lara, virrey de Navarra, mandando a Juan González, alguacil, acudir con la paga para la infantería de las fortalezas de San Juan de Pie de Puerto, El Peñón de San Juan de Santa María, Maya e Irún. AGN/AP\_RENA, Caj. 28, n°4-4

26 07 Carta de Antonio del Hierro, alcaide de El Peñón de San Juan de Santa María, a Juan Rena sobre la salud de Pedro de Malpaso y el envío del memorial de los beneficios. AGN/AP\_RENA, Caj. 28, n°10-1

18 08 Carta de Antonio del Hierro, alcaide de El Peñón de San Juan de Santa María, a Juan Rena sobre la carta del protonotario Cabredo, la salud de Pedro de Malpaso y el memorial de los beneficios. AGN/AP\_RENA, Caj. 28, n°10-2

30 09 Carta de Antonio del Hierro, alcaide de El Peñón de San Juan de Santa María, a Juan Rena sobre su estancia en la fortaleza y la provisión de los beneficios. AGN/AP\_RENA, Caj. 28, n°10-3

1521

27 07 Cédula real de Carlos I, rey de España, refrendada por sus gobernadores, a Francisco de Vargas para pago a Francisco Zaro, pagador de artillería, por hacer traer munición de El Peñón de San Juan de Santa María y San Juan de Pie de Puerto. AGN/AP\_RENA, Caj. 30, n°7-6

02 08 Cédula real de Carlos I, rey de España, refrendada por sus gobernadores, a Francisco de Vargas para pago a Luis de Beaumont, Lope de Esparza y Gracián de Ripalda por la toma de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 30, n°1-19

02 08 Cédula real de Carlos I, rey de España, refrendada por Íñigo Fernández de Velasco y Fadrique Enríquez, sus gobernadores, a Francisco de Vargas para pago a Diego de Vera, capitán de artillería, para El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 30, n°1-20

12 08 Recibo de Francisco de Unciti, criado de Sancho de Yesa, del dinero entregado por Juan Rena para pago del clavazón y tablas empleados en las obras y reparos de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°22-1

14 et 15 08 Nómina para pago de salario por las obras y reparos en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°20

01 au 31 08 Instrucciones enviadas a Juan Rena para la provisión de gente de guerra, bastimentos, artillería y munición para la guarda y defensa de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 35, n°3-2

09 09 Libranza de Francisco López de Zúñiga y Avellaneda, conde de Miranda, virrey de Navarra, a Juan Rena para pago de salario a Juan de Legorreta y otros por el transporte de camas a la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 34, n°3-44



10 09 Recibo de Francisco de Unciti del dinero entregado por Juan Rena para pago del clavazón y tablas empleados en las obras y reparos de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°22-2

13 09 Nómina para compra de clavazón por obras en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/CO\_PS.1<sup>as</sup>, Leg. 172, n°9

20 09 Libranza de Francisco López de Zúñiga y Avellaneda, conde de Miranda, virrey de Navarra, a Juan Rena para socorro de mulateros enviados a El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 34, n°3-20

20 09 Libranza de Francisco López de Zúñiga y Avellaneda, conde de Miranda, virrey de Navarra, a Juan Rena para pago de gastos de transporte de escopetas y municiones a El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 34, n°3-23

27 09 Carta de Antonio del Hierro, alcaide de El Peñón de San Juan de Santa María, a Antonio Manrique de Lara, duque de Nájera, virrey de Navarra, solicitando socorrer con dinero a la guarnición. AGN/AP\_RENA, Caj. 28, n°10-4

28 09 Libranza de Francisco López de Zúñiga y Avellaneda, conde de Miranda, virrey de Navarra, a Juan Rena para pago de transporte de cargas de pólvora y pelotas a El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 34, n°3-30

02 10 Libranza de Francisco López de Zúñiga y Avellaneda, conde de Miranda, virrey de Navarra, a Juan Rena para pago a Oliver de Prada por transporte de bastimentos a la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 34, n°3-38

06 10 Libranza de Francisco López de Zúñiga y Avellaneda, conde de Miranda, virrey de Navarra, a Juan Rena para pago de traslado de camas a la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 34, n°3-44

14 11 Libranza de Francisco López de Zúñiga y Avellaneda, conde de Miranda, virrey de Navarra, a Juan Rena para pago a Francisco de Unciti por clavazón para las obras de la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°21-2

1522

11 06 Recaudo de Francisco López de Zúñiga y Avellaneda, conde de Miranda, virrey de Navarra, a favor de Juan Rena por salario y materiales para la reparación y construcción de aposentos en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°24-2

11 06 Recaudo de Francisco López de Zúñiga y Avellaneda, conde de Miranda, virrey de Navarra, a favor de Juan Rena por salario y materiales para la reparación y construcción de aposentos en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María. AGN/AP\_RENA, Caj. 32, n°24-3

1523

28 08 Traslado de una escritura de información y probanza a petición de Fernando de la Serna por la pérdida de bastimentos en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa María durante la ocupación francesa de septiembre de 1521. AGN/CO\_PS.1<sup>as</sup>, Leg. 168, n<sup>o</sup>10

*Autres documents*

01 01 1513 au 31 12 1514 Registro 1<sup>o</sup> de gastos de Juan Rena por obras en Navarra (I). AGN/AP\_RENA, Caj. 62, n<sup>o</sup>1

01 01 1513 au 31 12 1514 Registro 2<sup>o</sup> de gastos de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 64, n<sup>o</sup>1-2

01 01 1513 au 31 12 1514 Registro 3<sup>o</sup> de gastos de Juan Rena por obras en las fortalezas de San Juan de Pie de Puerto, Maya, El Peñón de San Juan de Santa María y en la ciudad de Pamplona. AGN/AP\_RENA, Caj. 64, n<sup>o</sup>2-2

01 01 1513 au 31 12 1514 Registro 4<sup>o</sup> de gastos de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 64, n<sup>o</sup>5-3

01 01 1515 au 31 12 1516 Registro 1<sup>o</sup> de gastos de Juan Rena por obras en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 68, n<sup>o</sup>1

01 01 1515 au 31 12 1516 Registro 2<sup>o</sup> de cuentas de Juan Rena por obras en las fortalezas de Navarra y gastos extraordinarios. AGN/AP\_RENA, Caj. 69, n<sup>o</sup>2

01 01 1515 au 31 12 1516 Registro 4<sup>o</sup> (A) de cuentas de Juan Rena por guardas, obras y gastos extraordinarios en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 70, n<sup>o</sup>1

01 01 1515 au 31 12 1516 Registro 4<sup>o</sup> (B) de cuentas de Juan Rena por guardas, obras y gastos extraordinarios en Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 70, n<sup>o</sup>2

01 01 1516 au 31 12 1519 Registro de Juan Rena de contratos de destajo para las obras en las fortalezas de Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 42, n<sup>o</sup>1

01 01 1516 au 31 12 1519 Registro de gastos de Juan Rena por contratos de destajo y socorros de obras. AGN/AP\_RENA, Caj. 42, n<sup>o</sup>2

01 01 1517 au 31 12 1524 Registro 3<sup>o</sup> de cuentas de Juan Rena por obras y gastos extraordinarios de Navarra. AGN/AP\_RENA, Caj. 41, n<sup>o</sup>1

01 01 1517 au 31 12 1524 Registro 4<sup>o</sup> de cuentas de Juan Rena por obras, gentes de guerra y gastos extraordinarios de Navarra. AGN/CO\_PS.1<sup>as</sup>, Leg. 172, n<sup>o</sup>11-1

1514/1521 Cédula real de Carlos I, rey de España, refrendada por sus gobernadores, a Francisco de Vargas para pago a Francisco Zaro, pagador de artillería, por hacer traer munición de El Peñón de San Juan de Santa María y San Juan de Pie de Puerto. AGN/AP\_RENA, Caj. 30, n<sup>o</sup>7-8



## ***12.2. Documents d'archives sur « El Peñón de San Juan de Santa María » (transcriptions de Peio J. Monteano Sorbet).***

### **Document 1.**

#### **Fin de 1512 ou début de 1513**

*Mémoire rédigé par Johan de Gúrpide, auditeur des Comptes, informant le roi de Castille sur la situation du Royaume de Navarre et proposant quelques mesures au sujet des fortifications, charges publiques et administration de justice.*

***British Library. Manuscripts. EG-544, ff. 84-86 v<sup>o255</sup>***

« [de otra mano] Carta de Juan de Gúrpide, oydor de Contos, a [blanco] informando de lo que conviene proveerse sobre las fortalezas del Reyno de Navarra et pacification de eylla y acerca de çiertos ofiçios.

Muy Magnifico Señor :

Por inducion y consejo del alcalde Benavente, miy mucho señor, yo Joan de Gúrpide, oydor de Contos Reales de este Reyno de Navarra, por quanto mis aguelo, padre y un hermano de mi padre fueron servidores del rey don joan, padre del rey nuestro señor, y los dichos mis aguelo y padre tuvieron este ofiçio real de oydores de contos, yo ha XII años que lo poseo y el dicho hermano de mi padre llamado don Juan de gúrpide fue algun tiempo Chanciller de este dicho reyno. Y porque yo, el dicho Juan de Gúrpide, siendo moço servi al dicho rey don Juan de Aragon y padre del dicho rey nuestro señor y dos de mis hijos, el mayor llamado Yñigo de Gúrpide y este ha servido en Napoles y en Castilla y en las guerra de Ytalia seys años y en Castilla çinco años en la conpañía de Joanicote. Y el otro hijo se llama Oger y ha siete años que sirve en la guerra de Africa. Todas esta cosas y la mucha aficion y voluntad que he tuvido y tengo ma han dado y dan causa de mucho pensar en lo que cumple al serviçio de la magestad del rey. Y pues Nuestro Señor Dios nos ha querido despues de tantos trabajos y guerras y injusticias y males tan crecidos ponernos en manos y poder de tan justo y catholico rey es mucha razon que con soberano cuydado y vigilancia miremos todos los que deseamos servir fielmente a su sacra magestad aconseja en quitar todos los males, daños y inconuentes que asi por la falta de la justicia como por estar mal acostumbrados algunos que han tuvido algunas fortalezas de este reyno en cargo robar los comunes y gente labradora de aquellas en fuera por ser los alcaldes de ellas hombres de mala suerte y pobres. Y digo que las que importan necesidad para enfortalecer el reyno es bien a mi // pareçer que queden en pie. Y las otras que aquin yran nombradas se derroquen por tierra pues ne aprovechan sino para dañar. Asimismo me parece que para asegurar y çerrar como con una llave todo este reyno y ahun casi todo España sera para que nunga gente francesa por via de guerra o armada pueda passar aqua, hazer hazer quatro fortalezas que aquí yran nombrados los lugares y puertos donde se deven hazer salvo mejor consejo de los que mas saben. Y porque yo, el dicho Juan de

---

<sup>255</sup> Il s'agit d'une copie. L'original est conservé aux Archives Générales de Simancas (Estado, leg. 347, n.º. 62).

Gurpide, soy hombre que ya voy cerca de los sesenta años y he visto así en Catalunia como en Francia algunas guerras y exercito de gente dire mi parecer por descargo de mi conciencia y satisfazer a mi devido, salvo consejo y tomese de mi la voluntad y aficion con lo que digo.

Y digo yo, el antedicho assi, que el castillo de Arieta que es en la entrada de un valle que se llama Arraqui, que no aprovecha sino para cueva de ladrones.

Mas otro castillo llamado Ortorroz que ne es sinon lo mismo de arriva.

Item otro castillo llamado Gariano que es de la condicion de los otros de arriva.

Item otro castillo llamado de Tiebas que no aprovecha sino para lo mismo.

Item otro castillo llamado de Monrreal, pues la villa esta toda abierta, que no aprovecha sino para la susodicho.

Item otro castillo llamado Legin, que no aprovecha sino para lo ya dicho.

Item el castillo de Unçe, que no es ni ha seydo sino cueva de ladrones. //

Item una pequeña torre y fortaleza llamada Torre de Aspur, que no aprovecha para bien alguno.

Item el castillo de Mosardin, que no es sino para tener soemtida la gente comuna de aquella tierra y no aprovecha para bien alguno.

Asimismo hay algunas iglesias enfortaleadas a manera de castillo que en lugar de ser servido dios es servido el diablo con muchos pecados y escesos abominables que en ellas se han acometidos y acometen cada que se ençierran y se han enfortalecido gentes en ellas, las cuales a lo menos lo que las hazen ser fortalezas estaria mejor en tierra.

Asimismo hay algunas otras fortalezas que sería bien Su Alteza las mandase veer por alguna que supiese el arte de la guerra y discurriese por todo el reyno y las que fuesen necesarias y provechosas quedasen en su pie y ahun Su Alteza las madase mas fortificar. Y las otras madarlas derribar porque Dios fuese servido y alabado en ellas y la pobre gete comuna fuese conservada en paz y justicia.

Asimiso Señor como digo de aquellas antedichas que deven ser derrocadas, digo Señor que para cerrar este reyno con una llave como ya he dicho se deven hazer a lo menos quatro fortalezas sobre las que estan hechas.

La primera fortaleza que se deve hazer es en Val de Roncal, en el pueblo llamado Arraquo o en Ysana, que es el primero y mas cercano lugar del puerto donde los que mas supieron de ellos la devisaren que se hara con poco gasto por tener la piedra y madera juntos. //

Item otra fortaleza en Val de Sarazaz, en el puerto que passant a Vearne, donde por los maestros fuesse devisado.

Item otra fortaleza en la valle o tierra que llaman la Tierra de Aesqua, en el puerto que van para Tierra de Sola o para Bearne en un lugar llamado Orbayçeta o a donde a los maestros o a quien el cargo tuviere mejor les pareçera.

Item otra fortaleza sobre Ronçesvalles en el puerto llamado Ybayeta que es yendo de aqua para San Juan en la entrada de Valcarrles porque como digo que como quiera que el poder del rey nuestro señor sea muy grande que sino con mucho gasto y fatiga el castillo de San Juan ni las otras cosas allende los puertos se pueden conservar largamente. Y por esto me parece es mejor tomar lo mas seguro.

Mas digo brevemente, Señor, que por pacificar por entero este reyno, Su Alteza debe hazer amigos a todos los principales cavalleros de este reyno, quitando de ellos todo enojo y parcialidad y apellido y mandando so grande penas a toda la gente comuna y a todo su pueblo de este reyno no sehan osados de apellidar ningun apellido agora ni en tiempo alguno.

Item asimismo porque en este reyno hay muchos oficios de judicatura generales y particulares. Y los generales son quatro, los tres necesarios y el uno contingente. Que son señores del Consejo, que son hordinarios ocho consulentes y el Chanciller presidente, y quatro alcaldes de la Corte Mayor, quatro oydores de Contos et quatro finanças, que estos finanças digo que son contingentes y de poco tiempo aqua. Y porque todos estos ofiçios réales // son tan mal pagados y tienen tan poca pension que no se pueden mantener a su honra reciben presentes y dadivas de los pleyteantes por donde, no hablando en perjuizio de los Buenos, digo que a veces perbierten la justiçia y si no la perbienten dilitania tomando comisiones y otros negocios en que aprovechen y dexan de continuar los juyzios de manera que aunque la hordenança del Reyno de Navarra diga que qualquier pleyto que alguno començase en qualquiere juyzio que en aguel tal juyzio del dia que començare en seys meses aya de ser acabado y finido y, no obstante esta ya dicha hordenança, ay pleytos que en el mismo juizio donde se comiençan duran veyntiçinco y treynta años, por donde la gente comuna, siguiendo los tales pleytos, se destruyen y pierden quanto tienen.

Para el remedio de esto me parece es o rera acrecentarles las pensiones y vedar so privaçion de los ofiçios que ningún juez sea osado de tomar presentes ni davidas algunas ni andar en comisiones.

Asimismo, Magnifico Señor, porque a causa de las ya dichas parcialidades suelen haver muchos enojos y différencias sobre quienes seran regidores de las çiudades y villas, pareçeme que por quitar las dichas questiones serán mejor se saquen por teruellos como en Aragon, poniendo siempre la gente más principal en ellos.

Si el negocio de los juezes Su Magestad remediar quisiere, darse han por escripto cada uno de los juezes que pensiones llevan para que según más y mejores asi se amejoren, porque agora no son todos yguale. Y ahunque // algo sea largo todo esto ha querido dar par aviso y memoria por servir a Dios y a su Magestad del rey nuestro señor y hazer benefiçio a este reyno desbariado y casi perdido. Y firmo aquí mi mano porque parezca para agora y para adelante.

Juan de Gulpide »

## Document 2.

1514-1516

*Rapprt de Juan Rena au sujet de l'état des travaux dans les forteresses de Pampelune, El Peñon de San Juan de Santa Maria, Sans Juan de Pie del Puerto, Maya, Lumbier et Irun-Irantzu.*

*AGN. Rena, caja 23, núm. 12-1*

Transcription partielle

« (...)

Peñon

Lo que hasta agora esta hecho en la obra de la fortaleza de El Peñon son dozientas e çinquenta e quatro tapias de diez pies en largo e çinco en alto e quinze en grueso. Esta por hazer tresientas e sisenta e tres tapias. Que mande sy se continuara la obra a destajo aziendo (avec une autre écriture : aziendo Pedro las esperiencia y dilizençes? Si conviene, porque para esta obra esta toda la piedra sacada y puesta en la misma obra)

Asymismo dize que a los ofiçiales <y otra gente> que han travajado en la dicha obra se les debe sysçientos ducados que mande proveer de dineros para pagarles.

San Juan

Dize que Gonçalo Piçarro llevo yntinçion para dar a destajo los reparos que estan caydos que mande sy Malpaso, como veedor general de las obras, tomara la razon de esto.

(...) »

**Document 3.**

**1515, 5 fevrier. Pamplona/Iruña**

*Antonio del Hierro fait l'inventaire de l'artillerie, des armes et provisions qui sont dans les forteresses de San Juan de Santa María del Puerto et El Peñon.*

**AGN. Rena, caja 11, núm. 48**

« Memoriales que de las fortalezas de Navarra que no se pudieron enbiar con los otros que se enbiaron a la Cort porque no los avian traydo.

Relaçion de la artileria e moniçion e armas e vastimento que ay en las fortalezas de Santa Maria del Puerto y del Peñon es lo syguyente

Artileria Penon

Un cañon serpentino

Tres sacres

Çinco buzanos

Los dos de fruslera

A los tres de hierro

Pelotas

Treynta e cinco pelotas de cañon

Sesenta e çinco de los cacres

Docientas de los buzanos

Polvora

Doze varriles de polbora

Armas

Çinco picasas

(...)

Relacion de lo que es menester para las fortalezas de San Juan de Santa Maria del Puerto y Peñon

Algunos más bastimentos especial algunos azeyte, que no ay ninguno

Algunas amras especial algunas picas y algunos coseletes

Algun mas municion para el artilleria porque el artilleria mucha y para elle ay poca municion

Ya se escrivio en el otro memorial que esta fortaleza no estava acabada y hasta que se acabe no se puede bien determynar la gent y municion y mantenimientos que ha menester.



Parece agora que en tiempo de paz avran menester sesenta onbres estas dos fortalezas y en tiempo de guerra çiento y veynte. El artilleria que tienen es poca. Avrian menester algunos sacres y falconetes mas. El bastimento de estas fortalezas a de ser para seys meses a respecto de la gent por que estima importe que no se pueden tambien bastear en ybiernos. De munycçion y de las otras cosas a menester mas recabdo que las otras fortalezaz. Esto se a de poner a respecto de la gent como esta dicho.

*(al margen)* Que en Fuenterrabia se manda fazer artilleria menuda e que de alli faga luego llevar la que para esto fuese menester y ansi mesmo la munición »

#### **Document 4.**

#### **1515, 7 juillet. El Peñón**

*Liste des provisions et munitions transportées depuis Pampelune à la forteresse de El Peñon de San Juan de Santa María.*

#### **AGN. Rena, caja 102, núm. 15**

« Señor miçer Joan Rena, de los maravedís que son a vuestro cargo para proveer de bastimentos las fortalezas de este Reyno de Navarra o de qualesquier maravedís de vuestro cargo, dad e pagad a las personas que de yuso en esta nomina seran contenidas los maravedís que por ella a cada uno estan librados, que los an de aver por las cosas que en la partida de cada uno dize que de ellos se an conprado para llebar a la fortaleza de El Peñon de San Juan de Santa Maria para thenerlo en ella de munición y por lo llebar desde esta cibdad alla en esta manera:

A Alexo de Ocantos seysçientos y ochenta maravedis de ocho asadores que de él se conpraron para asar carne y otras cosas, DC LXXX°

Al dicho sessenta maravedis de seys paletas? de hierro pequeñas a diez maravedis cada una, LX.

A Sancho de Manizes mill maravedis de quinientas alcanzias? que de él se conpraron para echar en ellas polvora, a dos maravedis cada una, I mil.

A Juan Chalaz, tendero, quinientos y diez maravedís de sesenta ovillos de hilo de ballesta, a ocho maravedis y medio cada uno, DX.

A Juan de Yturiayn, cordalero, trezientos y ochenta e seys maravedis de veynt e çinco libras y media de cordel para cordelar la obra y por mechas a los escopeteros, a quinze maravedis la libra, CCDLXXX° VI.

A Sancho de Villosqueta mill e dozientos maravedis del alquiler de çinco azemilas que llevo cagadas, las dos con las dichas alcanzias y la una con picos y otras herramientas, y las otras dos con çiertos cuberos?, I mil CC.

A Jacobe Aleman [trezientos maravedis] de seys flascos para thener en la dicha fortaleza con las escopetas de munición a cinquenta maravedis cada uno, CCC.

A Juan de Durango, calderero, mill e quinientos y sesenta e quatro maravedis de quarenta y seys libras de cobre librado que de él se conpraron a treynta e quatro maravedis la libra, en honze pieças de calderas y ollas para cozer carne y faser otras cosas, I mil D LX IIII°.

A Juan de Çaparra, boticario, çiento e dezinueue maravedis de una libra de trementina para thener en la dicha fortaleza para heridas y otras cosas neçesarias, CX IX.

A Juan de Echalaz, tendero, noventa maravedis de çierto hilo y agajas que de él se conpraron para carar y coser algunos heridas sy fuere necesario, XC.

A Alonos de Yrunula y Martin de Ayça et Lope de Arava e Juanes de Çolina, mulateros, tress mill e seysçientos maravedis para ellos y para que los repartan con otros sus compañeros que v[...] al Peñon con quize azemilas cargadas de çinquenta picas y diez barriles de polvora y seys pasabolantes de hierro y seys cosyletes y un ribadoquin de fuslera con su banco y otras cosas, a razon de dozientos y quarenta maravedis por carga de quatro dias a sessenta maravedis por dia, III mil DC.

[Suma página] IX mil D IX.

// (Fol. 1 vº)

Asy que son los maravedis que aveys de dar e pagar a las susodichas personas en la manera que dicha es nueve mill e quinientos e nueve maravedis, a los quales dad e pagad a cada uno lo que le esta librado en presençia de Migel de Alcoçer, notario, que con fe suya de cómo en su presençia los dichos nueve mill e quinientos e nueve maravedis syn otro recabdo alguno os seran resebidos en quenta los dichos nueve mill e quinientos e nueve maravedis. Fecha en Panplona a primero de jullio de mill e quinientos e quinze años.

(Firma) El Alcaide [de los Donceles]

Vinose rason de esta nomina en los libros del sueldo dase al tesorero?

(Firma) Francisco Vazquez

Yo, Migel de Alcoçer, notario de Sus Altezas, doy fe que el señor miçer Juan Rena dio e pago a las personas contenidas en esta nomina los nueve mill e quinientos e nueve maravedis que en ella dizen, a cada uno en persona lo que le esta librado, en mi presençia. Y porque es verdad, firme esta de mi nombre.

(Firma) Miguel de Alcoçer, notario

Nomina de ciertas cosas que se enbiaron al Peñon para thener de munición, desta de, IX mil D IX.

// (fol. 2)

Yo, Antonio del Hierro, alcaide de la fortaleza de El Peñon de San Juan de Santa Maria doy fe que todas las cosas en la nomina de esta otra parte contenidas las recebi para thenerlas de munición en esta fortaleza, las quales me truxeron en dos vezes en veynt azemilas. Y porque es verdad firme esta de mi nombre. Fecha en el Peñon de San Juan de Santa Maria a syete de jullio de I mil DXV años.

(Firma) Antonio del Hierro »

## Document 5.

1516 ?

*Inventaire de l'artillerie, des armes, munitions et équipements, ainsi que leur état, qui sont présents dans le château de El Peñón.*

*AGN. Comptos. Papeles sueltos 1 serie, Legajo 172, n 7-1, fol. 5-6*

« Peñon

Relaçion de la artilleria e munición e armas que estan en la fortaleza del Puerto e Peñon  
Artilleria e munición

Dos sacres de cobre en sus cureñas e carretas. Tiran piedra de ocho libras. Estan las cureñas e carretas podridas que no pueden serbir ni menearse de donde están. Tienen el grand buen herraje e el uno de ellos está quebrado de los munones adelante e respira por tres cabos e non puede serbir syn peligro e el otro esta buenno. Tiene un agujero çerca de la boca.

<II sacres>

Çinco buzaños, los dos de cobre de un tamaño tira pelota de una libra algo menos encavalgados en sus vancos y los tres de fierro, el uno encabalgado e los dos sin cureña e han menester todos encabalgarse de nuevo.

Ottro medio arcabus de cobre desencavalgado

Seys zebretañas de fierro, las dos syn servidores e otra tiene un servidor rebentado estan tan maltratadas que no pueden serbir si no se adreçan

Dos cafrgabras de sacres viejos que balen poco.

<VI zebretanas>

//

Un cabo de guindaleta fecha tres pedaços podredo

Treynta e dos pelotas de fierro de sacres

Cinquenta pelotas de fierro de cañon

Diez e nueve barriles e medio de polvoras

Dos esteras de polvora ay en cada una de las medio barril

Quatro pastas de plomo que pesan dos quintales?

Dos moldes de metal, el uno de zebretaña e el otro de medio buzano

Ochenta e çinco alcansias e sienta cargadas que son CXLV

Armas

Seys escopetas, las quatro con lleves e las dos syn llaves maltratadas.

Tres frascos

Doze coseletes pasados de horin e desencorreados que non pueden serbir si no se adreçan e los çinco con escarçelas e los syete syn ellas

Çinco çeladas pasadas de horin e syn escofas e maltratadas

Veynte e ocho dozenas de saetas de almazen bien malas valen poco

Quarenta e çinco ovillos de filo para cuerdas de vallesta  
Treynta e çinco picas las ocho syn fierros e tres quebradas  
Quarenta dozenas de abrojos  
Sesenta açadones y diez de ellos estan quebrados que no pueden serbir

//

Nueve açadas medio quebradas  
Doze picos de martillos  
Tres achas quebradas

## Document 6.

**1516, 4 novembre.**

*Rapport sur les travaux de fortification réalisées et à réaliser dans les forteresse d'Irun-Irantzu (29 octobre), Amaiur (1 novembre), El Peñón (4 novembre) et Pamplona (5 mai).*

**AGN. Particulares. Juan Rena, caja 45, carpeta 6.**

Ce document contient également les termes de l'offre faite le 12 novembre par les maîtres carriers Peña et Lope de Isturitzaga pour l'achèvement de ces travaux. De plus, y existe un rapport réalisé par ces maîtres carriers et Pedro de Legorreta, le colonel Diego de Avila, Pedro de Malpaso et Juan Rena sur les possibilités de fortification de Saint-Jean-Pied-de-Port.

« (...)

Fortaleza del Puerto e Peñon

Relaçion de la obra que esta fecha de canteria en la fortaleza del Puerto e Peñón hasta oy quatro de noviembre de mil e quinientos e diez e seys años y lo que está por hazer.

Primeramente esta fecho a la parte de Françia un lienço que tiene de largo çiento e veynte e seys pies y de alto veynte pies en que ay en el çinquenta tapias de diez pies de largo e çinco de alto e quinze de grueso. <L>

Debaxo de este lienço está fecha una pared de chapa que es del mismo largo del dicho lienço de diez pies en ancho e treze de alto en la qual ay treynta tapias fechas de diez pies de grueso. <XXX>

Tiene el lienço de la parte del camino que va a San Juan de largo noventa e çinco pies y de alto diez e syete pies y de grueso quinze pies en que es lo que en él esta fecho treynta e tres tapias. <XXXIII>

//

Tiene el lienço de la parte de Ronçasvalles noventa e çinco pies de largo e veynte de alto e quinze de grueso en que son treynta e ocho tapias. <XXXVIII<sup>o</sup>>

Tiene el cuvo de boje çiento e sesenta pies y de alto veynte e tres pies en que son estos çinquenta e çinco tapias. <LV>

Está fecho un algive que en el e en la vobeda e en las paredes y en el redondez ay veynte tapias. <XX>

Tiene el lienço de la puerta de largo cinquenta e seis pies y de alto doze pies e de grueso quinze pies en que son catorze tapias. <XIII<sup>o</sup>>

Ay otro lienço que esta junto con él hasta el canto de donde esta enpeçada la chapa otros

catorze tapias. <XIII<sup>o</sup>>

Asy son toda la dicha obra que se ha labrado en la dicha Fortaleza del Puerto e Peñon hasta oy quatro de noviembre del dicho año dozientas e çinquenta e quatro tapias. <CCLIII<sup>o</sup>>

<CXXVI tapias>. Tienen las murallas de piedra seca que estan fechas en la dicha fortaleza quatroçientos e veynte [*tachado*: 'de largo'] e de alto quinze pies e de ancho syete pies de grueso en que son çiento e veynte e seys tapias encarçeladas consus maderas e petriladas de vigas.

Peñon de baxo

Esta fecho en el dicho Peñon un torrejon de cal e canto de manposteria en que ay treynta tapias de diez pies de largo e çinco en alto e siete en grueso. <XXX>

//

En el dicho Peñon estan fechas syeteçientos pies de piedra seca e de alto quinze pies e de ancho syete pies en que son dozientas e diez tapias encarçeladas de maderas e enpetriladas con sus vigas e tablones. <CCX>

Esta fecho en la fortaleza de alto por la parte de dentro del patio todo a la redonda de aposyentos de casas de madera casa de munición e el cubo cuierto e sus garitas.

Asymismo esta fecho en el Peñon vaxo sus aposyentos de casas de madera e una casa de munición

Esta asymismo sacada toda la piedra neçesaria para acavar la obra de la dicha fortaleza

Estan enpeçados de abrir en dos partes en peña viva dos pedaços de cava.

Lo que esta por labrar en la dicha fortaleza

Primeramente sobre los lienços fechos se ha de alçar quinze pies, los ocho de pie derecho e los syete pies de petril e almenas que son quatro çientos e treynta pies en que son por tapias çiento e veynte e nueve tapias. <CXXIX>

Yten el alanvor que está començado a la parte de Françia que es çiento e veynte e seys pies ha de subir trenta e tres pies. Está fecho los treze pies e está por hazer veynte pies a morir con el muro. De manera que está por fazer çinquenta e çinco tapias. <LV tapias>

Yten está por çimentar un cuvo a la punta de este lienço e alanvor que es a la parte de San Juan que entran en él çiento e diez e syete tapias. <CXVII>

Yten el cuvo que está labrado en alto de veynte e tres pies hase de alçar veynte pies con petril e almenas e con su vobeda, que son sisenta e dos tapias. <LXII>

Esta por faser en la dicha fortaleza e peñon tresientas et sesenta e tres. <CCCLXIII>.

[*al margen*: <'Asi que del puerto tapias'. *De otra mano*: 'Fecho maese Domingo I[...]tegui 26 [] y un cuarto, maese Pedro de Plazenzia 39 tapias'>]



## Document 7.

**1517, 23 novembre. Pamplona/Iruña**

*Paiement à maître Pedro de Placencia, carrier, originaire de Placencia-Soraluze (Gipuzkoa) pour les travaux réalisés forfaitairement à El Peñón depuis le mois de juin jusqu'à novembre*

**AGN. Rena, caja 32, núm. 23-2**

«En la cibdad de Pamplona a veynte y tres dias del mes de noviembre año del nascimiento de Nuestro Salvador Jeshu Chrispto de mil e quinientos e dizisiete años, en presençia de mi Miguel de Alcoçer, escrivano e notario publico de Sus Altezas e de los testigos infrascriptos, pareçio presente Pedro de Malpaso, vehedor general de las obras de Sus Altezas. E dixo que, al tiempo que mastre Pedro de Plazençia, cantero, vezino de Plazençia, que es en la provinçia de Guipuzcua, puso en preçio la obra de la fortaleza del Puerto y Peñon de Ronçesvalles de fazer en la dicha obra a su costa cinquenta tapias de cal y canto a razón de treze ducados cada tapia, que fue por el mes de junio de este presente año de quinientos y dizisiete, él se havia conçertado y conçerto con el dicho mastre Pedro de Plazençia, por la mucha necesidad que havia de labrar en las dichas obras porque el verano no se pasase sin labrar e a la sazón no havia en este reyno de Navarra ningun maestro ni oficial que quisiese entender en labrar en la dicha obra a destajo, segun el reverendo señor cardenal y gobernador de España mandava, que el dicho mastre Pedro labrase e hiziese en la dicha obra a su costa las dichas cinquenta tapias o lo que pudiese hasta que entrase el invierno, que todo aquello que él hiziese e labrase, si en él se remataban las dichas obras, se le pagaría al precio que en él se rematasen. E, si otra persona o personas baxasen las dichas obras de los dichos treze ducados cada tapia, se le pagaría todo lo que asi hoviese labrado e labrase cada tapia al preçio de como se rematase la dicha obra o parte de ella en la tal persona o personas que asi baxasen. E que cinquenta tapias de la dicha obra se havían rematado en mastre Domingo de Apalagasasti e mastre Joan de Arrese, canteros vezinos de Asteaso, en diez ducados cada tapia real, cada tapia de diez pies de largo e çinco pies de alto e diziseys pies de ancho, con çiertas condiçiones contenidas en el contrato que acerca de ello puso ente mi el dicho notario. E que el dicho mastre Pedro de Plazençia havia hecho e labrado en la dicha obra a su costa en con las condiçiones que las dichas

// (fol. 1 v)

cinquenta tapias fueron rematadas en los dichos mastre Domingo de Apalagasasti e mastre Joan de Arrese, desde el dicho mes de junio de este presente año fasta oy dia, treynta y nueve tapias reales, cada tapia de los dichos diez pies de largo, çinco de alto y diziseys de ancho, las quales se le havian de pagar a diez ducados cada tapia, que es en el preçio que los dichos mastre Domingo e mastre Joan havian tomado e se obligaron de hazer las dichas cinquenta tapias. Por tanto que pidia por merçet al señor miçer Joan Rena, pagador general de las obras de Sus Altezas en este Reyno de Navarra, que presente estaba, que diese e pagase al dicho mastre Pedro de Plazençia trezientos y noventa ducados que montan en las dichas treynta y nueve tapias que, como dicho es, havia fecho el labrado en la dicha obra a su costa desde el dicho mes de junio fasta oy dicho dia al dicho preçio de diez ducados cada tapia, que con esta e su carta de pago se le recibirian en

quenta. E luego el dicho miçer Joan Rena, estado presente el dicho Pedro de Malpaso, vehedor susodicho, dio e pagó al dicho mastre Pedro de Plazençia en persona en dineros contados los dichos trezientos y nobenta ducados, que montan ciento y quarenta y seys mil y dozientos y cinquenta maravedis que hovo de haver de las dichas treynta y nueve tapias, segun dicho es, de los quales dichos çiento y quarenta y seys mil y dozientos y cinquenta maravedis el dicho mastre Pedro de Plazençia se dio por bien contento y pagado a toda su voluntad e otorgo carta de pago de ellos en forma en fe de lo qual los dichos vehedor e mastre Pedro de Plazençia firmaron aqui sus nombres. Testigos que fueron presentes a lo que dicho es, Martin Ochoa de Yrigoyen e Joan de Vergara e Francisco de Huarte, estantes en la cibdad de Pamplona.

(Firma) Malpaso      (Firma) Maestre Pedro de Plazençia

Sig(signo)no de mi Miguel de Alcoçer estante en la cibdad de Pamplona e por auctoridad real de la Reyna y Rey nuestros señores escrivano e notario publico en to-

// (fol. 2)

-dos sus reynos e señores, que a las susodichas cosas en uno con los dichos testigos presente fue e aquellas e aquesto de mi propia mano escrevi et çerre.

// (fol 2 vº)

Peñon

A maestre Pedro de Plazençia, CXL VI mil CCL »

**Document 8.**

**1521, 10 août. Bayonne**

*Lettre du seigneur d'Estissac au roi de France.*

**BNF. Manuscrits français. Anciens fonds, manuscrit n° 2.994, f° 97-98 v°**

« Sire, j'ay veu ce qu'il vous a pleu m'escrire du premier jour d'aoust au Velleneufne, Je vous envoie par excript les advertissemens que j'ay heu de Pampalonne, toutesfois que ce n'est que par ung homme seul ; Je me tray peyne d'en scavoir plus largement, aussi je suis adverty de plusieurs coustes que les espaingnoz font grant dilligence d'assembler gens tant de pye que de cheval, et aussi m'a l'on adverty qu'ils font une armee par mer. Je vous ay escript plusieurs foys qu'il fust vostre palisir mectre ordre a la mer, car les espaingnoz nous gallent si bien, qu'il n'y a nabire francoys que se aust ause remuceren ceste frntiere, ny en Xainctonge /

Sire, touchant les vivres j'ay adverty monsieur l'Admyral de ce que j'ay faict de pardeca /

Sire, j'ay envoye deux mil hommes de pye a Saint Jehan de Pie de Port, et sept ou huict vingtz chevaulx, par autant que les espaingnoz avec toutes leurs eschelles sont au Bourguet, et les gens que je y ay envoyes les feront arrester qu'ilz ne descendront pas si aysement ; toutesfois je leur ay deffendu le combat. Je manderay aujourd'uy aosdit gens de pie qu'ilz s'en rebieignent, et qu'ilz boutent le feu au chasteau de Saint Jehan, et dez yer l'on alla mectre le feu au Pignon /

Sire, en escripant ses lectres, j'ay eu ung autre advertissement, le quel je vous envoie /

//

Sire, je supplie Nostre Seigneur qu'il vous doint tres bonne vie et longue. A Bayonne ce X° d'aoust /

Vostre tres humble et tres hobeysant  
subject et serviteur

d'estissac

*(au revers)* Au Roy  
mon souverain seigneur »

## Document 9.

1521

*Instructions envoyées à Juan Rena pour l'approvisionnement des gents de guerre, provisions, artillerie et munitions pour la garde et la defense de la forteresse de El Peñón de San Juan de Santa María.*

**AGN. Archivos Particulares. Rena, caja 35, núm. 3-2**

« Lo que se a de prover para la guarda y defensa del Peñón es lo siguiente

Primeramente a de quedar Albear por alcayde y ale de dar Gutierre Quixada para que queden con él quarenta piqueros y veynte escopeteros, los quales an de quedar por tres meses y pasado ese tiempo an de yr otros y sacar aquellos.

<Esta enpeçado a prover> Ytem an de ser bastecidos de todos los bastimentos neçesarios por quatro messes

<Ytem a se de proveer de dos falconetes y de polvora y pelotas para ellos y polvora para los escopeteros

<Que están alla> Ytem a se de proveer de carpinteros y clavaçon para reparos y las otras cosas necesarias para hazellos

<Enbiar el mandamiento y los dineros> Ytem que provean de la tierra de quinze camas y que miçer Juan provea de dineros para pagallas.

<Escrivalo al alcayde> Ytem saber si tiene agua ell alxibe y sy no la tuviere hazer que en cubas o tinajas se meta la mas agua que ser pudiese

Ytem si ell alxibe esta suçio limpiarle con muy gran diligencia que no falte otra cosa sino que quando lloviere se ynche de agua

A de proveer miçer Juan es todo lo que aquí esta que toca a su cargo y lo que no fuere de su facultad trabajar con su prudencia y diligencia como suele en las otras cosas porque se provea.

(A la vuelta) Memorial de lo que se a de prover al Peñon »

**Document 10.**

**1521, 15 août. El Peñon**

*Paiements par Christophe Rodríguez pour les travaux réalisés dans la réparation de la fortaleza de El Peñon les jours 11 à 14 d'août.*

**AGN. Rena, caja 32, núm. 20**

« Cristobal Rodriguez, que teneis cargo de dar y pagar los maravedis qu ese gastan en reparar el El Peñon en nombre de Johan Rena, de quoaesquier maravedis de vuestro cargo, dad y pagad a las personas que de yuso seran contenidas los maravedies que han de aver por lo que han trabajado en las obras del dicho Peñon y en otras cosas que convienen al servicio de Su Magestad en la forma siguiente:

A Juan de Ayala, cabo de escodra de la copañia de Mondragon, para él y par honze compañeros que anuvieron linpiando el algibe de El Peñon en honze de agosto, un ducado, CCC LXXXV.

A Juan de Morales, e para el para çinco peonas que anduvieron el dicho dia linpiando la fuente de junto al castillo de El Peñon, seis reales, CCIII<sup>o</sup>

A cinquenta compañeros de la compañia del señor de Ureta e Lope de Esparça que anduvieron el dicho dia cortando madera e sacandola del monte para los reparos del dicho Peñon a razon de veynte y ocho maravedis cada peon, mil e quatroçientos maravedis, I mil CCCC<sup>o</sup>

A Pedro de Varrio, vecino de Villahoz, e a Pedro de Villasus, vezino de Santa Maria del Campon, e a sus compañeros que anduvieron trayendo del monte vigas para la dicha fortaleza con doze peones de mulas, un ducado, CCC LXXV.

A Juan de Leniz e Ochoa de Arteaga e al un Lopez, e a Gonçalo de la Barzena e a Pedro de Moya, por lunes doze de agosto que anduvieron a cortar madera a quarenta y ocho maravedis cada uno, dozientos e quarenta maravedis, CCXL.

A Juanes de Aguirre carpintero que anduvo desde domingo honze de agosto hasta lunes (*tachado*: trez) doze del dicho mes, al dicho respecto, noventa y seis maravedis, XCVI.

A Graviel de Valera y a Ortiz, que traxeron treynta onbres en el monte a carrear madera, que eran del capitan Doñamaria, en doze del dicho mes, a los dichos Grabiél de Valera e Ortiz a razon de quarenta maravedis a cada uno e a los dichos treynta peones a razon de tres tarjas a cada uno, que montan ochoçientos maravedis, DCCC.

[Suma página] III mil CCCC<sup>o</sup> XC.

// (fol. 1 v<sup>o</sup>)

<III mil CCCC<sup>o</sup> XC>

A Juanote de Erro, cabo de escodra, con sesenta hombres de la Val de Erro que anduvieron lunes doze del dicho mes a sacar madera de los montes para los reparos y

casas de El Peñon, a real castellano, dos mill e quarenta maravedis, II mil XL.

A Pedro de Obarrio? e Pascoal del Pozo, vecinos de Villahoz, e a Pedro de Villasus e a Pedro de Palomares, vecinos del Campo e asus compañeros que anduvieron acarreando madera en treze de agosto con doze pares de mulas, otro ducado, CCC LXXV.

A Françes de Unçit, que tiene cargo de las herrerias de Sancho de Yesa, para en cuenta de la clavazon que ha traydo para los reparos del dicho Peñon, en el dicho treze de agosto, doze ducados viejos, IIII° mil D.

A Martin de Garayo, con otros diez compañeros e diez roçines vezinos de Val de Aezcua que anduvieron carreando faxina para los çestones lunes doze de agosto e martes treze de agosto, a real y medio por hombre con su roçin por dia, que montan treynta y tres reales en los dichos dos dias, I mil CXXII.

A Martin Çubiri, carpintero, con otros catorze carpenteros vezinos de Aezcoa que anduvieron cortando madera en el monte para los aposentos del dicho Peñon lunes doze y martes treze y miercoles catorze del dicho mes de agosto, a quarenta (*tachado*: maravedis cada uno) e ocho maravedis por dia a cada carpintero, que montan dos mill e çiento e sesenta maravedis, II mil C LX.

A Garçia Arregui e Anso Gorrin con otros doze compañeros y con catorze pares de bueys que anduvieron acarreando madera del monte para el dicho Peñon lunes doze de agosto y martes treze y miercoles catorze de agosto a çinquenta y seis maravedis or el par de bueys con su hombre, que montan los dichos tres dias que montan dos mill e dozientos e çinquenta e dos maravedis, II mil CCL II.

[Suma página] XII mil CCCC° XL IX

// (fol. 2)

A Christobal Rodriguez, que ha tenido cargo de sobreestante en la dicha gente y ha andado a darles herramientas y otras cosas a quarenta maravedis cada dia, diez diaz, quatroçientos maravedis CCCC°

Asy que montan los maravedies de dar e pagar a las personas susodichas diez e seis mill e trezientos e treynta e nueve maravedis, los quales pagad a cada uno en persona en presençia de maestre Pedro, maestre mayor de las obras, y de Hernando de la Serna, tenedor de los bastimentos de Sus Magestades, que con fee suya os seran recibidos en cuenta. Fecho en El Peñon a quinze de agosto de mill e quinientos e veynte e un años.

(firma) Luys de Beaumont

En El Peñon, a catorze de agosto de mill e quinientos e veynte y un años, en presençia de nosotros, maestre Pedro e Hernando de la Serna, pago Christoval Rodriguez en nombre de miçer Johan Rena, los maravedis en esta nomina contenidos a las personas que en ella van declarados.

(firma) Maese Pedro (firma) Fernando de la Serna.

// (fol. 2 v)

Reparos de El Penon, XVI mil CCC XXXIX

// (fol. 3)

Ojo. Me dio Chripstobal Rodriguez una dobla menos dos reales que (*tachado*: me benio) se bolvi por me note que de CCCC° maravedis que mando de ----- medio CCXCVII por me unas p.

X mil CC  
    CC XXX VIII°  
        XX III°  
X mil CCCC LX II

CIII  
Monta lo que recebio Chripstobal Rodrigues

	XX VII mil CC _____
Diome una nomina	XVI mil CCC XXXIX
Diome un conocimiento	X mil CCCC° LX II
Diome en dineros	CCXC IX
Que mando devidido	XXVII mil CC
	XXVII mil CC

// (fol. 3 v)

Maese Pedro a de dar quenta de estos maravedis que le dio Chripstobal Rodrigues que recebio para los reparos de El Penon

Ya dio esta quenta »

**Document 11.**

**1521, 19 août. Bordeaux**

*Lettre de l'amiral Bonnivet au trésorier Robertet.*

**BNF. Manuscrits français. Anciens fonds, man. N° 2.994, f° 29-30 v°**

« Monsieur le Trésorier ? Je vous escrivez hier, et depuis ay eu nouvelles de deux endroits que sans point de doubte les espagnols font reparer Le Pignon, et y besoignent a extreme dilligence, qui me fait penser qu'ils se metrant en effort de m'empescher le passaige de la montaigne ; Vous verrez ce que j'escrrips a Madame touchant la compaignie de monsieur de Theligny qui est bien autant en ça / pour l'avoir avec moy, au lieu de celle de monsieur de Saint Pol, qui estoit de mon nombre, la quelle est beaucoup plus pres du Roy que n'est celle dudit de Theligny / Il me semble que cella est le bien des affaires du Roy ; Je vous prie en parler a madit madame, et que son plaisir soit me y faire réponse / Aussy sur faictes faire responce par madite dame touchant ce que je lui escriviz hier du fait du Royaume de Navarre, sy tant est que le Roy trouve bon le charge de ses compaignies la serait besoing que vous depeschiez ung chavacheur pour fair venir

//

aultre ladit compaignie de Theligny droit a moy ; et que en escrivissiez a celui qui la conduit / Aussy une autre lettre a celluy qui meit celle de monsieur de Saint Pol pour la faire retirer la ou elle estoit.

Monsieur le Tresorier, je prie Dieu vous donner ce que desirez. A ~~Saint Andre~~ Bourdeaux ce XIX<sup>e</sup> jour d'aoust

Set vostre bon et vray amy  
Bonnivet

*(Au revers)*

A monsieur le Tresorier  
Robertet »



**Document 12.**

**1521, 19 août. Bayonne**

*Lettre du capitaine La Clayete au Tresorier Robertet.*

**BNF. Manuscrits. Documents... Tome IX, f° 28 (32)**

Extrait<sup>256</sup>

« ... Celles du Roy se portent bien, les espagnols sesont retirez dela montaigne, reservez aucuns qui sont au Pignon en nombre environ deux cens qui se remparent et fortiffient la. Je croy quant monseigneur l'Admiral et son equipage seront joints et venus icy que les repoulerons et gecterons hors... »

---

<sup>256</sup> La transcription complète de ce document en a été faite par P. Monteano Sorbet mais, les informations concernant Château Pignon n'y occupant qu'une faible part, nous ne pensons pas nécessaire de le recopier intégralement.

**Document 13.**

**1521, 13 septembre. Pamplona/Iruña**

*Ordre du (Comte de Miranda, vice-roi de Navarre) à Juan Rena de payer à Francés de Unciti, en charge des forges de Sancho de Yesa, les éléments de fer fournis pour les réparations de la forteresse de El Peñón.*

**AGN. Comptos. Papeles Suelos, primera serie, legajo 172, núm 9**

« Señor miçer Juan Rena : de qualesquier maravedis de vuestro carguo dad y pagad a Françes de Unçit, que tiene en cargo de la herrerias de Sancho de Yesa, XII mil CCXLIII<sup>o</sup> maravedies que los ha de aver por razon de çierta clavazon de todas suertes y çiertas maderas y calderos y grillos y otras cosas que (*tachado*: el capitant Mondragon) se compraron de él para que se (*tachado* : gastaren en) <hiziesen> los reparos (*tachado ilisible*) mandaron faser en la fortaleza de El Peñón de San Juan de Santa Maria (*tachado ilisible*) y para otras cosas del servicio de la dicha fortaleza y de la gente en ella residia desde XII dias del mes de agosto de este presente año de I mil DXXI hasta ¿XXI? <21> de este <dicho mes> (*tachado*: presente mes de setiembre del dicho año) y la manera en que ha de aver los dichos maravedies es la siguiente:

Los III mil CCC XVIII<sup>o</sup> por VIII mil D clavos de açenia que pesaron CCCC LXX III<sup>o</sup> libras a VIII maravedis la libra, III mil CCC XVIII<sup>o</sup>

Y los II mil CC XL maravedis por DCC XXXVIII<sup>o</sup> clavos de reparos que pesaron CCC XX libras, al dicho preçio de VIII maravedis la libra, II mil CC XL

Y los DCXLVII maravedis por tres calderos, uno grande y dos pequeños, de hierro que hizo fazer el alcalde para que la gente guisase de comer, que fueron tasados los dos pequeños a III<sup>o</sup> reales y la grande en un ducado, DC XL VII

[Suma] VI mil CC V

// (fol. 1 v<sup>o</sup>)

Y los DCCL maravedis por una çerraja grande con su llave y su çerrojo grande que hizo fazer para la puerta principal de la dicha fortaleza, DCCL

Y los CCC LXX III<sup>o</sup> por tres çerrajas, las dos con çerrojos y llavec y una sin çerrojo, que hizo fazer para el postiguo de la puerta principal y para otras puertas de dentro, CCC LXX III<sup>o</sup>

Y los LXVIII<sup>o</sup> maravedis por un dado de hierro con su clavo, LX VIII<sup>o</sup>

Y los CCC LXXV por dos pares de grillos y esposas que hizo fazer para aprisionar quien fuese menester en la dicha fortaleza, CCC LXXV

Y los DCC XXXII por dos palancas de hirro y dos cuñas que pesaron CXXII libras, a VI maravedis la libra

Y los LXXXVIII° por dos çercellos de hierro que hizo fazer para los quiçiales de la puerta principal, LXXX VIII°

Y los DC LVIII° maravedis por tres planchas de hiera y LXIII clavos grandes para poner en la puerta principal, que pesaron XC III libras à VII maravedis la libra, DC LVIII°

Y los CXXXVI maravedis por dos picos de punta a II reales cada uno, CXXXVI

[Suma] III mil C LXXX° I

// (fol. 2)

Y los CCC LXXV maravedis por dos sartenes grandes de hierro para thener de respecto en que se guisar de comer para la gente, CCC LXXV

Y los XLVIII° maravedis por un asador grande y una cuchara de hierro para lo susodicho, XLVIII°

Y los CLX por dos martillos de hierro, à LXXX° maravedis cada uno, CLX

Y los CLXVIII° maravedis por quatro machos y una gamella de madera, CLXVIII°

Y los I mil LXXX° VIII° maravedis por XVI tablas aserradas de a X codos en larguo para fazer el aposento del alcalde, las quales fueron estimadas por Pedro de Oyz, carpintero, a dos reales cado una (*tachado*: en los dichos maravedis), I mil LXXX° VIII°

Y los DCCCC <XIX> (*tachado*: XXX VII) maravedis que el dicho Françes de Unçit dio e pago a las personas que llevaron <con sus roçines> todas la cosas sobredichas desde la hererrias donde se hizieron hasta la dicha fortaleza, DCCCC XIX (*tachado*: XXXVI?)

[Suma] II mil DCC VIII°

[Suma] III mil C LXXX° I

[Suma] VI mil CC V

[Suma] XII mil C XLIII°

// (fol. 2 v°)

Asi que son conplidos los dichos XII mil CXLIII° que el dicho Françes de Unçit ha de aver en la manera que dicho es, los quales le dad y pagad y tomad en de pago con la qual con esta y con conoçimiento de pago ----- para que ¿rescriba? todas las cosas susodichas en la dicha fortaleza de cómo las rescibion segund y de la manera y a los preçios que en esta quenta hos seran rescebidos en quenta syn otra ¿relacion alguna?. Fecha en Pamplona a XIII de septiembre de I Mil DXXI años.

// (fol. 3)

A de aver que en XIII de agosto de 1521 me inbio con mi criado Martin doze ducados contando a CCC LXV maravedis por ducados, III D maravedis

En XXVI de agosto me inbio Moya con el dicho Martin dos ducados de cada XXXX  
¿tarjas? Por ducados, D C XXXX maravedies

A XXXI de agosto me inbio con Martin el ferron por mano de Moya dos ducados nuevos  
en tarjas, DCXXXX maravedies

[Suma] V mil DCCCLXXX maravedies

// (fol. 3 v°)

Esto es la obra que e dado para El Penyon comenzando en XII de agosto ata yo XII de  
septiembre de 1521 es lo siguiente:

Primeramente en XII de agosto lebe yo mesmo estando ay Serna III mil clavos de cenia  
que pesaron CLXXXXII libras a VII maravedis la libra que valen, I mil CCC  
XXXXIIII maravedis.

El dicho dia lebe XXXXVI clavos de reparos. Pesaron XVI libras a VII maravedis, CXII  
maravedis.

El dicho dia lebe dos calderos de fierro medianas por VIII reales cada uno, CCLXXIII  
maravedis.

El dicho dia lebe yo mesmo en dos carros seze tablas serradas de cada diez codos de  
largo para aposiento del alcayde que fueron estimadas por Pedro de Aoyça, carpentero,  
que balen, I mil LXXXVIII maravedis.

En XIII de agosto le inbie con Martin mi moço CCXXIII clavos de reparos que pesaron  
LXVI libras a VII maravedis la libra, CCCCLX II maravedis.

En XIII de agosto le inbie con Martin el mulatero CCXXVIII clavos de reparos que  
pesaron CXII libras a VII maravedis libra, DCCLXXXIII.

En XVII de agosto le inbie con el moço Baztan hun borrojo grande con quatro anillos y  
su grant cerraja con su llabe para la puerta principal, que son estimadas por los maestros  
por dos ducados biejos, DCCL maravedis.

El dicho dia con el dicho moço inbie CCL clavos de reparos. Pesaron CXXVI libras a VII  
maravedis, DCCC LXII (sic) maravedis.

En XVIII de agosto inbie dos fierros de presionar por hun ducado, CCCVXV maravedis.

En XX de agosto inbie III mil clabos de cenia. Pesaron CLXVIII libras a VII maravedís, I  
mil C L XXVI maravedis.

Este dicho dia inbie huna caldera grande por hun ducado biejo, CCCL XXV maravedís.

El dicho dia huna cerraja con su borrojo por IIII reales, CXXVI maravedis.

El dicho dia hun dado con su clabo, II reales, LXVIII maravedís.

[Suma] II mil D CCC VI maravedís.

// (fol. 4)

En XXVI de agosto inbie dos palancas, huna porra, dos cirrias que pesaron CXXII libras a VI maravedis, DCC XXXII maravedis.

El dicho dia le inbien con mesmo criado del alcaide dos cerrallos para la puerta, pesaron XI libras a VIII<sup>o</sup> maravedism, LXXXVIII maravedis.

En XXI de agosto inbie con Martin el ferron tres planchas de fierro y LXIII clabos para la puerta. Pesaron LXXXVIII libras a VII maravedis, DCLVIII maravedís.

El dicho dia con el dicho inbie dos mil clabos de cenia. Pesaron CXVIII libras a VII maravedís, DCCLXXXVIII maravedis.

Mas dos martillos pedreros por III<sup>o</sup> reales, CXXXVI maravedis

Hun espedo y hun coxar por VI tarjas, XXXXVIII maravedis.

En dos de setiembre inbie con los moços dos martillos por XX tarjas, CLX maravedis.

En III de setiembre le inbie en III<sup>o</sup> machos hun camenyal de fusta por XXI tarjas, CLXVIII maravedis.

En VIII de setiembre de 1521 enbié con Martin el ferron dos sartanes por hun ducado, CCCLXXV maravedis.

Mas dos serrajas, la huna con su borrojo y la otra sin borrojo por VII reales, CCXXXVIII maravedis.

[Suma] V mil DCCCLXXX maravedís

Mas por lebar las tablas y fierros y obras contra escritas y sobredichas desde la ferreria ata el Penyon a discrecion de los señores, dos ducados y medio, DCCCXXXVII

// (fol. 4 v)

Asi monta todo lo que se dado al Penyon ara yo doze de setiembre de mil D XXI como pareçe por menudo en las dos planas contra escritas en XXIII partidas la suma de XI mil CCVII maravedis.

(*texto atravesado*) Estas memorias me dio Gregorio de Carvajal (rúbrica)

// (fol. 5)

A de aver que en XIII de agosto de 1521 me inbion mastre Pedro por mano de Moya con mi criado Martin doze ducados contando a 375 maravedis por ducado balen, III mil D maravedis.

En XXVI de agosto me inbio mastre Pedro por mano de Moya con el sobredicho Martin dos ducados en tarjas de cada XXXX tarjas, DCXXXX maravedis.

En XXXI de agosto me inbio mastre Pedro por mano de Moya con Martin el ferron dos ducados nuevos en tarjas, DCXXXX maravedis.

[Suma] V mil DCC LXXX maravedies

// (fol. 5 v)

[Misma relación de fol. 3 v]

// (fol. 6)

[Misma relación de fol. 4]

// (fol. 7)

Lo que yo Gregorio de Carvajal reçibi de Frances de Hunçite en la fortaleza de El Peñon de clavos y planchas y porra y otros hierros para dos tiros y bодоques y dados y otras cosas que heran menester para la dicha fortaleza desde doze de setiembre de DXXI años asta en veynte y quatro del dicho mes en presençia del capytan Mondragon, alacaide, y de Pedro de Moya, que estavan presentes, es lo siguiente:

Primeramente en XII de setiembre reçebi dos mil clavos de açena que pesaron çiento y doze libras, a syete maravedis la libra, que montant DCCVXXXIII°

En XVI de setiembre reçebi siete planchas de fierro y çiento y sesenta clavos y una tajadera para la puerta de la fortaleza que pesaron todos trezientas y seis libras a ocho maravedis la libra que son, II mil CCCC° XL VIII°

En XVIII° de setiembre reçebi çinquenta y nueve dados a dos maravedis cada uno, que son CXVIII°

Este dicho dia reçebi treynta y cinco pelotas para los tiros pequeños a quatro maravedis cada una, que son CXL

A veynte y tres del dicho mes reçebi una porra de hierro y dos cuñas. Costaron quatro reales castellamos, CXXXVI

// (fol. 7 v°)

Asi monta todo lo que se a dado al Penyon ata yo XII de setiembre de mil DXXI como parecçe por menudo atrás en las dos planas contra escriptas en XXIII partidas la suma de XU mil CXXXIII maravedis con la partida de los portes, XII mil C XXXX III° maravedis.

Cognosco yo Johan de Uncit aber rescebido del señor micer Johan a XIII de setiembre de 1521 XII doblas. Y porque esto es verdad, doy el presente cognoscimiento firmado de

mi mano.

(firma) Yohanes de Unçit

(*texto atravesado*) Cuenta de lo que e dado al Penyon ata yo XII° de setiembre de 1521. A Juan de Unçit para Frances, su tio. III mil CCC LXXX°

// (fol. 9)

Lo que yo Christobal ¿Resano? Ha reçidido de Frances de Unçit de clavazon e otras cosas para los reparos de El Peñon es lo sigiente:

Tres mil e quinientos clavos de çenia que pesaron dez e seis dozenas, que son a libras çiento e noventa e dos libras, a siete la libra que montan,

Quarenta e seis clavos de reparos que pesaron seze libras a seis maravedis la libra que montan,

Dos calderones de fierro de a XX libras

Mas deziseis tablas de a diez codos en largo y uno de ancho.

Mas dozientos y veynte y tres clabos grandes que pesaron LXVI lybras son clabos de reparos,

Mas traxo en XIII° de agosto CCXXIX de reparos que pesaron que pesaron (sic) çiento y doze lybras,

// (fol. 10)

(*texto atravesado*) Al muy bistuoso señor Johan de Mondragon, alacayde de la fortaleza del Penyon en El Penyon.

El señor Serna debe que en XII de agosto le di yo mesmo III mil D clavos de cenia que pesaron CVXXXXII libras a VII maravedis son, I mil CCC XXXXIII maravedis.

En el dicho dia le enbie XXXXVI clabos de reparos que pesaron XVI libras a VI maravedis medio balen, CIII maravedis.

Mas le enbien dos calderas de fierro por VIII reales cada uno, que balen CCLXXII maravedis.

En el dicho dia le enbien XVI tablas serradas grandes para azer el aposiento del alcaide en El Penyon a ¿ ? de II reales castellanos, LXXXVIII maravedis.

En XIII de agosto le enbie CCXXIII clavos de reparos que pesaron LXVI libras a VI maravedis ¿ medio? la libra balen, CCCXXIII maravedis.

En XIII de agosto de 1521 enbie con Martin el mulatero CCXXVIII clavos de reparos que pesaron CXII libras a VI maravedis medio la libra balen, DCCXXVIII maravedis.

En XVII de agosto le enbie con el moço Baztan hun burrojo grande con coatro anillos y su [su] cerraja con su llabe estimado por los maestros dos ducados biejos, DCCL maravedis.

En el dicho CCL clabos de reparos que pesaron CXXVI libras, a VI maravedis medio la libra que balen DCCCXVIII maravedis.

En XVIII de agosto le enbie dos fierros de presionar por un ducado biejo, CCCLXXV maravedis.

En XX de agosto de 1521 le enbie III mil clabos de çenia que pesaron CLXVIII libras a VII maravedis la libra, CLXXVI maravedis.

En el dicho dia huna caldera grande por hun ducado biejo que balen, CCCLXXV maravedis.

En el dicho dia huna cerraja con su borrojo por IIII<sup>o</sup> reales castellanos balen, CXXXVI maravedis.

Mas hun dado con su clabo para la puerta por dos reales castellanos, LXVIII maravedis.

[Suma] VII mil D CCLXXXXV maravedis

// (fol. 11)

Esle debido doze ducados son que en XIII<sup>o</sup> de agosto de 1521 me inbio con mi criado Martin por mano de Sancho de Albear, que balen IIII mil D maravedis.

Muy birtuoso señor: Con el portador de la presente le inbio la caldera y el borrojo y el dado para la puerta. Asi mesmo le inbio la memoria de todo que e enviado ata esta jornada. Y lo que se me debe es tres mil dozientos nobenta y cinco maravedis, como bera por menudo por la dicha memoria. Ruegole a vuestra merced me mande inbiar les dichos maravedis a ata huna dozena de ducados pues le sierbo de buen amor aziendo de noche e dia. Pues sabe vuestra merced que moço bien paguado aze bueno mandado. De las obras que tiene mas neçesarias por lo presente me inbie por memoria con este labor de la presente porque luego le de dreça. Y lo ruego a vuestra merced que me mande bien pagar, que le prometo mi fe que a los maesos que yo tengo abançado les tengo paguado. Con tanto a vuestra merced mucho me encomiendo. De la ferreria a XX de agosto de I mil DXXI.

Presto a lo que vuestra merced me mandare.

(firma) Françes de Hunçit



**Document 14.**

**1521, 14 septembre. Dax**

*Lettre du seigneur d'Estissac au roi de France.*

**BNF. Manuscrits. Documents... Tome IX, f° 271-271 v° (261-262)**

Extrait<sup>257</sup>

« ... espere partir lundy prouchain ou mardi prenant le chemin de Saint Jehan de Pie de Port, pour y eestre jeudy, qui sera la mesme temps que monsieur de Saint Andre avec la bande qu'il meine para le couste dela pour la estre a moye a fin que en une mesme heure lon puisse reuvrer les places dudit Maye et le Pignon pour asseurer les chemins et nos vivres... »

---

<sup>257</sup> La transcription complète de ce document en a été faite par P. Monteano Sorbet mais, les informations concernant Château Pignon n'y occupant qu'une faible part, nous ne pensons pas nécessaire de le recopier intégralement.

**Document 15.**

**1521, 26 septembre. Saint-Jean-Pied-de-Port**

*Lettre de l'amiral Bonnivet au seigneur de Bouchage.*

**BNF. Manuscrits français. Anciens fonds, manuscrit n° 2.99, f° 7-7 v°**

« Monsieur, J'ay veu parce que vous m'excpevez dernièrement  
que vostre petite court est en bonne sante et  
fait tres bonne chere qui sont bonnes nouvelles  
en en seur tres aise / Il vous plaira, monsieur,  
continuer a m'en advertir et je vous feray le  
semblable / vous advicant que je suis arrive en ce  
lieu de Sainst Jehan de Pied de Port et hier ~~faiet~~  
apres avoir envoye sommer le chasteau du Pignon  
le cappitaine de la place commence a parler /  
et me ~~rende~~ la rendit. Je m'en vois  
continuant mon voyage, et s'il survient  
chose qui vaille estre escripte je vous  
en feray part.

Monsieur, je prie a Dieu vos donner bonne e longue  
Vie. A Saint Jehan de Pye de Port le  
XXVI° septembre /

Set vote aubeisant  
et bon amy

Bonnivet

*(au revers)*

Monsieur monsieur du  
Bouchaige

## Document 16.

1522, 11 juin. Pamplona/Iruña

*Perception du Comte de Miranda, vice-roi de Navarre, en faveur de Juan Rena pour les salaires et les matériaux découlant de la réparation et de la construction de plates-formes pour l'artillerie et des chambres des soldats de la garnison dans la forteresse de El Peñón.*

*AGN. Archivos Particulares. Rena. Caja 32, núm 24-3*

« Resçibanse en quenta a miçer Juan Rena de qualesquier maravedis de su cargo veynte y un mill y quinientos y diez y <seys> maravedis que Gregorio de Caravajal en su nombre gasto en çiertos reparos que se hizieron en la fortaleza de El Peñón de Sant Juan de Santa Maria por la parte de dentro de la muralla de la dicha fortaleza para que por ençima de ellos pudiese jugar el artilleria que en ella estava y en hazer çiertos aposentos para la gente que residia en guarda de la dicha fortaleza desde el mes a dos dias del mes de setiembre del año pasado de mill y quinientos y veynte y un años hasta veynte y quatro del dicho mes. Los quales maravedies se gastaron en lo susodicho por mandado de los señores gobernadores. Y como Sus Señorías se fueron luego de esta cibdad ante que los dichos gastos se acabasen de hazer, no hubo tiempo para que diesen recaudo con qué al dicho miçer Juan se recibiesen en quenta los dichos maravedis que se gastaron en lo susodicho, los quales son de mas de las treynta y çinco mil e çiento e noventa y çinco maravedis que mase Pedro de Mendiçabal, maestro mayor de las obras de Sus Magestades, gasto en el dicho nonbre en los dichos reparos e aposentos antes de esto, como paresçe por otra nomina hecha el día de esta y lo que a cada uno dio y pago es en la manera siguiente.

Canteros

A Pedro del Castillo de ocho dias a real y medio cada dia, que montan quatroçientos e ocho maravedis, CCCC VIIIo

A Francisco Hernandez, tres dias y medio a real y medio, que montan C LXX VIIIo A Sancho de Çubieta, diez dias a real y medio por dia, que son, D X A Francisco de Aguilar, de onze dias a real castellano por día, que montan CCC LXX IIIo Carpinteros

A Charlotte, diez y nueve dias que trabajo en hazer casas e tabla en el monte. Pagarosele doze dias a siete tarjas por dia, siete dias a ocho tarjas, que montan I mil C XX.

[Suma página] II mil D XC

// [fol. 1 vo]

A Juanes de Çaro de diez y ocho dias, los onze dias a siete tarjas y los siete a ocho tarjas por dia, que montan I mil LX IIIo

A Pedro de Çiçurqui de quatro dias a dos reales por dia, que era de Burguete maeso que lo dexo Pedro de Aoyz, que son CC LXX II

A Domingo de Loyola, tablaiero, de doze dias a siete tarjas por dia, que montan DC LXX II

A Juanot de Lasa, tablaiero, de doze dias a siete tarjas por dia, que montan DC LXX II

Otro Juanicot de Çaro, de diez y nueve dias que trabajo en el monte a hazer tabla y en la fortaleza, a siete tarjas por dia, que montan I mil CLX IIII<sup>o</sup>

A Garçia de San Miguel, carpintero, de doze dias que trabajo en hazer madera y armar casas en la fortaleza, a siete tarjas por dia, que montan DC LXX II

A Santos de Texilla, de diez y ocho dias a seis tarjas por dia, que montan DCCC LX IIIIo

A Bernat de Sant Miguel de hazer tabla en el monte, de seys dias a siete tarjas por dia, montan CCC XXX VI

A Juanot de Loyola, de siete dias que corto madera en el monte, a siete tarjas por dia, que montan CCC XC II

Peones

A Juan de Vergara, de ocho dias a veynte y ocho maravedis por dia, que montan CC XX IIII<sup>o</sup>

A Juan de Urquina, de seys dias que sirvio de peon a veyne y ocho maravedis por dia, que montan C LX VIII<sup>o</sup>

A Torquemada, de quatro dias que trabajo, a veynte y ocho maravedis por dia, que son C X II

A Ochoa de Sant Roman de doze dias que trabajo de peon, a veynte y ocho maravedis por dia montan CCC XXXVI

A Pedro del Villar, diez dias y medio a real inglés, que montan CC XC IIIIo

A Juan de Ayensa, de diez dias a veynte y ocho maravedis cada dia, que montan CC LXXX<sup>o</sup>

[Suma página] VII mil D XX II

// [fol. 2]

A Pero Hortiz, de dos dias çinquenta y seys, L VI

A Miguel de Corcubion, de nueve dias a real yngles por día, que montan CC L II

A Pedro de Venterosa, de treze dias a real yngles por dia, que montan CCC LX IIII<sup>o</sup>

A Peedro de Talavera, de nueve dias y medio a real yngles por dia, que montan CC LX

VI

A Francisco de Aguilar, de quatro dias que trabajo de peon a real yngles por dia, que montan C X II

A Juan de Mena que trabajo doze dias a real yngles por dia, que montan CCC XXX VI

A Juan de ¿Erreta? de onze dias que trabajo a real yngles por dia, que montan CCC VIII<sup>o</sup>

A Rodrigo de Escarçe que andava con los que trayen madera y tabajava en el monte por sobresalsente a real castellano por dia, de diez y seys dias que trabajo, montan D XL III<sup>o</sup>

A Luys de Erva de doze dias que trabajo en los dichos reparos a real yngles por dia, montan CCC XXX VI

A Juan de Rutia de diez dias que trabajo a real yngles por dia, que montan CC LXXX<sup>o</sup>

A Martin de Leguina, de dos dias LVI maravedis, L VI

A Juan Gonçales de dos dias y medio a real yngles, que montan LXX

A Pedro de la Vega que trabajo onze dias a real yngles por dia, que montan CCC VIII<sup>o</sup>

A Juan Ruyz de dos dias que trabajo LXV maravedis

A Gonçalo de Portilla de ocho dias que trabajo a real yngles por dia, que montan CC XX III<sup>o</sup>

A Diego de Angulo de çinco dias y medio que trabajo, a real yngles por dia, que montan C XL

A Diego de Mendibil de ocho dias que trabajo de peon a real yngles por dia, que montan CC XX III<sup>o</sup>

A Savastian de Barron de seys dias que trabajo a real yngles por dia, que montan C LX VIII<sup>o</sup>

[Suma página] III mil C

// [fol. 2 v]

A Juan de Ayala el moço de siete dias a real yngles por dia, que montan C XC VI

A Juan Diez ocho dias que trabajo a real yngles por dia, que montan CC XX III<sup>o</sup>

A Juan de Çiberio de tres dias a real yngles por dia, que montan LXXX<sup>o</sup> III<sup>o</sup>

A Pedro de Berriz de quatro dias que trabajo de peon a real yngles por dia, que montan C X II

A Pero Alcalde, de dos dias çinquenta e seys maravedis, L VI

Al gallego otro tanto por la dicha razon, L VI

A Juan Juez Çinco dias a real yngles por dia, C XL

A Rodrigo de Santillana Çinco dias a razon de a real yngles por dia, que montan C XL

A Pero de Çabala otro tanto por la dicha razon, C XL

A Hernando de Merodio tres dias a veynte y ocho maravedis por dia, que montan LXXX<sup>o</sup>  
III<sup>o</sup>

A Pero de Valderravano dos dias a real yngles, L VI

A Bartolome Fernandez dos dias al dicho preçio, L VI

A Juan Yngles de siete dias a razon de veynte y ocho maravedis por dia, que son C XC VI

A Juan de Ayala, cabo de esquadra que andava con estos peones y trabajava, de diez dias a real castellano por dia, que son CCC XL

A Perucho de Yturve que yba a Aezcua por bueyes y roçines para lo que era menester al serviçio de la obra, de diez y nueve dias a çinco tarjas por dia, que montan DCC LX

Roçines

A Petri de Sant Miguel con un roçin de honze dias que truxo tabla del monte a seys tarjas por dia, que montan D XX VIII<sup>o</sup>

A Miguel de Erbayçeta de quatro dias que anduvo con un roçin a seys tarjas por dia, montan C XC II

A Martin de Garralda otro tanto por la dicha razon, C XC II

A Juan de Garayo otro tanto por la dicha razon, C XC II

[Suma página] III mil DCC XL III<sup>o</sup>

// [fol. 3]

A Petri de Abaurre de quatro dias con un roçin a seys tarjas por dia, montan C XC II  
Bueyes

A Beltran de Horbayçeta con un par de bueyes, dos dias que truxo madera para los aposentos, a seys tarjas por dia, que montan XC VI

A otro Beltran del dicho lugar otros dos dias al dicho precio, XC VI

A Bernarte de Çaro otros dos dias con una yunta, XC VI

A Remon Vizcay otro tanto por la dicha razon, XC VI

A Juanicote Arregui otros dos dias con una junta a seys tarjas por dia, que son XC VI

A Bernarte Arragan otros dos dias a reys tarjas por dia, que montan, XC VI

A Juan Hurtiaga, otro tanto con una yunta, XC VI

A Domingo de Yracalde otro tanto con una yunta de bueyes por otros dos dias que trabajo, XC VI

A Bernat de Yrigonen (sic) otro tanto con una yunta de bueyes, XC VI

A Beltran de Berraga otro tanto con una yunta de bueyes, a seys tarjas por dia, XC VI

A Hernan Sançe dos dias con una yunta de bueyes a seys tarjas por dia, que son XC VI

A Bernarte de Picuçarri otro tanto con una yunta de bueyes, XC VI

Comprose un taladro que costo diez y seys maravedis que era nesçesario, X VI

Pagose a Gregorio Caravajal, pagador de esto sobredicho, por el señor miçer Juan Rena, veynte y dos dias que estuvo y tuvo la razon y miro las personas que trabajavan en la fortaleza de El Peñon, a razon de çinquenta maravedis por dia, que montan I mil C

Pagose a Pedro de Maya, escrivano de los alarde de esta gente y porque estava en lugar del señor Antonio de Malpaso, veedor general de las obras, y tiniendo quenta y razon de los dichos alardes, de veynte y dos dias a razon de çinquenta maravedis por dia, que son I mil C

(Añadido) IX 8

[Suma página] III mil D LX

// [fol. 3 v]

Asi que son cumplidos los dichos veynte y un mill y quinientos y diez y seys maravedis que el dicho Gregorio de Caravajal gasto en lo susodicho en lamanera que dicha es, los quales se an de resçebir en quenta al dicho miçer Juan Rena con esta e con fe del dicho Gregorio de Caravajal e (tachado: del dicho pedro de Moya) en que digan como es verdad que el los gasto segund en esta nomina se contiene y con fe del susodicho Pedro de Moya que tuvo cargo en la dicha fortaleza en el dicho tiempo de tomar alarde a las personas que en las dichas obras trabajavan y dever y tener quenta y razon de lo que en ellas se gastava por Antonio de Malpaso, veedor general de las obras de sus magestades sin otro recabdo alguno. Fecha en Panplona a onze de junio de mill y quinientos y veynte y dos años.

(Firma) El Conde de Miranda

Yo Gregorio de Caravajal digo e doy fe que, en nombre del señor miçer Juan Rena, yo pague e gaste los veynte y un mill y quinientos y diez y seys maravedies en esta nomina

contenidos segund e de la manera e a las personas que en ella dize. Y porque es verdad firme esta de mi nombre. Fecho en Panplona a onze de junio de mill y quinientos y veynte y dos años.

(Firma) Gregorio de Carvajal

Yo Pedro de Moya que tuve cargo en la fortaleza de El Peñon de tomar alarde a la gente que trabajaba en las obras que en ella se hazian y de tener cuenta y razon de lo que en ella se trastava por Antonio de Malpaso, veedor general de las obras de Sus Magestades, digo e doy fe que Gregorio de Carvajal dio e pago en mi presencia en nombre del señor miçer Juan Rena los veynte y un mill y quinientos y diez y seys maravedis en esta nomina contenidos, a cada uno de las personas que en ella dize lo que huvo de aver, segund le esta librado en fe de lo qual firme esta de mi nombre. Fecha en Panplona a onze de junio de mill y quinientos y veynte y dos años.

(Firma) Pedro de Moya

Yo, Antonio de Malpaso, veedor general de las obras de Sus Magestades, doy fe que Pedro de Moya en esta nomina qontenido estuvo en mi nombre en la fortaleza de El Peñon tomando alarde a las personas que en las obras y reparos de ella trabajavan y teniendo cuenta y razon de lo que en ella se gastava en el tiempo que en esta nomina se contiene. Y porque es verdad, firme esta de mi nombre en Panplona a onze de junio de mill y quinientos y veynte y dos años.

(Firma) Antonio de Malpaso

// [fol. 4]

// [fol. 4 v] (De otra mano)

Reparos y aposentos del Peñon XXI mil DX VI



## Document 17.

**1522, 11 juin. Pamplona-Iruña**

*Liste des paiements effectués par Juan Rena des travaux réalisés, sous la supervision de Pedro de Mendizabal, dans la forteresse de El Peñón entre les jours 10 et 30 d'août 1521.*

**AGN-NEAN. Rena, caja 32, núm. 24-3**

(Transcription partielle)

« Reçibanse esta cuenta a miçer Juan Rena de qualesquier maravedis de su cargo treynta e çinco mill e çiento e noventa e çinco maravedis que maestre Pedro de Mendiçabal, maestro mayor de las obras de Sus Magestades, gasto en su nombre en çiertos reparos que se hizieron en la fortaleza de El Peñon de San Juan de Santa Maria por la parte de dentro de la muralla de la dicha fortaleza para que por ençima de ellos pudiese jugar la artilleria que en ella estava y en hazer çiertos aposentos para la gente que residia en guarda de la dicha fortaleza, desde lunes a diez dias del mes de agosto del año pasado de mill e quinientos e veynte e un años asta sabado treynta e uno del dicho mes que son veynte e un dias, los quales maravedis se gastaron en losusodicho por mandado de los señores gobernadores. E como sus señorias se fueron tran presto de esta çuidad no hubo tiempo para que diesen recaudo con que se recibiesen en cuenta. E lo que a cada uno dio e pago es en la manera siguiente:

Carpinteros a LXVIIIº

A Pedro d Oys, carpintero, mill e veynte maravedis de quinze dias que trabajo en lo susodicho a sesenta e ocho maravedis por dia, I mil XX”

- A Juan de Ardanas...
- A Juan de Haris...
- A Miguel de Elcano...
- A Joanes de Yraços...
- A Pedro de Goyas...
- A Martin de Arrayos...
- A Michel de Ardañeta...
- A Martin de Aoyo...
- A Juan de Yraneta...
- A Martin de Sornixa...
- A Juan de Arays...
- A Miguel de Yrañeta...
- A Martin de Alli...
- A Pedro de Oys...
- A Pedro de Açarçurqui...

Tablajeros a XLVIIIº

A Ortus, quatroçientos e ochenta maravedis de diez dias que trabajo haziendo tablas en el monte para los dichos reparos a quarenta e ocho maravedis por dia, CCCCLXXX”

// (fol. 1 vº)

- A Charlote, vezino de San Miguell...
- A Garçia de Sant Miguell...
- A Santos de Texilla...
- A Lascano...
- A Joanicote de Çaro...
- A Domingo de Loyola...

Canteros a LI

A Francisco Fernandes quinientos e diez maravedis de diez dias que trabajo a çinquenta e un maravedis por dia, DX.”

- A Domingo de Hurdañeta...- A Pedro del Castillo...
- A Juan de Bancos...
- A Rodrigo de Escarça (o Escarra?)...
- A Juan de Ayala...
- A Pedro de Yturbe...

La tabla que se tomo comprado

A Domingo de Loyola dozientos e quarenta maravedis de seys cargas de tablas que se compro en el monte a quarenta maravedis la carga, CCXL”

A Ortas...

// (fol. 2 r)

- A Vernal de San Miguell...
- A Vernal Corras...
- A Junicote de Çaro...
- Que se dieron a Françes de Uncit...

Peones a XXVIIIº

A Domingo treynta e quatro maravedis de un dia que tuvo cargo de sobresaliente en las dichas obras, XXX”

- A Sancho de Medina...
- A Juan Yngles...
- A Gonçalo Portillo...
- A Pedro de Çeles...
- A Pedro de Ventosa...
- A Pedro Gallego...
- A Pedro del Moral...
- A Pedro de Santo Domingo...
- A Alonso de Avealla...
- A Juan Dias de Holmos...

- A Juan de ¿Retares?...
- A Miguell de San Juan...
- A Diego de Torquemada...
- A Miguell de Corcobion...

// (fol. 2 v)

- A Juan de Yrala...
- A Talabera...
- A Diego de Angludo...
- A Juan Dias...
- A Juan Çiberio...
- A otro Pedro de Çeles...
- A Talabera de la Reyna...
- A Pedro de Lacunça...
- A Juan de Urquina...
- A Juan de Çiberio el viejo...
- A Sancho de Hubilla...
- A Ximon de Villanueva...
- A Juan de Villanueva...
- A Martin de Çibiri...
- A Joanoche Yçar...
- A Sancho de Garralde...
- A Anso Galant...
- A Domingo de Horbara...
- A Petri de Orbara...
- A Miguell de Garayoa...
- A Joanote Horbara...
- A Martin de Garayoa...
- A Ximon de Arorbi...
- A Joanot Aroça...
- A Juan de Landa...
- A Miguel de Garralda...
- A Joan del Burguete, mulatero...
- A Francisco Hernandes...

Roçines a XLVIIIº

A Miguell de Avaurre dozientos e quarenta maravedis de çinco dias que trabajo con un roçin e quarenta a ocho maravedis por dia, CCXL”

// (fol. 3)

- A Martín de Avaurrea...
- A Ynigo de Avaurrea...
- A Miguell de Garralda...
- A Miguell de Avaurrea...
- A Juan de Eliçalde...
- A Miguell de Villanueva...
- A Sancho de Villanueva...

- A Sancho de Garralda...
- A Miguell de Garralda...
- A Petri de San Miguell...

Yuntas de bueyes a VI

A Miguell de Villanueva dozientos e ochenta maravedis de çinco dias que trabajo con un par de bueyes a traer maderas a çinquenta e seys maravedis por dia, CCLXXX”

- A Joanot de Orvayçeta...
- A Juan de Garralda...
- A Juan de Avaurrea...
- A Miguel de Avaurrea...
- A Martin de Avaurrea...
- A otro Martin de Avaurrea...
- A Martin de Gurriecharri...
- A Joanot Herdin...
- A Garcia Arguin...
- A Anso Gorri...
- A Martin Arros...
- A Vernal de Orbayçeta...

// (fol. 3 v)

- A Juan de Villanueva...
- A Miguel de Orbayçeta...
- A Joan de Yturralde...
- A Miguell de Garayoa...
- A Pedro de Eliçalde...
- Al hijo de Michel el vayle...
- A Joanote de Villanueva...
- A Pedro de Moya...
- A Miguellico de Sant Miguel...

Asy que son conplidos los dichos treynta e çinco mill e çient e noventa e çinco maravedis que el dicho maestre Pedro gasto en lo susodicho en la manera que dicha es, los quales se han de reçibir en cuenta al dicho micer Juan Rena con esta e con fee del dicho maestre Pedro de Mendiçabal en que diga como es verdad que él los gasto segund que esta nomina se contiene y con fee del susodicho Pedro de Moya que tuvo cargo en la dicha fortaleza en el dicho tiempo de tomar alardes a las personas que en las dichas obras trabajavan y de veer e tener cuenta e razon de lo que en ellas se gastava por Antonio de Malpaso, veedor general de las obras de Sus Magestades sin otro recabdo alguno. Fecho en Panplona a honze de junio de mill e quinientos e veinte y dos años.

(Firma) El conde de Miranda »

(...)

**Document 18.**

**1523, 28 août. Pamplona**

*Transcription de la preuve juridique réalisée sur l'instance de Pierre de Moya, en charge des provisions fournies à la forteresse de El Peñón durant l'été 1521. Après vérifications des mêmes.*

**AGN. Comptos. Papeles Suelos, primera serie, legajo 168, núm. 10**

«Este traslado bien y fielmente sacado de una ynformaçion e probança fecha a pedimiento de Hernando de la Serna, tenedor de los bastimentos de Sus Magestades en el Reyno de Navarra, açerca de çiertos bastimentos que se perdieron en la fortaleza de El Peñon quando la dicha fortaleza ganaron los françeses por el mes de setiembre de mill e quinientos e veynte e un años, que es firmada del licenciado Martin de Mur, alcalde de la Corte de Navarra e sygnada de Hugarra, notario, segund por ella paresçe su thenor de la qual es esta que se sygue:

Sea manifiesto a quantos las presentes veran e oyran que en la çibdad de Panplona a quatro dias del mes de octubre del año de mill e quinientos e veynte e uno, ante la puerta del magnifico don Martin de Mur, licenciado e alcalde de la Corte Mayor de Navarra, hernando de la Serna, probedor de los bastimentos, presentó un articulo e ynterrogatorio suplicando e de justiçia requeriendole que a los testigos ynfraescriptos oviese de examynar e sobre los dichos articulos a los quales dichos testigos yo el notario de la Corte ynfrascrito, por mandado del dicho señor alcalde, les rescibi juramento solene e mediante el dicho juramento sobre los dichos articulos ynfrascritos depusyeron en la forma que abaxo se sygue, los quales dichos articulos e preguntas son los siguientes:

Primeramente, sy saben e vieron cómo, desde el postrero dia del mes de jullio de quinientos e veynte e un años hasta quinze dias de agosto del dicho año, el dicho Hernando de la Serna puso en poder de Pedro de Moya, que tenia cargo del dicho castillo, muchos bastimentos, especialmente çiento e quarenta costales de harina de cada dos hanegas cada uno. E ansy mismo, quarenta e quatro costales de pan cozido. Y el dicho pan cozido, por respeto que el dicho castillo esta en montaña e porque hera rezien ganado de los contrarios e no tenia horno dentro en donde se probeer de las comarcas.

Yten sean preguntados si saben e vieron cómo el dicho pan cocho se cozio en la villa del Burguete y lo llevaron los vecinos del Burguete al dicho Peñon.

// (fol. 1 vº)

Yten si saben que los dichos çiento e quarenta costales de harina e quarenta y quatro costales de pan cocho fueron e en noventa e dos cargas.

Yten sy saben que el dicho Hernando de la Serna enbio al dicho castillo de El Peñon en tress azemilas con los vezinos del Burguete a diez çestos de sardinas en que avia mill sardinas en cada çesto. E asy mismo una carga de ajos.

Ytem sy saben que el dicho Hernando de la Serna enbio de la villa de Sant Juan de Pie del

Puerto al dicho castillo de El Peñón syete cubas de a tress cargas cada una para tener vino e un quintal de pez para en pegarlas e asimismo cuberos que las adobasen.

Yten sy saben e vieron que miçer Juan Rena enbio en tress vezes al dicho castillo de El Peñón quatroçientas e veynte e syete cantaros de vino en cueros y que el dicho vino se ynchieron tress cuvas de a tress cargas. Heran los cueros que estavan en el dicho Peñon sisenta e dos cueros.

Yten sy saben e vieron como el dicho miçer Juan Rena enbio al dicho castillo dos cargas de pescado çeçial e dos cargas de azeyte e dos cargas de toçino para tener de respeto.

Yten sy saben e vieron çinco robos de avas que el dicho Serna enbio al dicho castillo.

Yten sy saben e vieron que enbio al dicho castillo quatro costales de sal.

Yten sy saben e vieron que estava en el dicho castillo una cuba grande de cabida de çient cantaros lenas de vinagr.

Yten sy saben e vieron como el dicho Pedro de Moya conpro seys vacas y las puso en el castillo y las echo en sal.

Yten sy saben e vieron que todos los dichos bastimetnos se entregaron al dicho Pedro de Moya y los tenia e tuvo en su poder dentro del dicho castillo hasta tanto que los dichos françeses tomaron el dicho castillo estando Juan de Mondragon por allcalde.

Yten sy saben que los dichos quarenta e quatro costales de pan cocho se perdieron en el dicho castillo syn se aprovechar cosa alguna de ellos a causa que se enmoço y endureço y por esto se echo a mal.

// (fol. 2)

Yten si saben que todos los bastimentos susodichos e todos los costales, cubajes e cueros e otras cosas que de suso se haze mençion estavan en el dicho castillo al tiempo que los françeses lo tomaron y de ellas se apoderaron los françeses.

Primero, Pedro de Moya, soldado de la capitania de Oviedo, de hedad de treynta años poco mas o menos, testigo çitado, jurado, juramentado, predito e presentado por el dicho Hernando de la Serna, sobre sus dichas preguntas si sabe, dixo que de lo contenido en la primera pregunta dixo que este testigo ovo rescẽbido para prober el dicho castillo de El Peñón los dichos quarenta e quatro costales de pan cozido, començando postrero dia del mes de jullio de quinientos e veynte e uno hasta quinze dias despues de agosto del dicho año, los quales dixo que sabe que se perdieron la mayor parte. Bien asy dixo que rescibio este testigo çiento e quarenta costales de harina de dos anegas el costal, de los quales dio reconosçimiento al dicho Serna, el qual pan cocho hera neçesario en el dicho castillo por estar en montaña y no avia en él al tiempo forno por ser rezien tomado.

Juramentado de la segunda pregunta, dixo ser verdad lo contenido en ella.

Juramentado de la terçera pregunta, dixo ser verdad lo contenido en ella.

Juramentado de la quarta pregunta, dixo ser verdad lo contenido en ella, por quanto este testigo resçebio en el dicho castillo de El Peñón para probysion de él diez çestos de sardinas y se pusyeron en el dicho castillo, que heran en cada un çesto un millar. E bien ansy dixo que resçebio una carga de ajos, de lo qual todo dio conoçimiento este testigo al dicho Serna.

Juramentado al quinto articulo e pregunta dixo que este testigo resçebio en el dicho castillo las dichas syete cubas e un quintal de pez e pago el traer de aquellas a los azemileros, las quales enbio el dicho Serna de San Juan en fuera y las hizo adereçar y puso vino en ellas y en las otras sal.

Juramentado del seto articulo, dixo ser verdad todo lo contenido en él por quanto este testigo lo resçebio en el dicho castillo e dio conoçimiento de ello y se hizo de él como en el dicho articulo se contiene.

// (fol. 2 v)

Juramentado de la setima pregunta, dixo ser verdad lo contenido en él, es a saber, que resçibio dos costales grandes de pescado çeçial que pesavan treynta y çinco dozenas e ocho libras e dos cueros de azeyte e dos cargas de toçinos, de lo qual dio conoçimiento e alvala.

Juramentado del otavo articulo, dixo ser verdad lo contenido en él, segund que paresçe por çedulas dadas por este testigo. E todos los dichos bastimentos fueron entregados a este testigo como cargotoviente de ellos y los puso en el dicho castillo. Y los tenia dentro hasta que fue tomado el dicho castillo porlos françeses estando por alcaide Mondragon.

Juramentado de la novena pregunta dixo que de toda la harina que alli le avian dado y entregado en el dicho tiempo que tomaron los françeses el castillo que non faltavan mas de veynte e syete robos y medio que dio a la gente que estava en la fortaleza. E ansymismo quedaron en el dicho castillo çinco robos de avas en dos costales. Y del vino quedaron con lo demas de los bastimentos que sobraron en el dicho castillo costales e cueros. Y de todo se apoderaron los françeses.

Juramentado del deçimo articulo dixo ser verdad lo qontenido en el.

Juramentado de la onzena y dozena preguntas, dixo que este testigo resçibio en el dicho castillo çinco robos de avas, los quales quedaron en el dicho castilo. E mas resçibio tres o quatro costales de sal.

Juramentado de la trezena pregunta, dixo que, al tiempo que la dicha fortaleza se rendio a los françeses, tenia dentro seys vacas saladas, las quales este testigo conpro por mandado de los dichos micer Juan Rena y Hernando de la Serna. Los quales quedaron en el dicho castillo, que no se comieron syno una de ellas. Y que lo que dicho ha es verdad para (sic) el juramento que tiene dixo. Dixo mas este testigo que por mandado del dicho Hernando de la Serna hizo cortar hasta cinquenta cargas de leña y las puso junto al dicho castillo y pago el cortar y traer de ellas. Y por quanto los conpañeros gela quemavan, se quexo al capitan. Y por este respeto çeso de poner mas leña. E dixo mas que este testigo tenya en el dicho castillo çient cantaros de binagre, los quales dichos bastimentos se pusyeron en el dicho castillo y estaban en el como dicho ha. E que mas no sabe, salbo...

// (Fol. 3)

que quedó en el dicho castillo mucha provision de arina e carne e arto vino para razonable tiempo, al tiempo que fue entregado a los françeses . Martin de Mur, liçenciado.

Yten Juan de Espinosa, soldado de la compañía de Oviedo, de hedad de treynta y ocho años poco mas o menos, testigo çitado, jurado, ynterrogado, produto y presentado por el dicho Hernando de la Serna en razon de sus preguntas sy sabe, dixo que conosçe al dicho Serna e conosçe bien ansy al dicho Pedro de Moya, testigo preçedente, que ante de esto depone. E dixo mas que sabe de çierto saber e ha visto que el dicho Pedro de Moya, soldado, a tobido cargo de los dichos bastimentos en el dicho castillo de El Peñon de estos tres meses a esta parte poco más o menos, puesto por el dicho Hernando de la Serna. E dixo mas que este testigo e por su mano de este testigo e por mandado del dicho Serna resçibio en la villa del Burguete para prober el dicho castillo de El Peñón, començando del postrero día del mes de jullio ultimo pasado hasta el quinzeno dia del mes de agosto, la harina contenida en la primera pregunta, pero dixo que no la mesuro. Y este testigo, en la dicha villa del Burguete, hizo cozer quarenta e quatro costales de pan y aquel cocho a una con la dicha harina enbio al dicho castillo. Y de ello dio conosçimiento el dicho Pedro de Moya, al qual dixo se refiere. Edixo más, que este testigo de la dicha villa del Burguete en fuera enbio al dicho castillo diez çestas de sardinas y una carga de ajos, de los quales dio conosçimiento el dicho Pedro de Moya. E dixo más, que este testigo enbio al dicho castillo un quintal de pez e mas vio çiertos cubas para tener vino que avia enviado el dicho Serna al dicho catillo, y no sabe quantas heran. E bien ansy dixo que este testigo del Burguete en fuera enbio ald icho castillo de El Peñón por tres vezes el vino que enbio micer Juan Rena. E dixo que no sabe quantos cantaros heran porque no lo midio, salbo como gelo enbiaron luego lo enbio al dicho castillo. Y de ello dio conosçimiento al dicho Pedro de Moya, al qual se refiere. E dixo mas, que este testigo resçibio por mano del dicho micer Juan dos cargas de pescado çeçial e dos cargas de azeyte e dos cargas de toçinos y luego las enbio al dicho castillo de El Peñón y de ello enbio quitamiento el dicho Pedro de Moya. E dixo mas que sabe que todos los dichos bastimentos fueron entregados al dicho Pedro de Moya y fueron puestos en el dicho castillo estando por alcaide Mondragón. E bien ansy dixo que este testigo enbio al dicho castillo del Burguete en fuera tres o quatro cargas de sal, el ...

// (fol. 3 v)

Qual dicho pan cocho dixo este testigo que vio parte de él perdido. Y que mas no sabe. Martin de Mur, liçenciado. (...) »

NOTA.- Dado los reiterativo de los testimonos, se extracta la información relevante.  
Testigos:

**Pedro de Iturbide**, soldado de la compañía del capitán Mondragón, de unos 30 años. Ha estado con su capitán en el castillo durante dos meses (agosto y septiembre), hasta que fue tomado. No aporta nueva información.

**Oliver de Prada**, soldado de la compañía de Francisco Brochero, de unos 32 años. No



aporta información nueva.

**Juan de Ayala**, cabo de escuadra de la compañía de Mondragón, de unos 30 años. Permaneció en El Peñón desde el 31 de julio “hasta agora que fue entregado el castillo de El Peñón a los franceses”

**Juan de Mena**, soldado de la compañía de Mondragón, de unos 30 años. Permaneció en El Peñón el mismo periodo que el anterior.

**Alonso de Encinas**, soldado residente en Pamplona, de unos 27 años.

Traslado de la probanza certificado por Miguel de Ugarrá, notario de la Corte Mayor,

Traslado de las cuentas dadas por Moya certificado por Martín Ochoa de Irigoyen, escribano real, y fechado el 27 de agosto de 1523 años.

## Document 19.

1527

*Procès d'Antonio del Hierro contre le procureur au sujet du paiement d'arriérés comme capitaine de la forteresse del Peñón.*

### **AGN. Tribunales Reales. Proceso 35.799**

Antonio del Hierro, vecino de Alhobera, aldea de Guadalajara, otorga su poder para el cobro de cantidades que se le adeudan el 7 de Noviembre de 1526. La demanda se presenta el 14 de diciembre reclamando pago de haberes a razón de 70.000 mv anuales, lo correspondiente a parte de 1520 y de 1521. La elevación de 20.000 maravedíes más al año se debe a la difícil posición del castillo (despoblado) y se le concedió el 28 de abril de 1520.

La pregunta vital que se hace a los testigos es la siguiente:

« Ytem si saben y vieron que el dicho Antonio del Hierro estuvo por alcaide en la dicha fortaleza del Peñón desde que se empeço a edificar, que fue ente año de DXIII, asta el año de quinientos y vent y uno en fin de mayo, que los franceses vinieron con gran exerçito y tomaron todo el dicho Reyno de Navarra, donde tomaron al dicho Antonio del Hierro »

Se toma testimonio a testigos:

**Pedro de Moya**, compañero de la compañía de Andrés de Prada, de unos 45 años. Estuvo de guarnición todo el tiempo que la fortaleza estuvo activa. A Hierro lo nombró el Marqués de Comares y el mismo testigo fue a por la confirmación real a Valladolid.

**Matxin de Azkoitia**, compañero de la compañía de Andrés de Prada, “*capitán de infantería*”, de unos 36 años. Estuvo más de dos años en la guarnición de El Peñón. Hierro negoció la capitulación del castillo con los franceses. Lo sabe porque el testigo estaba entonces en el castillo de San Juan.

**Pedro de Tolosa**, idem, de unos 40 años. Estuvo en la fortaleza de guarnición 2 ó 3 años hasta que fue a las Comunidades (estuvo en la guarda de la “*reina dona Ysabel*” (sic, quiere decir Juana) *madre de Su Magestad*”).

**Tomás Manuel**, alguacil real, de unos 40 años. Estuvo soldado en El Peñón con Hierro durante unos 5 años (1516-1521) hasta que lo tomaron los franceses.

El Fiscal (licenciado Salmerón) se opone y alude a la entrega del castillo a los franceses, hecho que, según él, debía ser castigado por no haber guardado el juramento y pleito de homenaje.

“... antes el mismo, sin ser cercado ni ver hueste de enemigos, salio dos o tres leguas del dicho Peñón a entregar las llaves de él a los franceses enemigos de Vuestra Magestad como de echo lo yzo. Y asy entregadas, los dichos franceses vuestros enemigos entraron

en el dicho Peñon e se apoderaron de él, lo qual fue e pasó en çiertos dias del mes de mayo del año pasado de mill e quinientos e veynte y uno..”

Por eso Hierro fue apresado por orden del Real Consejo, pero escapó de ella.

La defensa de Hierro es la siguiente:

“... E asi bien, porque el dicho mi parte no yzo pleyto omenaje por el dicho O Pinion, porque el dicho castillo era nuebamente principiado y le faltaba la mayor parte y mas principal por azer para defenderle. E porque en el dicho castillo y en lo que en él estaba hedificado, asi en lo baxo como en lo alto, le faltaba y no habia por donde pudiese jugar la artilleria para poder mas azer con ella ni defender la bateria. En el quoyal dicho castillo, en los quatro lienços ni en el cabo ni en todo lo que estaba echo, no abia petril ni almenas ni otro enparo nenguno donde pudiese estar ni anpararse los soldados para poder defender el dicho castillo, antes estaba sin ellos. Lo otro porque al tiempo que binieron los dichos franceses en el dicho año de mil quinientos y veynte uno abia tan solamente y quorando mucho en el dicho castillo veynte uno o veynte dos soldados y de ellos enfermos. Y segunt el dicho castillo estaba ellos no bastaban ni eran bastantes todos juntos para defender el un lienço a la gente que vino quanto mas todos quatro lienços y cubo y rebelil. Lo otro porque dicho Antonio de Hierro, mi parte, estuvo en el dicho castillo asta que todo el campo y artilleria veno. Yzo el partido despues de çinco o seis dias que San Johan del Pie del Puerto era entregado a los franceses y todos los soldados y gente de guerra ydos. Y, al tiempo que yzo el dicho partido, el Duque de Nagera, visorrey y capitan general de este reyno al tiempo abia dexado a Pamplona y hera ydo de ella todos los capitanes y gente de guerra que en ella estaban. Y el Condestable de Nabarra retraydo del Burguet a Logroyno y su gente toda defecha e huyda. Y Pamplona estaba ya por los dichos franceses y enemigos tomada y ocupada // los quoyales estaban dentro (sic) de ella y ningun socorro de una parte ni de otra el dicho mi parte esperaba ni podia esperar...”

Un testigo, Tomás Manuel, que estaba en el castillo en el momento de la rendición en 1521, afirma que tres días antes vio pasar al coronel Avila con sus soldados camino de Pamplona tras haber entregado Donibane, *“y que con el juntamente vnía el campo y armada de los franceses y passaron camino de Pamplona, donde ya el Duque hera ydo de Pamplona y el Condestable de Nabarra del Burguete, porque este que depone fue en escribir las cartas para el Duque y para el Condestable de Nabarra pidiendo el dicho alcaide gente y bastimentos...”* “ y el mensajero que las llevaba volvió sin entregarlas a sus destinatarios. Cuando volvió no pudo entrar en la fortaleza de El Peñón porque ya los franceses estaban junto a ella. Cuando la guarnición de Hierro volvió a Pamplona, la ciudad ya estaba en poder de los franco-navarros, excepto el castillo. Fueron luego a Logroño.

Pedro de Moya, de la compañía de Andrés de Prada, afirma que *“al tiempo que se dio el dicho castillo el capitan Asparros era ya passado a Pamplona y estaba en Villaba. Y dicho mas que sabe y vio que el campo y la artilleria de los françses veno al dicho castillo y que el dicho demandante no se dio falta que llego el dicho campo al dicho castillo. Y que llegado hizo sus partidos”*.

La noticia de la marcha del virrey llegó esa misma noche a El Peñón por cartas desde Pamplona que transportaron unos ferrones de Sancho de Yesa.

Ferrando de Airas declara que fue teniente de Hierro durante unos 5 años “*año y medio en el Peynon de abaxo y tres años y medio en el castillo de arriba*”. La fortaleza hizo partido a la vista de la artillería francesa, unos 4 días después de caído Donibane y un día y medio después de la marcha del virrey y del Condestable.

El propio Antonio del Hierro, vecino de Segovia, declara en Pamplona el 2 de agosto de 1527 que fue pagado asta el año 1519 (no el 20).

La sentencia de 3 de agosto de 1527 le es favorable y condena al fiscal a que pague 97.300 mv. de 1520 y 1521.



***12. Personnes présentes en août et septembre 1521 :***



août	sept.	nom	origine	province	emploi	rôle	sal/j mar.
o	o	Pedro del Castillo	?	?	carrier	?	51
o		Francisco Hernandez	?	?	carrier	?	50,85
o		Sancho de Zubieta	Zubieta	Navarre ?	carrier	?	51
	o	Francisco Fernandes	?	?	carrier	?	51
	o	Domingo de Hurdañeta	Urdaneta	Guipuskoa	carrier	?	51
	o	Juan de Bancos	?	?	carrier	?	51
	o	Rodrigo de Escarra	Escarra	Aragon ?	carrier	?	51
	o	Juan de Ayala	Ayala	Alava	carrier	?	51
	o	Pedro de Yturbe	?	?	carrier	?	51
o		Francisco de Aguilar	Aguilar	?	carrier	?	34
o	o	Charlotte	?	?	charpentier	construction maisons et fabrication planches	58,94
o		Juanes de Çaro	Çaro	Basse-Navarre	charpentier	?	59,11
o		Pedro de Çiçurqui	Burguete	Navarre	charpentier	?	68
o	o	Domingo de Loyola	Loyola	Guipuskoa	charpentier	fabrication planches	56
o		Juanot de Lasa	Lasse	Basse-Navarre	charpentier	fabrication planches	56
o	o	Juanicot de Çaro	Çaro	Basse-Navarre	charpentier	fabrication planches	61,26
o	o	Garcia de San Miguel	Saint-Michel ?	Basse-Nav. ?	charpentier	renfort maisons dans CP	56
o	o	Santos de Texilla	Texilla	?	charpentier	?	48
o		Bernat de San Miguel	Saint-Michel ?	Basse-Nav. ?	charpentier	planches dans la montagne	56
o		Juanot de Loyola	Loyola	Guipuskoa	charpentier	coupe de bois	56
	o	Pedro de Oys	Aoiz	Navarre	charpentier	?	68
	o	Juan de Haris	?	?	charpentier	?	68
	o	Miguel de Elcano	Elcano	Navarre	charpentier	?	68
	o	Joanes de Yraços	?	?	charpentier	?	68
	o	Pedro de Goya	Goya	Castille ?	charpentier	?	68
	o	Martin de Arrayos	Arraioz	Navarre	charpentier	?	68
	o	Michel de Ardañeta	Urdaneta	Guipuskoa	charpentier	?	68
	o	Martin de Aoys	Aoiz	Navarre	charpentier	?	68
	o	Juan de Yrañeta	Irañeta	Navarre	charpentier	?	68
	o	Martin de Sornixa	?	?	charpentier	?	68
	o	Juan de Arays	Araitz	Navarre	charpentier	?	68
	o	Miguel de Yrañeta	Irañeta	Navarre	charpentier	?	68
	o	Martin de Alli	Alli	Navarre	charpentier	?	68
	o	Pedro de Oys	Aoiz	Navarre	charpentier	?	68
	o	Pedro de Açarçurqui	?	?	charpentier	?	68
	o	Lascano	Lazcano	Guipuskoa	charpentier	?	68
	o	Ortas	?	?	charpentier	fabrication planches	68
	o	Vernal de San Miguell	Saint-Michel ?	Basse-Nav. ?	charpentier	fabrication planches	68
	o	Vernal Corras	?	?	charpentier	fabrication planches	68
	o	Juan de Ardanaz	Ardanaz	Navarre	charpentier	?	68
o		Juan de Vergara	Vergara	Guipuskoa	ouvrier	?	28
o		Juan de Urquina	Urquina	?	ouvrier	?	28
o		Torquemada	Torquemada	Castille	ouvrier	?	28
o		Ochoa de Sant Roman	San Roman	?	ouvrier	?	28
o		Pedro del Villar	?	?	ouvrier	?	28
o		Juan de Ayensa	Aientza ?	Navarre ?	ouvrier	?	28



o		Pero Hortiz	?	?	ouvrier	?	28
o		Miguel de Corcubion	Corcubion	Galice	ouvrier	?	28
o		Pedro de Venterosa	Venterosa ?	Rioja ?	ouvrier	?	28
o		Pedro de Talavera	Talavera	Lerida (Catalogne)	ouvrier	?	28
o		Francisco de Aguilar	Aguilar	?	ouvrier	?	28
o		Juan de Mena	Mena	Leon	ouvrier	?	28
o		Juan de Erreta	?	?	ouvrier	?	28
o		Rodrigo de Escarçe	?	?	ouvrier	"marche avec ceux qui apportent le bois et travaillent dans la montagne"	34
o		Luys de Erva	Erva	Portugal ?	ouvrier	réparations	28
o		Juan de Rutia	?	?	ouvrier	?	28
o		Martin de Leguina	?	?	ouvrier	?	28
o		Juan Gonçales	?	?	ouvrier	?	28
o		Pedro de la Vega	?	?	ouvrier	?	28
o		Juan Ruyz	?	?	ouvrier	?	28
o		Gonçalo de Portilla	Portilla	?	ouvrier	?	28
o		Diego de Angulo	Angulo	Leon	ouvrier	?	25,45
o		Diego de Mendibil	Mendibil	Alava ou Navarre	ouvrier	?	28
o		Savastian de Barron	Barron	Alava ?	ouvrier	?	28
o		Juan de Ayala el moço	Ayala	Alava	ouvrier	?	28
o		Juan Diez	?	?	ouvrier	?	28
o		Juan de Çiberio	Çeberio ?	Biscaye ?	ouvrier	?	28
o		Pedro de Berriz	Bérriz	Biscaye	ouvrier	?	28
o		Pero Alcalde	?	?	ouvrier	?	28
o		El Gallego	?	Galicia	ouvrier	?	28
o		Juan Juez	?	?	ouvrier	?	28
o		Rodrigo de Santillana	Santillana	Cantabrie ?	ouvrier	?	28
o		Pedro de Çabala	?	?	ouvrier	?	28
o		Hernando de Merodio	Merodio	Asturies ?	ouvrier	?	28
o		Pero de Valderravano	Valderrabano	Castille	ouvrier	?	28
o		Bartolome Fernandez	?	?	ouvrier	?	28
	o	Domingo	?	?	ouvrier	?	28
	o	Sancho de Medina	Medina	Castille ou Andalousie ?	ouvrier	?	28
	o	Pedro de Çeles	?	?	ouvrier	?	28
	o	Pedro Gallego	?	Galice	ouvrier	?	28
	o	Pedro del Moral	?	?	ouvrier	?	28
	o	Pedro de Santo Domingo	?	?	ouvrier	?	28
	o	Alonso de Avealla	Abella ?	Aragon ?	ouvrier	?	28
	o	Juan Dias de Holmos	?	?	ouvrier	?	28
	o	Juan de Retares	?	?	ouvrier	?	28
	o	Miguell de San Juan	?	?	ouvrier	?	28
	o	Diego de Torquemada	Torquemada	Castille	ouvrier	?	28
	o	Juan Yrala	Irala	Biscaye	ouvrier	?	28
	o	Juan Çiberio	Çeberio ?	Biscaye	ouvrier	?	28
	o	Pedro de Çeles	?	?	ouvrier	?	28
	o	Talavera de la Reyna	Talavera de la Reina	Castille	ouvrier	?	28
	o	Pedro de Lacunça	Lacunza	Navarra	ouvrier	?	28
	o	Juan de Çiberio el viejo	Çeberio ?	Biscaye ?	ouvrier	?	28

	o	Sancho de Hubilla	Ubilla	Biscaye	ouvrier	?	28
	o	Ximon de Villanueva	Villanueva de Aézcoa	Navarre	ouvrier	?	28
	o	Juan de Villanueva	Villanueva de Aézcoa	Navarre	ouvrier	?	28
	o	Martin de Çibiri	Zubiri	Biscaye	ouvrier	?	28
	o	Joanes Yçar	Isar	Burgos	ouvrier	?	28
	o	Sancho de Garralde	Garralda	Navarre	ouvrier	?	28
	o	Anso Galant	?	?	ouvrier	?	28
	o	Domingo de Horbara	Orbarra	Navarre	ouvrier	?	28
	o	Petri de Orbara	Orbarra	Navarre	ouvrier	?	28
	o	Miguell de Garayoa	Garayoa	Navarre	ouvrier	?	28
	o	Joanote Horbara	Orbarra	Navarre	ouvrier	?	28
	o	Martin de Garrayoa	Garayoa	Navarre	ouvrier	?	28
	o	Ximon de Arorbi	?	?	ouvrier	?	28
	o	Joanot Aroça	Arossa ?	Basse-Nav. ?	ouvrier	?	28
	o	Juan de Landa	?	?	ouvrier	?	28
	o	Miguel de Garralda	Garralda	Navarre	ouvrier	?	28
	o	Joan del Burguete	Burguete	Navarre	muletier	?	28
o	o	Juan Ingles	?	Angleterre ?	ouvrier	?	28
o		Juan de Ayala	Ayala	Alava	chef d'escadron	"marcher" avec ces ouvriers	34
o		Perucho de Yturve	?	?	messenger	AR à Aescoa avec bœufs ou chevaux	40
o		Petri de San Miguel	Saint-Michel ?	Basse-Nav. ?	conducteur de chevaux	transport de planches de la montagne	48
o		Miguel de Erbayçeta	Orbaizeta	Navarre	conducteur de chevaux	?	48
o		Martin de Garralda	Garalda	Navarre	conducteur de chevaux	?	48
o		Juan de Garayo	Garaioa	Navarre	conducteur de chevaux	?	48
o		Petri de Abaurre	Abaurrea	Navarre	conducteur de chevaux	?	48
	o	Miguell de Avaurrea	Abaurrea	Navarre	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Martin de Avaurre	Abaurrea	Navarre	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Miguell de Avaurrea	Abaurrea	Navarre	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Ynigo de Avaurrea	Abaurrea	Navarre	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Juan de Eliçalde	?	?	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Miguell de Villanueva	Villanueva de Aézcoa	Navarre	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Sancho de Villanueva	Villanueva de Aézcoa	Navarre	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Petri de San Miguel	Saint-Michel ?	Basse-Nav. ?	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Miguel de Garralda	Garalda	Navarre	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Sancho de Garralda	Garalda	Navarre	conducteur de chevaux	transport de bois	48
	o	Miguel de Garralda	Garalda	Navarre	conducteur de chevaux	transport de bois	48
o		Beltran de Horbayçeta	Orbaizeta	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	48
o		(autre) Beltran de Horbayçeta	Orbaizeta	Navarre	conducteur de bœufs	?	48
o		Bernarte de Caro	Caro	Çaro	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois ?	48

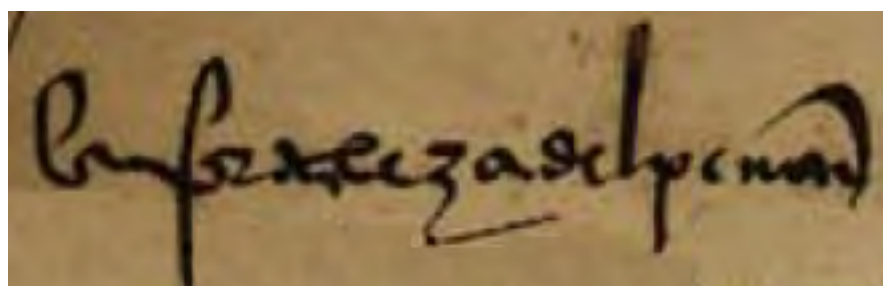
o		Remon Vizcay	?	Biscaye ?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois ?	48
o		Juanicote Arregui	Harregui	Çaro	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois ?	48
o		Bernarte Arragan	?	?	conducteur de bœufs	?	48
o		Juan Hurtiaga	Urtheaga	Çaro	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois ?	48
o		Domingo de Yracalde	Harizalde ?	Çaro	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois ?	48
o		Bernat de Yrigonen	Irigoién	Çaro	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois ?	48
o		Beltran de Berraga	Berriaga	Çaro	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois ?	48
o		Hernan Sañçe	?	?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois ?	48
o		Bernarte de Picuçarri	Pikuzuriaga	Çaro	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois ?	48
	o	Miguell de Villanueva	Villanueva de Aézcoa	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Joanot de Orbayçeta	Orbaizeta	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Juan de Garralda	Garalda	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Juan de Avaurrea	Abaurrea	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Miguel de Avaurrea	Abaurrea	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Martin de Avaurrea	Abaurrea	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Martin de Avaurrea	Abaurrea	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Martin de Gurriecharri	?	?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Joanot Herdin	?	?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Gracia Arguin	?	?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Anso Gorri	?	?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Martin Arros	?	?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Vernal de Orbayçeta	Orbaizeta	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Juan de Villanueva	Villanueva de Aézcoa	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Miguel de Erbayçeta	Orbaizeta	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Joan de Yturalde	?	?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Miguell de Garayoa	Garaioa	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Pedro de Eliçalde	?	?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Michel el vayle (hijo de)	?	?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Joanote de Villanueva	Villanueva de Aézcoa	Navarre	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Pedro de Moya	Moya	Castille	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
	o	Miguellico de Sant Miguel	Saint-Michel ?	Basse-Nav. ?	conducteur de bœufs	avec une paire de bœufs, transport de bois	56
o		Gregorio Caravajal	?	?	"payeur"	surveillance du personnel	50
o		Pedro de Moya	Moya	Castille	secrétaire	comptes-rendus des inspections	50



# Château Pignon

Commune de Saint-Michel (Pyrénées-Atlantiques)

*Rapport des opérations archéologiques 2014 et 2015*



**Christian Normand**  
**Jacques Blot**  
**Louis de Buffières**  
**Benoît Duvivier**  
**Gérard Folio**  
**Peio Monteano Sorbet**  
**Gilles Parent**  
**Aitor Pescador Medrano**  
**Hugues Vergeot**

Volume 2 : illustrations

# **Château Pignon**

*Commune de Saint-Michel  
(Pyrénées-Atlantiques)*

## **Rapport d'opération archéologique 2014 et 2015**

**Christian Normand**  
*Association Eusko Arkeologia*

**Jacques Blot**  
*Société des Sciences Aranzadi*

**Louis de Buffières**  
*Société des Sciences Aranzadi*

**Benoît Duvivier**  
*Association Eusko Arkeologia*

**Gérard Folio**  
*Général de division (2s)*

**Peio Montaneo Sorbet**  
*Archivo Real y General de Navarra*

**Gilles Parent**  
*Association Eusko Arkeologia*

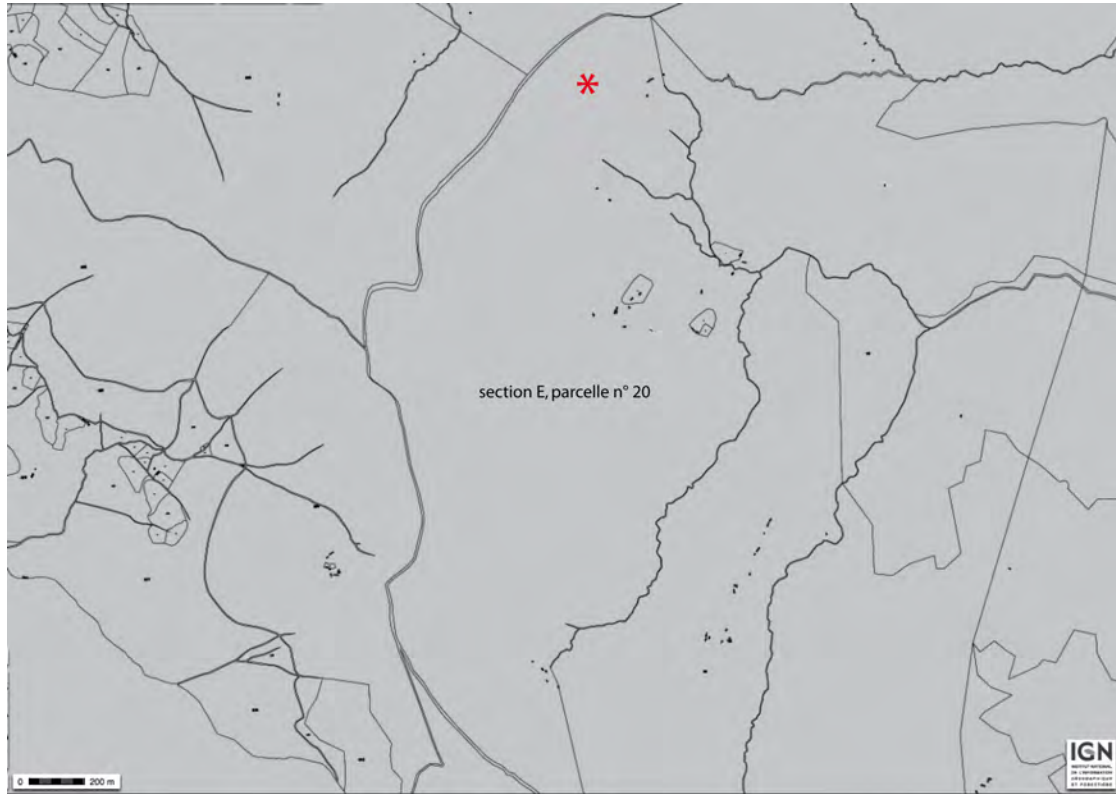
**Aitor Pescador Medrano**  
*Société des Sciences Aranzadi*

**Hugues Vergeot**  
*Association Eusko Arkeologia*

*Volume 2 : illustrations*



Figure 1 - Emplacement de Château Pignon sur la carte IGN (d'après capture d'écran sur <http://www.geoportail.gouv.fr>).



Figures 2 et 3 - Emplacement de Château Pignon sur le cadastre actuel et sur celui de 1842 (d'après captures d'écran sur <http://www.geoportail.gouv.fr> et <http://earchives.cg64.fr>).





Photo 1 - Château Pignon vu du sud avec Zerkupe au premier plan (photo C. Normand).



Photo 2 - Château Pignon vu du nord-est (photo C. Normand).



Photo 3 - De g. à dr. : Urdanaspuru, Zerkupe et Château Pignon vus de l'est (photo C. Normand).

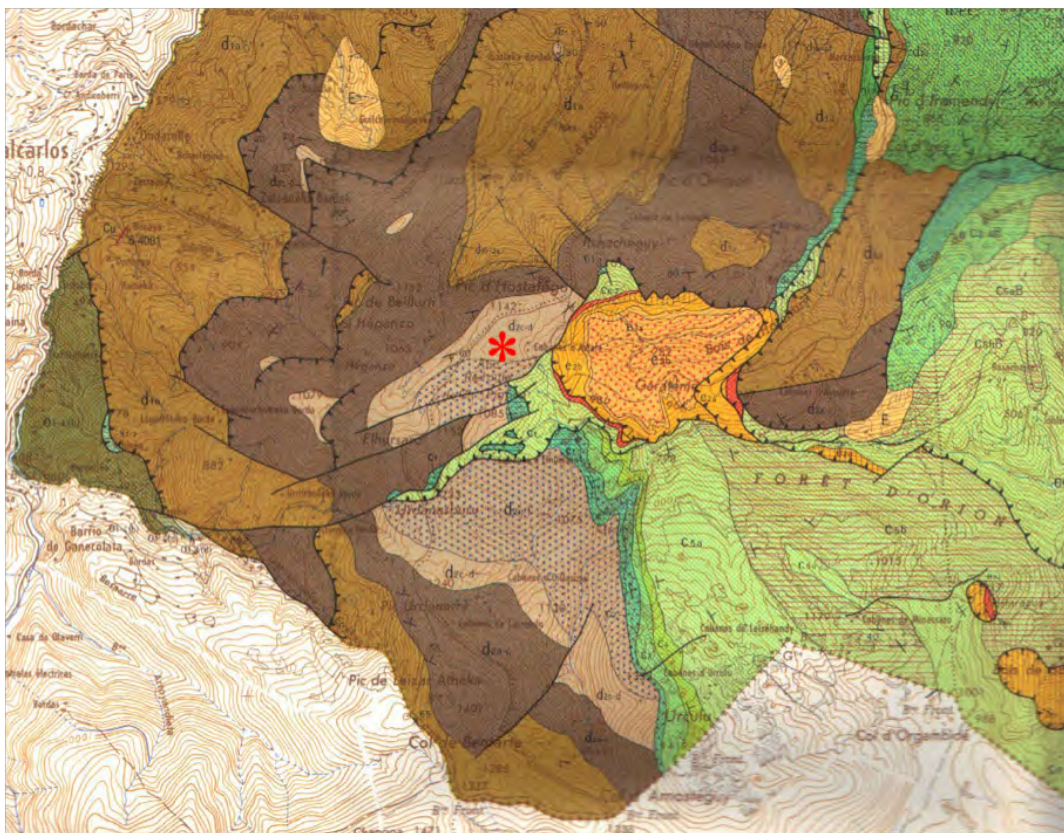
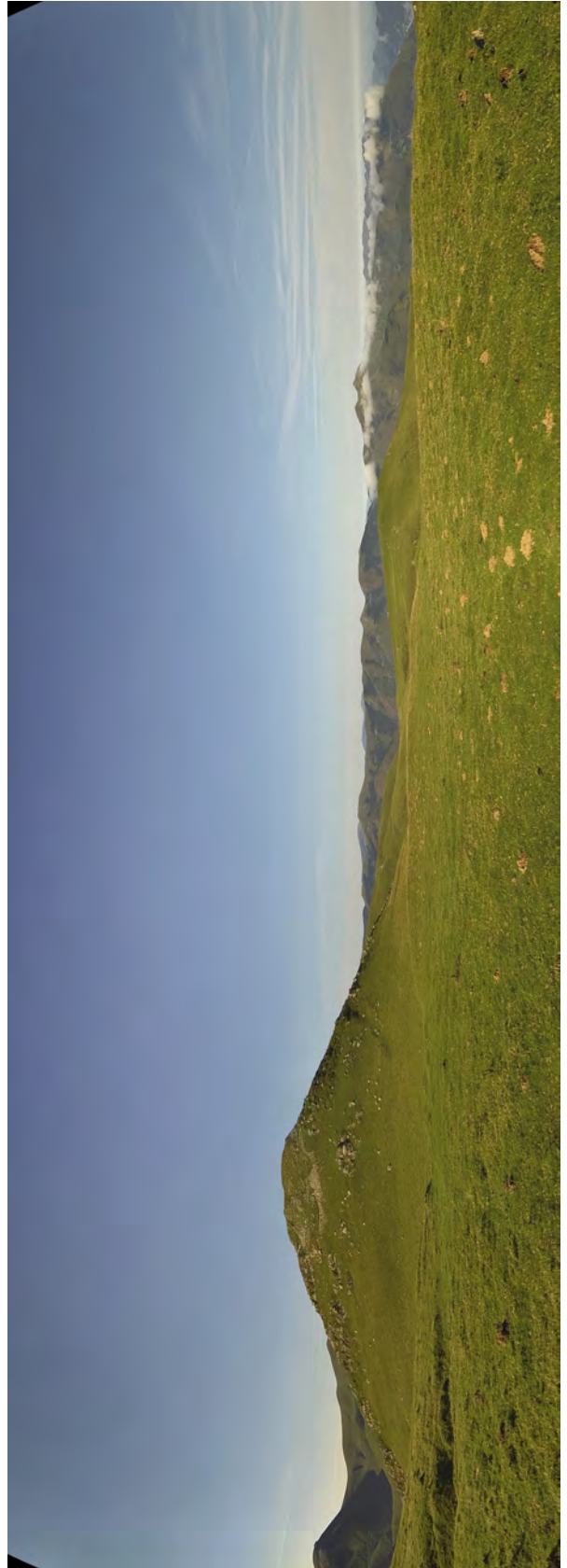


Figure 4 - Contexte géologique de Château Pignon (d'après carte BRGM Saint-Jean-Pied-de-Port XIII-46).



Photos 4 et 5 - À gauche, la ligne de crête et Château Pignon (photo M.-B. Mounier) ; à droite, Château Pignon vu du nord (photo L. de Buffières).



Photo 6 - Château Pignon, un jour de brouillard (photo C. Normand).

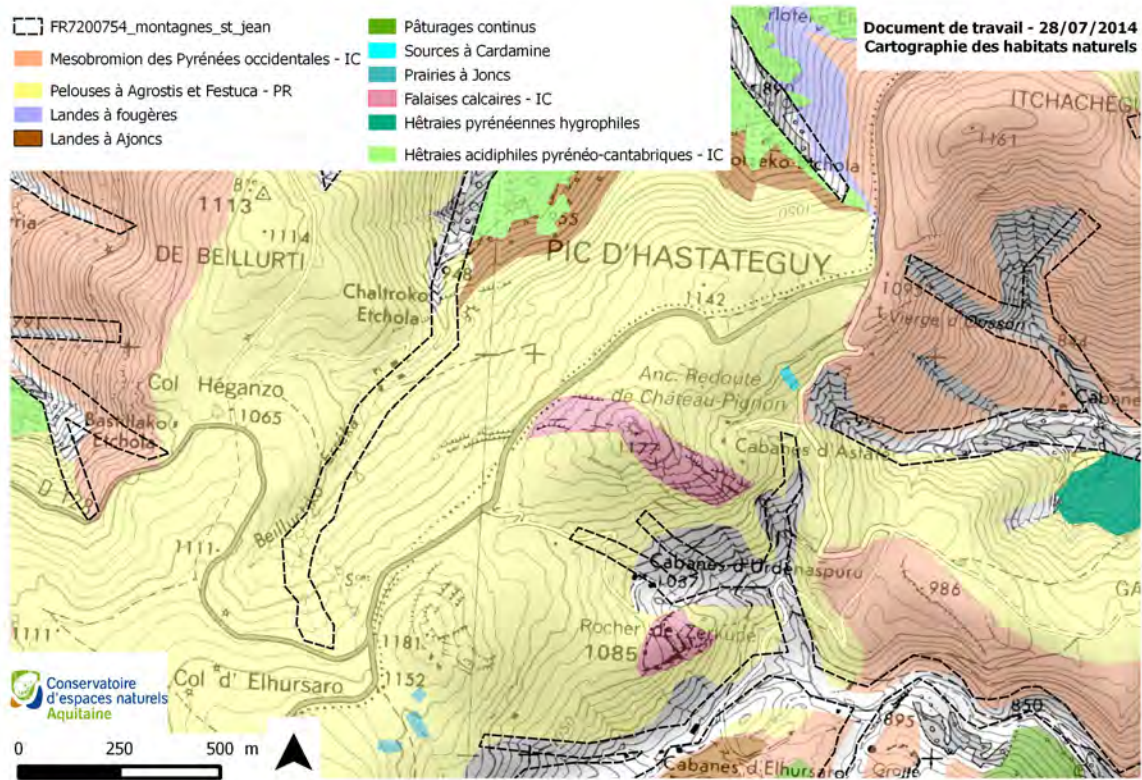


Figure 5 - Cartographie des habitats naturels (in : DOCOB en cours de rédaction).



Figure 6 - Emplacement des éventuelles voies d'invasion et des ouvrages fortifiés associés (d'après capture d'écran sur Google Earth®).

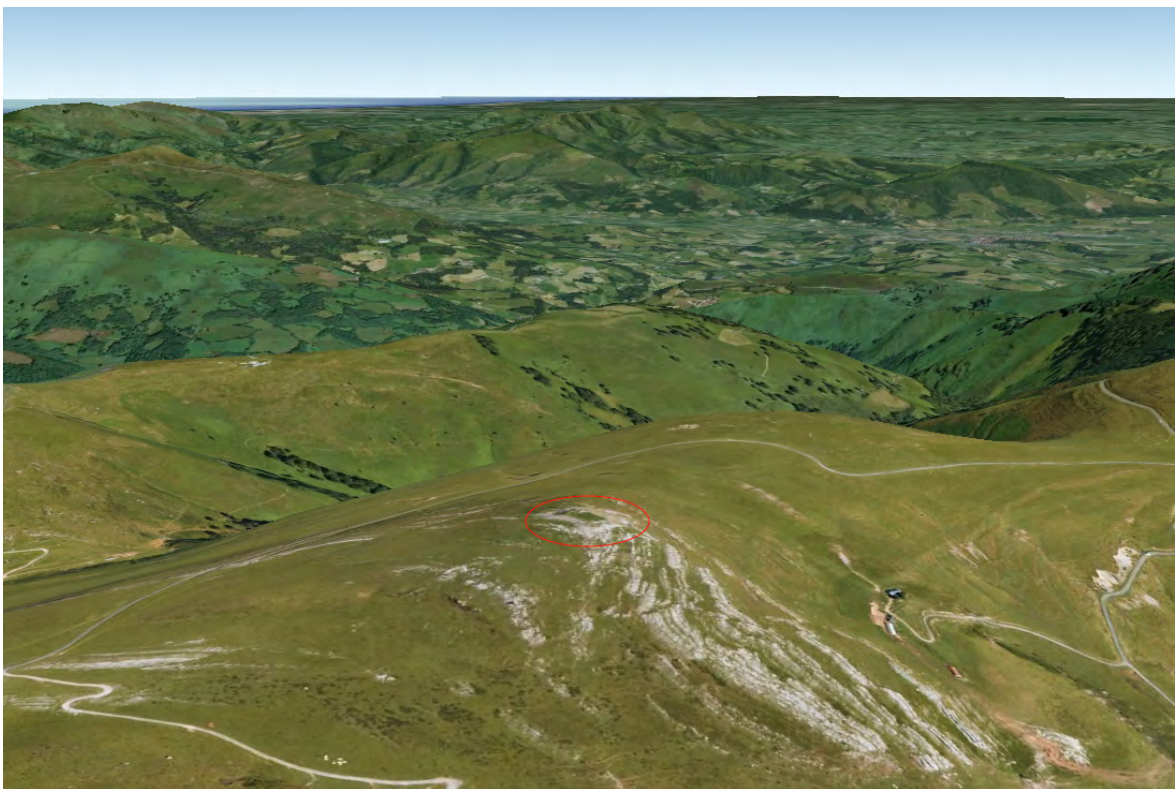
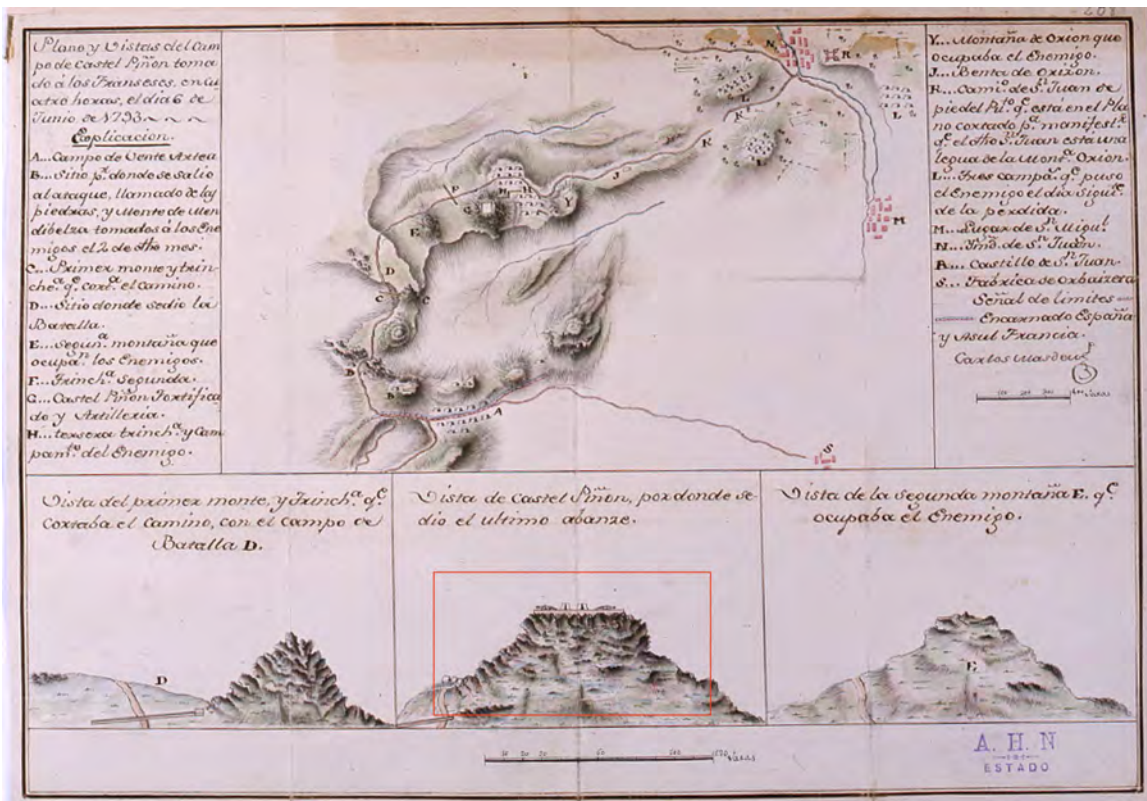
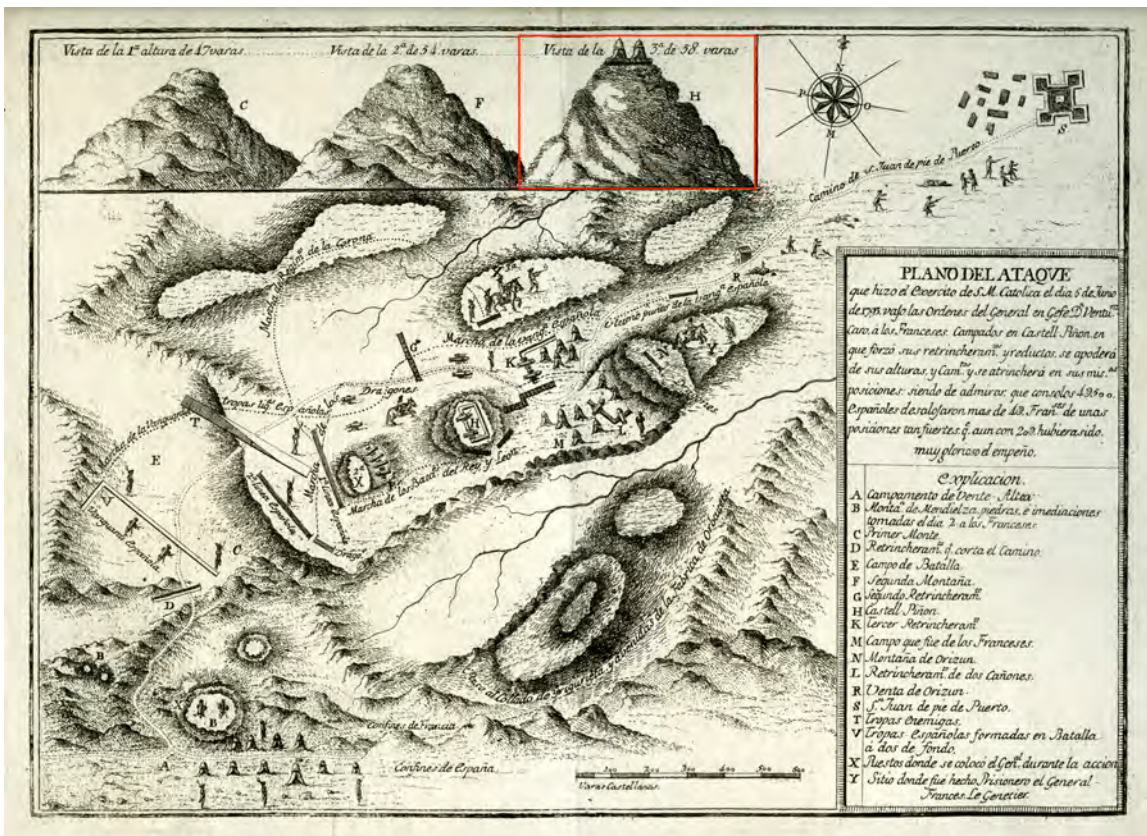
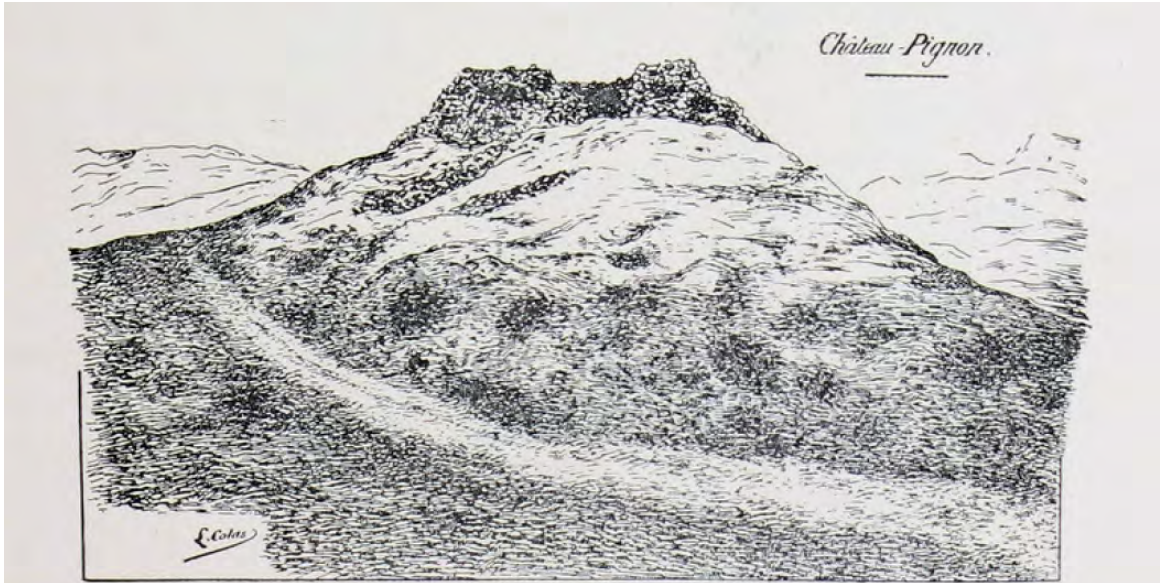


Figure 7 - Château Pignon et la vallée de Saint-Jean-Pied-de-Port vus du sud (d'après capture d'écran sur Google Earth®).

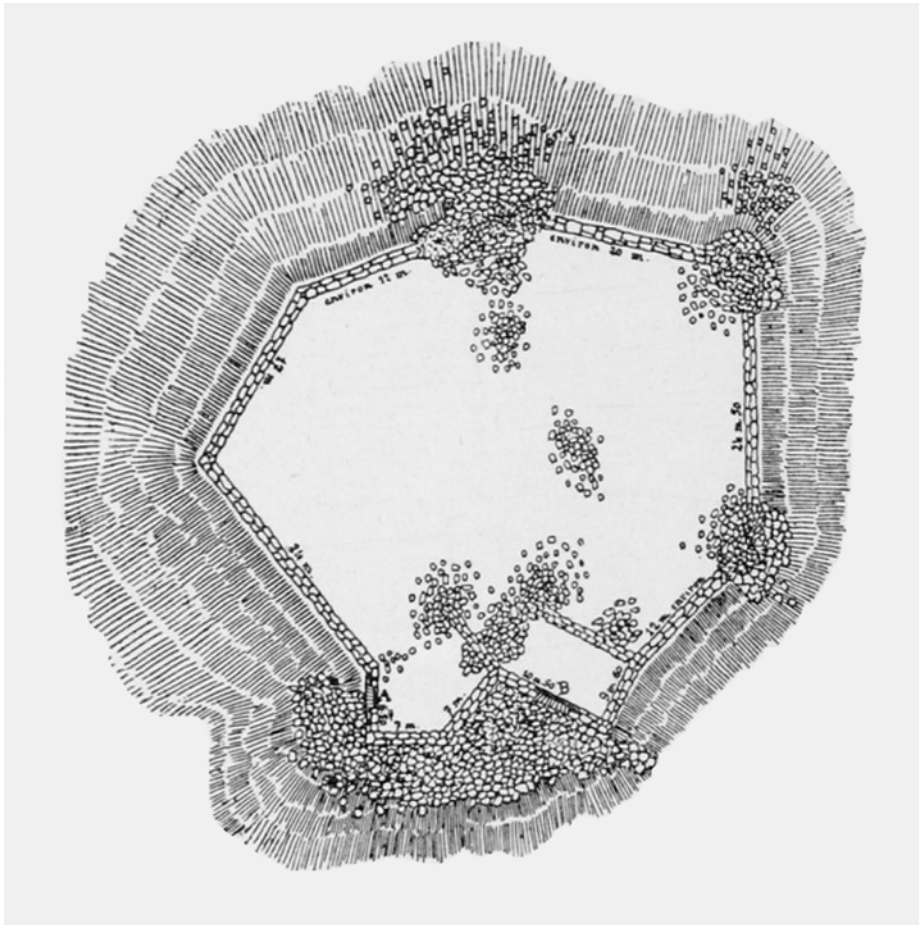


Figures 8 et 9 - Gravures espagnoles indiquant le déroulement des combats du 6 juin 1793.



Cliché de la « Revue des Etudes Anciennes ».

Au sommet, débris de la petite forteresse construite par les Espagnols au *xvi<sup>e</sup>* siècle, et rasée par eux après la victoire de Ventura Caro, le 6 juin 1793. — La voie romaine, débouchant sur le petit plateau que commande militairement Château-Pignon, est aujourd'hui envahie par l'herbe et les ajoncs nains. Néanmoins, elle est encore reconnaissable. — La vue est prise ici face au Nord, en tournant le dos au Leïçar Athéca.



Figures 10 et 11 – En haut, vue d’ensemble de Château Pignon ; en bas, plan (Colas, 1913).

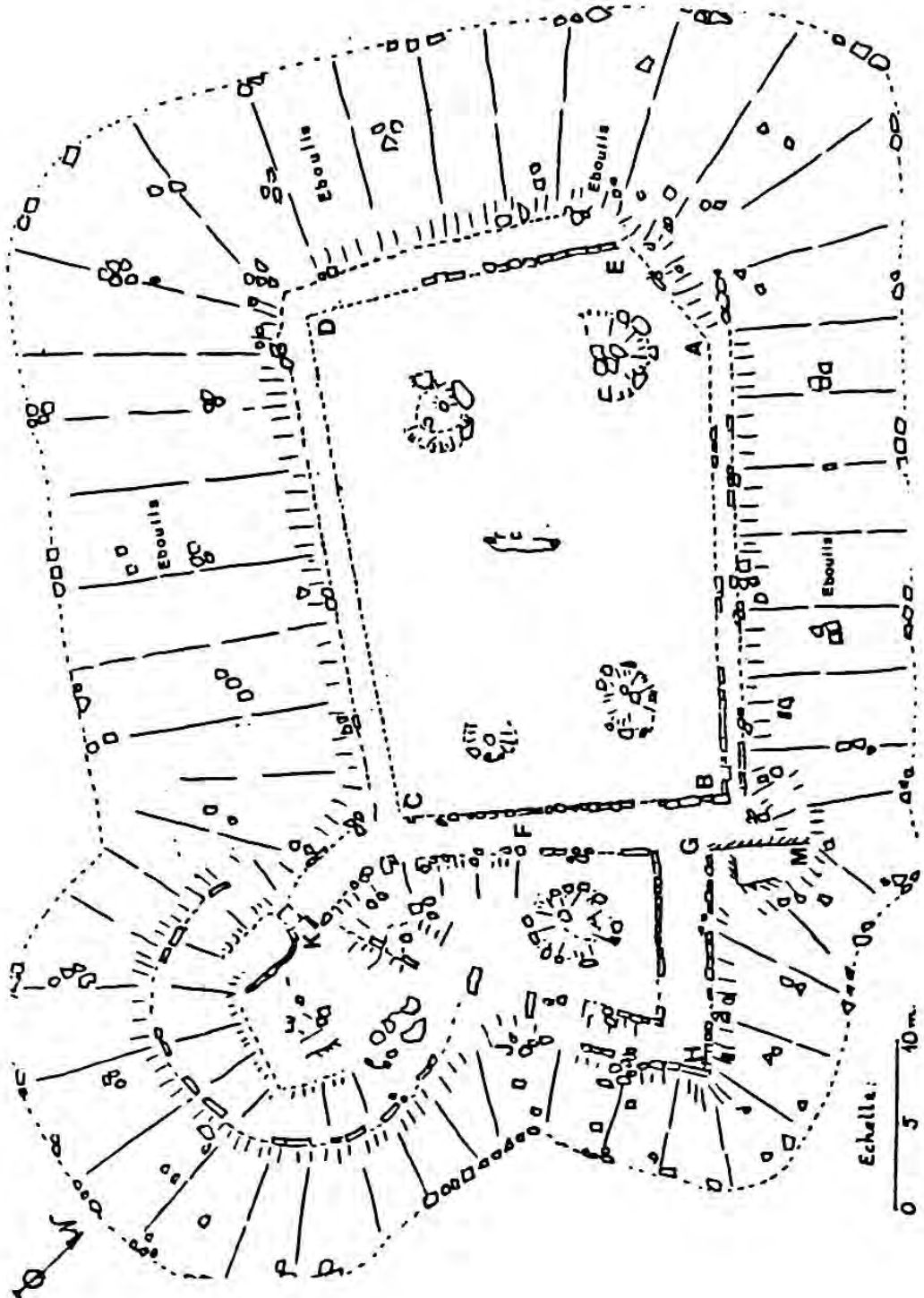




Figure 12 - Plan de Château Pignon d'après Gaudeul, 1988.



Figure 13 - Emplacement de Château Pignon sur la « Carte de la terre de Labour, Basse Navarre en Gascogne » (source : gallica.bnf.fr).



Figure 14 - « El Peñón » sur la « Description de los montes de Alduyde » (source : <http://www.mecd.gov.es/cultura-mecd/areas cultura/archivos/mc/archivos/ags/portada.html>).



Figure 15 - « Peñón » sur la « Description de los puertos y paços que bienen de Francia a la villa de Burguete, señalando los redutos y cuerpos de guardia para la defenza dellos » (source :

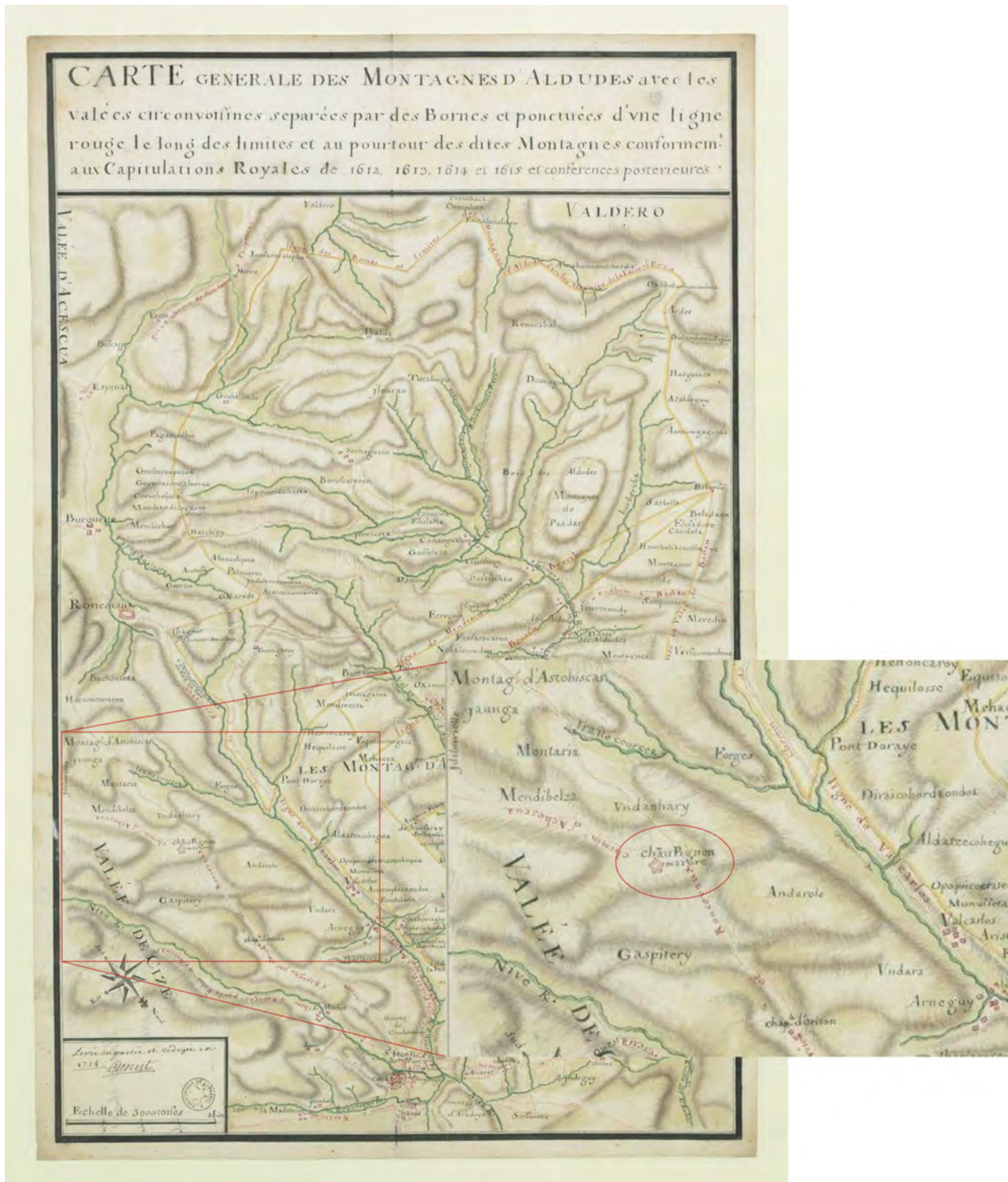


Figure 16 - « El Peñón » sur la « Description Chorographique, de los Confines del Reyno, de Nabarra, con el de Francia y parte de Guipuzcoa » (source : <http://www.mecd.gob.es/cultura-mecd/areas-cultura/archivos/mc/archivos/ags/portada.html>)





Figure 18 - « Château de Pignon » sur la carte « Carte des montagnes d'Aldude... » (source : <http://yvelines.fr/archives/img/db/seriea/hd/sa00103.jpg/>).



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 19 - Château Pignon sur la « Carte générale des Montagnes d'Aldudes... » (source : [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr)).



Figure 20 - Château Pignon sur la carte "Route de Bayonne aux frontières d'Espagne par Saint-Jean-Pied-de-Port..." (source : <http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/caran>).



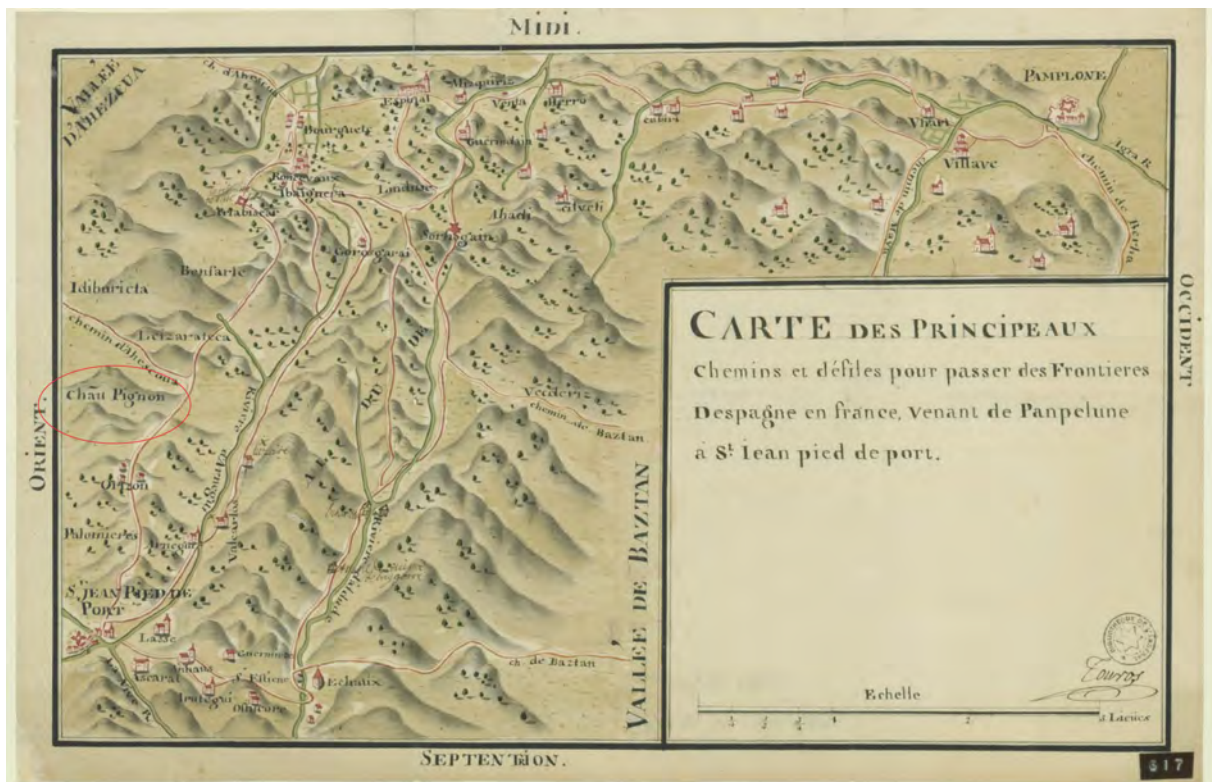


Figure 21 - Château Pignon sur la « Carte des principeaux chemins et défilés pour passer des frontières d'Espagne en France ... » (source : gallica.bnf.fr).



Figure 22 - Château Pignon sur la Carte de Cassini.

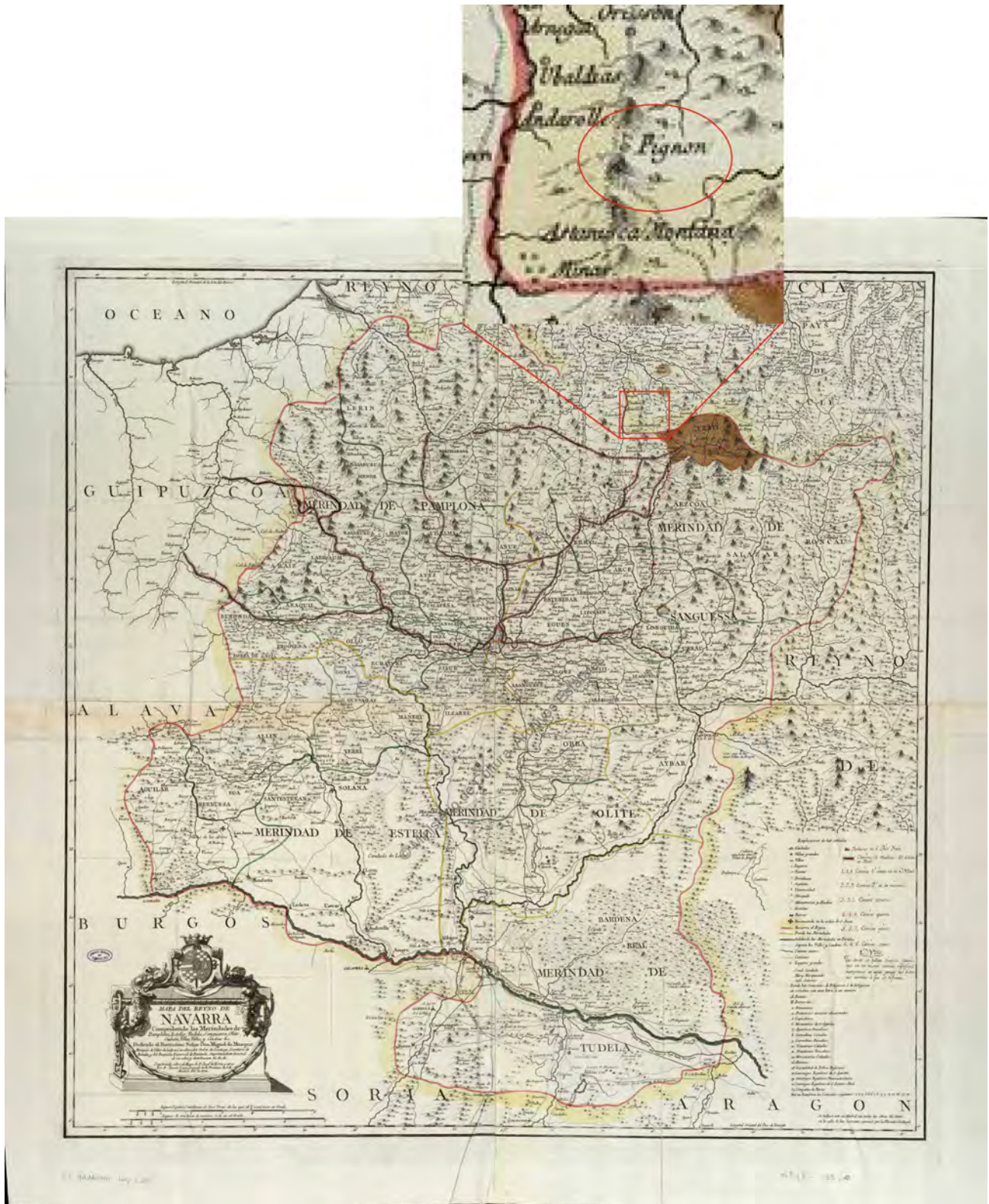


Figure 23 - « Pignon » sur la « Mapa del Reino de Navarra Comprehende las Merindades de Pamplona, Estella, Tudela, Sangüesa... » (source : <http://www.mecd.gob.es/cultura-mecd/areas-cultura/archivos/mc/archivos/ags/portada.html>).



Photo 7 - Zekupe vu de Château Pignon (photo B. Duvivier).

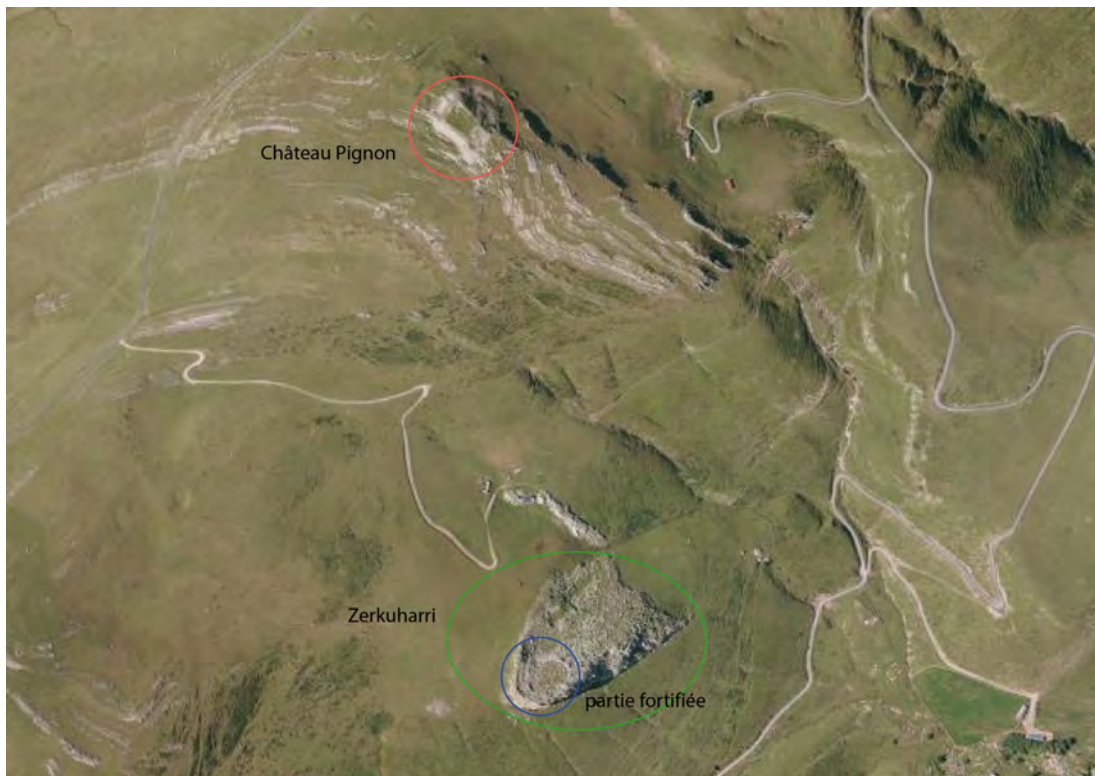


Figure 24 - Vue aérienne de Zekupe (Zerkuharri) avec, cerclée de bleu, la zone fortifiée (d'après <http://inpn.mnhn.fr/carto/metropole/natura/FR7200754/SIC>).

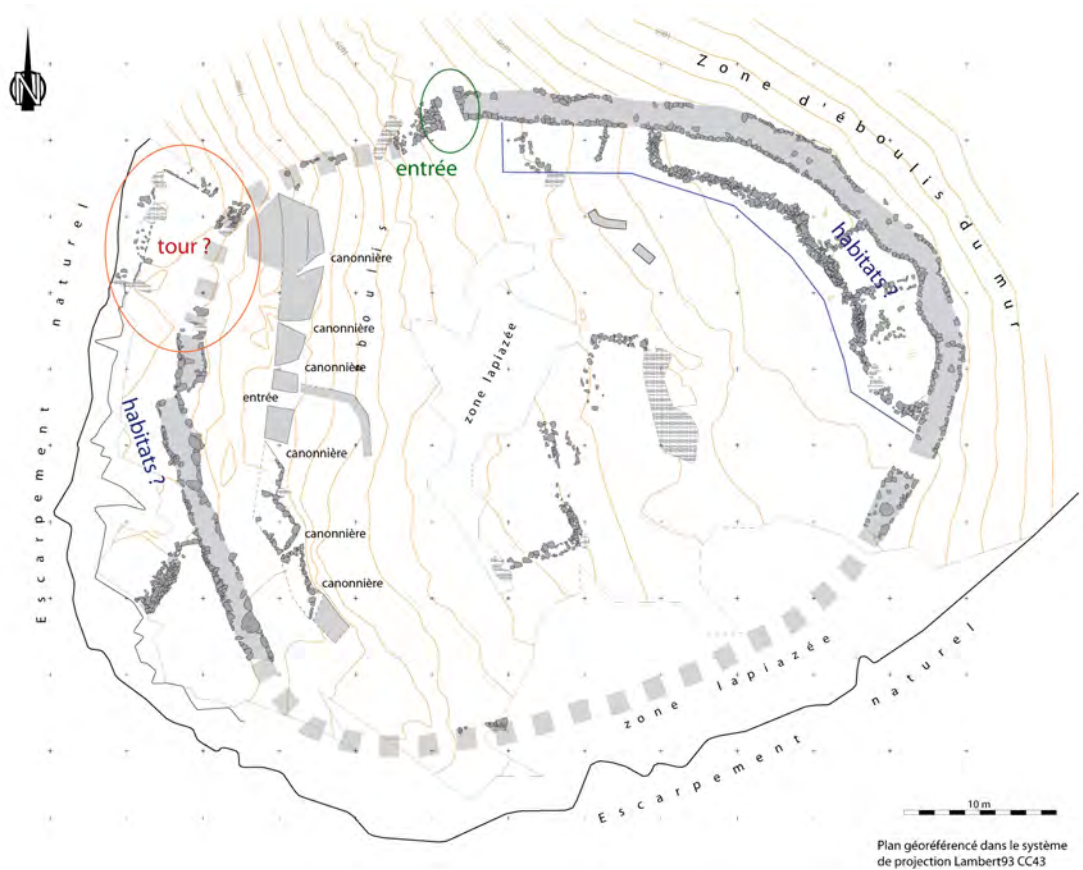


Figure 25 - Plan des structures relevées à Zerkupe avec les possibles emplacements de la tour et des habitats (d'après Marticorena *et al.* ; DAO : Gilles Parent, Clément Nicolas et Pablo Marticorena ; complété).



Photo 8 - Vue d'une partie conservée du mur d'enceinte (photo C. Nomand).



Photo 9 - Une des meurtrières du mur supérieur (photo C. Normand).



Photo 10 - Possibles vestiges d'habitations (photo C. Normand).



Photo 11 - Vue de Château Pignon depuis le sud (photo C. Normand).



Photo 12 - Vue du flanc sud-ouest de Château Pignon (photo M.-B. Mounier).



Photo 13 - L'éboulis du flanc sud-est (photo C. Normand).



Photo 14 - Vue aérienne de Château Pignon (d'après <http://inpn.mnhn.fr/carto/metropole/natura/FR7200754/SIC>).



Photo 15 - Partie principale du sommet, vue vers le nord (photo B. Duvivier).



Photo 16 - Partie principale du sommet, vue vers le sud (photo C. Normand).





Photo 17 - Secteur sud-est du sommet (photo C. Normand).



Photo 18 - Zone associant pelouse et végétation d'éboulis (photo C. Normand).

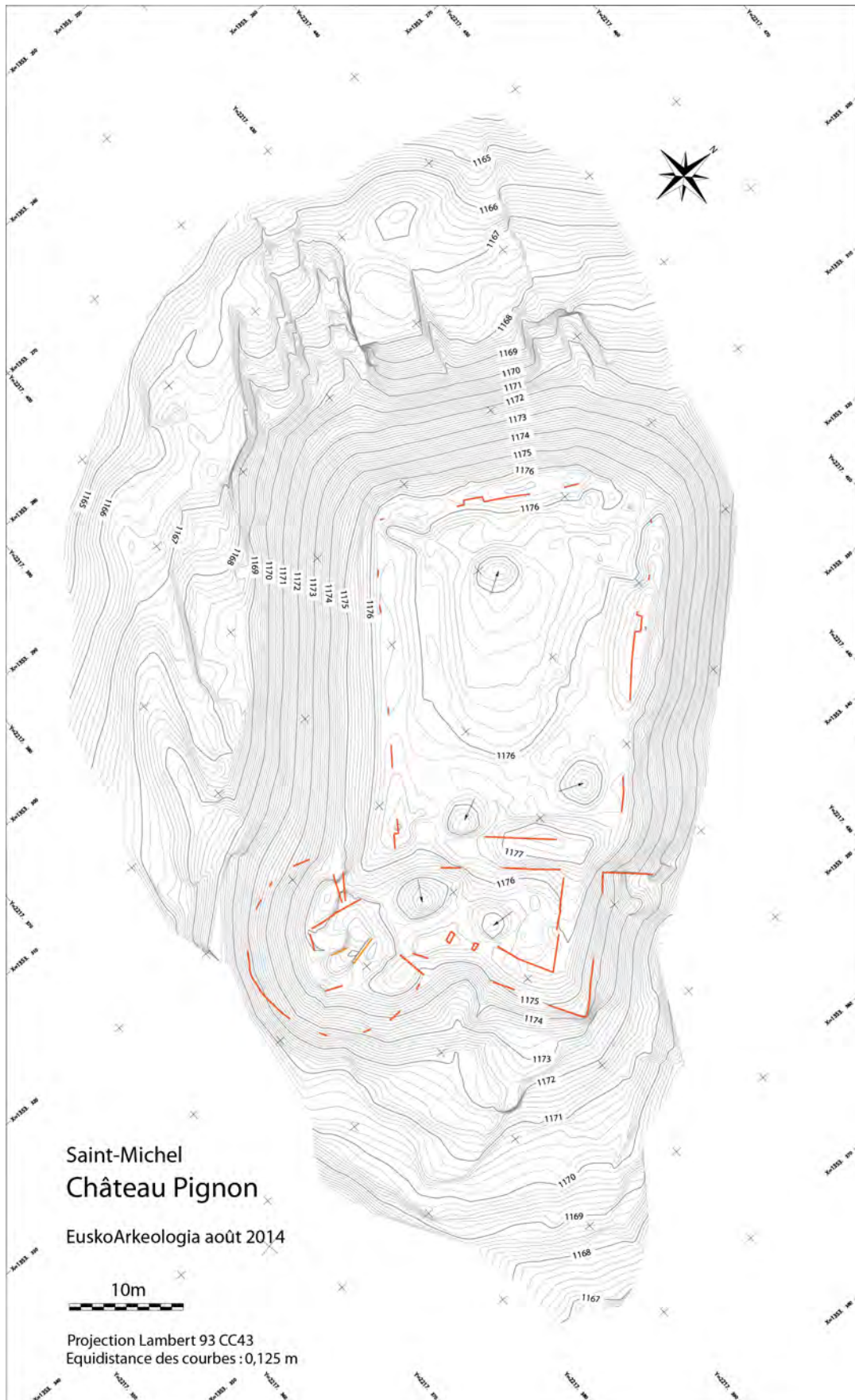


Figure 26 - Relevé initial (relevé et report Gilles Parent).

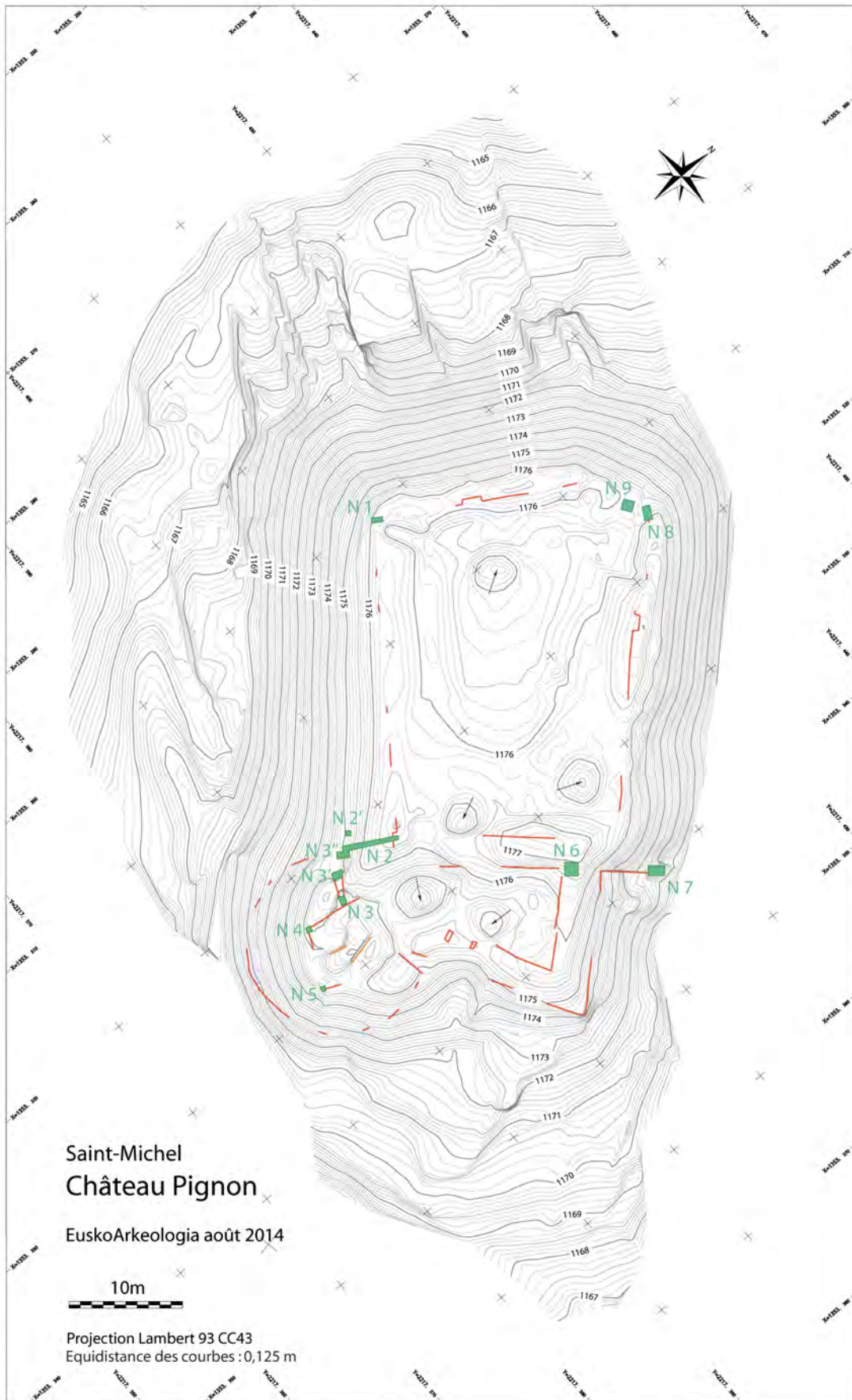


Figure 27 - Emplacement des nettoyages et sondages 2014 ( d'après G. Parent) complété).

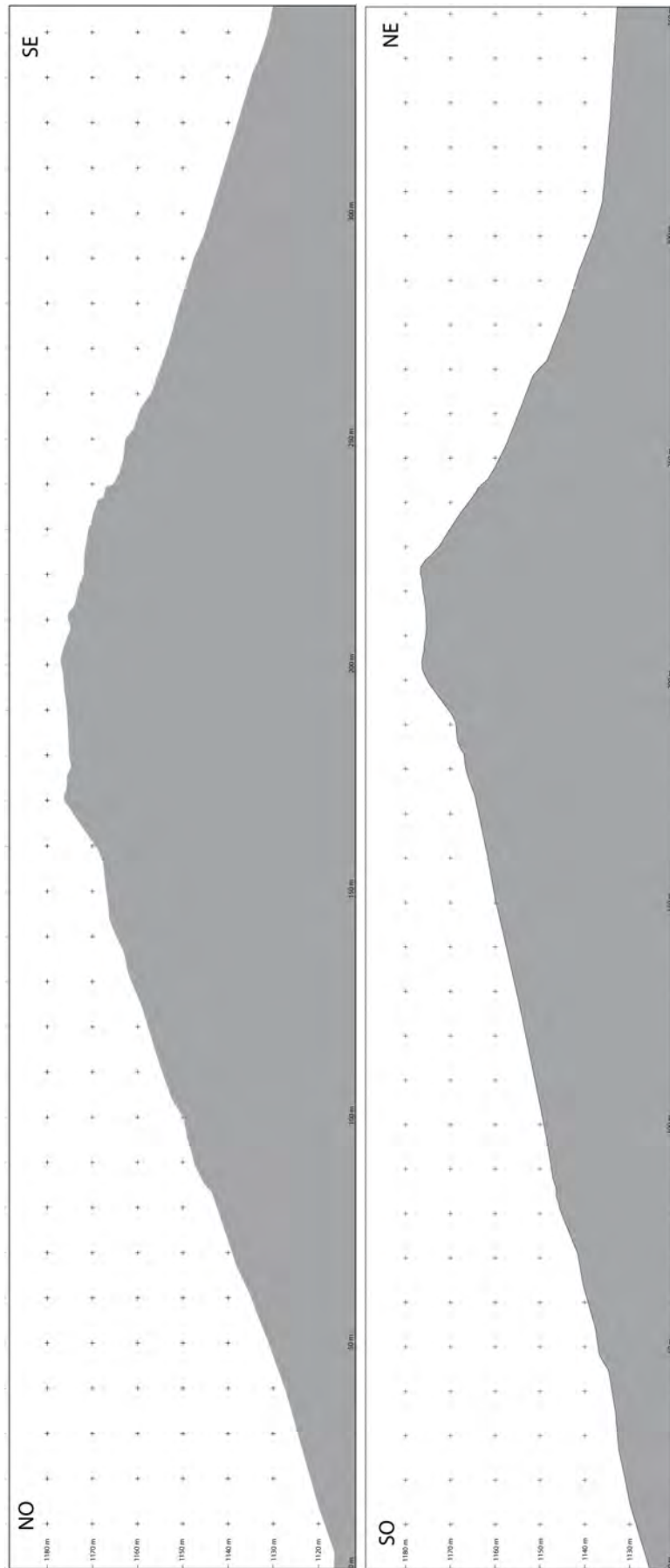


Figure 28 - Coupes nord-ouest/sud-est (à gauche) et nord-est/sud-ouest (DAO : G. Parent).

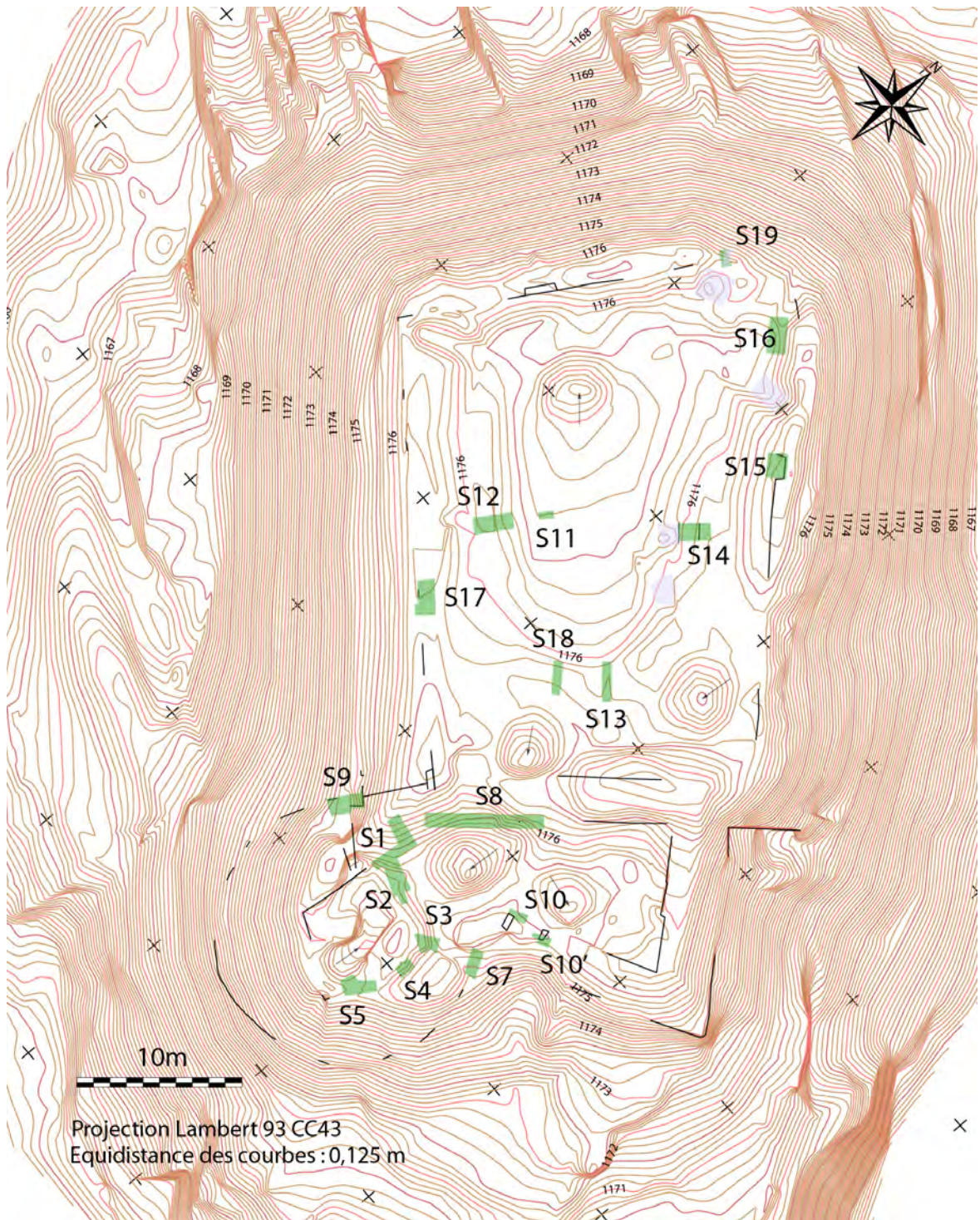


Figure 29 - Emplacement des sondages réalisés en 2015 et des « sondages » anciens sûrs (relevé : G. Parent, complété).

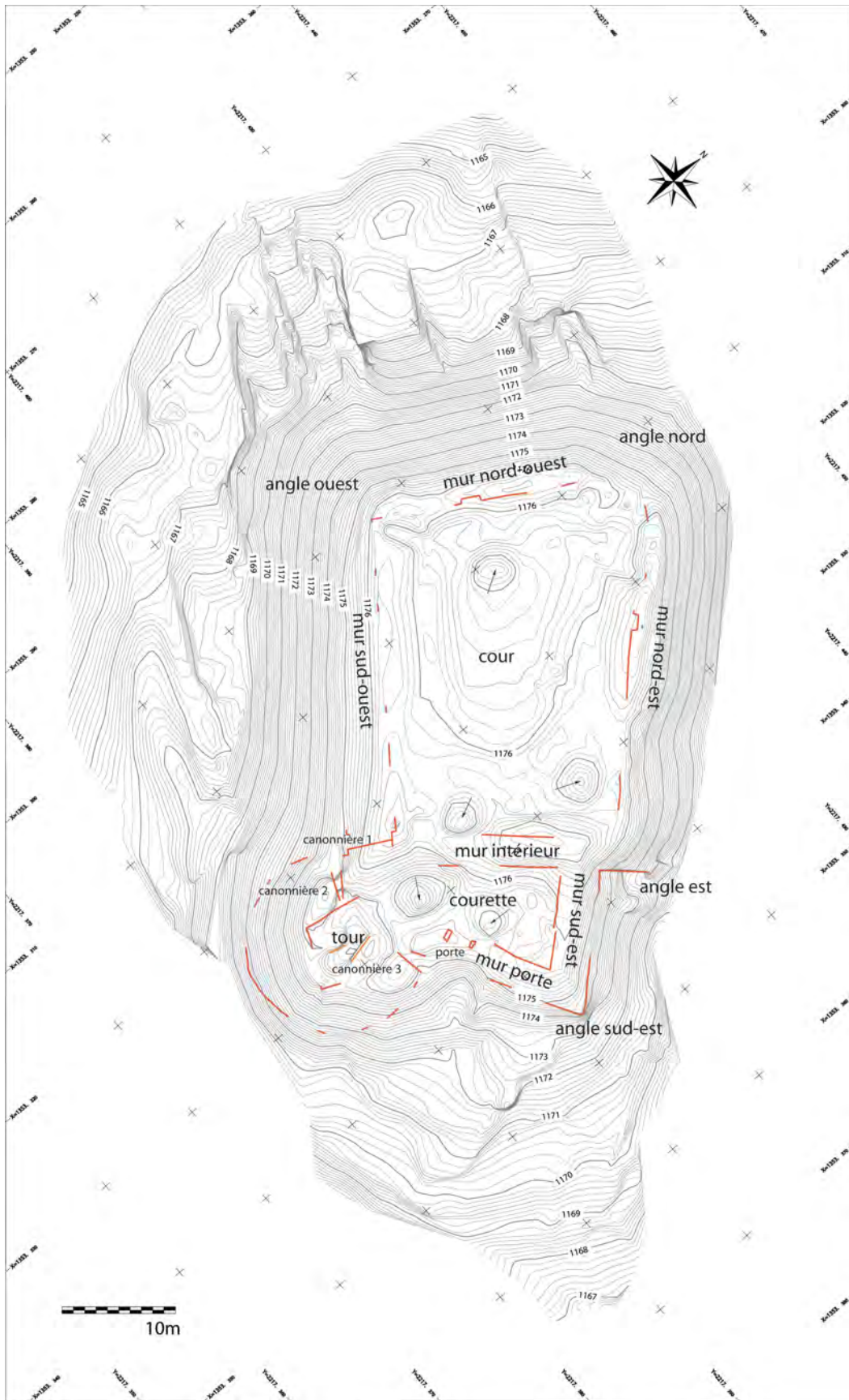


Figure 30 - Dénomination des différentes parties de l'ouvrage fortifié (relevé : G. Parent, complété).



Photo 19 - Vue de la partie en retrait du mur nord-est (photo B. Duvivier).



Figure 31 - Relevé pierre à pierre de ce mur (DAO B. Duvivier).



Photos 20 et 21 - N7 : vues de l'arrachement (photo B. Duvivier).





Photo 22 - Niche dans le mur nord-est (photo C. Normand).



Photo 23 - S15 : la niche dans le mur nord-est dégagée (photo C. Normand).



Photo 24 - S15 : vue du dessus de la niche dégagée (photo C. Normand).



Photo 25 - S15 : l'US 1503 (photo C. Normand).



Photo 26 - S15 : les vestiges du sol (photo C. Normand).



Photo 27 - L'angle nord vu du mur nord-ouest (photo C. Normand).



Photo 28 - L'angle nord vu de l'intérieur (photo C. Normand). Noter la différence de niveau avec les murs nord-est et nord-ouest.



Photo 29 - N8 : parement intérieur en cours de dégagement (photo B. Duvivier).



Photo 30 - S16 : vue générale (photo B. Duvivier).



Photo 31 - S16 : à droite, le sol dégagé ; à gauche, sommet de l'accumulation de blocs (photo C. Normand).

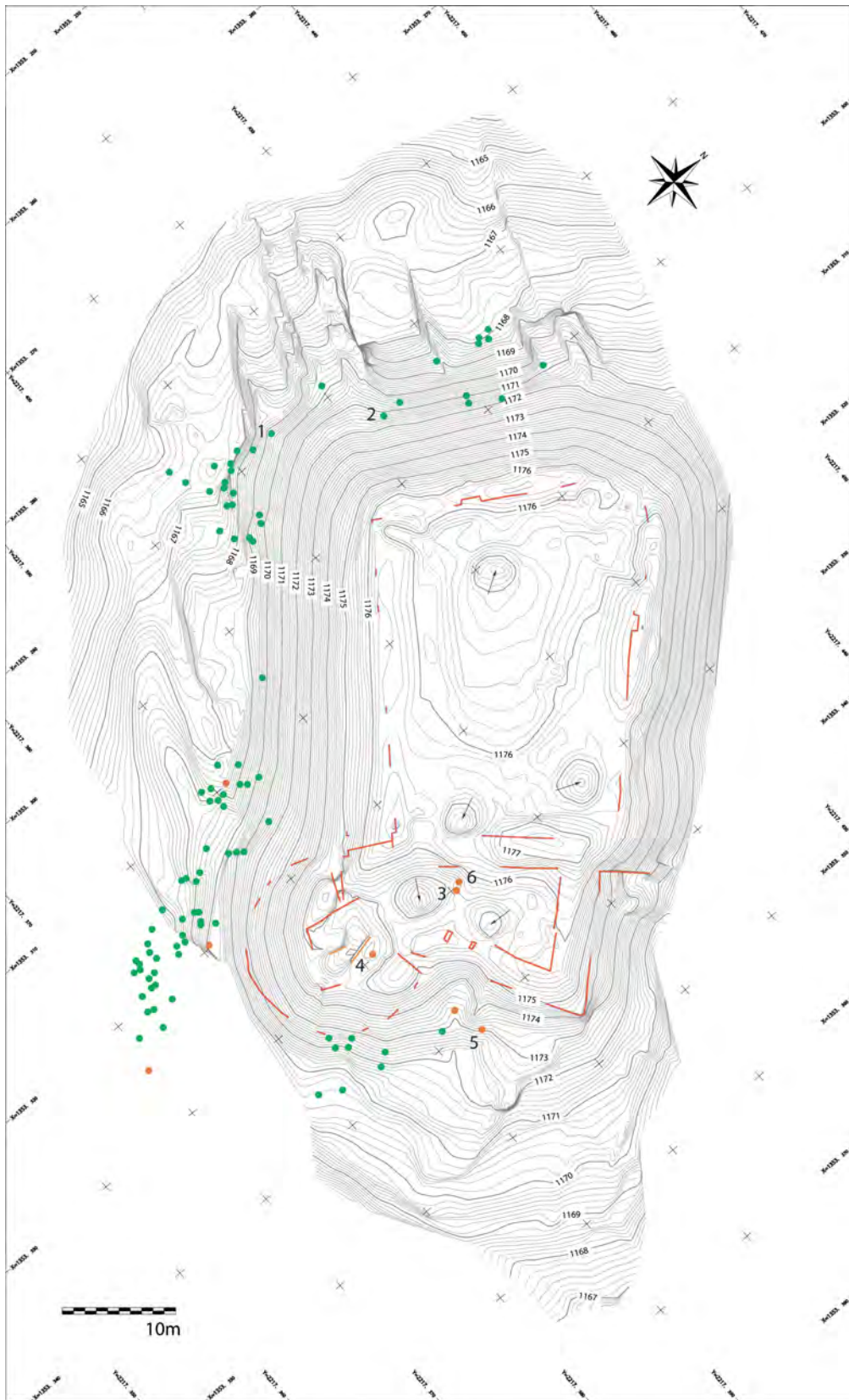


Figure 32 - Emplacement des blocs à fruit (en vert) et des blocs présentant un caractère particulier (relevé : G. Parent, complété).



Photo 32 - Bloc ayant probablement appartenu à l'angle extérieur nord (photo B. Duvivier).



Photo 33 - N1 : angle intérieur des murs nord-ouest et sud-ouest, avec à droite une partie du parement et du blocage du premier nommé (photo B. Duvivier).



Photos 34 et 35 - Deux vues du bloc ayant très certainement appartenu à l'angle extérieur des murs nord-ouest et sud-ouest (photo C. Normand).





Photo 36 - Blocs correspondant à une partie du parement interne (photo C. Normand).



Photo 37 - S17 : parement interne dégagé (photo C. Normand).



Photo 38 - S17 : arrachement au niveau d'une ancienne niche (photo C. Normand).



Figure 33 - S17 : stratigraphie (photo C. Normand).



Photo 39 - S17 : sol dégagé (photo C. Normand).



Photo 40 - N2 : probable arrachement (photo B. Duvivier).



Photo 41 - N2 : angle du mur sud-ouest et du départ de la tour (photo M.-B. Mounier).



Photo 42 - Canonnière 1 en cours de dégagement ; à droite les vestiges de la voûte d'une autre canonnière ouverte dans la tour (Photo B. Duvivier).

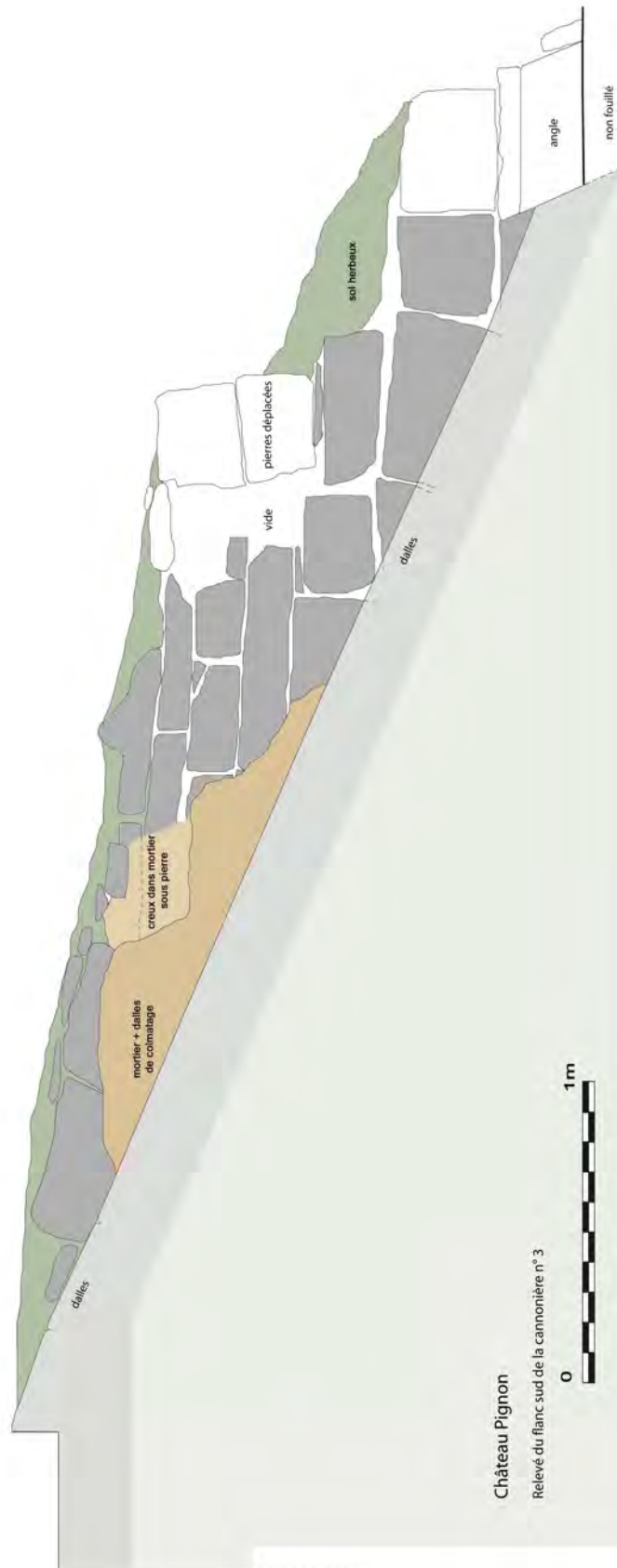


Figure 34 - Relevé pierre à pierre du flanc sud de la canonnière 1 (DAO B. Duvivier).



Figure 35 - Vue développée de la canonnière 1 (photo B. Duvivier) et plan schématique (DAO C. Normand, d'après relevé de G. Parent).



Figure 36 - S11 : le substrat calcaire et la stratigraphie (photo C. Normand).



Photo 43 - S12 : la portion de mur mise en évidence (photo B. Duvivier).



Photo 44 - S12 : substrat calcaire à la base du sondage (photo C. Normand).



Photo 45 - S12 : surélévation du substrat calcaire sous le vestige de mur (photo C. Normand).





Photo 46 - S14 : parement extérieur du mur (photo C. Normand).



Photo 47 - S14 : le mur dégagé (photo C. Normand).



Photos 48 et 49 - En haut, S14 : l'US 1402 ; en bas, S13 : vue d'ensemble (photos C. Normand).



Photo 50 - S18 : vue d'ensemble (photo C. Normand).



Photo 51 - Bloc de très grand module (photo C. Normand).



Photo 52 - Blocs avec fruit de la base de la tour émergeant des éboulis, certains sont déplacés (photo C. Normand).



Photos 53 et 54 - L'intérieur de la tour et les plateformes (photos M.-B. Mounier).



Photos 55 et 56 - Vues de la canonnière 2, prise de l'intérieur de la tour, avant et après nettoyage (photos C. Normand).



Photos 57 - Le sol de la canonnière 2, côté intérieur (photo B. Duvivier).



Photo 58 - N3' : tessons de céramique (photo C. Normand).



Photo 59 - N3' : le fond de la canonnière 2, de l'autre côté de la voûte, et détail de celle-ci (photo C. Normand).



Photo 60 - S9 : dalles provenant de l'effondrement de la voûte (photo C. Normand).





Photo 61 - S9 : vestiges d'un des piédroits extérieurs de la canonnière 2 (photo C. Normand).



Photo 62 - S9 : vue générale de l'extérieur de la canonnière 2 (photo C. Normand).

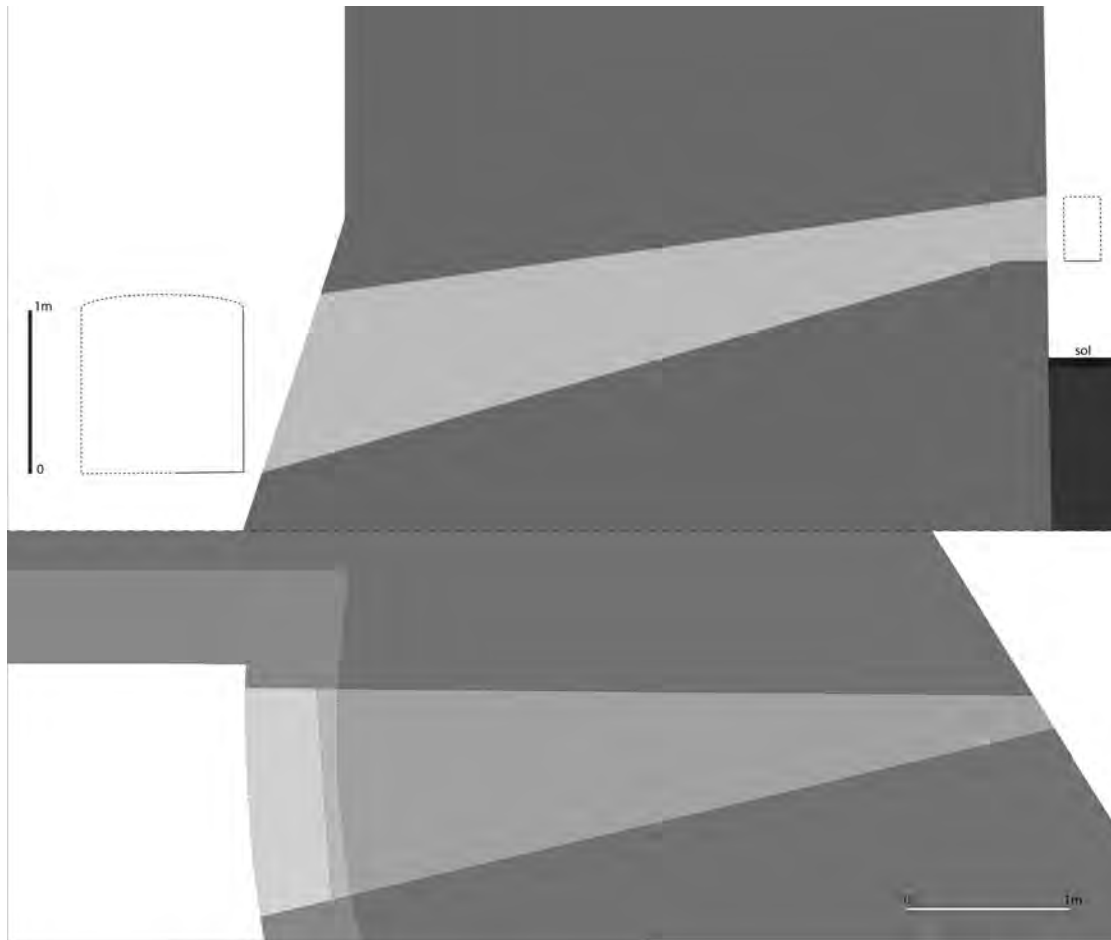


Figure 37 - Coupe et plan hypothétiques de la canonnière 2 (DAO C. Normand).



Photo 63 - Emplacement de la canonnière 3 (photo C. Normand).



Photos 64 et 65 - S3 : vestiges de l'ouverture intérieure de la canonnière 3. En haut, vus de face ; en bas, vus de haut (photo B. Duvivier).



Photos 66 et 67 - S7 : en haut, vue générale de l'ouverture extérieure de la canonnière 2 ; en bas, vue d'un des piédroits (photos C. Normand).

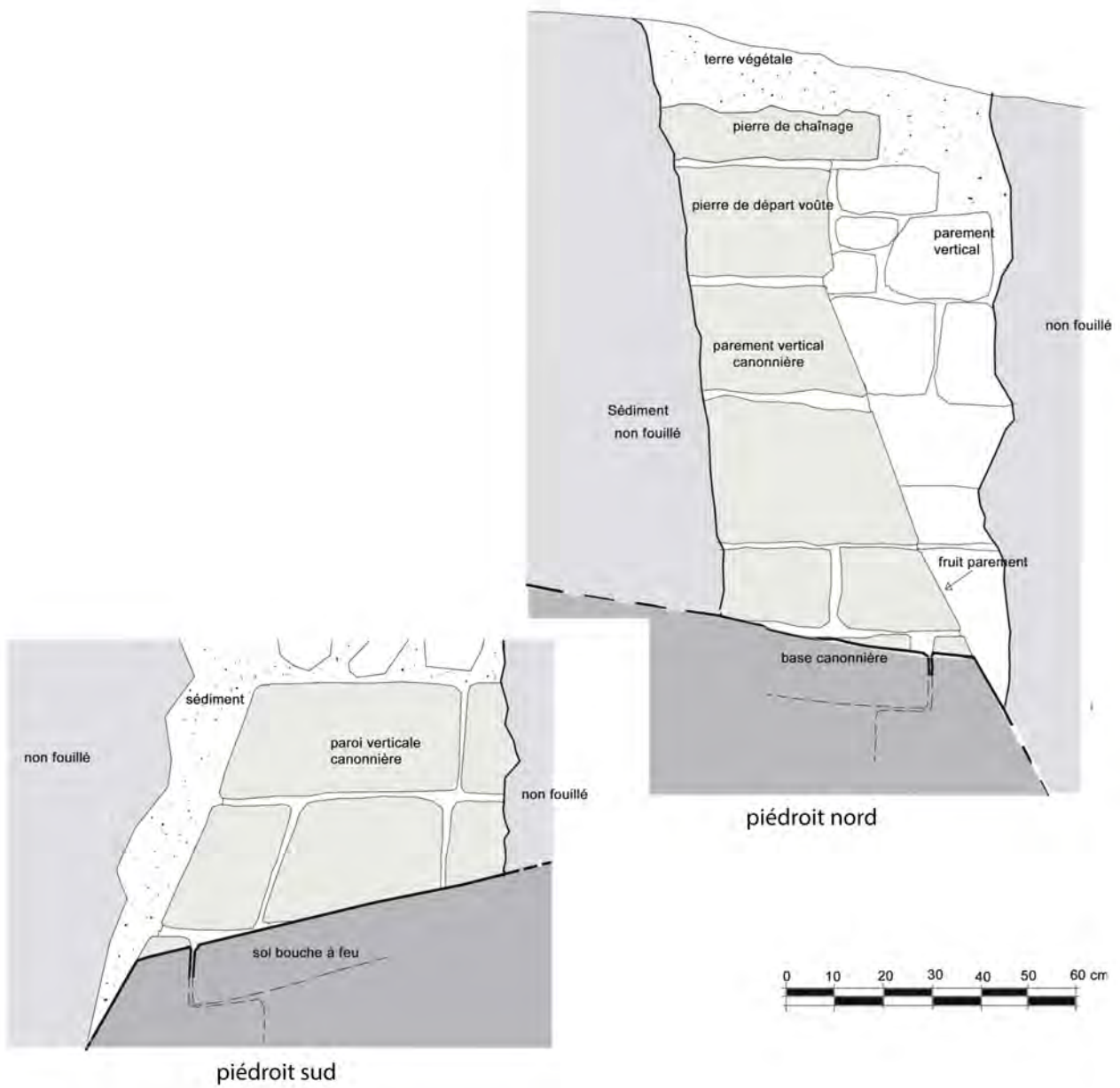
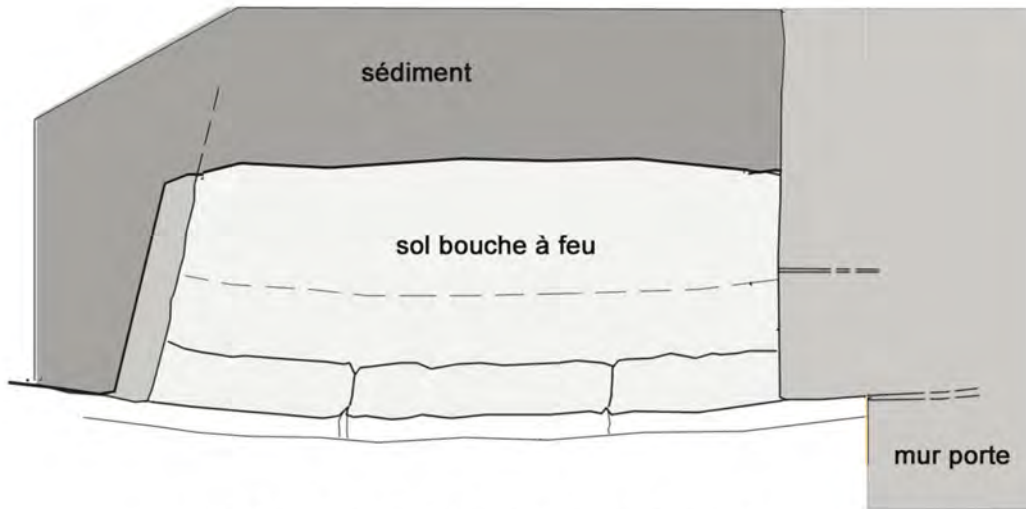
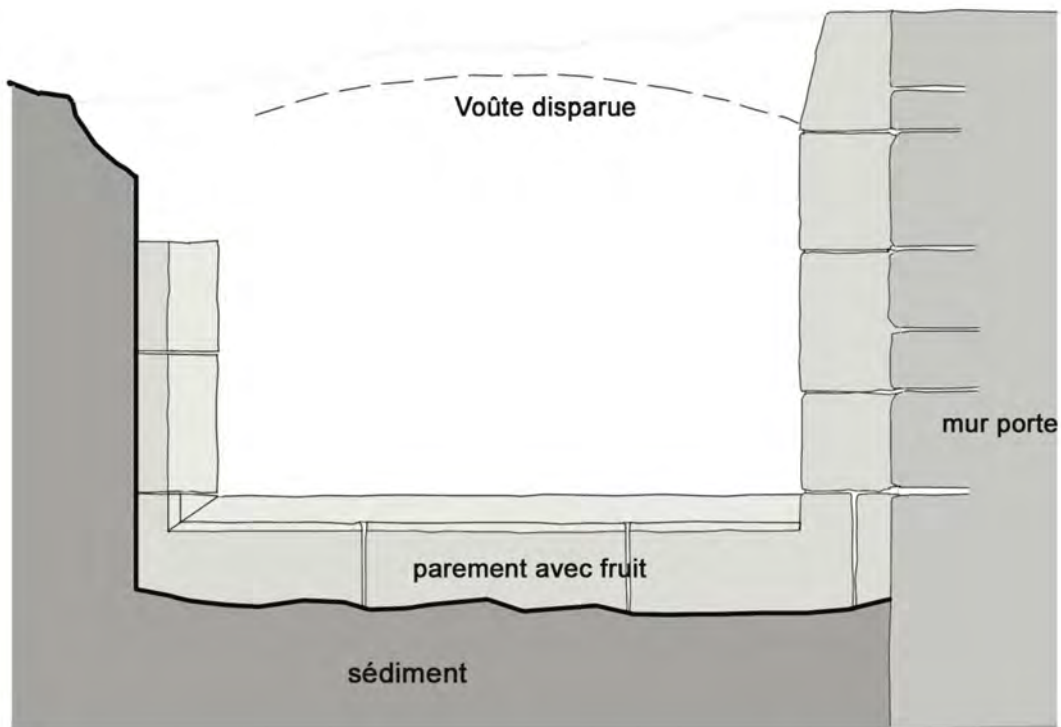


Figure 38 - Relevés des piédroits de la canonnière 3 (DAO B. Duvivier).



canonnière 3 : ouverture extérieure, vue de dessus.



canonnière 3 : ouverture extérieure, vue de face.

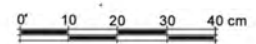


Figure 39 - Relevé et restitution de l'ouverture extérieure de la canonnière 3 (DAO B. Duvivier).

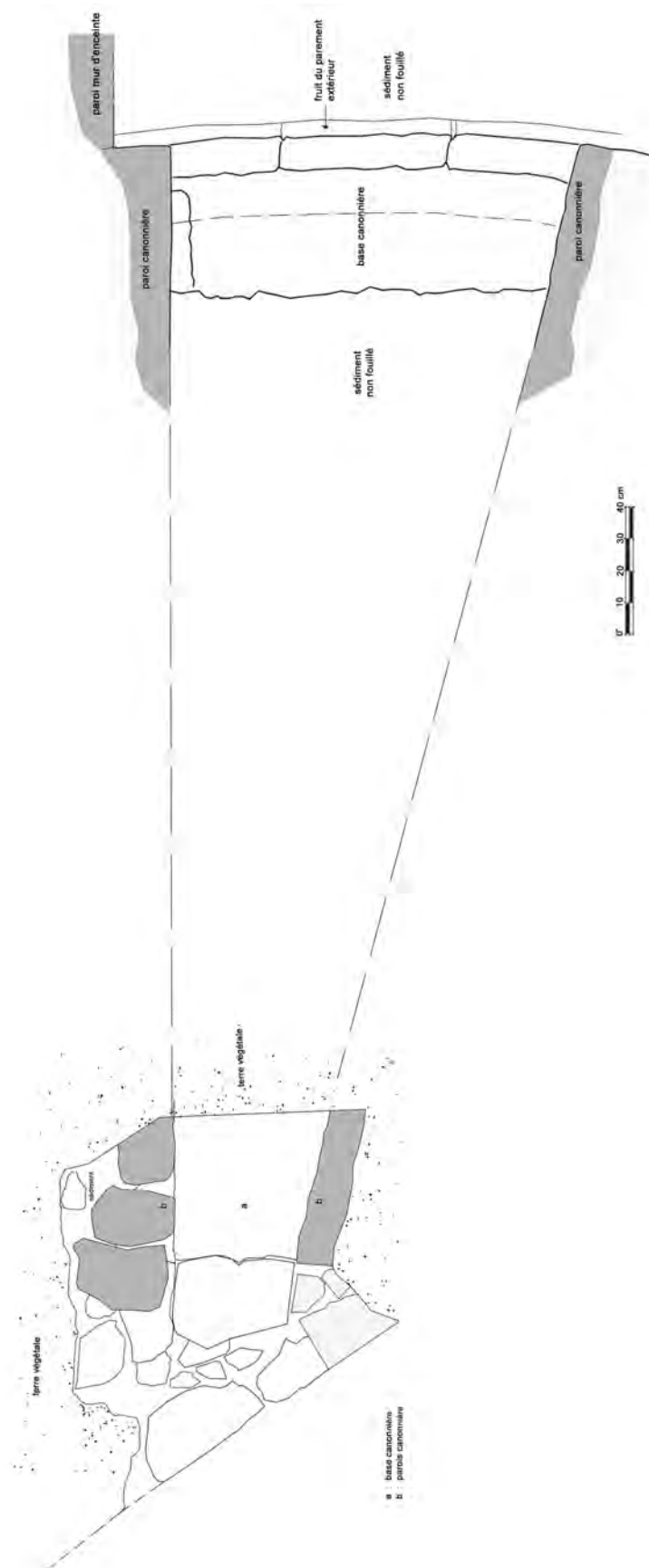


Figure 40 - Plan de la canonnière 3 (DAO B. Duvivier).

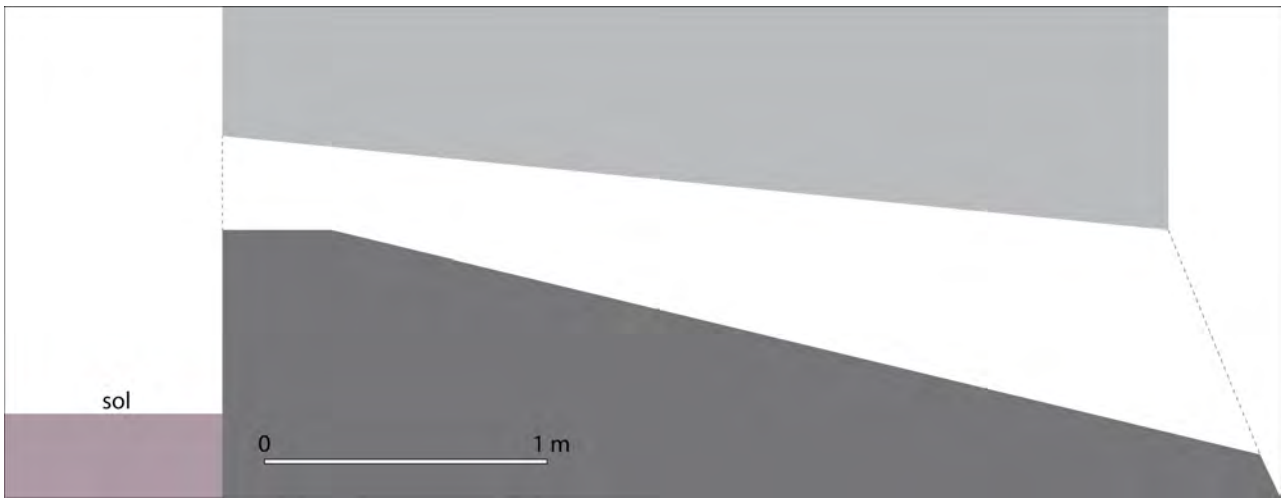


Figure 41 - Proposition de coupe de la canonnière 3 (DAO C. Normand).



Photo 68 - N4 : angle intérieur « ouest » (photo C. Normand).





Photo 69 - N5 : angle intérieur « sud » (photo C. Normand).



Photo 70 - S1 : angle intérieur « nord » (photo C. Normand).



Photos 71 et 72 - S1 : deux vues du parement extérieur du mur repéré (photos C. Normand).



Photo 73 - S2 : sol de la tour (photo C. Normand).



Photo 74 - S2 : vestiges du parement intérieur (photo B. Duvivier).



Photo 75 - S2 : poli sur le rebord de l'assise (photo C. Normand).



Photo 76 - S2 : arrachement et accumulation de blocs (photo C. Normand).

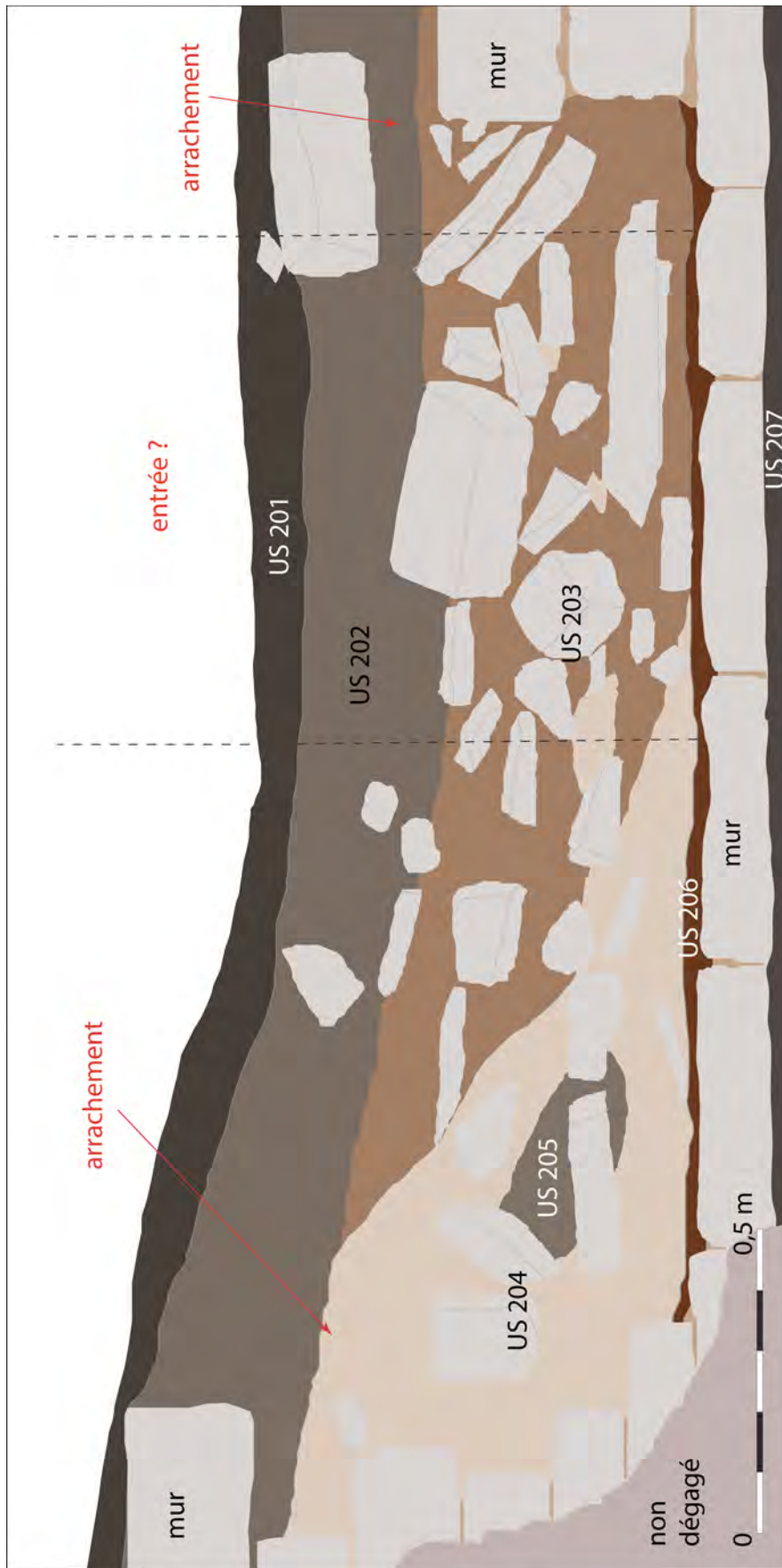


Figure 42 - S2 : stratigraphie (DAO C. Normand).



Photo 77 - S4 : parement en place sous des blocs déplacés (photo B. Duvivier).



Photo 78 - S5 : dalles et parement en partie effondrés (photo G. Parent).



Photo 79 - S5 : rubéfaction des faces extérieures des blocs de parement (photo C. Normand).



Figure 43 - S5 : stratigraphie.



Photo 80 - S5 : sol (photo C. Normand).



Photo 81 - Vue générale de la courette (photo C. Normand).





Photos 82 et 83 - Pierre de l'angle extérieur sud-est. En haut, vue générale ; en bas, vue rapprochée (photos C. Normand).



Photo 84 - Angle intérieur de « ravelin » (photo C. Normand).

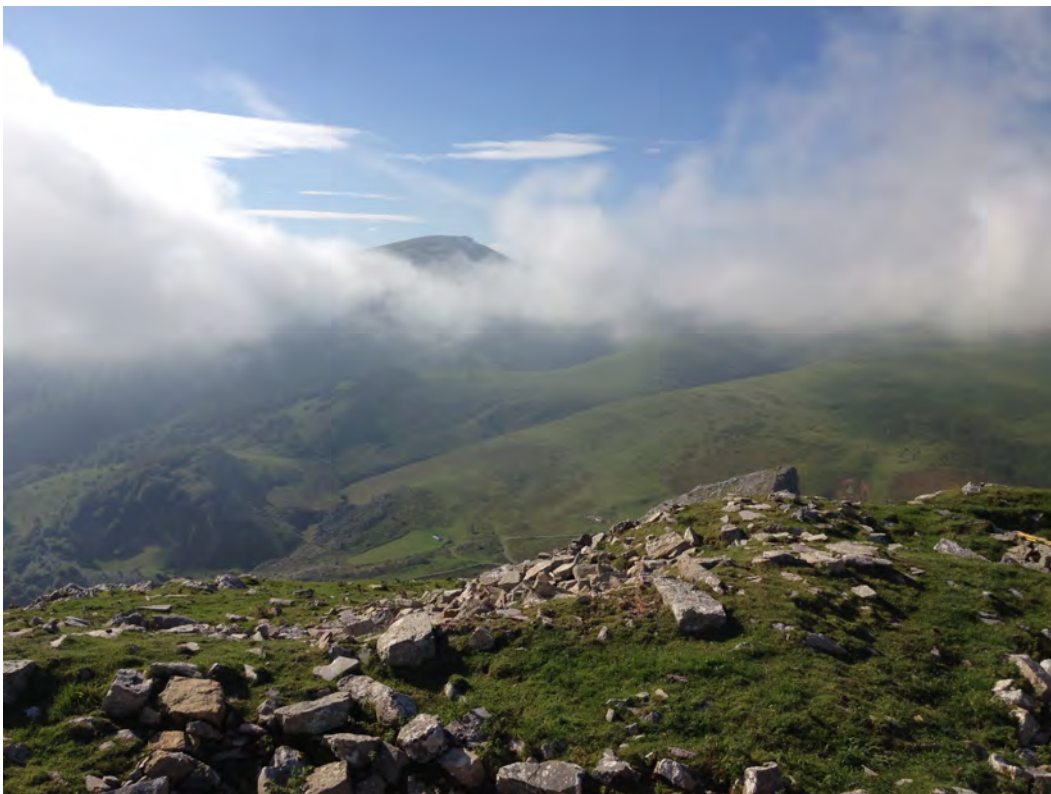


Photo 85 - La porte vue de l'intérieur (photo M.-B. Mounier)



Photo 86 - Vue rapprochée de la porte (photo B. Duvivier).



Photo 87 - S10 : bloc appartenant au seuil de la porte (photo C. Normand).



Photo 88 - Dépression en avant de la porte (photo C. Normand).



Photo 89 - Détail du parement interne du mur sud-est (photo C. Normand).



Photo 90 - Emplacement des parements externe (à gauche) et interne (à droite) du mur sud-est (photo C. Normand).



Photo 91 - N6 : vue du blocage à cheval sur le mur sud-est et le mur intérieur (Photo B. Duvivier).



Photo 92 - Le mur intérieur (photo C. Normand).



Photo 93 - S8 : dégagement du parement du mur intérieur (photo C. Normand).



Photo 94 - S8 : sommet de l'US 803 (photo C. Normand).



Photo 95 - S8 : détail de l'US 804 (photo C. Normand).



Photo 96 - S8 : vue d'ensemble de l'ouverture (photo C. Normand).



Photo 97 - S8 : piédroit « nord » (photo C. Normand).





vue générale S8

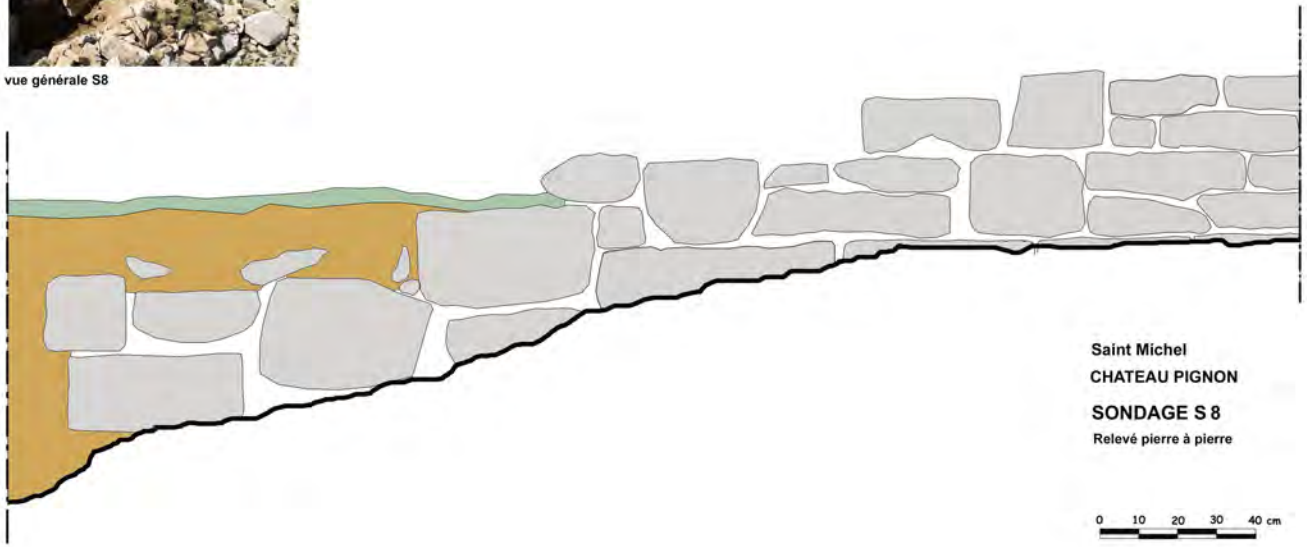


Figure 44 - S8 : relevé partiel du parement du mur intérieur (DAO B. Duvivier).



Photo 98 - S8 : piédroit « sud » (photo C. Normand).



Photo 99 - S8 : détail du piédroit « sud » et de l'accumulation (photo C. Normand).



Photo 100 - Bloc avec gorge, n° 3 (photo C. Normand).



Photo 101 - Bloc à face courbe et avec gorge, n° 4 (photos C. Normand).



Photo 102 - Bloc avec retrait, n° 5 (photo C. Normand).



Photo 103 - Bloc avec gorge et possible bloc d'une canonnère, n° 6 (photos C. Normand).



Photo 104 - Probables fossé et talus au pied du mur nord-ouest (photo C. Normand).

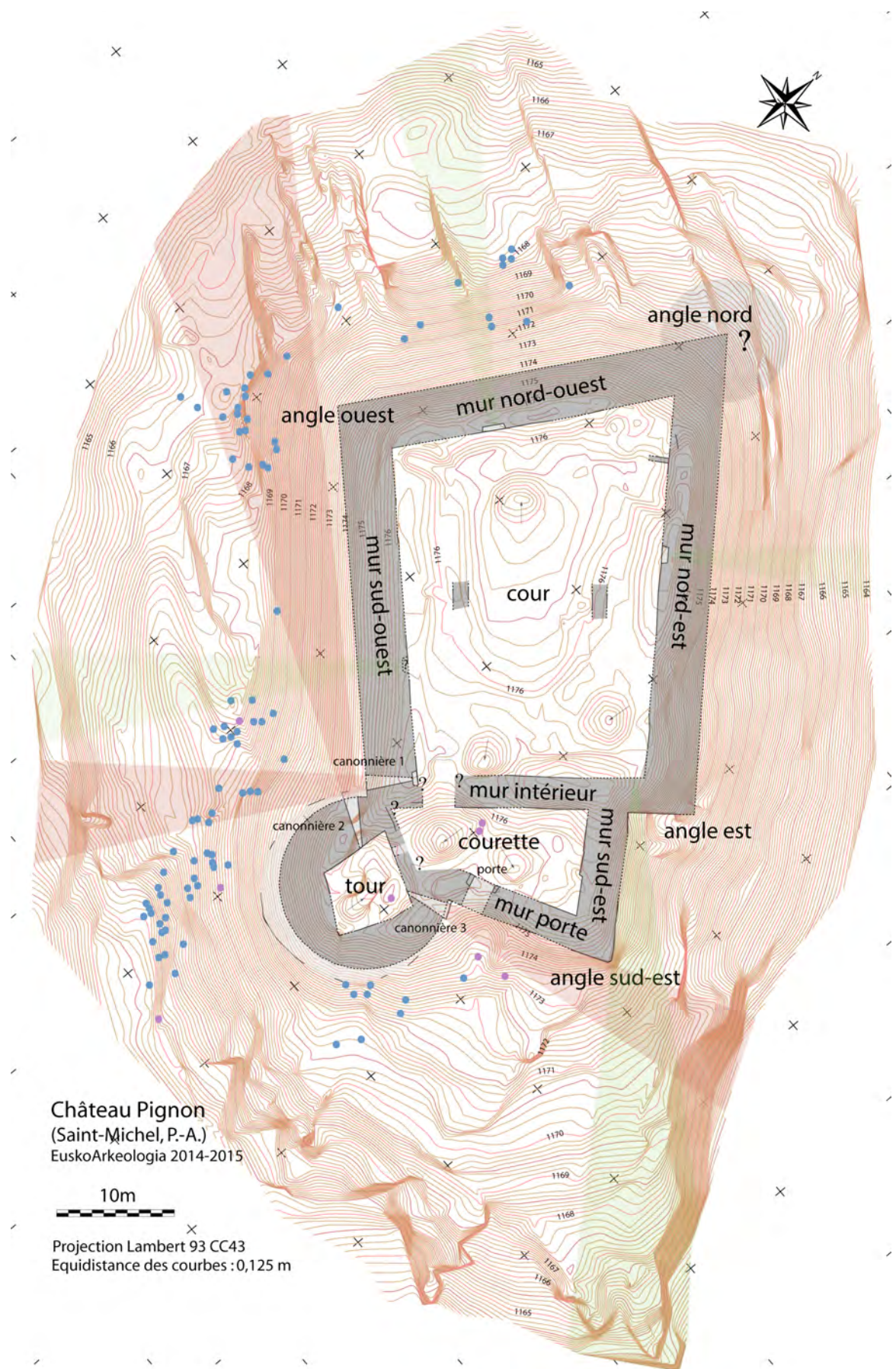


Figure 45 - Relevé final et restitution (relevé et report G. Parent, complété).

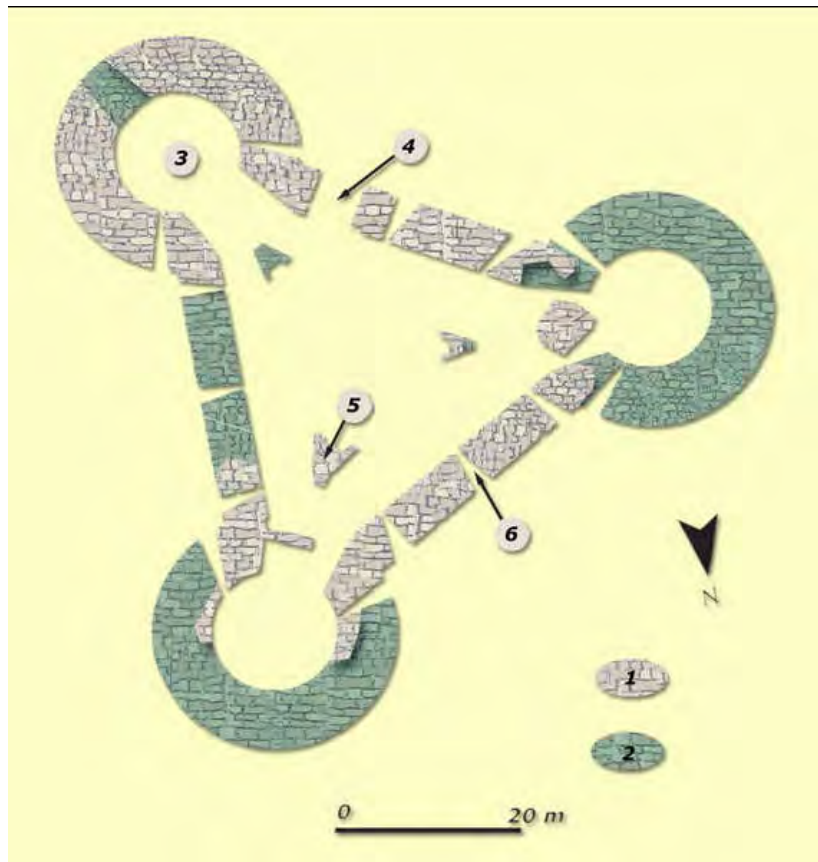


Photo 105 et figure 46 - Emplacement (d'après capture d'écran sur Google Earth®) et plan du château d'Irun Irantzu avec, en gris, les parties conservées et, en vert, celles ayant disparu (in : Sáez García, 2012).

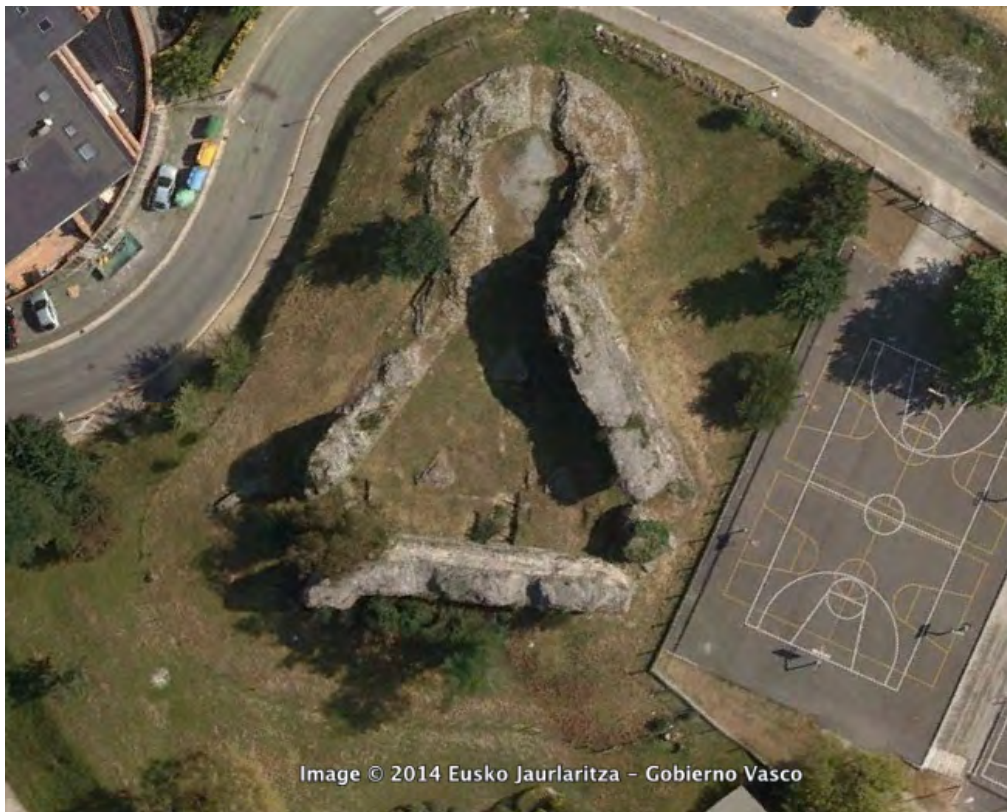


Image © 2014 Eusko Jaurlaritz - Gobierno Vasco

Photo 106 - État actuel de la forteresse d'Irun Irantzu (capture d'écran sur Eusko Jaurlaritz).



Photo 107 - Les vestiges d'Irun Irantzu vus du sud-est (photo C. Normand).



Photo 108 - Le château d'Amair en partie dégagé par la Société des Sciences Aranzadi (photo J. Aguirre Mauléon, Société des Sciences Aranzadi)



Photo 109 - Logroño : le *Cubo del Revellin*.



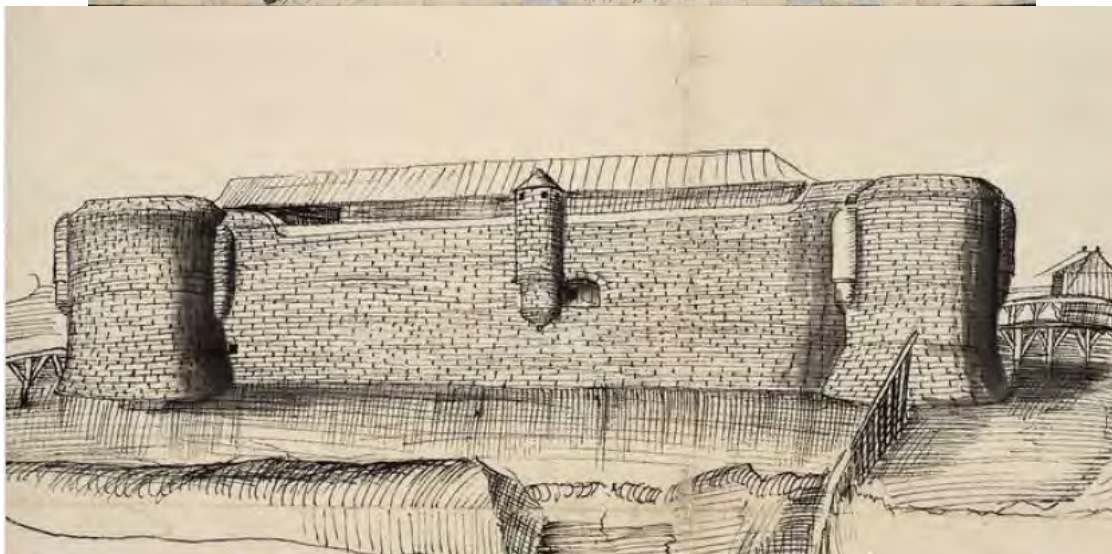
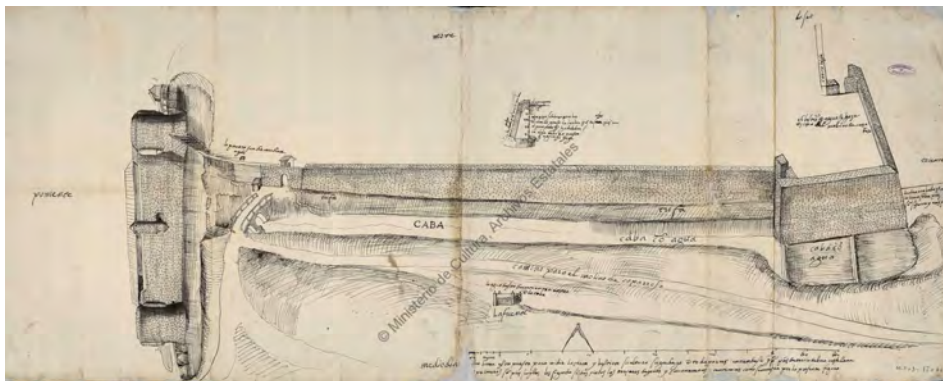
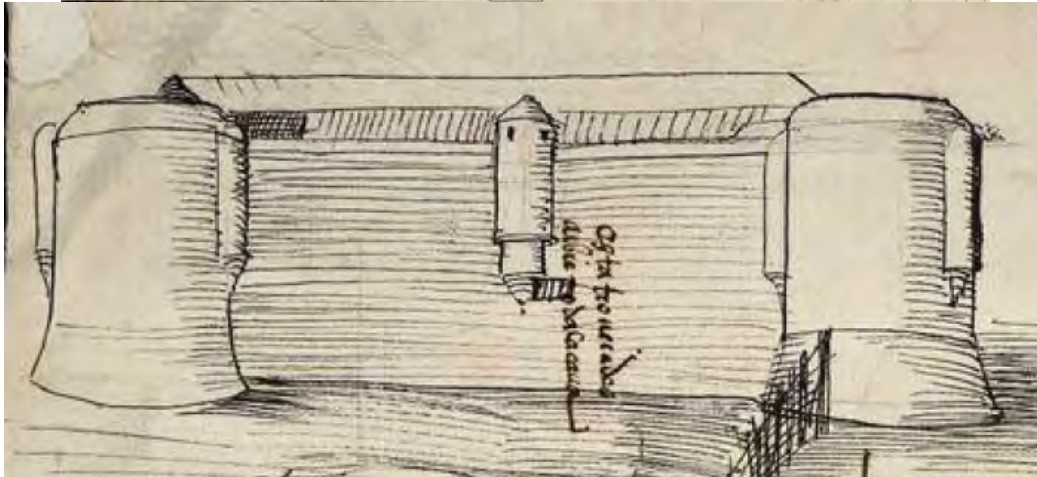


Figure 47 - Dessins de L. Pizaño représentant le château de Santiago et agrandissements (AGS).

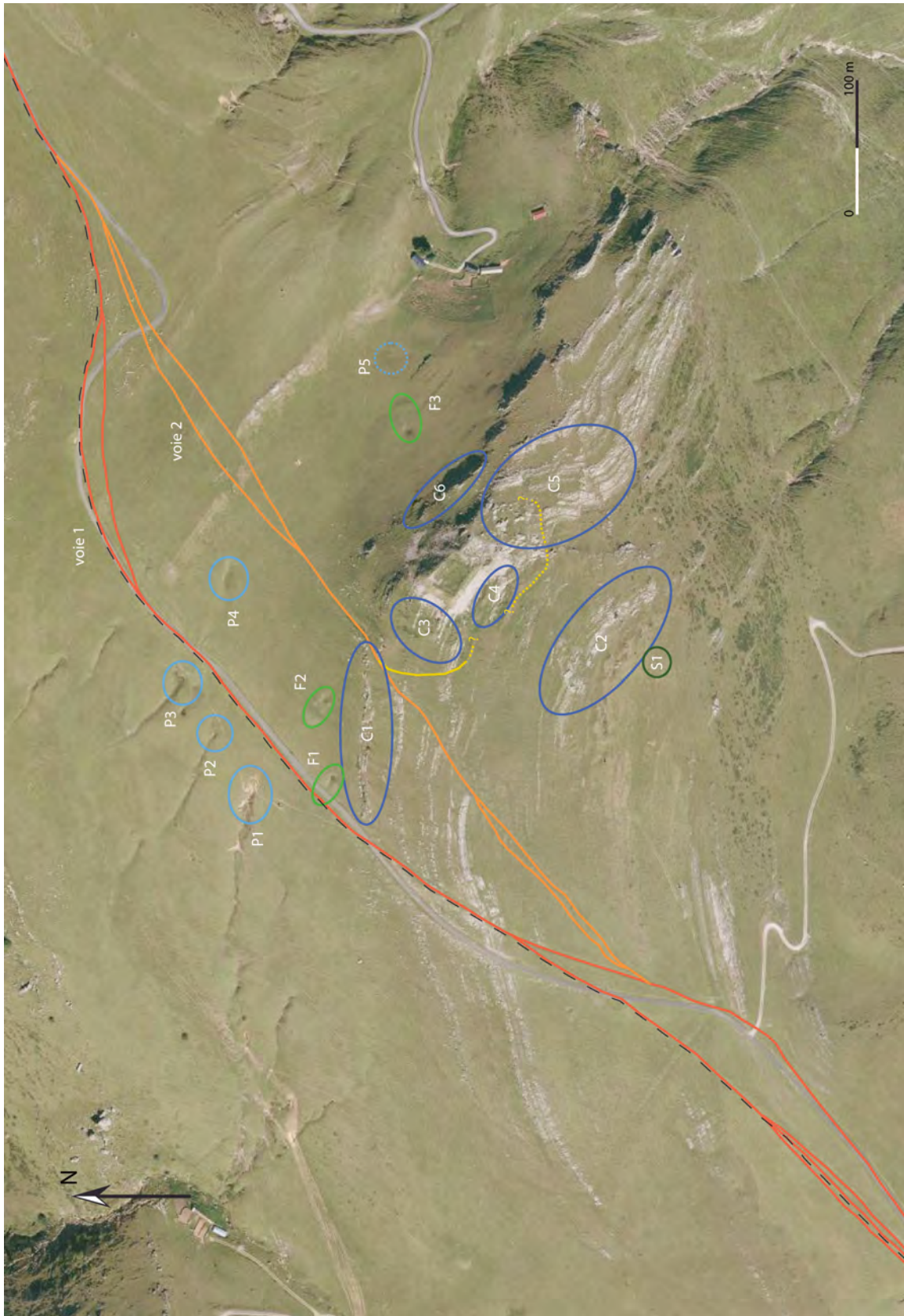


Figure 48 - Emplacement des principaux éléments repérés en 2014 et 2015. Trait rouge, voie n° 1 ; trait orange, voie n° 2 ; trait jaune, voie d'accès à Château Pignon ; ovale bleu clair, point d'eau ; ovale bleu foncé, carrière ; ovale vert clair, four ; ovale vert foncé, structure agropastorale ; tirets noirs, limite communale d'après carte IGN au 1/25000 (capture d'écran sur geoportail.fr, complétée).



Photos 110 et 111 - C1 : en haut, série d'emboîtures sur un grand bloc ; en bas, emboîture de section plutôt rectangulaire (photos C. Normand).



Photo 112 - C2 : zone de concentration de déchets de taille (photo C. Normand).



Photo 113 - C2 : bloc posé sur des pierres de calage (photo C. Normand).



Photo 114 - C2 : bloc posé sur des pierres de calage entre la zone d'extraction et Château Pignon (photo C. Normand).



Photo 115 - C3 : vue générale (la flèche indique l'emplacement d'une possible maçonnerie enfouie ; photo C. Normand).



Photo 116 - C3 : à gauche et signalées par des flèches, deux emboîtures ; à droite, concavité naturelle (photo C. Normand).



Photo 117 - C5 : front de taille dans la carrière sud avec série de 3 emboîtures. Noter les deux variétés de calcaire (photo C. Normand)



Photos 118 et 119 - C5 : en haut, emboîture de grande dimension ; en bas, série de plateformes (photos C. Normand).



Photo 120 - Au premier plan, four n° 1 ; au fond, zone d'extraction C1 (photo C. Normand).



Photo 121 - Four n° 2 (photo C. Normand).





Photo 122 - Le point d'eau n° 1 (photo C. Normand).



Photo 123 - Voie n° 1 : la voie quittant la route actuelle à l'amorce d'un virage de celle-ci (photo C. Normand).



Photo 124 - Voie n° 1 : la voie en direction du sud, possiblement non empierrée (photo C. Normand).



Photo 125 - La partie empierrée, au sommet du dénivelé (photo C. Normand).



Figure 49 - Superposition de la photo aérienne, du cadastre napoléonien et du cadastre actuel.



Photo 126 - Voie n° 2 : tracé vu du nord (la flèche indique son emprise en contrebas de Château Pignon ; photo C. Normand).



Photo 127 - Voie n° 2 : tracé lors de sa descente vers le sud au pied de Château Pignon (photo C. Normand).



Photo 128 - Voie n° 2 : à gauche, aménagement lors du franchissement de l'affleurement calcaire au pied de Château Pignon (photo C. Normand).



Photo 129 - Voie n° 2 : vue rapprochée de l'aménagement (photo C. Normand).



Photo 130 - Le chemin d'accès au sommet au passage des bancs calcaires (photo C. Normand).



Photo 131 - Poste de chasse aménagé au pied de la tour (photo C. Normand).



Photo 132 - La structure de blocs, vue de l'ouest (photo C. Normand).



Photo 133 - La structure de blocs, vue de l'ouest (photo C. Normand).



Photo 134 - Construction anciennement destinée à abriter les pèlerins (?).

